L'ESPRIT DES CROISADES.

TOME TROISIEME.

Le fondement de l'Histoire est la Vérité, & ce n'est pas la rapporter fidèlement, que d'en supprimer une partie.... C'est une espece de mensonge, que de ne dire.... la Vérité qu'à demi. Personne n'est obligé d'écrire l'Histoire; mais quiconque l'entreprend, s'engage à dire la Vérité toute entiere.

Fleury, 4e. Disc. sur l'Hist. Eccl.

L'ESPRIT DES CROISADES;

OU

HISTOIRE POLITIQUE ET MILITAIRE

Des Guerres entreprises, par les Chrétiens contre les Mahométans, pour le recouvrement de la Terre-Sainte, pendant les XIe. XIIe. & XIIIe. siecles.

TOME III.





A DIJON;

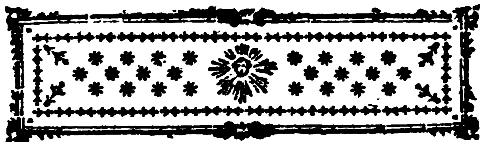
Chez { L'AUTEUR, Place St. Fiacre, no. 989.
L. N. FRANTIN, Imprimeur du Roi.

Et se trouve A PARIS,

Chez MOUTARD, Imprimeur-Libraire, rue des Mathurins, Hôtel de Cluny.

M. DCC. LXXX.

Avec Approbation & Privilege du Roi.



L'ESPRIT DES CROISADES.

LIVRE PREMIER.

DANS le long cercle que nous venons de parcourir, notre marche nous offroit trop d'objets à considérer, pour qu'ils obtinssent tous un coup d'œil également attentif. Il en est quelques-uns, que nous n'avons fait qu'entrevoir, & sur lesquels nous devons maintenant revenir : telle est la Palestine en général, & Jérusalem en particulier, dont il nous faut examiner le sort, durant ces fréquentes révolutions qui, détruisant les tyrans sans détruire la

Ere Chrét. 801 -- 1095. Hégire, 185 -- 488.

Situation de la Palestine & de Jérusalem, sous les divers Conquérans qui s'en emparerent jusqu'aux Croisades.

Ere Chrét. 801 -- 1095. Hégire, 185 -- 488.

tyrannie, laisserent toujours l'Asie, à la honte des Grecs, comme une vaste proie abandonnée à l'ambition; sans qu'au milieu du cliquetis des armes & du choc des prétendans, les anciens possesseurs osassent réclamer leur héritage, sans que la liberté jetât un seul cri, & que, dans tant de vicissitudes, cette riche partie du monde y gagnât autre chose que de changer de Maître.

S'il est cependant rien qui puisse consoler du malheur de l'esclavage; il faut avouer que la Syrie, pendant la plus grande partie du temps qu'elle resta sous le joug des Sarrasins, eut à s'applaudir de n'être point tombée sous une domination plus accablante. On sait avec quelle clémence en usa Omar, lorsqu'il se fut rendu maître de la Capitale de la Judée; mais on se doute bien que, dans la foule de ses successeurs, tous ne conserverent pas la même modération, parce que dans la liste des Rois, on en compte encore plus de médiocres que de grands. Ce qui dut cependant toujours refréner les violences des vainqueurs & contenir leurs passions, c'est qu'ils avoient intérêt à ne point trop

Guill. Tyr.

appesantir le joug sur les vaincus, & que la politique leur suggéroit de conserver à la ville de Jérusalem une certaine splendeur. Cette Cité, où s'étoient accomplis les mysteres de notre rédemption, avoit toujours été révérée par les Grecs & les Latins, comme la Ville Sainte : & depuis que la Religion Chrétienne étoit devenue dominante, la dévotion y avoit toujours attiré une foule de Pélerins, conduits; les uns par un zele purement pieux; les autres par les remords & la pénitence, dans l'espoir de trouver au pied du tombeau de Jesus-Christ, la rémission de leurs péchés; ceux-ci, par cette inquiétude, cet esprit de curiosité, naturel à l'homme, qui le tourmente encore bien davantage, quand les objets pour lesquels il soupire, se présentent à son imagination sous une face respectable. Les Conquérans avoient donc été trop sages pour fermer à leur nouvel Etat cette source de richesses, en fermant tout accès aux Pélerins, qui accouroient dans la Syrie de toutes les parties du Monde Chrétien : loin d'appauvrir cette mine, ils l'enrichirent encore, en im-

Ere Chrét. 801 -- 1095. Hégire, 185 -- 488.

posant une espece de tribut sur chacun des Etrangers qui venoient visiter les saints lieux; & il falloit que les taxes ne fussent pas exorbitantes, ni ceux qui les percevoient, des exacteurs impitoyables, ou que le zele fût bien ardent, puisqu'on vit pendant très-long-temps la même affluence dans la Palestine, qu'avant la révolution.

Prétendu voyage de Charlemagne en Syrie.

Ce qui contribua sans doute à ne la point diminuer, fut la conduite que tint envers les Chrétiens un de plus célebres Califes dont s'honorent les fastes Musulmans. *Aroun*, si connu par les Contes arabes, & surnommé *Al-Raschid*, c'est-à-dire le Justicier, quoique sa justice n'ait été souvent que barbarie; quelque zele qu'il affectât pour sa Religion, & bien qu'il entreprît le voyage de la Mecque, qu'il fit à pied jusqu'à la Caabah, parut cependant conserver de grands égards pour les Chrétiens, malgré les fréquentes perfidies des Grecs, & entretint, dit-on, les plus intimes liaisons avec Charlemagne.

Elmacin.

J'emploie ici une expression de doute, parce que cette circonstance du commerce d'un Prince Musulman avec un

Prince Chrétien, quoique généralement adoptée par les Historiens modernes, ne se trouve que dans des Auteurs occidentaux, & qu'il faut peut-être reléguer ce récit parmi les fables dont nos anciens Chroniqueurs, peu scrupuleux & amis du merveilleux, ont souillé les premieres annales de nos Rois, & sur-tout celles de Charlemagne. On ne comprend pas, par exemple, comment on a pu imaginer des extravagances aussi absurdes que celles qu'on a imprimées à l'égard de ce Prince, sur la fin du quinzieme siecle, & que ces extravagances soient l'ouvrage d'un homme qui avoit été Général de son Ordre, & qui devoit par conséquent avoir quelqu'espece de mérite, qui avoit été employé dans des négociations en Italie, en Allemagne, en Angleterre, & qui, dans ses courses, auroit dû se former, s'il ne l'avoit pas été. Cependant, qu'on ouvre Gaguin, après y avoir lu que *Clovis II. du conseil de la Reine Bauldour, alla outre-mer pour conquérir la Terre-Sainte de Hiérusalem, & la consquit & y fut sept ans;* on y verra que Charlemagne reçut de l'Empereur de

Ere Chrét. 801 — 1095. Hégire, 185 — 488.

Fol. 33. & 47.

Ere Chrét. 801 — 1095. Hégire, 185 — 488.

Constantinople des lettres, qui lui arracherent des larmes sur les souffrances des Chrétiens, & les violences des Musulmans en Syrie. Il fit lire ces lettres par l'Archevêque Turpin, devant le Peuple, & ayant ensuite assemblé la plus nombreuse armée qu'il eût jamais formée, il passa la mer & aborda en Asie. Mais lorsqu'il fut à deux journées de Jérusalem, il se trouva arrêté par une vaste forêt, *au pays désert, auquel lors habitoient griffons, lions, ours, tigres, & autres fameuses bêtes sauvages.* Les Chrétiens, qui avoient cru la traverser dans un jour, s'y égarerent, & furent obligés d'y passer la nuit. Charlemagne, qui, dans ces expéditions, ne relâchoit rien de son zele pieux, s'étant levé au milieu de la nuit, selon sa coutume, *pour dire ses Heures & son Pseautier*, entendit tout-à-coup du fond de sa tente, lorsqu'il prononçoit ce verset, *deduc me Domine in semitam mandatorum tuorum, quia ipsam volui*, ces mots, prononcés par un petit oiseau : *François, ta voix est ouie.* Charlemagne, sans se troubler de cette apparition miraculeuse, continua son Nocturne, & lors-

qu'il en fut à cet autre verset, *educ de custodiâ animam meam*, l'oiseau reparut & prononça deux fois intelligiblement, *François, que dis-tu ?*

Le jour commençoit à luire : Charlemagne & sa suite, voulant avoir un oiseau si merveilleux, se levent pour le prendre ; mais, comme on s'en doute bien, il leur échappe. Ils continuent à le suivre, & cette poursuite les conduit à un petit sentier, qui les remet dans le grand-chemin de la sainte Cité, dont le Prince François s'empara. Charlemagne, ajoute-t-on, rapporta de cette expédition une foule de reliques précieuses, telles qu'un des cloux & une grande partie du bois de la vraie croix, que lui accorda l'Empereur de Constantinople, avec une partie de sa couronne d'épines, qui fleurit miraculeusement en sa présence, & le suaire de Jesus-Christ, une chemise de la Sainte Vierge, le bras de Saint Siméon, & plusieurs autres restes sacrés, qu'il obtint du Calife, & qu'il fit transporter dans sa Chapelle d'Aix, après un jeûne de trois jours, & beaucoup de prieres & d'oraisons. Mais ce qu'il y eut de plus prodigieux,

Ere Chrét. 801 — 1095. Hégire, 185 — 488.

c'est que l'admirable oiseau se perpétua, & que du temps de l'Auteur, selon les Pélerins qui revenoient de Jérusalem, on entendoit encore dans la même partie du bois, de petits oiseaux de la même espece, qui, dans leurs chants, repétoient, *fuyez*, *Païens*, *fuyez*, *Païens*.

Cession de la Terre-Sainte par le Calife Aroun, à cet Empereur, aussi apocryphe.

Histoire des Arabes.

Après ce récit, qu'on croiroit tiré des Mille & une Nuits, & qui est bien digne de celui qui nous donne la filiation des Francs par *Francus;* il n'est point absurde de suspecter la vérité d'autres Auteurs également amis du merveilleux. Quoi qu'il en soit, on prétend que le bruit des exploits de Charlemagne ayant retenti jusqu'au fond de l'Asie, le Calife Aroun, rempli de vénération & de respect pour ce Prince, se l'étoit proposé pour modele dans le gouvernement de ses Etats, & s'étoit lié avec lui d'une amitié peu commune entre les Souverains, lorsqu'elle n'est fondée que sur l'estime réciproque. Ils entretenoient ensemble une étroite correspondance, & s'envoyoient mutuellement des Ambassadeurs. Le Prince Musulman, par égard pour le Prince François, traitoit ses sujets Chrétiens

Eginhart.

Histoire de Malte.

avec la même modération que les Sarrasins : il leur permit même d'avoir un Hospice à Jérusalem, pour recevoir les Pélerins François ; &, selon un ancien Ecrivain, qui avoit voyagé dans ces contrées, on retrouvoit encore sur la fin du neuvieme siecle à Jérusalem, un Hôpital fondé pour les Latins, où se conservoit une bibliotheque, fruit de la libéralité de Charlemagne, & de son amour des Lettres.

Ere Chrét. 801 -- 1095. Hégire, 185 — 488.

Mabill. Annal. Bened. L. 37.

Sa charité pour les Chrétiens n'avoit pas été moins étendue, & il leur avoit envoyé des secours nombreux d'argent, par les personnes les plus considérables de sa Cour ; & afin de leur attirer la bienveillance du Calife, ces mêmes Envoyés avoient ordre de lui offrir les plus riches présens. Aroun ne fut point ingrat, & renvoya avec ces Députés d'autres Ambassadeurs de sa part, chargés à leur tour de présenter au Monarque François les raretés de l'Asie. C'étoient deux Moines, fournis par le Patriarche de Jérusalem, Georges, lesquels trouverent le Prince entre Verceil & Yvrée, comme il quittoit Rome, après s'y

800.

Ere Chrét. 801 -- 1095. Hégire, 185 -- 488.

être fait couronner. Ils lui présenterent, dit-on, de la part d'Aroun, les clefs du Saint-Sépulchre & de l'Eglise du Calvaire, avec un étendard; signe, selon l'Abbé Fleury, de la puissance & de l'autorité que le Prince Musulman déposoit entre les mains du Prince Chrétien, lui sacrifiant ainsi la Souveraineté de la Terre-Sainte, & ne se réservant que le titre de son Lieutenant.

Un dépouillement si entier est bien difficile à croire de la part d'un Calife qui avoit de la grandeur d'ame, & qui, en estimant les autres, ne s'estimoit pas assez peu lui-même, pour devenir ainsi leur Vassal par pure bonne volonté, & sans y être contraint. On peut supposer, ce qui est assez possible, que les deux Moines, ses Ambassadeurs, pour attirer encore davantage les secours de Charlemagne en Asie, ne craignirent pas d'outre-passer leurs pouvoirs, & d'offrir de la part du Calife, ce qu'ils n'apportoient peut-être que de la part du Patriarche de Jérusalem. Ce qu'il y a de certain du moins, c'est qu'un des plus sages Historiens des Croisades, en parlant des

Guill. Tyr.

liaisons des deux Princes, ne dit pas un mot de cette prétendue Souveraineté, cédée par les Musulmans; silence qu'il n'auroit certainement point gardé, pour peu que cette histoire lui eût paru avoir de fondement.

Ere Chrét. 801 — 1095. Hégire, 185 — 488.

En élevant ces doutes, je ne prétends pas cependant disputer la réalité de l'ambassade, & il ne paroît point impossible qu'Aroun ait répondu aux avances de Charlemagne, & payé ses dons par d'autres aussi riches, tels que des parfums, des étoffes précieuses, des baumes, des bois aromatiques. Ce fut en effet, dit-on, ce qu'il lui envoya; il y joignit le seul éléphant qu'il eût alors dans ses écuries, & deux autres présens, qui durent être d'autant plus précieux pour le Prince François, que les Arts, en Europe, n'avoient pas encore donné l'idée de quelque chose d'aussi magnifique, ou d'aussi ingénieux. L'un étoit une tente de fin lin, revêtue des plus riches étoffes de Perse; d'une hauteur si prodigieuse, que le trait le plus rapide pouvoit à peine atteindre jusqu'à son sommet, & si vaste, que tous les appartemens, distribués à la maniere des Orientaux,

Id. Eginhar.

Ere Chrét. 801 -- 1095. Hégire, 185 -- 488.

formoient un superbe Palais; au milieu du vestibule, soutenu par des colonnes, garni de lames d'or & d'argent, s'élevoit un trône où l'or & les pierreries, confondus ensemble, jetoient l'éclat le plus éblouissant : l'autre étoit une clepsydre, ou horloge à eau, dont le cadran étoit formé de douze petites portes, qui représentoient la division des heures; des balles de métal, en sortant par ces portes, qui s'ouvroient selon l'heure qu'elles devoient indiquer, alloient tomber sur un timbre, & frapper autant de coups qu'en exigeoit la marche du temps, & lorsque le tour du cadran étoit accompli, paroissoient douze petits cavaliers, qui, refermant toutes les portes, remettoient la machine en état de renouveller ses mouvemens, & d'avertir en même-temps & l'œil & l'oreille. Le Prince François fut si charmé de ces présens, qu'il n'oublia rien pour amuser les Ambassadeurs : il leur donna à Aix-la-Chapelle beaucoup de fêtes & de spectacles, & entr'autres, il se plaisoit à faire passer tous les Dimanches sous leurs fenêtres de nombreuses Processions, où les Evêques, les Prê-

Du Cang.

Mon. San-gall.

tres & les Diacres, revêtus de leurs plus riches ornemens, leur donnerent une si grande idée de la magnificence Françoise, qu'ils disoient, à ce qu'on prétend, que *jusques-là ils n'avoient vu que des hommes de terre, mais qu'alors ils voyoient des hommes d'or.*

Ere Chrét. 801 -- 1095. Hégire, 185 -- 488.

Voilà tout ce qu'on peut regarder comme de plus certain sur les liaisons d'Aroun & de Charlemagne, en accordant même que les anciens Auteurs, si amis du merveilleux, n'en aient pas mis encore dans ce récit. Quant à la prétendue souveraineté de l'Empereur sur la Terre-Sainte; outre qu'on ne voit pas qu'il l'ait jamais exercée, on ne trouve pas non plus qu'aucun de ses successeurs l'ait revendiquée. Les monumens, au contraire, attestent que le sort des Chrétiens en Palestine ne fit qu'empirer sous les successeurs d'Aroun, & que les Pélerins, qui accouroient à Jérusalem, loin d'y trouver la protection qu'ils y avoient éprouvée auparavant, ne rencontrerent dans les Musulmans que des Traitans avides, & dans les Chrétiens que des Grecs ennemis: les uns leur faisoient payer excessivement cher les stations qu'ils

Malheureux sort des Chrétiens dans la Palestine, particuliérement sous la domination du Calife Hakem.

Ere Chrét. 801 – 1095. Hégire, 185 – 488.

leur permettoient de faire dans tous les lieux honorés par la présence de Jesus-Christ ; les autres les voyoient avec encore plus d'horreur que les Musulmans, depuis la naissance du schisme, qui divisoit les deux Eglises.

Les vexations s'accumulerent & devinrent bien plus cruelles, lorsque la Syrie fut tombée sous le joug des Califes Fatimites, & sur-tout sous celui d'Hakem, un de ces monstres honorés du titre de Rois, qui, sur-tout dans cette partie du monde, ne tourmentent que trop souvent l'humanité, dont ils sont l'opprobre & le fléau. Ce Prince, espece de fou couronné, sembla n'être monté sur le Trône, que pour prouver combien on peut y être impunément méchant. Il lui prit un jour envie de se faire passer pour Dieu, & loin de trouver un Calisthène qui osât lui représenter qu'il n'étoit pas même un homme ; seize mille personnes, dont il fit dresser un catalogue, eurent la lâcheté d'applaudir à son extravagance, & de le reconnoître pour une divinité, en criant dès qu'il paroissoit, *ô notre Dieu ! ô vous qui faites vivre & mourir ! O Deus noster ! ô vivere faciens & mori !*

Elmacin. Histoire des Arabes.

Une autre fois, digne émule de Néron, il voulut se donner le spectacle d'une Ville incendiée & livrée aux horreurs du pillage : il fit en conséquence mettre le feu, pendant trois jours, à une partie du Caire, abandonnant l'autre à la fureur brutale ou sanguinaire de ses troupes, qui la traiterent comme une Ville prise d'assaut. D'autres fois son délire n'étoit que ridicule : il ne vouloit point, par exemple, que les femmes se montrassent dans les rues, ni même qu'elles se promenassent sur la platte-forme de leur maison ; & pour que sa défense fût plus exactement observée, il défendit à tous les Cordonniers de ses Etats de leur faire des souliers.

Ere Chrét. 801 — 1097. Hégire, 185. — 488.

Heureusement que ses ordres, fruits du délire, n'étoient pas immuables, & qu'un autre délire les anéantissoit bientôt. Ce qu'il avoit ordonné la veille, il le défendoit le lendemain, & jetant ainsi tout dans la plus horrible confusion, on voyoit cet insensé, qui n'avoit aucune Religion, & affectoit cependant le plus grand zele pour celle de Mahomet, persécuter les Juifs & les Chrétiens, les forcer d'embrasser

Elmacin.

Ère Chrét. 801 -- 1095. Hégire, 185 -- 488.

cette derniere, & leur permettre, quelques jours après, de revenir à leur croyance. C'est sur-tout par ce zele simulé contre le Christianisme, qu'il s'est fait connoître dans l'Histoire. Le
1012. pere de ce Tyran, nommé Aziz, avoit épousé une Chrétienne, appellée Marie, qui avoit deux freres, & le Monarque Egyptien avoit fait l'un, nommé Oreste, &, par quelques-autres, Jérémie, Patriarche de Constantinople; & l'autre, c'étoit Arsène, Patriarche-Melquite d'Alexandrie. Hakem étoit né d'une mere Chrétienne: au lieu de soupçonner qu'il n'avoit aucune Religion, comme il étoit vrai, puisque dans la suite il en voulut établir une nouvelle, & détruire le Mahométisme; les Musulmans le soupçonnerent de pencher en secret pour le Christianisme, & cette réputation pouvant lui devenir dangereuse, il crut laver cette tache dans le sang des Chrétiens, contre lesquels il éleva les plus violentes persécutions, sur-tout à Jérusalem. Le tribut imposé sur tous les Pélerins, fut augmenté, & perçu par des exacteurs plus impitoyables que les précédens. On ôta aux Latins & aux Grecs l'exer-

cice libre de leur Religion ; il ne leur fut plus permis de célébrer publiquement dans les Eglises les Fêtes les plus solemnelles ; on les accusa impunément dans les Tribunaux Mahométans de crimes contre le Musulmanisme, & sur la plus légere preuve, ils furent condamnés à la prison, à l'exil, à la confiscation de leurs biens, aux plus rigoureux supplices.

Ere Chrét. 801 -- 1095. Hégire, 185 -- 488.

La haine déploya contr'eux toutes ses ruses & toutes ses fureurs. Guillaume de Tyr en cite un exemple, qui, ayant fourni au Tasse la matiere d'un de ses plus touchans épisodes, n'est point indigne de trouver ici une place. Un Musulman fanatique, enveloppant tous les Chrétiens dans son aversion, & soupirant après leur massacre général, jette un jour dans une des principales Mosquées le cadavre d'un chien. On connoît le respect des sectateurs de Mahomet pour leur Temple, & combien ils redoutent de pareilles souillures. Les premiers dévots qui se rendent à la priere du matin, à la vue de ce corps immonde, font retentir la Mosquée des cris de la rage & du désespoir. On n'hésite pas un instant sur l'espece des coupa-

Aventure d'un Chrétien, sous le regne de ce Tyran ; elle a fourni l'idée de l'Episode d'Olinde & de Sophronie, dans le Tasse.

Ere Chrét. 801 -- 1095. Hégire, 185 -- 488.

bles; les Chrétiens sont nommés, leur perte est jurée, & déjà l'on se prépare à un carnage général, lorsqu'un jeune Chrétien s'offre pour le salut de tous, & demande à ses freres d'être sacrifié. Sa proposition est acceptée, ce qui étoit peut-être peu généreux, & on lui fait faire à Jérusalem une entrée aussi solemnelle que celle que fit Jesus-Christ quelques jours avant sa mort. Tout le Peuple Chrétien l'accompagne avec de grandes acclamations, jusques chez les Magistrats Mahométans, où le jeune homme s'avoue seul coupable. Bientôt il délivre, par sa mort, les Chrétiens des tourmens qui leur étoient préparés.

Hakem détruit toutes les Eglises & les Monasteres de Jérusalem.

Malgré cet acte de courage religieux, où l'on reconnoît l'épisode d'Olinde & de Sophronie, que le Poëte a accommodé à sa maniere, les persécutions d'Hakem n'en furent pas moins violentes. La crainte des tourmens & l'horreur de la mort firent un grand nombre d'Apostats, & ceux qui conserverent assez de fermeté pour ne point renier leur foi, mais non assez pour soupirer après la palme du martyre, furent obligés de prendre la fuite &

de se disperser dans tout l'Orient. Hakem couronna ses violences en faisant détruire & raser jusqu'aux fondemens, ou par lui-même, ou par Hyarot, un de ses Satellites, l'Eglise du Saint-Sépulchre, & une infinité d'autres Temples & Monasteres. Le Prince Egyptien n'épargna pas même son oncle Oreste, dont les représentations blesserent l'orgueilleux tyran; après lui avoir fait crever les yeux, il l'emmena captif au Caire, où le Patriarche ne tarda pas à mourir d'ennuis & de misere.

Ere Chrét. 801 -- 1095. Hégire, 185 -- 488.

Il étoit bien naturel de trouver le principe de toutes ces vexations dans le caractere connu d'Hakem, & dans la crainte politique qu'il avoit de passer pour Musulman indévot; mais on a déjà trop vu qu'on ne raisonnoit pas ainsi dans le onzieme siecle, & que les Historiens sur-tout, en rapportant les faits, se gardoient bien de remonter à leur cause naturelle. Presque toujours, lorsqu'ils écrivoient, la superstition d'une main tenoit la plume, & de l'autre écartoit la vérité; c'est ce qui se vérifie par le récit du Moine Glaber dans cette occasion. Il raconte très-

Persécutions d'Hakem, cause du massacre des Juifs en Occident.

Collect. de du Ch. t. 4. p. 31.

Ere Chrét. 801 -- 1095. Hégire, 185 -- 488.

sérieusement que ce sont les Juifs seuls qu'il faut accuser des persécutions du Prince Egyptien. Ceux d'Orléans séduisirent un Pélerin, nommé Robert, auquel ils confierent des lettres écrites en caracteres *hébraïques*, & & renfermées dans une canne de fer, *afin qu'il ne pût les perdre*. Par ces lettres, ils avertissoient le Prince Egyptien, que les pélerinages des Chrétiens à Jérusalem, objet de leur jalousie, & seuls motifs de leur fureur, pouvoient devenir fatals à sa puissance, & que s'il ne détruisoit l'Eglise du Saint-Sépulche, bientôt il verroit fondre toutes les forces de l'Occident sur ses Etats; c'étoit annoncer les Croisades près d'un siecle avant qu'elles eussent lieu. Sur ces représentations, qui parvinrent, ajoute-t-on, au Calife, il se résolut à toutes les violences dont on vient de lire le détail. Aussi-tôt toute l'Europe, sans qu'on dise comment, sut que les Juifs en avoient été les principaux instigateurs. On usa contr'eux des plus cruelles représailles, & on sembla vouloir justifier toutes les fureurs d'Hakem, en s'en permettant de plus atroces contre des gens dont

tout le crime, à l'égard des Chrétiens, étoit d'être ce que ceux-ci étoient à l'égard des Musulmans. Tous les poignards du fanatisme furent levés sur eux : on ne se contenta pas de les expulser des Villes où jusqu'alors on les avoit soufferts ; les uns furent massacrés, les autres noyés ; ceux-ci forcés à se donner eux-mêmes la mort, ceux-là à professer de bouche une Religion qu'ils abhorroient dans le cœur ; le porteur de la lettre, Robert, fut du nombre des victimes : étant retourné à Orléans, après l'accomplissement de son message, il fut découvert, confessa son crime, & fut brûlé. *Enfin*, ajoute pieusement le Moine de Cluni, *si cinq ans après on vit les Juifs reparoître en petit nombre dans les Villes, c'est qu'il faut bien que, pour leur confusion, il en reste quelques-uns jusqu'à la consommation des siecles, pour attester, ou leur propre crime, ou l'effusion du sang de Jesus-Christ ; & c'est pour cela que la divine Providence permit que la fureur des Chrétiens contre cette perverse Nation, s'adoucît avec le temps.*

Ere Chrét. 801 -- 1095. Hégire, 185 -- 488.

Ce qui n'y contribua pas moins sans doute, fut la cessation des violences

Pélerinages des Chrétiens tous

Ere Chrét. 801 — 1095. Hégire, 185 — 488.

Jours également nombreux. Lettre de Gerbert, qui donne lieu à une espece de Croisade.

en Palestine. La mere d'Hakem ne vit pas plutôt son fils éloigné, qu'elle fit rebâtir l'Eglise du Saint-Sépulchre, des aumônes des Fideles, & particuliérement des Pélerins qui continuerent à se rendre à Jérusalem. Leur affluence étoit d'autant plus considérable, que les accès de la Terre-Sainte avoient été quelque temps fermés, & que plusieurs causes concouroient à rendre ces pélerinages la dévotion du temps. Nous avons déjà parlé de l'opinion qui s'étoit répandue de la prochaine fin du monde. Comme on s'imaginoit que c'étoit dans la Terre-Sainte que Jesus-Christ devoit bientôt paroître pour juger tous les hommes, chacun s'empressoit de faire le voyage de Jérusalem, dans le dessein d'y mourir ou d'y attendre la venue du Seigneur. L'effroi général que cette prédiction avoit jeté, faisoit accourir en foule des Rois, des Seigneurs, des Evêques, des personnes enfin de tout âge, de tout sexe, de tout rang, qui ne craignoient pas de renoncer à leurs biens, à leurs familles, à leurs amis, & venoient quelquefois en troupes formidables visiter les saints lieux, souvent

pour s'y établir & y fixer leur demeure. C'est peut-être à cette manie qu'on doit principalement attribuer les persécutions du Calife Hakem. Il n'avoit pas besoin de lettres écrites par des Juifs, en caracteres qu'il ne pouvoit déchiffrer, pour sentir combien ces pieux voyages pouvoient devenir dangereux. Une tentative formée par quelques Chrétiens sur les terres des Musulmans en Syrie, avoit dû lui inspirer des terreurs, trop bien fondées, pour qu'il ne s'empressât pas d'écarter de ses Etats ces dévots Girovagues. Dans la lettre que Gerbert, lorsqu'il n'étoit encore qu'Archevêque de Ravennes, avoit écrite au nom de la Ville de Jérusalem, & qu'il adressoit à toute l'Eglise; après une description pathétique des tribulations des Chrétiens, sous le joug des Infideles, il exhortoit l'Europe entiere à prendre les armes pour délivrer la Ville sainte de la tyrannie de ses oppresseurs. Quelques Pisans, émus par cette peinture, se laisserent emporter à l'ardeur de leur zele; ils équiperent une flotte & entrerent en ennemis sur le territoire des Musulmans en Syrie, où ils

Ere Chrét. 801 – 1095. Hégire, 185 – 488.

Abrégé de l'Hist. d'It.

Ere Chrét. 801 — 1095. Hégire, 185 -- 488.

n'auroient dû se présenter que comme amis, pour l'intérêt de leur commerce. Ils ne se montrerent que pour être repoussés : mais cette tentative, toute infructueuse qu'elle fut, dut inspirer de bien sérieuses réflexions aux Princes Musulmans, de même que l'opinion presque généralement répandue en Europe, que toutes les forces de la Chrétienté devoient s'unir pour chasser les Infideles de la Terre-Sainte ; opinion que les Pélerins portoient avec eux en Asie, & dont ils flattoient les Naturels du pays.

Divers exemples de Pélerinages dans la Terre-Sainte, ordonnés pour l'expiation des péchés.

Fleury, 3e. Disc.

Leurs troupes devenoient de jour en jour plus nombreuses, par le relâchement où l'on étoit tombé dans l'imposition des peines canoniques, auxquelles on avoit substitué la pénitence des pélerinages. Au lieu de suivre les usages de la primitive Eglise, on ordonnoit aux plus grands pécheurs de se bannir pour un temps de leur pays, & de mener une vie errante, à l'exemple de Caïn. Rien n'étoit plus ordinaire que de voir les chemins remplis de vagabonds, qui, sous prétexte de laver leurs péchés, couroient le monde nuds & chargés

de

de fers, se rendant par des chemins plus ou moins longs, les uns à Jérusalem, les autres à Rome, ou à quelqu'autre pélerinage fameux : mais il paroît qu'au 11ᵉ. siecle, c'étoit celui de Jérusalem qui étoit regardé comme le plus méritoire & le plus propre à effacer toutes les souillures de l'ame (1).

Ere Chrét. 801 — 1095. Hégire, 185 — 488.

Par exemple, lorsque Cencius, Préfet de Rome, excommunié par Grégoire VII. & voulant se venger de cette injure, se jeta sur ce Pape la nuit de Noël, pendant que, revêtu de ses habits pontificaux, il célébroit solem- 1075.

(1) Ce qu'il y a de plus étonnant, c'est que dans des siecles postérieurs, cette dévotion eut cours encore ; on en trouve un exemple dans une femme bien digne de le donner. Un Livre moderne, dont le nom m'a échappé, rapporte que Catherine de Médicis, voulant faire réussir une entreprise, promit d'envoyer à Jérusalem un Pélerin qui feroit le chemin à pied, en avançant de trois pas, & en reculant d'un, à chaque troisieme pas. Ce vœu bizarre, qui n'étoit pas étranger à la tête qui l'avoit imaginé, s'exécuta, & Catherine fit choix d'un Bourgeois de Verberie, Bourg de Picardie, qui se trouva assez vigoureux pour l'entreprendre, & assez scrupuleux pour l'accomplir dans toute sa rigueur, ainsi que la Reine s'en assura par d'exactes perquisitions. Ce pélerinage par Procureur, valut au Pélerin une grosse somme, & des Lettres de Noblesse, qui lui furent prostituées, comme tant d'autres : qu'on trouve étonnant, après cela, qu'il y ait eu des Croisades.

Ere Chrét. 801 -- 1095. Hégire, 185 -- 488.

nellement la Messe, le saisit par les cheveux, le traîna, en l'accablant d'opprobres & d'outrages, hors de l'Eglise de Ste. Marie-Majeure, & finit par l'enfermer dans une maison fortifiée, d'où le Peuple eut assez de peine à le tirer; la seule pénitence que le Pape imposa au coupable pour un tel attentat, fut le pélerinage de Jérusalem. Le Comte d'Anjou, Foulques Nerra, chargé de crimes & souillé de sang, crut effacer toutes ses iniquités par le même pélerinage; il le fit trois fois, mais il n'en revint pas meilleur, quoiqu'on rapporte que dans l'un il se fit traîner par les rues de Jérusalem, la corde au cou, battu de verges par un de ses Domestiques, & criant à chaque coup: *Seigneur, ayez pitié d'un malheureux parjure & fugitif.*

Hist. Ecclés.

1004.

D'autres accomplissoient le même voyage par pure dévotion, & regardoient celle-ci comme la plus agréable à Dieu. Le fameux Chevalier Herlembald-Cotta*, dont nous avons parlé dans l'Introduction, comme enflammé d'un zele si ardent contre les Clercs simoniaques & incontinens, ne fut choisi pour Capitaine de Milan, & ne reçut l'étendard de Saint Pierre, des mains

Abrégé de l'Hist. d'It.

1061.

de Nicolas II. avec le titre de Gonfalonier de l'Eglise Romaine & Universelle, qu'au retour d'un pélerinage qu'il venoit de faire dans la Terre-Sainte. Parmi les Ducs de Normandie, on trouve Robert II. pere du fameux Conquérant de l'Angleterre, lequel partit avec une suite nombreuse pour la Palestine, & fit son pélerinage nus-pieds; mais sans pouvoir l'achever, étant mort à Nicée en Bythinie, empoisonné, à ce qu'on croit, par quelques-uns de ses Domestiques, que tenterent l'éclat de ses trésors. Un Comte de Barcelonne, Bérenger II. donna le même exemple, & n'eut pas un sort plus heureux, la mort l'ayant surpris dans son voyage.

Ere Chrét. 801 -- 1095. Hégire, 185 -- 488.

Glaber. 1035.

Au reste, suivant l'esprit du temps, un pareil trépas étoit le plus grand bonheur auquel pussent aspirer ceux qui se rendoient dans la Palestine; si du moins on en croit un de ces Auteurs, que les Historiens modernes ne devroient presque jamais employer qu'avec les expressions du doute, parce qu'ils substituent presque par-tout le merveilleux à la vérité. Quoi qu'il en soit, son récit, vrai ou faux, fait

Idem.

connoître son siecle, & par cette raison seule, mérite ici une place.

Ere Chrét. 801 -- 1095. Hégire, 185 -- 488.

1092. Lethbalde, Bourguignon, né dans le territoire d'Autun, ayant suivi à Jérusalem une foule d'autres Pélerins, qui avoient fait avec lui le même voyage; après avoir visité tous les saints lieux, étant parvenu à cette partie du Mont des Olives d'où Jesus-Christ monta au Ciel, après sa résurrection, se trouva tout-à-coup rempli d'un desir si ardent de la mort, que, s'étendant à terre en croix & versant un torrent de larmes, il supplia Dieu de l'enlever sur-le-champ, s'il devoit mourir dans l'année, & d'accorder à son ame le bonheur de passer, du lieu même de son ascension, dans le Paradis. Ensuite, se levant & étendant ses bras vers le Ciel, comme s'il eût voulu voler, il sembloit s'efforcer de s'élancer dans les airs, & d'y suivre la route que le Sauveur y avoit tracée. Son épreuve ne lui réussit pas, & il fut obligé de retourner à son hospice avec ses compagnons de voyage; mais tandis que ceux-ci se mettent à table, lui se jette sur un lit, où il eut une vision qui lui fit crier: *gloire à toi, Seigneur! gloire à toi, Seigneur!*

A cette exclamation, ses compagnons l'exhortent à venir prendre place près d'eux; mais il s'y refuse, & se retourne d'un autre côté, comme tourmenté d'une douleur soudaine. Vers le soir il demande le viatique, & après l'avoir reçu, en présence de tous les Pélerins qui l'accompagnoient, il expire, à leur grand étonnement; & ils ne manquerent pas de trouver quelque chose de miraculeux dans un événement dont les causes, au récit seul, paroissent bien naturelles.

Ere Chrét. 801 -- 1095. Hégire, 185 -- 488.

Il n'est pas inutile de remarquer qu'une autre circonstance, qui attiroit encore les Chrétiens à Jérusalem, étoit celle qui y amene aujourd'hui tant de Schismatiques. On vouloit voir le miracle du feu sacré, & c'est même un des motifs qu'un des Historiens des Croisades prête à Urbain II. dans son discours au Concile de Clermont. Les Grecs faisoient dès-lors ce miracle; car étant séparés de l'Eglise Catholique, il n'est pas à croire que Dieu voulût les honorer d'un prodige, qui n'eût pu que contribuer à leur endurcissement. Cependant ce ne fut qu'au douzieme siecle, c'est-à-dire, long-

Miracle du *Feu sacré*, & *Baptême du Jourdain*, qui attiroient beaucoup d'Européens à Jérusalem.

Albert. Aq.

Ere Chrét. 801 -- 1095. Hégire, 185 -- 488.

temps après que le schisme fut consommé, que les Orthodoxes commencerent à croire que Dieu n'entroit plus pour rien dans cette merveille; jusqu'alors on avoit été persuadé que c'étoit lui qui, ayant voulu relever la gloire du Saint-Sépulchre, faisoit visiblement descendre du Ciel un feu qui allumoit les lampes éteintes, dans l'Eglise de la Résurrection, le Samedi-Saint, & voltigeoit par toute l'Eglise à la vue de tout le Peuple. Il est bien étonnant cependant que Saint Jérôme, qui, dans ses Ouvrages, fait la description de la Palestine, & rapporte quantité de faits mémorables relatifs aux saints lieux, ne dise pas un mot de ceux-ci. Alors, ce silence n'étonnoit pas, & l'on voyoit, avec les yeux de la foi la plus crédule, le feu sacré descendre, à l'entrée de la nuit, sur sept lampes qui étoient dans l'Eglise du Saint-Sépulchre : un Evêque d'Orléans, qui en fut témoin dans un de ces pélerinages que rapporte Glaber, acheta même chérement, du Patriarche des Grecs, une des lampes, avec l'huile, qu'il rapporta dans son Eglise. Mais avant la fin des Croisades,

Voyag. de Moris. dans la Palest.

Glab.

Fulch. Carn.

le miracle cessa, & un de nos Historiens raconte que la veille de Pâque, tout le Peuple Chrétien étant, à l'ordinaire assemblé dans l'Eglise du Saint-Sépulchre, pour voir descendre le feu, Dieu, en punition des désordres qui régnoient dans la Terre-Sainte, fut sourd à toutes les prieres, & le refusa long-temps : cependant, touché par les larmes, les humiliations du Roi, c'étoit Baudouin II. des Princes & de tout le Peuple, qui se rendirent nus-pieds devant le tombeau, & y resterent, la face contre terre, il manifesta de nouveau sa puissance, & le feu descendit (1).

Ere Chrét. 801 -- 1095. Hégire, 185 -- 488.

(1) On ne doit pas être étonné que ce miracle subsiste; les Turcs veulent qu'il se fasse, & ils puniroient aussi sévérement celui qui afficheroit l'incrédulité à cet égard, que pourroient le faire les Grecs eux-mêmes, chez lesquels, quiconque en doute, est censé hérétique. On juge bien cependant que les Turcs n'y croient pas : ils sont même les premiers à s'en moquer, mais ils veulent absolument qu'il se fasse, pour ne pas perdre les sommes que leur rapportent les taxes imposées sur les Pélerins que cet événement attire en foule; & on cite à ce sujet un exemple qui prouve jusqu'où l'on s'efforce d'épaissir le bandeau de la superstition sur cette foule crédule. De trois Prêtres qui doivent entrer dans le Saint-Sépulchre pour y prendre le feu sacré, il y en a un Abissin. Un jour celui de cette Nation, homme

Ere Chrét. 801 — 1095. Hégire, 185 — 488.

Il y avoit encore une autre dévotion qui engageoit à faire le voyage de la Palestine ; c'étoit l'envie d'être baptisé dans le Jourdain. A l'exemple

---

simple & sans malice, étant entré dans la Chapelle avec les deux autres, & étant resté quelque temps en prieres, sortit quand il vit que le feu ne paroissoit pas, & déclara au Peuple qu'il n'y en avoit point. Aussi-tôt il fut assailli par les Chrétiens & les Turcs, qui l'accablerent d'outrages & de coups, en criant que c'étoient les péchés & les crimes de ce perfide, qui avoient empêché le miracle. Un autre Prêtre de sa Nation prit aussi-tôt sa place, & fut plus adroit. Au reste il ne faut pas l'être beaucoup pour duper cette grossiere populace. Les Prêtres font entr'eux un secret inviolable de leur stratagême, sous peine de l'excommunication ; mais on a deviné qu'ils répandoient de l'eau-de-vie sur tout ce qui se rencontre dans la Chapelle, & que lorsqu'ils y sont entrés tous trois, au lieu de se mettre en prieres, comme ils le disent, ils battent un fusil qu'ils ont eu soin d'apporter, & plus encore de cacher, ou ils se servent de la poudre phosphorique que le simple frottement enflamme. Alors ils allument un cierge, & on voit soudain la flamme gagner de proche en proche & s'élever en haut, de façon à faire croire, au travers de petites fenêtres pratiquées dans la Chapelle, qu'elle descend du Ciel. Dès que le feu a paru, la porte s'ouvre, car jusqu'alors on a eu soin de la tenir exactement fermée, & le Patriarche des Grecs se présente pour allumer son cierge : mais quand il est allumé, il faut qu'il soit habile à s'élancer sur un pilastre élevé tout auprès ; autrement il seroit écrasé par la foule, qui se précipite sur lui pour allumer ses cierges. On n'a pas d'idée de l'ardeur forcenée qu'on met à avoir l'honneur de tenir le feu de la premiere main : car c'en est un, & il y a tel Arménien ou Syrien qui le paie jusqu'à trois mille

de Saint Basile, qui avoit retardé son baptême pour être régénéré dans ses eaux, par Maxime, Evêque de Jérusalem; on vouloit du moins s'y baigner, non-seulement pour effacer les souillures de l'ame, mais celles du corps, car on attribuoit à ces eaux de grandes vertus, telles que celle de ne se corrompre jamais, de guérir de la lepre & des autres affections de la peau (1).

Ere Chrét. 801 — 1095. Hégire, 185 — 488.

sequins, qui sont partagés, ainsi que les aumônes des Pélerins, entre quatre Couvens; d'où l'on peut conclure que les Caloyers sont bien aussi adroits que les Turcs à entretenir cette superstition. On attribue au feu sacré de grandes vertus; on dit, par exemple, qu'il ne brûle pas, ce qui n'empêche pas que, dans le désordre effroyable qui se fait pour en avoir, on ne s'en méfie assez pour l'éloigner du visage & craindre qu'il ne manque de respect aux barbes. La grande dévotion, lorsqu'on a eu le bonheur d'allumer sa bougie, est d'en faire dégoutter la cire sur ses habits, & de s'en flamber le corps. On forme encore avec cette cire, des croix sur des morceaux de toile, neufs, destinés à servir de suaires, parce qu'on est persuadé qu'ils sont sanctifiés par-là, & que ceux qui y sont ensevelis, trouvent infailliblement à leur mort le Paradis ouvert pour eux. (*Vid. Voy. de Piet. della Vall. Moris. Pocoke.*)

(1) Cette dévotion subsiste toujours; tous les Pélerins qui vont à Jérusalem, ont grand soin de se rassembler, pour aller au lieu où Jésus-Christ fut baptisé par S^t. Jean. Les uns se jettent dans l'eau & y nagent, les autres y boivent; ceux-ci y lavent leurs hardes & leurs chemises, ceux là se dépouillent nus sur le rivage, & prient leurs amis de leur jeter

Ere Chrét. 801 -- 1095. Hégire, 185 -- 488.

Fameux Pélerinage de sept mille Européens.

Si, parmi tant de gens qui se rendoient à Jérusalem, il s'en trouvoit quelques-uns auxquels ces vues pieuses suggérassent seules un si long voyage; il y en avoit encore un plus grand nombre, qui n'y étoient conduits que par des vues purement humaines, pour satisfaire leur vanité, &, comme dit Glaber, *ut solummodò mirabiles haberentur* : de ce nombre on peut compter les sept mille Pélerins qui s'unirent,

quelques seaux d'eau sur le dos : on sent combien la pudeur doit souffrir, puisque les femmes mêmes se livrent ainsi audacieusement à tous les regards. Cette cérémonie se fait le matin, dans une saison qui n'est pas encore bien chaude; on n'y voit que membres trembler, on n'y entend que dents craqueter, & la suite la plus ordinaire de cette indiscrette dévotion, malgré la bonté de ces eaux si vantées, est quelque maladie dangereuse. Toutes ces lustrations ressemblent beaucoup à celles des Indiens sur le Gange. On y voit des milliers d'Idolâtres qui y viennent en pélerinage, attribuant à ses eaux la vertu d'effacer leurs péchés. Ils y lavent leurs habits, ils y plongent leurs têtes, ils s'arrosent toutes les parties du corps, joignant les mains, & s'ecriant de temps en temps de toutes leurs forces : *O Gange, lave-moi, purifie-moi !* On y porte aussi les malades, & si leur maladie ne permet pas de les arroser entiérement, on leur met du moins dans l'eau une partie du corps. On juge bien que la suite la plus ordinaire de ces bains religieux, est la mort; mais ceux qui la doivent à cette purification, passent pour les favoris du Ciel. Ainsi des deux côtés la superstition est la même. (*Voyages de Gautier Schouten.*)

en 1065, & partirent d'Allemagne, quoique rassemblés de différens pays, pour se rendre à Jérusalem, ayant à leur tête l'Archevêque de Mayence, Sigefroi; Gauthier, Evêque de Bamberg; Othon de Ratisbonne; Guillaume d'Utrecht, & une infinité d'autres personnes considérables, tant Ecclésiastiques que Laïques. Cette Caravanne, bien faite pour épouvanter les Chrétiens & les Mahométans d'Orient, prit sa route par Constantinople, d'où, après qu'elle eut satisfait sa piété dans les principales Eglises & sur les principales reliques de cette Ville, elle entra dans la Licie, puis sur les terres Musulmanes. Les richesses que ces Chrétiens, se confiant sur leur nombre, affectoient d'étaler, faillirent à leur devenir bien fatales. Une troupe de Sarrasins, que les Auteurs du temps appellent Arabes, pour les distinguer des nouveaux Conquérans de la Syrie, les Egyptiens, qui possédoient alors Jérusalem & ses environs; soit par cet amour du pillage, si naturel à leur Nation, soit par la crainte que leur inspiroit une si nombreuse troupe au milieu d'eux, & l'aversion ordinaire entre

Ere Chrét. 801 -- 1095. Hégire, 185 -- 488.

Sigebert. Lamb. d'Asschaff. Ingulf. Histor. apud script. rerum Angl. post Bedam, p. 904.

Ere Chrét. 801 — 1095. Hégire, 185 — 488.

deux Peuples de Religions différentes, entreprit d'exterminer les Pélerins Chrétiens, ou du moins de piller leurs riches équipages, & de s'approprier leurs trésors.

25 Mars. Le Vendredi-Saint, au moment qu'ils s'y attendent le moins, ils les entourent, & du premier choc les renversent & les dépouillent de tout ce qu'ils possédoient de plus précieux. L'Evêque d'Utrecht resta sur la place, presque nud, & estropié d'un bras. Ses compagnons, assez imprudens pour voyager sans armes dans un pays ennemi, furent obligés de se battre en retraite, en se défendant à coups de pierres, & gagnerent enfin un Village, où les Evêques & leur suite se fortifierent le moins mal qu'il leur fut possible, dans une maison entourée de murailles, foibles & peu élevées.

L'amour de la vie, rendant la défense plus opiniâtre encore, que l'amour du pillage ne rendoit l'attaque vigoureuse, les Sarrasins sentirent que, malgré leur nombre, (ils étoient plus forts presque du double) il n'y avoit que la famine qui pût obliger leurs ennemis à se rendre. Ils forment donc

autour de la maison une espece de blocus, sans cesser cependant totalement leurs attaques; & les Pélerins, qu'ils harceloient continuellement, après avoir souffert toutes les horreurs de la famine & les dangers de mille petits combats, qui contribuoient encore à les épuiser, sont obligés le jour de Pâque de demander à capituler. Le Chef des Sarrasins, laissant son fils à la porte de l'enclos qui servoit de camp aux Chrétiens, pour empêcher le reste des soldats de le suivre, se présente avec dix-sept personnes pour régler les conditions. Cette imprudente sécurité lui devint fatale. Il étoit monté à une chambre, où étoient renfermés l'Archevêque de Mayence & l'Evêque de Bamberg: les deux Prélats lui ayant fait entendre qu'ils espéroient que, content de s'emparer de tout ce qu'ils possédoient, il les laisseroit aller; le Musulman, fier de sa victoire, leur répondit que ce n'étoit pas à eux de faire des Loix; qu'il esperoit, lui, après les avoir dépouillés de tout, manger leur chair & boire leur sang. A ces mots, détachant son turban, il veut en passer la fesse autour du cou

Ere Chrét. 801 - 1095. Hégire, 185 - 488.

Ere Chrét. 801 -- 1095. Hégire, 185 -- 488.

de l'Evêque ; mais celui-ci, le repoussant avec vigueur, l'étend à ses pieds d'un coup qu'il lui assene sur le visage, en criant d'un ton furieux, qu'il faut punir l'impie qui a osé porter ses mains profanes sur un Prêtre de Jesus-Christ.

Aux cris de l'Evêque, accourent tous les Pélerins, qui se jettent sur le Général ainsi que sur les soldats, & leur lient les mains derriere le dos, si fortement que le sang sortoit par leurs ongles. A cette violation de la treve, le combat recommence, plus acharné qu'auparavant, & bientôt les Chrétiens n'eurent plus d'autre recours pour se défendre contre les Sarrasins, furieux de l'outrage fait à leur Chef & de sa détention, que de l'opposer à leurs coups, en le leur présentant avec un soldat à ses côtés, prêt au moindre mouvement à lui couper la tête ; malgré cette précaution, on ne sait quelle auroit été pour eux l'issue du combat, si, dans cette extrémité, il ne leur fût venu un secours qu'ils avoient peu droit d'attendre.

Quelques-uns de leurs gens, échappés au fer des Arabes le Vendredi-Saint, s'étoient enfuis à Ramla. L'E-

gyptien, Gouverneur de cette place, peut-être encore plutôt pour dissiper cette nombreuse horde d'Arabes, qui pouvoit devenir dangereuse à la puissance Fatimite, que pour secourir les Chrétiens, assez peu considérés dans les lieux de sa domination, jugea à propos, sur leur avis, de mettre en campagne des troupes, qui fondirent sur le Village attaqué, au moment que les assiégeans & les assiégés se battoient avec le plus d'acharnement. A cette vue, les Arabes, qui connoissoient toute la sévérité de leurs vainqueurs, se dispersent & abandonnent leur quartier, laissant aux mains des Chrétiens, & leur Général & son escorte. Les uns & les autres furent remis au Gouverneur de Ramlâ, qui avoit marché en personne, & les Pélerins délivrés, acheterent de lui la permission de continuer leur route; après les avoir reçus dans sa place, il leur donna quelques-uns de ses gens qui les accompagnerent jusqu'à Jérusalem, où le bruit de leur arrivée les avoit devancés.

En conséquence ils y furent reçus solemnellement par le Patriarche Sophrone, qui les conduisit à l'Eglise du

Ere Chrét. 861 -- 1095. Hégire, 285 -- 488.

Saint-Sépulchre en proceſſion, à la lumiere d'une infinité de flambeaux & au bruit des cimbales. Lorſqu'ils eurent contenté leur piété ou leur curioſité, & viſité les reſtes des lieux ſaints, profanés par Hakem, & qu'on eut grand ſoin de leur montrer, pour les engager à contribuer, par d'abondantes aumônes, à leur rétabliſſement; il fallut ſonger au retour, car les voleurs Arabes qui infeſtoient les chemins, ne leur permettoient pas de parcourir le reſte de la Terre-Sainte, ainſi qu'ils ſe l'étoient propoſé, ni de ſe baigner dans le Jourdain, bonheur, comme nous l'avons dit, après lequel on ſoupiroit alors. Ils s'embarquerent donc, pour revenir en Europe, ſur des vaiſſeaux Génois, que le commerce avoit attirés près de ces côtes, & qui leur firent prendre terre à Brindes. Après avoir de là fait le voyage de Rome, & viſité le tombeau des Saints Apôtres, ils ſe ſéparerent pour retourner chacun dans leur pays, ſuivant les routes qui les y adreſſoient. Un de ces Pélerins, qui nous a laiſſé l'hiſtoire de ce voyage, avoue qu'étant parti de Normandie lui trentieme Cavalier, tous riches, bien

Ingulf. ubi ſuprà.

équipés, avec les symptômes de la santé la plus robuste, ils n'y étoient rentrés que vingt, à pied, pauvres, presque nus, le corps harassé & défiguré par la plus horrible maigreur.

Ere Chrét. 801 -- 1095. Hégire, 185 -- 488.

Dix ans après cette aventure, le pélerinage de Jérusalem devint encore plus dangereux qu'il ne l'avoit été jusqu'alors. Les Seljoucides, dans leurs conquêtes, ne négligerent pas une contrée, où la seule avidité des richesses, qu'une indiscrette dévotion faisoit refluer d'Europe en Asie, les auroit attirés, quand ils n'eussent pas été portés à en revendiquer la possession, comme ayant succédé à tous les droits des Califes Abassides, au nom desquels ils prétendoient combattre. Ainsi, tandis que le fameux Malek-Schah envoyoit son cousin Soliman se former un Royaume des débris des Provinces grecques dans l'Asie-Mineure; un autre Général, Atziz-le-Karismien, attaquoit les places de la domination des Fatimites en Syrie, & faisoit tomber Damas, Emesse & Jérusalem sous la puissance du rédoutable Sultan. Tous les Historiens modernes placent la prise de cette Ville, quelques-uns vingt,

Etat de la Palestine, sous les Turcs.

1075.

Histoire des Huns. Guill. Tyr. Alb. Acquens.

Ere Chrét. 801 — 1095. Hégire, 185 — 488.

quelques autres dix ans plutôt que nous ne l'indiquons dans le millésime ; mais nous suivons la chronologie de M. de Guignes, qui, en ces matieres, est plus croyable que personne. Quoi qu'il en soit, cette conquête fut marquée par les plus grandes horreurs, & devint pour les Chrétiens le commencement d'une domination plus intolérable que toutes les précédentes. La garnison Egyptienne, pour prix d'une valeur qui méritoit des égards, fut entiérement massacrée : Jérusalem nagea dans le sang ; Sarrasins & Chrétiens, tous ses habitans éprouverent plus ou moins la férocité du vainqueur.

Les derniers principalement, après avoir essuyé des Conquérans tous les affronts que se permet la licence victorieuse, tomberent sous le joug le plus dur & le plus humiliant, exposés à toutes les avanies, à tous les tributs dont les accabloit l'avidité Tartare, sans cesse renaissante, sans cesse industrieuse à trouver des prétextes pour les multiplier. On ne leur laissa que deux Eglises, celle du Saint-Sépulchre & celle de Sainte-Marie-la-Latine : ce fut là seulement qu'on leur permit le

libre exercice de leur Religion; & cette réserve, comme on s'en doute assez, fut le fruit de la politique, plutôt que d'une modération dont les Peuples barbares ne sont guere susceptibles dans la victoire. Ils craignoient de perdre l'immense revenu que leur valoient les pélerinages d'Occident; & pour le rendre encore plus considérable; ils augmenterent le tribut imposé précédemment sur tous les Pélerins: ils satisfaisoient ainsi deux intérêts à la fois, & leur cupidité & leur haine du nom Chrétien, d'autant plus ardente que, plus nouvellement convertis à la Religion Musulmane, leur zele étoit plus enthousiaste.

Ere Chrét. 801 -- 1095. Hégire. 185 -- 488.

Les Ortokides, qui succéderent à Atziz dans le Gouvernement de Jérusalem, ne furent ni moins cruels, ni moins avides que les premiers Gouverneurs Seljoucides: ils avoient les mêmes mœurs, la même Religion, la même férocité; & la condition des Chrétiens devint sous eux également déplorable. Comme ces Emirs vivoient dans la meilleure intelligence avec le Sultan de Syrie, Toutousch, frere de Maleck-Schah, il leur fut permis de

Voy. l'Introduct. t. 3. p. 167.

Ere Chrét. 801 — 1095. Hégire, 185 — 488.

se livrer impunément à toute leur rapacité, & de rançonner également & aussi impitoyablement les Musulmans que les Chrétiens; car les premiers n'y accouroient pas avec moins d'affluence que les derniers. Jérusalem étoit aussi pour eux une Ville sainte, & si les uns étoient attirés par l'Eglise du Saint-Sépulchre, les autres l'étoient de même par la fameuse Mosquée bâtie, comme nous l'avons dit, sous Omar, dans la place même où avoit été le Temple de Salomon. On n'avoit rien épargné pour rendre cette Mosquée un objet de vénération aux yeux des dévots Musulmans, & sa magnificence ne contribuoit pas peu à en donner l'idée qu'on vouloit qu'ils en prissent : on l'avoit construite de marbre, couverte de plomb, & remplie dans l'intérieur d'une quantité prodigieuse de lampes d'argent, & même d'or pur; il n'étoit permis aux Musulmans mêmes d'y entrer, que les pieds nus, & après se les être lavés. On sent ce que de pareilles dispositions pouvoient produire sur des imaginations naturellement ardentes, & susceptibles de toutes les illusions du fanatisme :

Elmakin, Abb.

aussi l'Emir & ses Imans s'enrichissoient aux dépens de leurs dévots, comme à ceux des Chrétiens ; peut-être même les exactions contre ceux-là étoient-elles encore plus rigoureuses, parce qu'elles se faisoient dans les commencemens d'une conquête, & d'ennemis à ennemis.

Ere Chrét. 801 -- 1095. Hégire 185 -- 488.

Par exemple, il est sûr que les Musulmans, qui reconnoissoient la domination des Fatimites, & les Egyptiens assez zélés pour entreprendre ce pélerinage, devoient être exposés à plus d'extorsions & d'avanies, parce qu'il étoit de la politique, pour peu qu'elle fût éclairée par l'intérêt, de les détourner d'un voyage où pouvoient les conduire des vues ambitieuses, plutôt encore que des vues pieuses. Aussi voit-on que les Sarrasins d'Egypte, quoique les Seljoucides professassent leur Religion, applaudirent aux premiers succès des Croisés contr'eux. La haine que leur portoient les anciens conquérans, les Arabes, n'étoit pas moins ardente ; il leur étoit extrêmement dur de se voir dépendans & confondus avec leurs premiers esclaves, dans les lieux mêmes où ils avoient

Guill. Tyr.

été ce qu'étoient alors les Turcs. Un Auteur moderne a cru trouver dans cette haine une des sources des Croisades. Lorsque le Comte de Flandres, Robert-le-Frison, paya le tribut à la mode du temps, en se rendant à Jérusalem; quelques Arabes, au rapport d'un Historien des Croisades, qui habitoient cette Ville, l'assurerent que la configuration des étoiles leur faisoit connoître qu'une armée de Chrétiens devoit venir dans la Palestine. Il auroit été sans doute plus simple de nier cette prétendue prédiction, que de former une conjecture plus ingénieuse que solide, & de dire, comme l'Ecrivain cité, que *c'étoit peut-être bien aussi pour en faire venir l'idée, que ces Peuples spirituels feignoient de lire cet événement dans le Ciel.* Ils n'avoient pas besoin d'en suggérer l'idée, on l'avoit déjà eue pour eux en Europe, & la foule de Pélerins qui venoient visiter les saints lieux, suffisoit pour les en instruire, sans qu'ils eussent besoin de recourir à des astres, qui ne pouvoient rien leur dire à cet égard.

Ere Chrét. 801 — 1095. Hégire, 185 — 488.

Disc. lu à l'Acad. de Clermont; Manusc.

1085.

Guib. Abb. lib. 7.

En effet, avant même que les Seljoucides se fussent rendus maîtres de

la Syrie, & dans le temps de leurs premieres irruptions, l'idée des Croisades avoit roulé dans une tête bien capable d'enfanter un si vaste projet. Michel Ducas étoit alors sur le Trône de Constantinople; mais au lieu d'imiter Romain-Diogene, auquel il avoit arraché l'Empire, il ne s'occupoit qu'à justifier le surnom de *Parapinace*, que lui firent donner ses monopoles sur le bled, & les supercheries qu'il employoit pour s'enrichir dans le commerce qu'il en faisoit. Lorsque cet Empereur vit les Turcs fondre de toutes parts sur les terres des Grecs; aussi vil que ses lâches prédécesseurs, au lieu de repousser par lui-même ces rapides conquérans, il s'adressa à Grégoire VII. pour trouver des secours. Il lui envoya deux Moines, Thomas & Nicolas, avec une Lettre de créance, par laquelle il le prioit d'ajouter foi à ce qu'ils lui diroient de sa part. D'après les conférences qu'il eut avec ces especes d'Ambassadeurs, l'immodéré Pontife conçut dès-lors le projet d'armer l'Europe contre l'Asie, & avec d'autant plus d'ardeur, que Michel le flattoit d'une gloire qui chatouilloit

Ere Chrét. 801 -- 1095. Hégire. 185 -- 488.

Grégoire VII. forme le premier l'idée d'une Croisade.

1073.

Lett. de Grégoire, liv. 1. Lett. 18.

bien délicieusement son orgueil, en
Ere Chrét. lui faisant espérer qu'à son arrivée en
801 – 1095. Orient, tomberoient toutes les bar-
Hégire, 485 – 488. rieres qui séparoient l'Eglise Grecque
de la Latine.

Une entreprise qui pouvoit doubler la puissance de Grégoire, étoit trop légitime aux yeux de son ambition, pour qu'il n'y concourût pas avec toute la vivacité dont son caractere le rendoit susceptible. Lui-même nous rend compte des efforts qu'il tenta pour
1074. la faire réussir. Dans une Lettre qu'il
Ibid. Lett. 46. écrivoit à Guillaume Comte de Bourgogne, pour l'exhorter à tenir la promesse par laquelle il s'étoit engagé à secourir l'Eglise Romaine contre les Princes Normands : « Venez, lui dit-
» il; car nous espérons qu'après avoir
» fait la paix avec ces rebelles, nous
» passerons nous-mêmes à Constanti-
» nople, pour donner aux Chrétiens,
» accablés sous le joug des Sarrasins,
» les secours qu'ils nous demandent
» avec instance...... & croyez que
» tous ceux qui s'engageront dans
» cette expédition, recevront de St.
» Pierre & de St. Paul plus d'une sorte
Lett. 49 & [illegible]. » de récompense. » Grégoire déve-

loppe

loppe encore mieux ses vues dans deux autres Lettres, dont la premiere est adressée en général à tous ceux qui vouloient défendre la foi chrétienne, & où il emploie toute son éloquence, pour susciter l'Occident contre l'Orient.

Ere Chrét. 801 — 1095. Hégire, 185 — 488.

« Celui qui étoit le porteur de sa » Lettre, avoit été témoin de toutes » les humiliations, de toutes les ri- » gueurs auxquelles étoient alors ex- » posés les Chrétiens d'Asie. Il avoit » oui dire, il avoit vu comment la » Nation infidelle avoit fortement pré- » valu contre la Nation de J. C. Les » Païens avoient porté le désastre & » la désolation jusqu'aux murs de Cons- » tantinople, & des milliers de Chré- » tiens avoient été égorgés comme de » vils troupeaux. S'il restoit encore à » ceux d'Occident quelque foi, quel- » qu'amour d'un Dieu qui étoit mort » pour eux; s'ils n'étoient point in- » dignes du glorieux nom qu'ils por- » toient: non-seulement ils devoient » gémir sur le sort déplorable de leurs » freres d'Asie, mais tenter de l'adou- » cir: il ne suffisoit pas de leur donner » des larmes; il falloit leur prodiguer

Ere Chrét. 801 -- 1095. Hégire, 185 -- 488.

» son sang : l'exemple du Rédempteur, » qui s'étoit sacrifié pour eux, la cha- » rité chrétienne leur en faisoit une » loi. Qu'ils ne s'étonnassent point » d'un si grand, d'un si glorieux pro- » jet ; ils ne marcheroient pas seuls à » la délivrance des lieux saints & de » l'Empire Chrétien opprimés, & lui- » même se préparoit à partager avec » eux l'honneur de briser des chaînes » aussi cruelles. Au nom de J. C. qui » les rendoit tous, par la foi, enfans » de Dieu, par l'autorité de St. Pierre, » passée toute entiere en lui, il les » supplioit, il les conjuroit, il leur » ordonnoit de ne point trahir le sang » de leurs freres, qui crioit vengeance, » de ne point détourner les yeux de » leurs plaies, de ne point redouter, » pour les guérir, les fatigues d'un » voyage de long cours, & de lui » envoyer enfin incessamment des » Députés qui pussent l'instruire lui- » même de ce que leur conseilleroit » la piété dans une occasion aussi im- » portante. »

Les exhortations de Grégoire ne furent point infructueuses : on se laissa toucher au récit des tribulations des

Chrétiens d'Asie, & le Pape trouva, non-seulement parmi les Italiens, mais encore parmi les Peuples qui étoient, pour eux, au-delà des Alpes, de quoi former une armée de cinquante mille hommes, à la tête desquels il se proposoit de passer à Constantinople, & de là en Asie. C'est du moins ce qu'on lit dans une autre de ses Lettres, adressée, chose incroyable, à Henri IV. lui-même, & où il descend, chose plus incroyable encore, à l'adulation, pour l'intéresser dans son projet : « Si Dieu » permettoit que, par quelque moyen » provenant de sa bonté, le glorieux » Roi Henri vît son ame à découvert, » il étoit sûr que personne ne pour» roit lui enlever son amitié, & il es» péroit que quelque jour il recon» noîtroit avec quelle charité sincere, » lui Grégoire, chérissoit Sa Majesté » Impériale. L'amitié de Sa Grandeur » lui paroissoit d'autant plus précieuse, » qu'elle pouvoit servir à détruire une » oppression sous laquelle gémissoit » depuis long-temps sa sollicitude » pastorale. Les Païens, par des cruau» tés inouies, avoient presqu'anéanti » le Peuple Chrétien en Asie ; chaque

Ere Chrét. 801 — 1095. Hégire, 185 — 488.

Ere Chrét. 801 — 1095. Hégire, 185 — 488.

» jour, ils les égorgeoient comme des
» troupeaux, & accablés du poids ex-
» cessif de leurs miseres, les infortunés,
» échappés à la rage des Barbares,
» imploroient depuis long-temps son
» assistance. L'excès de leurs souffran-
» ces avoit déchiré son coeur, & dans
» la situation douloureuse dont il se
» sentoit affecté pour eux, il en étoit
» ému jusqu'à desirer la mort, & il
» aimoit mieux exposer sa vie pour
» eux, que de commander selon la
» chair à tout l'univers, en négligeant
» de les secourir. Dans cette conster-
» nation, il s'étoit adressé à tous les
» Chrétiens, il avoit sollicité leur
» courage & demandé leur secours,
» leur sang, leur vie même pour la
» délivrance de leurs freres & la dé-
» fense de la foi de Jesus-Christ, ainsi
» que pour attester à tout l'univers
» la grandeur d'ame des enfans de
» Dieu.

» Ses exhortations paternelles, par
» l'inspiration de Dieu, comme il le
» croyoit & osoit même l'assurer,
» avoient eu le pouvoir le plus efficace
» sur les Italiens & les Ultramon-
» tains, & déjà plus de cinquante mille

» hommes soupiroient après le mo-
» ment où, l'ayant pour Chef & pour
» Pontife, ils iroient porter leurs ar-
» mes contre les ennemis de Jesus-
» Christ, & marcheroient, sous la
» conduite du Seigneur, jusqu'à son
» Sépulchre. Pouvoit-il se refuser à
» leurs desirs? Pouvoit-il dédaigner
» de marcher à la tête de ces zélés
» Soldats du Christ, lorsque les plus
» puissans & les plus importans motifs
» l'appelloient à une si sainte entre-
» prise? L'Eglise de Constantinople,
» divisée d'avec celle de Rome sur le
» Saint-Esprit, demandoit à se réunir
» au Siege apostolique; tous les Ar-
» méniens s'éloignoient de la croyance
» catholique, & presque tous les Chré-
» tiens d'Orient attendoient que la foi
» de Saint Pierre décidât entre leurs
» diverses opinions. A l'exemple de ses
» prédécesseurs, dont il souhaitoit,
» quoiqu'indigne, de suivre les traces,
» & qui souvent avoient passé dans
» ces contrées pour y raffermir la foi
» catholique; encouragé par les prie-
» res de tous les Chrétiens, il se trou-
» veroit obligé d'aller dans les mêmes
» contrées défendre la même foi &

Ere Chrét. 801 -- 1095.
Hégire, 185 -- 488.

Ere Chrét. 801 — 1095. Hégire, 185 — 488.

» les Chrétiens qui la professoient, » si toutefois Jesus-Christ l'y conduisoit & lui en ouvroit le chemin : » car il ne dépend pas de l'homme » de régler sa marche, & ses pas sont » dirigés par le Seigneur. Mais comme » un grand dessein a besoin d'un grand » conseil & du secours des Grands, » c'étoit à Henri qu'il s'adressoit pour » obtenir l'un & l'autre, parce que si » la volonté de Dieu étoit qu'il en» treprît ce pénible voyage, c'étoit, » après lui, à ce Prince qu'il laissoit » l'Eglise Romaine, pour qu'il la gar» dât comme une sainte mere, & qu'il » défendît son honneur. Qu'il lui fît » donc savoir au plutôt ce qu'il pen» soit, & ce que sa prudence, inspi» rée par le Ciel, lui suggéroit sur cet » objet ; car s'il n'espéroit pas de lui, » plus que ne le pensoient un très» grand nombre de personnes, c'étoit » en vain qu'il auroit dit tout ce qu'il » venoit de lui dire. »

Cette lettre, où se déploie toute la finesse de Grégoire, où, en tâchant d'engager les autres, il sait si bien ne s'engager à rien lui-même, peut faire juger de son ardeur à suivre un projet

si capable de flatter à la fois son orgueil & son ambition. Les autres affaires que lui susciterent ces deux passions dominantes, devinrent bientôt des obstacles insurmontables, & le lui firent même perdre de vue. Mais la nature avoit déjà préparé dans le secret le ressort puissant, quoiqu'obscur, qui devoit mouvoir la vaste machine imaginée par ce Pontife, & lui donner un mouvement de rapidité, que son hardi auteur n'eût osé lui-même espérer. Déjà les murs d'Amiens receloient le bisarre instrument auquel étoit réservé l'accomplissement d'un si grand ouvrage; Pierre l'Hermite existoit.

Ere Chrét. 801 -- 1095. Hégire, 185 -- 488.

Cucupietre, car c'est encore le nom que donne à ce Pélerin Picard la Princesse Anne Comnène (1), sembloit

Portrait de Pierre l'Hermite.

(1) Ce mot de Cucupietre est formé du nom de Baptême du Solitaire, & de celui de l'habillement qu'il portoit d'ordinaire, comme qui diroit, *Petrus Cucullatus*. Il n'est point absurde de penser avec du Cange (*not. in Alex.*) que ce fut un sobriquet que les Soldats croisés donnerent à ce bizarre Général, parce que, même dans ses expéditions, il avoit la tête couverte de la cuculle monastique. (*Guib. Abb.*) Il paroît que Pierre portoit encore un autre nom. Orderic Vital, en nommant les premiers Croisés qui passerent par l'Allemagne, parle d'un Moine

Ere Chrét. 801 -- 1095. Hégire, 185 -- 488.

être formé pour son siecle, & son siecle formé pour lui. Au premier aspect des disgraces dont l'avoit accablé la nature, le physionomiste le plus éclairé auroit eu peine à pressentir en lui l'auteur d'une révolution. Une taille courte & mal prise, des traits rudes & grossiers, une figure rendue hideuse par des cheveux mal en ordre & par une barbe encore plus négligée, un corps mal fait & couvert des lambeaux de la panvreté; tout annonçoit en lui l'extérieur le plus ignoble, & ne prévenoit pas favorablement pour le reste. La vivacité de ses yeux démentoit ce-

Robert Monach. Mus. Italic. Guil. Tyr. Paul. Emil.

---

nommé Pierre *de Acheris*, qui étoit à leur tête. Il s'arrêta, pour prêcher la Croisade, aux environs de Cologne, & enrôla deux Comtes Allemands, Berthold & Hildebert, & un Evêque, tandis que le premier corps de ses troupes prenoit les devans, sous la conduite de *Gautier-sans-Avoir*. Toutes ces circonstances conviennent parfaitement à l'Hermite Pierre; il ne s'agiroit plus que de savoir ce que signifie *de Acheris*, si c'est un nom propre ou un nom de Terre, explication que j'avoue être dans l'impossibilité de donner. Ce qu'il y a d'étonnant, c'est que le Comte d'Anjou dans son Histoire (*Hist. Andeg.*) nomme aussi l'instigateur des Croisades, Pierre de Acheris: *Heremita quidam Petrus Achiriensis*, al. *de Acherio*. Auroit-on été trompé jusqu'ici sur le véritable nom de cet Hermite? & faudroit-il encore en augmenter les problêmes historiques, qui chaque jour se multiplient?

pendant en partie ce jugement ; elle déceloit cette tête ardente qu'on reproche quelquefois aux Compatriotes de Pierre, parce que dans eux souvent elle dégénere en intempérance d'imagination, & cette intempérance en opiniâtreté : à cet égard il avoit été trop libéralement partagé, & il possêda, dans toute leur énergie, les bonnes & les mauvaises qualités, dont un tel présent peut être la source. Brûlante, sensible, éloquente, facile à recevoir toutes les impressions & à les garder gravées profondément, son ame, échauffée encore par les austérités de l'abstinence & les contentions de la méditation, étoit un foyer où toutes les passions s'exaltoient, pour s'exhaler ensuite avec une espece de fureur. Esprit hardi & inquiet, sans cesse il s'agitoit; tour à tour il devenoit Soldat, Mari, Prêtre, Cénobite, sans pouvoir trouver sa place : esprit foible, peu judicieux & crédule, sa sauvage vertu ne se déclaroit que par ces élans noirs, qui tirent leur teinte des aspérités de la solitude, & leur force de la foiblesse même des organes, dégradés dans les macérations : esprit

Ere Chrét. 801 — 1095. Hégire, 185 — 488.

Ere Chrét. 801 -- 1095. Hégire, 185 -- 488.

altier & superbe, il cachoit sous la corde & sous la bure, un de ces cœurs vains, qui s'enorgueillissent de leur perfection, & qui, par des liaisons plus intimes avec le Ciel, croient être devenus les instrumens de ses desseins, & les dépositaires de ses intérêts.

Abrégé de sa Vie, jusqu'à son Pélerinage à Jérusalem.

Cet homme, bien peu extraordinaire, si l'on veut se souvenir qu'il n'est point de siecles, même les plus éclairés, qui n'en produisent beaucoup de pareils, étoit dans l'âge où les passions parlent encore avec le plus d'énergie, puisqu'il étoit né sous le regne de Henri I. lorsqu'il entreprit de délivrer ses freres souffrans en Palestine. Ce projet, qui sembloit avoir de la grandeur, étoit d'autant plus fait pour germer dans une tête organisée comme la sienne, que les divers états par lesquels il avoit passé, ne présentent rien qui eût pu l'en détourner. Il étoit pauvre, & n'avoit rien à perdre. On a prétendu que Regnault l'Hermite, son pere, étoit Gentilhomme, & issu d'une des meilleures Maisons d'Auvergne, sortie d'un puîné des Comtes de Clermont, & transportée en Picardie. Si le mariage

En 1053.

D'Oultreman.

de Pierre avec une Roussy, dont nous allons parler, si sa campagne avec le Comte de Boulogne ne sont pas des fables, cette noblesse est incontestable. Mais comme ce sont des faits dont il seroit difficile d'apporter des preuves satisfaisantes, il est possible que cette noblesse n'ait d'autre fondement que celui de la famille de Des-Armoises, qui s'honore de descendre de la Pucelle d'Orléans: & la Maison de l'Hermite & de de Shouliers, qui prétend sortir de Pierre, n'a peut-être d'autre titre pour appuyer cette généalogie, que le desir d'appartenir à un homme fameux. Ce qu'il y a de certain, c'est que les Historiens des Croisades ne disent pas un mot qui fasse soupçonner cette noblesse. Ce silence doit paroître étonnant, &, sans être absurde, on pourroit en conclure que Pierre fut le premier homme de sa famille; c'est une question toutefois sur laquelle je me garderai bien de prononcer, & que je n'ai ni le temps, ni la volonté d'approfondir, parce que je n'en vois pas la nécessité. Il suffira de remarquer que Guillaume de Tyr appelle Pierre, Hermite de nom

Ere Chrét. 801--1095. Hégire, 185--488.

Ere Chrét. 891 — 1095. Hégire, 181 — 488.

D'Oultreman.

& d'effet, ce qui prouve que c'étoit celui de sa famille, soit qu'il lui vint de ce qu'une Dame d'Hérimont, surprise dans un pélérinage qu'elle faisoit à Auxerre, accoucha au milieu de sa route dans un désert, soit qu'elle le tint de la Seigneurie de l'Hermite, ou de l'Hermitage dans la Haute-Marche, qui lui appartenoit.

Quoi qu'il en soit, c'est toujours le bon Jésuite, Auteur de sa vie, qui est ici mon garant; après quelques années de sa jeunesse données à l'étude des Lettres, dont il se dégoûta sans doute parce qu'il n'y étoit pas propre, si l'on en juge du moins par toute sa conduite, Pierre embrassa un genre tout opposé, & se jeta dans le parti des armes, où il ne fut pas plus heureux. Il entra dans la Maison d'Eustache, Comte de Boulogne, pere du célebre Godefroi de Bouillon, avec lequel il fit alors sa première connois-
1072. sance; & la guerre s'étant allumée entre Robert-le-Frison & ses neveux, Arnoud & Baudouin, pour la succession au Comté de Flandres, Pierre y suivit Eustache, qui tenoit le parti de ces derniers & de Richilde leur mere. Ayant

été fait prisonnier, ainsi que le Comte, dans la bataille de Cassel, où fut tué le malheureux Arnoud, ce succès de ses premieres armes le dégoûta, & il jeta le harnois aussi-tôt qu'il se vit libre. Ce fut pour prendre de nouveaux liens, en épousant Béatrix de Roussy, vieille, pauvre & laide, & qui probablement, sans ces trois défauts, n'auroit pas joint son sort au sien, quelque noblesse qu'on suppose à Pierre; la Maison de Roussy étant alors bien autrement distinguée, que celle de l'Hermite, si elle existoit. Pour preuve de ce mariage, on cite, dans l'Histoire des Croisades, un Pierre l'Hermite, Châtelain d'Antioche, le seul fils, dit-on, que sa femme lui donna, avec Alix, femme de Geoffroi de la Tour, & mere d'Aimeri, Patriarche latin d'Antioche. De bons esprits pensent que tous ces hommes du nom de l'Hermite, qu'on trouve dans l'Histoire de la Palestine, pendant deux siecles, n'étoient que ses neveux ou arrieres-neveux. Ce qu'il y a de sûr, c'est que si Pierre se maria, il vit bientôt ses liens rompus par la mort.

Ere Chrét. 801 — 1095. Hégire, 185 — 488.

Guill. Tyr.

Ere Chrét. 801 — 1095. Hégire, 185 — 488.

qui lui enleva son épouse. Alors son inconstance naturelle le porta, au lieu de songer à l'éducation de ses enfans, à faire entiérement divorce avec le monde. Après avoir d'abord reçu les ordres sacrés, ne se croyant pas encore assez parfait dans ce nouvel état, il se retira dans la solitude ; les uns disent aux environs de Liége, les autres au milieu d'une Province de France, qu'on n'indique pas. Là, après avoir vécu quelques années dans une vie purement hérémitique, toujours livré à une contemplation, dont il n'étoit détourné que par des austérités ; le bruit des pélerinages qui se faisoient journellement dans la Terre-Sainte, le tira de ses méditations & de son désert, & il en sortit pour faire le même voyage.

Pierre arrive dans la Terre-Sainte ; son zele s'irrite à la vue des souffrances des Chrétiens.

On ne nous a pas instruits de la maniere dont il l'accomplit ; mais on peut aisément se former une idée des sentimens qui l'assaillirent à la fois à la vue de Jérusalem, des impressions différentes que firent sur son cœur les diverses vicissitudes qu'avoit éprouvées cette Ville. La sainteté de Jérusalem

& sa profanation, sa gloire & son abaissement, sa liberté & sa servitude, ses richesses & son dépouillement, l'éclat de ses solemnités & la cessation de ses fêtes; tout lui rappelloit des souvenirs plus ou moins doux, ou amers, & portoit tour à tour dans son cœur la joie ou la tristesse, l'admiration ou la pitié, le respect ou l'indignation. On devine facilement de quel saint courroux une ame telle que la sienne dut s'embraser, quand il entra dans cette Ville, & qu'il lui fallut payer à la porte la piece d'or imposée pour tribut à tous les Pélerins qui y étoient reçus. Il étoit bien léger, en comparaison de ce que les Turcs exigent aujourd'hui des Chrétiens qui entrent à Jérusalem: un Voyageur moderne rapporte que, dans l'année qu'il fit ce pélerinage, chaque Chrétien étoit obligé de payer à la porte cinq sequins, huit ou neuf pour entrer au Saint-Sépulchre, cinq pour aller se baigner dans le Jourdain; &, comme l'avarice ne fait rien perdre, tous les Chrétiens qui arrivoient en Carême à Jérusalem, qu'ils y passassent les fêtes

Ere Chrét. 801 -- 1095. Hégire, 185 -- 488.

1093.

Guill. Tyr. Bald. Guib. Abb. Alber. Acq. Jacq. de Vit. D'Oultreman.

Petr. della Vallé.

Ere Chrét. 801.--1095. Hégire, 185.--488.

de Pâque ou non, étoient imposés aux mêmes taxes (1).

Pierre n'eut pas de pareilles exactions à essuyer : cependant, après les dangers & les fatigues d'une longue route, qui avoit été d'autant plus dangereuse qu'il s'étoit approché plus près du terme, & qu'il s'étoit vu sans cesse à la veille de devenir la proie des Turcs, des Arabes & des Egyptiens, qui infestoient les chemins ; ce fut pour lui une nécessité bien cruelle de satisfaire l'avidité des Infideles, qui rançonnoient ses compagnons : malgré la pauvreté dont il s'honoroit, il fallut s'y résoudre, dans l'impatience dont il brûloit de visiter tous les lieux saints. Sa colere eut bientôt d'autres alimens, quand il fut introduit dans la Ville. Par-tout il y trouvoit les pas d'un Dieu, & par-tout il voyoit ces pas profanés par les impies. Le Mont des Olives, le lieu de la flagellation, le Prétoire de Pilate, & sur-tout le Calvaire, où

D'Oultreman.

(1) Maintenant les Pélerins orientaux paient aux Turcs, pour entrer dans l'Eglise de la Résurrection, [illegible] piastres, & les occidentaux 16. (*Voy. de Moris.*)

il soupira long-temps, mais en vain, pour obtenir le sort du Bourguignon, dont nous avons parlé plus haut, avoient eu ses premieres larmes; mais elles n'avoient d'abord été que de joie: il lui en fallut verser de douleur & d'amertume, lorsque, revenu du premier étonnement que causent toujours des objets nouveaux, il put considérer avec plus de sang-froid l'état actuel de la sainte Cité.

C'étoit quelque chose de bien révoltant à ses yeux, que les Chrétiens confondus avec les Musulmans; ceux-ci parcourant les rues de Jérusalem avec cette arrogance, cette démarche fiere & altiere que les Peuples les plus policés puisent dans la victoire; ceux-là, tristes, humiliés, osant à peine se montrer, & exposés à tous les affronts qu'une populace brutale multiplioit à l'infini, parce que la Religion du Peuple est toujours intolérante. Tous ces objets, qui se représentoient souvent, devenoient pour son cœur autant de pointes qui s'y enfonçoient profondément, & son imagination, facile à s'échauffer & à se peindre tout sous les couleurs les plus noires, s'irritoit

Ere Chrét. 501 -- 1095. Hégire, 385 -- 488.

& s'enflammoit chaque jour davantage de tout ce qui s'offroit à ses regards. Mais il faudroit être susceptible de sentir, comme il sentoit lui-même, pour imaginer son indignation, lorsqu'à la place du Temple de Salomon, il considéra cette superbe Mosquée, où, tant de fois dans la journée, les Musulmans alloient offrir des prieres, qui, à ses yeux, n'étoient que les plus horribles blasphêmes, & lorsque, proche de l'Eglise du Saint-Sépulchre, il vit un bâtiment qu'ils faisoient servir d'écurie; il versa des pleurs de sang.

Baldric. Mus. Ital.

La répétition continuée de ce spectacle, pendant le long séjour qu'il fit dans cette Ville, pour visiter les saints lieux, dont l'accès même ne lui étoit souvent ouvert qu'en payant, gravoit dans son ame des images qui ne s'effaçoient pas durant le calme de la nuit. Lorsque le soir, retournant de ses courses, il rentroit chez son hôte pour prendre un peu de repos, il trouvoit encore là d'autres alimens pour nourrir le feu qui le dévoroit. Le hasard l'avoit adressé chez un Chrétien Latin, qui s'étoit habitué à Jérusalem, & qui, n'ayant pas plus à se louer que les

autres Chrétiens de la domination Musulmane, ne contribuoit pas à adoucir l'amertume du zele de Pierre. Leurs conversations ordinaires avoient pour objet la tyrannie des Infideles, le déplorable état de la Religion & du Clergé, la profanation des saints lieux, & les avanies multipliées dont les Conquérans accabloient tous les Chrétiens nationnaux & étrangers. Les tableaux se chargeant ainsi, & se noircissant peu à peu dans la tête de Pierre, elle s'exaltoit, elle rouloit des projets de délivrance; les rêves de la nuit reproduisant les affections du jour, la fermentation devenoit continuelle, le levain s'aigrissoit, & Pierre se relevoit l'imagination aussi fougueuse, le cœur aussi ulcéré qu'il l'avoit eu la veille.

Ere Chrét. 801 — 1095. Hégire, 185 — 488.

Dans cet état d'effervescence, après avoir long-temps médité comment il pourroit faire cesser toutes les horreurs qui avoient souillé sa vue, & se délivrer des gémissemens qui retentissoient sans cesse à son cœur; il lui vint dans l'idée que, s'il y avoit à Jérusalem quelqu'un capable de seconder ses desseins, c'étoit le Patriarche: celui

Il va trouver le Patriarche de Jérusalem.

Ere Chrét. 801 — 1095. Hégire, 185 — 488.

Guill. Tyr. Alb. Acq.

qui occupoit alors le siege, étoit Siméon II. vieillard pieux & vénérable, qui sentoit aussi douloureusement que Pierre, des maux qu'il partageoit avec ses freres, mais sur lesquels il ne lui sembloit permis que de pleurer & de gémir en secret. Pierre s'étant fait présenter à ce Prélat, l'entretint par le secours d'un Interprete, des matieres qui faisoient le sujet de ses conversations avec son hôte, & de ses méditations journalieres. Son discours, rouvrant toutes les blessures du vieillard, bientôt il s'épanche lui-même dans le sein d'un homme qu'il voit aussi ému que lui, & fait un tableau si pathétique de toutes les désolations de la sainte Cité, que le sensible Solitaire, le cœur déchiré, le visage inondé de pleurs, s'écrie, avec cet accent de la nature, qui indique un homme pénétré : « Quoi ! ne seroit-il pas possible » de détourner un tel torrent d'ini» quités ! N'est-il aucun remede à tant » de maux ? O le plus fidele des » Chrétiens ! interrompit le Prélat, » ne voyez-vous pas que par ces » calamités, Dieu veut laver toutes » les souillures dont nous nous som-

» mes couverts, & que nous rece-
» vons le juste châtiment qu'ont si
» long-temps provoqué nos forfaits ?
» En vain nous implorons l'Être
» Suprême ; il est sourd à nos cris
» & à notre repentir ; il veut que
» nous buvions le calice de la ven-
» geance jusqu'à la lie. Quand il a
» retiré son bras de dessus nous, quel
» est celui qui viendra nous arracher
» de l'abîme où nous sommes plon-
» gés ? En qui oserons-nous aujour-
» d'hui mettre notre espoir, quand
» tout l'Orient est tombé dans le dé-
» plorable état dont vous me voyez
» gémir ? »

Ere Chrét. 801 — 1095. Hégire, 185 — 488.

Alors le vieillard s'animant, rappelle à Pierre, & la décadence de l'Empire Grec, & la lâcheté avec laquelle on en avoit abandonné les plus riches débris à une foule de Barbares, & l'avilissement des Princes, & le stupide engourdissement des Sujets : « Il avoit
» été un temps où le Trône Impérial,
» quoique transporté sur des bords
» étrangers & obscurs, avoit jeté en-
» core quelqu'éclat ; mais de cette
» splendeur passagere, il ne restoit
» plus qu'un vain souvenir, qui n'étoit

Ere Chrét. 801 -- 1095. Hégire, 185 -- 488.

» pas même un tourment pour ceux » qui l'avoient laissée éclipser. Le nom » de Patrie étoit éteint dans tous les » cœurs; celui de Chrétien étoit désho- » noré par tous les vices. A la faveur » des séditions & des guerres civiles, » dont une foule d'ambitieux souffloient » sans cesse le poison, les Barbares » avoient à leur gré arraché & dis- » persé toutes les bornes de l'Empire, » & l'avoient circonscrit dans l'espace » le plus étroit. Qu'attendre d'une lon- » gue suite de monstres, qui ne faisoient » que paroître & disparoître sur le » Trône, plus souillé encore de leurs » forfaits que de leur sang, & de cette » multitude de femmes qui parta- » geoient souvent leur puissance, dont » nul homme de bien n'avoit jamais eu » à louer que la beauté; qui, dans » leurs couches adulteres, faisant paf- » ser tour à tour les plus vils scélérats, » avoient tant de fois transformé le » Palais Impérial en un réduit de dé- » bauches? A la vérité, le Prince qui » étoit alors sur le Trône, sembloit » un peu moins indigne de l'occuper, » que la longue suite de Tyrans qui » l'y avoit précédé; mais il n'y étoit

Ere Chrét. 801 -- 1095. Hégire, 185 -- 488.

» monté lui-même que par des voies
» perfides & sanglantes, & en s'y
» asseyant, il l'avoit trouvé si chan-
» celant, qu'il paroissoit impossible
» que, malgré ses talens, il l'affermît
» jamais sur des fondemens bien soli-
» des. Quelles que fussent sa politique
» & sa valeur, les plaies qu'il avoit
» trouvées dans l'Etat, étoient trop
» profondes & trop ulcérées, pour
» qu'il parvînt jamais à les fermer en-
» tiérement. Tour à tour pressé par les
» Infideles & les Chrétiens, jusques-là
» ce n'avoit été qu'en les opposant mu-
» tuellement les uns aux autres, qu'il
» avoit pu se soutenir au milieu du flux
» & du reflux perpétuel de revers &
» de triomphes qu'éprouvoit l'Empire.
» Dans cette continuelle vicissitude,
» étoit-il raisonnable d'espérer que son
» cœur s'attendrît jamais assez effica-
» cement sur les malheurs de Sion,
» pour lui faire desirer d'en être le
» Réparateur ? & quand les cris de la
» sainte Cité, s'éleveroient jusqu'à lui,
» qu'en pourroient-ils tirer que d'inu-
» tiles larmes ? Tenteroit-il d'arracher
» aux Infideles leur proie, lorsqu'à
» peine il pouvoit soustraire à leur

Ere Chrét. 801 -- 1095. Hégire, 185 -- 488.

» avidité les parties de l'Empire qu'ils
» n'avoient pas encore entamées ?
» Quand il auroit assez de zele pour
» concevoir une si glorieuse entre-
» prise, quels hommes trouveroit-il
» à associer à ses travaux ? Arme-
» roit-il cette foule de monstres, dé-
» gradés de leur humanité, qui fai-
» soient & défaisoient les Princes, qui
» ne pouvant sentir qu'une passion,
» & la sentant vivement, sans cesse
» ourdissoient des trames, préparoient
» des révolutions, & n'avoient que
» le courage du crime, sans aucune
» vertu qui pût racheter leur honteuse
» difformité ? Trouveroit-il des armes
» & des bras dans ces troupes lâches
» & efféminées, qui n'avoient à citer
» de monumens de leurs combats,
» que de perpétuelles défaites ; où
» quelqu'esprit de valeur ne s'étoit
» conservé que par les nombreux ba-
» taillons de Barbares, qu'on y avoit
» incorporés ; qui, toujours foibles &
» tremblantes devant l'ennemi, n'étoient
» redoutables qu'aux Citoyens, dont
» elles dévastoient les possessions, pil-
» lant & ravageant tout impunément,
» pour s'indemniser d'une solde qui ne

» leur

» leur étoit presque jamais payée ? » Pourroit-il, dans le reste de ses Sujets, » trouver à leur substituer des Soldats, » qui valussent mieux pour une semblable expédition ? Plus superstitieux que pieux, ils croyoient avoir » tout rendu à Dieu, quand, à quelques formules de prieres, ils avoient » joint quelques vœux minutieux ou » indiscrets, ou qu'ils s'étoient prosternés devant quelques images; de » même ils croyoient avoir tout rendu » à la patrie, lorsqu'ils avoient, sans » la servir, déclamé contre le Gouvernement, & favorisé quelque révolution pour remplacer un tyran » par un tyran. Alexis, malgré son » habileté, ne l'avoit-il pas déjà » éprouvé ? Avoit-il pu tirer de sa » léthargie ce Peuple, abâtardi depuis » tant d'années, & n'avoit-il pas été » obligé, pour protéger les restes déchirés de l'Empire qu'il avoit arraché à Botoniate, d'appeller à son » secours des Nations étrangeres; de » payer chérement l'assistance des » François; &, pour dominer, de s'abaisser devant un Comte de Flandres ? Ces Soldats occidentaux,

Ere Chrét. 801 — 1095. Hégire, 185 — 488.

Ere Chrét. 801 -- 1095.
Hégire, 185 -- 488.

» malgré leur petit nombre, avoient » plus fait eux seuls, que toutes les » troupes de l'Empire, contre les efforts des Barbares. Aussi, s'il restoit » encore quelqu'espoir que jamais la » sainte Cité pût être délivrée de ses » tribulations, ce n'étoit que sur l'Occident qu'il falloit le fonder; ses » forces entieres, formidables aux » Infideles, étoient les seules qui pussent lutter avec avantage contre ces » féroces Conquérans. Mais qui oseroit susciter ces forces? Manuel ne » l'avoit-il pas tenté, & de ses efforts, » avoit-il remporté autre chose que » de frivoles promesses? Pouvoit-on » en effet s'en promettre autre chose? » Quelque certain que fût le succès » de ces Guerriers, s'ils se réunissoient (1); comment leur persuader d'abandonner leur patrie, leurs » foyers, leurs familles, leurs possessions, pour venir en corps d'armée

(1) Le Pere d'Oultreman fait ainsi parler le Patriarche à cette occasion : *S'ils vouloient se joindre ensemble & faire un gros d'armée, il leur seroit bien aisé de chasser cette* chiennaille *de Sarrasins de cette Sainte Terre, voire de les exterminer tout-à-fait.*

» & tous ensemble, briser un joug dont » ils étoient trop éloignés pour en » connoître toute la pesanteur ? »

Ere Chrét. 801 -- 1095. Hégire, 185 -- 488.

Ces dernieres paroles furent un trait de lumiere qui éclaira tout-à-coup Pierre. Ce qui paroissoit impossible au Patriarche, ne lui parut pas même difficile: ce n'est pas qu'il consultât son siecle, ni qu'il combinât aucun des moyens de possibilité; un pareil calcul étoit au dessus de ses forces: mais c'est que la prévention applanit tous les obstacles, & qu'une fois persuadé qu'il étoit l'instrument de Dieu, Pierre ne doutoit pas que Dieu ne dût servir ses desseins. Il fit donc entendre à Siméon qu'il devoit moins se défier de la providence; que si les Chrétiens d'Occident étoient informés, par des gens dignes de foi, du véritable état de la Terre-Sainte, il y en avoit bien peu qui ne s'empressassent à secourir leurs freres d'Orient, sur-tout si l'on s'adressoit au Pape, qui, étant le Chef de la Religion en Europe, devoit ressentir, plus vivement que personne, les coups qu'on lui portoit en Asie, & s'efforcer de même plus promptement de les repousser. « Au reste, on

Pierre s'offre à prêcher la Croisade.

Ere Chrét. 801 -- 1095. Hégire, 185 -- 488.

» ne devoit pas être embarrassé sur
» la maniere dont il feroit parvenir
» hors de la Palestine, les tristes détails
» de son sort : il alloit retourner dans
» sa patrie ; Siméon n'avoit qu'à écrire
» des Lettres fort étendues, & scellées
» de son sceau, au Pape & aux Prin-
» ces Chrétiens : non-seulement il
» offroit d'en être le porteur, mais il
» étoit disposé à sacrifier sa vie même,
» pour qu'elles ne restassent pas sans
» effet. Il se chargeoit de représenter
» aux Princes & aux Peuples, d'une
» maniere plus circonstanciée, ce que
» le Patriarche décriroit des désola-
» tions de son Eglise ; il en avoit assez
» vu, pour ne pas craindre d'aborder
» les Grands de la Terre, & de sol-
» liciter leur courage en public & en
» particulier. »

Le propre de l'enthousiasme est de se communiquer facilement : cependant, malgré le ton d'assurance que Pierre mit dans ses promesses ; malgré ce que le Patriarche avoit déjà vu de la pieuse vénération des Chrétiens d'Occident pour la sainte Cité, & de leurs fréquens pélerinages, si nombreux quelquefois, qu'ils ressembloient à des

marches d'armées ; malgré la facilité naturelle qu'on a à se flatter que ce qu'on desire vivement réussira ; malgré la réalité des maux que tous le Chrétiens, & lui en particulier, éprouvoient sous la domination musulmane ; ni Siméon, ni quelques Chrétiens présens à cette conférence, ne purent d'abord se laisser persuader de tenter une voie qui devoit paroître impraticable à tout autres yeux que ceux d'un Philosophe ou d'un Enthousiaste. Pierre fut donc renvoyé, sans avoir obtenu ce qu'il desiroit, & simplement avec ces actions de graces, plus polies qu'affectueuses, qu'on ne pouvoit refuser à ses offres & à sa générosité.

Ere Chrét. 801 -- 1091. Hégire, 185 -- 488.

Il marchoit & retournoit à son logis, plein de son projet, & l'ame dans cet état d'effervescence qu'on peut aisément imaginer d'après son caractere, lorsqu'il se trouva devant l'Eglise du Saint-Sépulchre : il y entra, tant pour satisfaire sa dévotion, que pour supplier Dieu d'agréer son dessein & de permettre qu'il réussît. Il étoit nuit alors ; le silence & l'obscurité des ténebres, la fatigue de ses courses, l'as-

Prétendue vision dont il est honoré dans l'Eglise de la Résurrection.

Guill. Tyr. Jacob. Vit. Alb. Acq. Paul. Emil.

Ere Chrét. 801 -- 1095. Hégire, 185 -- 488.

foibliſſement cauſé par ſes auſtérités, les contentions de la priere & de la méditation; tout contribua à le jeter bientôt, comme malgré lui, dans un ſommeil, où la ſoif qui le dévoroit ne fit que s'irriter. Il étoit tombé proſterné ſur le parvis du Temple, & dans cette ſituation, ſon imagination brûlante lui retraçant tout ce qu'il voyoit ou deſiroit voir le jour, il lui ſembla que Jéſus-Chriſt lui apparoiſſoit ſous une forme humaine, & lui diſoit: *Pierre, leve-toi; va retrouver le Patriarche, & il te donnera les Lettres que tu demandes, ſcellées du ſceau de la Ste. Croix: dès que tu les auras, tu courras annoncer dans ton pays les tribulations de mon Peuple, & tu ſuſciteras les cœurs des Fideles à purifier les lieux ſaints & à ſecourir mes Serviteurs; car c'eſt aujourd'hui que s'ouvrent les portes du Paradis, par les tentations & les dangers, pour les Appellés & les Elus.*

Quoique la plupart des Hiſtoriens des Croiſades s'accordent à rapporter cette viſion, il eſt poſſible qu'elle n'ait, ainſi qu'une foule d'autres qu'on trouve dans les Hiſtoriens contemporains, aucun fondement, pas même

l'imagination de Pierre, bien que son caractere suffise seul pour l'expliquer, en admettant même que de sa part il n'y eût aucune espece de fourberie. Ce qu'il y a d'assez remarquable sur cette même apparition & la maniere dont Pierre prétendit en avoir été honoré, c'est qu'elle ne paroît que la répétition d'une semblable, que rapporte Paul Diacre, à l'occasion de la guerre que Justinien déclara aux Vandales. Si on l'en croit, ce fut un Evêque d'Orient qui fut cause de cette guerre : Dieu lui apparut dans une vision, lui ordonnant d'aller trouver l'Empereur, de lui représenter les tourmens que souffroient les Chrétiens dans la Lybie, & de l'engager à les délivrer de leurs tyrans. L'Auteur Grec, sur lequel s'appuie l'Historien Latin dans ce récit, ajoute que Dieu avoit promis à l'Evêque qu'il favoriseroit les armes de l'Empereur, & qu'il réduiroit l'Afrique sous sa puissance. Après une conformité si marquée, & deux faits si manifestement calqués l'un sur l'autre, si l'on peut raisonnablement douter du premier, tant qu'il n'aura pas des garans moins suspects qu'un Auteur pro-

Ere Chrét. 801 — 1095. Hégire, 185 — 488.

Hist. Miscell. L. 16. p. 444.

Procop. Guer. contre les Vand.

Ere Chrét. 801 -- 1095. Hégire, 185 -- 488.

fane ; on est encore bien plus en droit de soupçonner le second, & de le regarder comme le fruit d'une imagination exaltée.

Il va retrouver le Patriarche, & obtient les Lettres qu'il demandoit.

Hard. Conc. t. 6.

Il y a plus : d'autres Auteurs ont prétendu que le Ciel avoit applaudi au projet de Pierre, par une Lettre tombée du Ciel ; ce qui rend la prétendue révélation encore plus suspecte, puisqu'on ne s'accorde pas dans des détails si intéressans. Quoi qu'il en soit, réveillé en sursaut par cette apparition, il se sentit plus exalté qu'il ne l'étoit encore auparavant ; &, ne doutant plus que son projet ne réussît & que Dieu ne l'eût destiné à être l'instrument de ses œuvres, il s'enflamma d'un nouveau zele pour l'accomplissement de sa mission. Dès que la premiere lueur du crépuscule paroît, il court chez le Patriarche, il lui annonce le prodige qui s'est opéré en sa faveur, & soit que le Prélat fût, comme le reste de son troupeau, excessivement crédule sur ces sortes de miracles, soit qu'il fût vaincu par ses sollicitations, qui étoient d'autant plus vives, que Pierre se croyoit sûr du secours du Ciel ; il lui donna enfin

toutes les Lettres qu'il desiroit, & dans la forme qu'il les demandoit, persuadé qu'après tout il ne risquoit rien de lui confier des écrits qui ne pouvoient tout au plus que rester sans effet.

Ere Chrét. 801 -- 1095. Hégire, 185 -- 488.

Pierre, nageant dans la joie, quitte aussi-tôt Jérusalem, & gagnant le port de Juppé, maintenant Jafa, il s'embarque sur un vaisseau Marchand, qui étoit venu commercer dans ces contrées. L'intervalle qu'il avoit à franchir, paroissoit immense à son impatience; toujours profondément occupé de son projet, il comptoit les heures & les momens qui en retardoient l'exécution; les jours & les nuits se doubloient pour lui, & il étoit sans cesse à accuser la lenteur des vents: enfin, il prit terre à Bari. Tourmenté, comme il l'étoit de son dessein, il ne se permit pas de se délasser des fatigues de la mer, & de rester long-temps dans la Pouille: son premier soin fut de s'informer où étoit alors le Pape; & ayant appris, qu'après avoir erré long-temps en Italie, il étoit enfin entré dans Rome, il s'y rendit.

Le Pontife auquel il s'adressa, & que la conférence qu'il eut avec lui, Portrait d'Urbain II.

Ere Chrét. 801 — 1095. Hégire, 185 — 488.

Hist. Litt. de la Franc. Hist. Ecclés. Hist. d'Ital.

devoit rendre si célebre, étoit Urbain II. de l'illustre Maison de Châtillon, selon quelques-uns, quoique plus vraisemblablement il n'y tînt que par les femmes. Pierre devoit trouver auprès de lui un accès d'autant plus facile, que ce Pape étoit son compatriote, & le cinquieme que la France avoit donné à l'Eglise. Encher, Seigneur de Lageri, dans le Diocese de Rheims, étoit son pere, & sa mere, à qui appartenoit le village de Bainseron près de Châtillon-sur-Marne, se nommoit Isabelle. Urbain, qu'avant son exaltation, on appelloit Otton, Odon, ou Eudes, après avoir pris l'habit à Cluni, selon l'esprit du temps, avoit été connu de Grégoire VII, qui l'avoit fait Cardinal, &, pour son malheur, il étoit devenu un des plus intimes confidens de cet audacieux Pontife. C'est à ces liaisons avec lui qu'il dut des principes qui ont jeté quelques nuages sur sa réputation : sans son opiniâtreté à les soutenir, on pourroit le placer au rang des meilleurs & des plus grands Papes. Il avoit tout pour se faire admirer & aimer sur le Trône Pontifical, & faire cesser les scanda-

leuses divisions qui déchiroient alors l'Empire & l'Eglise. Aux avantages de la figure, aux graces de l'esprit, aux connoissances de son temps, à une éloquence séduisante & facile, il joignoit un caractère doux & sensible, une austérité de mœurs, d'autant plus estimable, qu'elle n'avoit pas toujours été le partage de ses prédécesseurs, une ame forte & élevée, qui ne se laissoit pas aisément abattre par le malheur. Mais tant de grandes qualités furent ternies par son ardeur à vouloir réaliser le fantôme de puissance qu'avoit imaginé Grégoire, à épouser ses querelles & sa haine contre l'Empereur Henri, à applaudir à la révolte de son fils, à recevoir les infames délations de son épouse. Son plus grand tort est d'avoir été successeur trop immédiat de Grégoire ; s'il l'eût prévenu sur la Chaire Pontificale, probablement sa réputation en seroit aujourd'hui plus intacte, & sa vie en auroit été sûrement plus heureuse. Appellé au Trône de St. Pierre, dans des temps orageux, il eut toujours à lutter contre l'Anti-Pape Guibert & son illustre protecteur, & ce fut son-

Ere Chrét. 801 — 1095. Hégire, 185 — 488.

Ere Chrét. 801 -- 1095. Hégire, 185 -- 488.

vent avec désavantage. Tantôt maître dans Rome, tantôt obligé d'en laisser la possession à son concurrent (1), il eut à essuyer beaucoup de vicissitudes, il eut à dévorer bien des amertumes: &, tandis qu'il affectoit une domination universelle, qu'il vouloit courber la tête des Empereurs & des Rois, sous le sceptre de Grégoire; on le vit souvent proscrit, errant, osant à peine se montrer, courant d'asyle en asyle dans toutes les Villes de l'Italie, réduit à l'indigence la plus déplorable, & descendu à cet excès de misere, qu'il ne subsista long-temps que des aumônes des Dames Romaines & même des femmes du Peuple.

---

(1) Ce fut dans une de ces occasions que son concurrent lui envoya le distique suivant:

> Diceris Urbanus, cum sis projectus ab Urbe;
> Vel muta nomen, vel regrediaris ad Urbem.

Urbain riposta avec les mêmes armes, par un distique qu'il envoya à Guibert, qui prenoit le nom de Clément, & dans lequel il se servoit aussi d'une pointe, pour lui reprocher son intrusion schismatique:

> Clemens nomen habes, sed Clemens non potes esse,
> Tradita solvendi cùm sit tibi nulla potestas.

Quand Pierre se présenta devant Urbain, ce Pontife tenoit sa Cour à Rome, parce qu'enfin il y étoit devenu le plus fort; & c'étoit aux charités de la France qu'il devoit cet avantage. Il avoit écrit deux Lettres, l'une aux Evêques & Abbés de l'Aquitaine, de la Gascogne & de la Bourgogne inférieure, l'autre à Renaud, Abbé de Saint-Cyprien de Poitiers, qu'il prioit de faire une collecte en sa faveur, avec Gervais, Abbé de Saint-Savin. Geoffroi, Abbé de la Trinité de Vendôme, se joignit aux deux derniers pour subvenir aux besoins du Pontife. Après avoir ramassé avec eux ce qu'ils recueillirent des aumônes des Fideles, & ce qu'ils purent détourner des biens de leurs Monasteres, Geoffroi alla lui-même à Rome porter au Pape la collecte. Urbain, alors caché dans la maison de Jean Frangipanne, étoit en négociation avec Farrucio, qui gardoit pour l'Anti-Pape, la Basilique, le Palais de Latran, & la Tour dont on l'avoit fortifié, comme on fortifioit dans ces temps de discorde toutes les grandes maisons de Rome: Farrucio

Ere Chrét. 801 -- 1095. Hégire, 185 -- 488.

Les mêmes.

Ere Chrét. 801 -- 1095. Hégire, 185 -- 488.

offroit de les lui remettre, moyennant une somme considérable. L'arrivée de Geoffroi enhardit Urbain à conclure, & l'Abbé, par la vente de ses chevaux & de ses mules, parvint à compléter la somme, & à lui faire 13000 écus, monnoie de France, qui lui manquoient, & que Geoffroi évalue lui-même à cent marcs d'argent. Avec ce secours, Urbain acheta la trahison de Farrucio, & prit enfin possession de son Siege, ce que n'avoient pu faire ses prédécesseurs, depuis le commencement du schisme : il n'en devint pas cependant absolument maître dans Rome, son rival étant encore resté en possession du Château Saint-Ange.

Raisons qui déterminent Urbain à applaudir au projet de Pierre.

Ce fut dans ces circonstances que Pierre s'adressa au Pontife, & lui présenta les Lettres du Patriarche & des Chrétiens de Jérusalem, les appuyant de ses larmes, de son éloquence, & d'une description pathétique du malheureux état où il avoit vu les Chrétiens. Si, d'un côté, la situation où se trouvoit le Pape, ne paroissoit guere favorable à l'entreprise que méditoit Pierre ; de l'autre, il eût été difficile

de s'adresser à un homme plus capable qu'Urbain de la goûter. Intime ami & le plus secret confident de Grégoire, il avoit vu avec quelle ardeur ce Pontife s'étoit enflammé pour ce projet & les motifs qui l'y avoient porté. Les circonstances étoient pour lui les mêmes, & des raisons plus puissantes encore s'y joignoient. Alexis, plutôt par politique, & dans l'intention de se ménager les secours du Pontife, que par aucun motif pieux, avoit repris le dessein de son prédécesseur Michel, & avoit sollicité auprès d'Urbain la réunion des deux Eglises, en le priant de se rendre à Constantinople, avec des gens savans, pour terminer, dans un Concile général, les différends qui séparoient les Grecs des Latins. Urbain n'avoit été dissuadé de se rendre à cette invitation, que par la crainte où le jetoit Guibert, qui, alors très-puissant dans Rome, pouvoit le devenir davantage durant son absence. Il s'étoit contenté de faire lever par ses Légats l'excommunication lancée contre le Prince Grec, pour avoir défendu aux Latins de sa domination, l'usage des azimes au sacrifice

Ere Chrét. 801 -- 1095. Hégire, 185 -- 488.

Berthold. Urb. Vit.

Ere Chrét. 801 — 1095. Hégire, 185 — 488.

de la Messe; & on avoit décidé, pour préliminaires de la paix, que les Chrétiens de l'une & l'autre Eglise retiendroient leurs rits, jusqu'à la décision d'un Concile général.

L'entreprise que proposoit Pierre étoit la voie la plus glorieuse & la plus sûre en même-temps, si elle réussissoit, pour parvenir à cette assemblée générale & y donner la Loi. Urbain ne pouvoit douter qu'elle ne fût agréable à Alexis, & que ce Prince n'en vît avec joie le principal Instigateur, puisque depuis long-temps il s'efforçoit lui-même d'attirer les Chrétiens occidentaux dans ses Etats, pour les opposer aux Barbares qui les envahissoient. C'est en effet une remarque que nous devons faire ici, que l'empressement d'Alexis à appeller en Orient les Peuples de l'Europe, & elle est bien propre à confondre ceux des modernes qui ont applaudi à ses perfidies à l'égard des Croisés, ou qui ont voulu du moins les justifier, sur le fondement qu'un Prince un peu politique ne pouvoit pas souffrir dans ses Etats le rapide torrent qui vint l'inonder, sans songer à en détourner le cours : on va voir que

c'étoit ce Prince lui-même qui s'étoit efforcé de réunir les diverses sources dont il devoit être formé.

Ere Chrét. 801 -- 1095. Hégire, 185 -- 488.

Dès qu'il avoit été sur le Trône, il avoit sollicité, l'alliance non-seulement de l'Empereur d'Occident, mais du Pape même & de différens Princes François, & la Princesse sa fille s'efforce de faire son apologie, non-seulement pour avoir ainsi imploré les Nations étrangeres, mais pour avoir payé leurs secours du bien des Eglises, dont il s'étoit emparé. Dans l'intention de les attirer en Orient, il avoit précédemment fait ce que faisoit alors le Patriarche de Jérusalem, & avoit écrit une longue & pathétique Lettre, adressée à tous les Princes François, & principalement au Comte de Flandres. Un Historien des Croisades nous en a donné la substance, & un autre nous en a laissé la traduction latine, si toutefois elle n'avoit pas d'abord été écrite en latin. Ces deux témoignages ne permettent guere de douter que la Lettre n'ait été réellement écrite, quoiqu'au premier coup d'œil elle paroisse indigne d'un Empereur Grec. On sait, que ces Princes,

Lettre d'Alexis aux Princes Chrétiens, & principalement au Comte de Flandres : elle prouve que cet Empereur fut le principal instigateur des Croisades.

Guib. Abb.

Rob. Monach. Du C. not. in Alex. Voy. la Noti. art. Alex. *Thes. Anecd. t. 1. Monum. Vet. amp. liss. Collect. t. 1.*

Ere Chrét. 801 -- 1095. Hégire, 185 -- 488.

quand ils écrivoient, sur-tout aux Latins, se piquoient d'une hauteur d'expression révoltante, & le ton d'Alexis, ici, est excessivement humble; mais on doit en être peu surpris, si l'on se souvient que, lorsqu'ils étoient dans le malheur & qu'ils avoient besoin de quelqu'un, il n'y avoit point d'hommes plus vils que les Grecs, ni qui descendissent à de plus basses & de plus lâches supplications. Au reste, cette Lettre est le tableau le plus effrayant, qu'on puisse présenter des violences des Turcs; &, si l'on n'avoit mille motifs de se persuader qu'Alexis n'avoit pas hésité à le charger, pour qu'il frappât plus vivement, on seroit presque tenté d'applaudir à la conjuration de l'Occident contre de si détestables Vainqueurs.

Après s'être plaint de la profanation des lieux saints par ces Infideles, qui avoient transformé les Eglises en écuries pour leurs mulets & leurs chevaux, ou qui les faisoient servir à l'exercice de leurs rits impies; Alexis rappelloit des scenes de sang ou de turpitude, qui faisoient rougir & indignoient en même-temps l'humanité,

Ere Chrét. 801 -- 1095. Hégire, 185 -- 488.

« Il passoit sous silence le massacre » d'une foule de Chrétiens, dont il ne » pouvoit déplorer la mort, puis- » qu'en les délivrant d'une vie qu'ils » auroient passée dans les supplices ou » dans les opprobres, elle les avoit » portés au sein de la béatitude éter- » nelle. Ceux qu'il plaignoit, ceux » dont il ne pouvoit taire les affreuses » destinées, étoient les restes échap- » pés aux fers de ces impitoyables » Conquérans, & réservés aux inso- » lences de l'orgueil le plus révoltant, » ou aux dissolutions de la lubricité » la plus effrénée. Les vierges chré- » tiennes, arrachées des asyles de la » chasteté, les femmes, tirées du lit » conjugal, étoient livrées à une pros- » titution publique, où leurs tyrans » se disputoient à qui assouviroit le » plus long-temps sa brutale passion : » ces abominables unions se faisoient » en présence des filles, qui étoient » forcées d'applaudir, par des chants » & des danses, à l'infamie de leurs » meres, ou des meres qui, dans des » chansons aussi lascives, étoient con- » traintes de célébrer la honte de leurs » filles. Peut-être la fougue de leur

Ere Chrét. 801 -- 1095. Hégire, 185 -- 488.

» tempérament, l'énergie avec laquelle
» la nature parloit en eux, auroient
» pu devenir l'excuse de tant de vio-
» lences, si les femmes seules en euf-
» sent été les victimes. . . . (1).

» C'étoit cependant à une aussi
» odieuse engeance que l'Orient pres-
» qu'entier étoit soumis, & déjà ils
» menaçoient les portes de Constan-
» tinople. Bientôt, si l'on n'apportoit
» aux Grecs un prompt secours, cette
» Ville auguste alloit subir le sort de
» la plus grande partie de l'Empire, &
» tomber sous une si affreuse domina-
» tion. L'Occident verroit-il, sans le
» conjurer, s'amonceler l'orage qui
» devoit anéantir l'Orient ? Alexis
» supplioit tous les Chrétiens d'Europe
» de ne pas lui refuser leurs bras pour
» repousser d'aussi audacieux Vain-
» queurs. Il les conjuroit de songer
» que les murs menacés renfermoient
» les tombeaux de six Apôtres, dont
» les corps exposés à une indiscrette
» curiosité, pouvoient devenir le
» jouet de l'impiété & être exposés
» aux plus effrayantes profanations :

(1) Voyez l'original.

» c'étoit peu; ces mêmes murs étoient
» dépositaires de restes bien plus
» sacrés, & parmi ces trésors, on
» comptoit les dépouilles les plus
» précieuses du Sauveur; la statue à
» laquelle il fut lié, le fouët dont
» il fut flagellé, la robe de pourpre
» dont il fut revêtu, la couronne d'é-
» pines dont il fut couronné, les ha-
» bits dont il fut dépouillé avant d'être
» crucifié, la plus grande partie de la
» croix où il fut attaché, les cloux
» qu'on lui avoit enfoncés aux pieds
» & aux mains, les linceuils trouvés
» dans son sépulchre après sa résur-
» rection, & enfin les douze corbeilles
» qui renfermoient les restes des cinq
» pains & des douze poissons, qui
» avoient rassasié une si grande multi-
» tude: on y comptoit encore une
» tête de Saint Jean, d'autant plus res-
» pectable, que les chairs qui la cou-
» vroient, les cheveux qui l'ombra-
» geoient, étoient aussi sains, aussi
» entiers que si le saint Précurseur eût
» été encore en vie. Si tant de motifs
» ne les touchoient pas, s'ils étoient
» insensibles aux miseres de leurs fre-
» res d'Orient, s'ils ne se sentoient

Ere Chrét. 801 -- 1095. Hégire, 185 -- 488.

» enflammés d'aucun zele pour la con-
» servation de reliques si précieu-
» ses ; résisteroient-ils à l'intérêt qui
» les appelloit dans ces opulentes con-
» trées ? Elles étoient pleines de ri-
» chesses de toutes especes ; il y cou-
» loit des ruisseaux d'or & d'argent,
» où il leur seroit permis de puiser
» à leur gré, & les femmes grec-
» ques, les plus belles de tout l'uni-
» vers, pouvoient devenir encore un
» digne prix de leurs exploits. »

Effet de cette Lettre ; Edit singulier qu'on prête à Alexis.

Ce dernier motif étoit bien singulier dans un Empereur Chrétien, si Alexis a réellement osé le proposer, & c'est tout au plus aux Héros d'Homere, qu'il est permis de laisser entrevoir une pareille perspective à leurs Guerriers. Il n'est presque pas douteux qu'Alexis, en faisant même abstraction de sa Religion, qui paroît avoir été quelquefois celle du superstitieux, étoit trop politique pour risquer en public une proposition, qui auroit été indécente jusques dans son cabinet. Aussi l'un des Auteurs, qui nous a conservé sa Lettre, ne manque pas de s'en étonner lui-même, mais par des principes bien différens des nôtres. Comme de tous

Guib. Abb.

les Historiens des Croisades, il est le plus violent déclamateur contre les Grecs, son Ouvrage est presque toujours un *Factum* contre l'Empereur de Constantinople. Quand il ne lui trouve point de crimes, il lui en suppose, & dans cette occasion, par exemple, *cet exécrable tyran*, s'écrie-t-il, *auroit bien dû se souvenir, lorsqu'il appelloit ainsi les Chrétiens d'Occident à l'amour de ses Sujettes, que de pareils crimes dans ce genre lui avoient attiré tous les malheurs dont il se plaignoit. Il avoit ordonné par un Edit fameux* (celebri) *que de toutes les familles de son Empire, où se trouveroient plusieurs filles, une se prostitueroit, appliquant à son Fisc l'argent qu'elle pourroit gagner dans cet infame métier; & que de celles, au contraire, où se trouveroient plusieurs fils, l'un seroit dégradé de sa virilité.*

Ere Chrét. 801 -- 1095. Hégire, 185 -- 488.

De telles absurdités, débitées d'un air de bonne foi, rendent justement suspect ce qui pourroit être plus réel; & il paroît qu'on peut mettre au même rang, & l'accusation de Guibert, & l'offre prétendue d'Alexis. Que ce Moine ait été trompé le premier, ou qu'il ait voulu tromper les autres; il

paroît sûr que le Prince Grec n'a ja-
Ere Chrét. mais songé à promettre des femmes aux
801 – 1095. Guerriers d'Occident, puisque sa Let-
Hégire, 485 – 488. tre, conservée dans d'autres monu-
mens, n'en dit pas un mot : mais,
en rejetant cette partie du récit de
Guibert, il faut avoir plus de respect
Alex. L. 7. pour le reste; Alexis ayant réellement
obtenu les secours qu'il avoit demandés.
Le Comte de Flandres, Robert-le-
Frison, à qui l'Empereur l'avoit prin-
cipalement adressée, parce qu'il espé-
roit que son exemple & la réputation
de sa valeur, attireroient beaucoup
de François à sa suite, ayant fait le
1087. pélerinage de Jérusalem, peut-être
sur cette invitation, & moins par
dévotion que pour connoître par
lui-même l'état de l'Empire d'Orient,
passa à son retour à Constantinople,
s'aboucha avec Alexis, & promit de
lui envoyer cinq cents chevaux, quand
il seroit de retour dans sa patrie. La
Princesse Anne Comnène prétend qu'il
se soumit, à l'égard de l'Empereur,
au même serment de féodalité que les
François avoient coutume de prêter à
leur Roi. On ne voit pas quelle espece
de serment le Comte de Flandres avoit

à

Ere Chrét. 501 -- 1095. Hégire, 185 -- 488.

à prêter à un Prince, dont il n'étoit point le Vassal, & auquel il promettoit des secours. Il n'auroit pu en faire sans blesser les Loix de la féodalité, & manquer à son véritable Suzerain ; & il est beaucoup plus probable que ce que la Princesse veut faire passer pour un serment de fidélité, n'étoit qu'une promesse de remplir les conditions du traité que les deux Princes venoient de conclure, & dont la base, de la part d'Alexis, fut sans doute cet or & cet argent dont il s'étoit efforcé, dans sa Lettre, d'éblouir les Nations Européennes. Le Comte, de son côté, tint ses engagemens, &, quelques mois après, on vit arriver les cinq cents Cavaliers qu'il avoit promis : ils amenoient à leur suite cent cinquante chevaux, dont leur Maître faisoit présent à l'Empereur, & qui lui étoient si nécessaires, qu'il démonta encore ces Cavaliers, en leur payant ceux sur sur lesquels ils étoient venus ; après leur avoir laissé prendre quelques jours de repos, il les opposa aux Seljoucides de Nicée, & les envoya garder Nicomédie, que ces Turcs dès-lors menaçoient.

Ere Chrét. 801 -- 1095. Hégire, 185 -- 488.

Toutes ces circonstances ne pouvoient être ignorées du Pape ; & il devoit être d'autant plus porté à en croire les Lettres du Patriarche de Jérusalem, que le malheureux sort des Chrétiens dans la Palestine, étoit déjà attesté en Europe, non-seulement par les Pélerins qui revenoient de cette contrée, mais encore par une foule d'habitans d'Antioche & de Jérusalem. Chassés de leur patrie, ou par l'ordre, ou par la tyrannie de leurs Vainqueurs, ils venoient chercher un asyle en Occident, où ils mendioient, & faisoient les plus tristes peintures de la destinée de leurs Concitoyens & des violences de leurs Conquérans. Le Pape étoit encore instruit par des Lettres qu'Alexis lui avoit écrites à lui-même, où il le conjuroit d'employer tout le pouvoir que sa dignité lui donnoit en Occident, pour engager les Chrétiens à le secourir ; avouant qu'il étoit dans l'impossibilité d'arrêter par ses propres forces le torrent qui inondoit l'Asie, & promettant, de son coté, de fournir aux Défenseurs qu'il lui enverroit, tout ce qui leur seroit nécessaire, & sur mer & sur terre. Sur des assurances aussi positives, des de-

Autre Lettre d'Alexis au Pape ; elle achève de déterminer le Pontife.

Baldric.

Ekkeh. Abb.

mandes aussi réitérées, qui n'auroit cru, comme Urbain, qu'il alloit se faire auprès de l'Empereur Grec le plus grand mérite, par une expédition que lui-même sollicitoit? « Par là il » servoit à la fois des intérêts bien » différens : comme Pontife, il ren- » doit à la Religion le plus grand » service qu'elle pût attendre de lui, » en la délivrant de l'oppression où » la tenoit une Nation barbare, & en » ramenant au bercail de l'Eglise Latine » une partie de ses ouailles, qui s'é- » toient égarées, & risquoient d'être » perdues pour jamais : comme Prin- » ce, ne lui seroit-il pas infiniment » glorieux de commander, ou par lui » ou par ses Légats, aux Nations qu'il » alloit susciter, & d'arracher en mê- » me-temps aux autres Potentats, qui » lui disputoient la réalité de son » pouvoir, une partie des forces qui » leur donnoient l'avantage, dans les » fréquens combats qu'ils livroient » contre lui? Comme ami, il hono- » roit de la maniere la plus flatteuse » la mémoire de Grégoire VII. en » adoptant, en réalisant un projet que » ce Pontife avoit conçu & suivi lui-

Ere Chrét. 801 -- 1095. Hégire, 185 -- 488.

» même quelque temps avec le zele
» le plus vif : comme homme, il
» soulageoit son cœur, navré de tant
» de tristes peintures sur lesquelles
» s'accordoient & ceux qui avoient
» précédé Pierre dans le pélerinage
» de Jérusalem, & les Asiatiques qui
» erroient en Europe, & les Lettres
» d'Alexis & celles du Patriarche ; il
» satisfaisoit en même-temps à cet
» ardent desir de la gloire, dont est
» tourmenté tout homme qui a l'ame
» un peu élevée & des sentimens hon-
» nêtes ; il se procuroit, par cette
» entreprise, la réputation la plus im-
» mortelle, à laquelle pût aspirer un
» Souverain tel que lui, borné à des
» fonctions paisibles, qui ne lui per-
» mettoient point d'aspirer à la re-
» nommée des Héros. D'un autre côté,
» iroit-il se compromettre, avant d'a-
» voir reconnu les dispositions & les
» forces des Princes qu'il vouloit sou-
» lever ? N'étoit-il pas à craindre
» que, dans l'effroi général où étoient
» tous les Potentats des entreprises de
» Rome, celle-ci n'échouât, s'il se dé-
» claroit trop ouvertement ? Etoit-il
» assez sûr de son siecle, pour espérer

» que tout le monde partageroit son zele; &, si malheureusement le succès ne répondoit pas à ses vues, n'étoit-ce pas une tache ineffaçable qu'il alloit imprimer à son nom & à la pourpre Romaine? Ne valoit-il pas mieux ne se montrer que lentement & par degrés, en se faisant précéder de quelques Emissaires, qui iroient reconnoître le sol qu'il vouloit fertiliser, & y jeter les premieres semences? Quel homme plus propre à cet emploi, que celui que la Providence venoit de lui adresser? Il avoit reconnu par lui-même, qu'avec le zele ardent dont il étoit embrasé, il ne lui manquoit rien des qualités propres à toucher & à émouvoir. Si son cœur s'étoit senti touché aux pathétiques descriptions que ce Solitaire venoit de lui faire, quel effet ne produiroient-elles pas sur des cœurs qui, plus sensibles, quoique plus grossiers, étoient susceptibles de toutes les impressions, parce qu'ils s'y présentoient d'eux-mêmes, & les recevoient toujours avec avidité? »

Ere Chrét. 801 — 1095. Hégire, 185 — 488.

Ere Chrét. 801 -- 1095. Hégire, 185 -- 488.

Urbain envoie Pierre lui préparer les voies, & prêcher la Croisade.

Ces réflexions ayant déterminé Urbain, Pierre eut lieu d'être satisfait & de l'accueil que lui fit le Pontife, & des louanges qu'il prodigua à la grandeur, à la générosité de son projet. Mais il lui fit entendre « qu'avant tout, il falloit disposer les esprits à une entreprise aussi pieuse, parcourir les Provinces de la Chrétienté, & exhorter les Princes, & leurs Sujets à l'accomplissement de l'œuvre de Dieu. Lorsqu'il auroit ainsi préparé les voies, il ouvriroit, lui Urbain, à la Ligue sainte qu'il prétendoit former, tous les trésors spirituels de l'Eglise, & n'épargneroit pas même les secours temporels qu'il pourroit fournir. » Pierre, flatté d'être le Précurseur du Pontife, & de se voir honoré d'un emploi qu'il avoit brigué en secret, partit aussi-tôt qu'il eut toutes les instructions nécessaires, &, après s'être muni de la bénédiction d'Urbain, il courut accomplir sa mission.

Ses succès.

Albert. Acq.

Ce fut à Bari, où il avoit débarqué précédemment, qu'il jugea à propos de tenter ses premiers essais. Ils furent

aussi heureux que, dans son enthousiasme, il l'avoit espéré, & tels qu'ils devoient l'être, d'après les dispositions de l'Europe. S'il y avoit quelqu'un propre à en tirer parti, même sans politique, c'étoit sans doute ce singulier Prédicateur. Toute sa personne étoit elle-même un spectacle pour le Peuple. Il parcouroit les rues de Bari, un grand crucifix à la main, nus-pieds, nue-tête, le corps ceint d'une grosse corde, couvert d'une tunique de laine, revêtu d'un long froc de couleur obscure, lequel s'abattoit jusqu'à ses talons, & portant par-dessus un petit manteau d'Hermite, d'étoffe grossiere, qui ne passoit pas les genoux. A cet extérieur mortifié, il joignoit une austérité de vie, dont l'idée seule devoit frapper fortement l'imagination de la populace. Jamais il ne mangeoit de pain ni de viande, & s'il rompoit quelquefois sa rigoureuse abstinence; c'étoit pour prendre un peu de vin, & toucher à quelques légumes grossiers, à quelques poissons peu délicats. A ces mortifications, il ajoutoit le plus souvent le mérite des bonnes œuvres, répandant dans le sein des pauvres les

Ere Chrét. 801 — 1095.
Hégire, 185 — 488.

Rober. Mon. Guib. Abb.

Ere Chrét. 801 -- 1095. Hégire, 185 -- 488.

abondantes aumônes que lui procuroient ses exhortations, rappellant à la vertu les femmes de mauvaise vie, mariant les filles, appaisant les querelles, terminant les procès, & semant enfin par-tout les germes de la paix & de l'union. Il en falloit sans doute moins, au onzieme siecle, pour exciter une grande commotion dans les esprits, & il ne seroit pas même bien sûr que, dans le dix-huitieme, un semblable air de Prophête n'en imposât beaucoup aux Peuples.

Prétendu Prophête qui a paru au 18e. siecle, & dont la folie avoit beaucoup de ressemblance avec celle de Pierre.

Je me rappelle d'avoir vu dans mon enfance un homme, natif d'Auxonne, dont les traits, qui me sont toujours restés dans l'imagination, m'ont laissé une idée de ceux de Pierre l'Hermite, & de ce qu'il pouvoit être alors. Il avoit, à peu près, le même genre de folie: il couroit les rues de Dijon, couvert d'un sarrau, ceint d'une grosse corde, une main armée d'un long fouët, & de l'autre portant une grande croix. Dans cet équipage, suivi d'une foule de Peuple, qui commençoit à l'admirer, il déclamoit contre le débordement des mœurs, prêchoit la pénitence, annonçoit la fin du monde, & paroissoit

sur-tout animé du zele le plus violent contre les chiens, qu'il frappoit impitoyablement de son fouët, dès qu'il en rencontroit quelques-uns, apparemment pour les irrévérences que ces animaux commettent dans les Eglises. Je ne sais ce qui seroit arrivé & de ces exhortations & de ces attroupemens, si la Police, plus éclairée & plus sage qu'au siecle de Pierre, n'eût fait disparoître le prétendu Prophête (1).

(1) Quelques années après, la Bourgogne fournit un nouvel exemple d'un fanatisme d'autant plus surprenant, que dans les temps de ténebres & de superstition, ce n'est pas celle des Provinces de France qui en a le plus donné. En 1765 il parut tout-à-coup au village des Varennes, près Auxonne, un prétendu Saint, qui prit, de son Village, le nom de Saint des Varennes. Son véritable nom étoit François Oudot; il faisoit tous ces miracles, & guérissoit ces maladies dont un grand Poëte, dans un Poëme très-connu, a dit, en parlant de prodiges semblables, arrivés à un tombeau fameux:

L'aveugle y court, & d'un pas chancelant
Aux Quinze-Vingts retourne en tâtonnant;
Le boiteux vient, clopine sur la tombe,
Crie, *Hosanna*, saute, gigote & tombe, &c.

Malgré les soupçons qu'auroit dû donner sur les miracles d'Oudot, la fausseté de ceux du Diacre Pâris, ce Paysan eut le plus grand cours; des gens qu'on n'auroit pas soupçonnés de se laisser surprendre, se montrerent aussi crédules que le peuple: on cou-

Ere Chrét. 801 -- 1095. Hégire, 185 -- 488.

Pierre passe pour Saint, & souffle par-tout son fanatisme.

Si de nos jours le fanatisme, sous cette forme, a pu prétendre à de pareils succès, on peut se figurer quelle rapidité durent avoir ceux de Pierre. Ils surpasserent même ses espérances, puisqu'il est à croire qu'en commençant sa mission, il n'avoit pas eu l'ambition, ni ne s'étoit flatté de passer pour Saint : c'est ce qu'il obtint cependant. Peuples & Grands, tous couroient en foule à sa suite, tous regardoient ses discours comme des oracles inspirés du Ciel : qu'il agît, qu'il parlât; toujours également respecté, on voyoit toujours en lui l'homme de Dieu,

Guib. Abb. Mus. Ita.

---

roit en foule aux Varennes, les uns par curiosité, les autres pour se faire guérir. C'étoit précisément ce que demandoit le Paysan & ceux qui avoient formé le complot avec lui; il ne guérissoit point, mais ses parens vendoient beaucoup de vin & de denrées, & le prétendu Saint attrapoit de temps en temps, ou par lui-même ou par ses émissaires, quelques aumônes. Ils se seroient probablement enrichis à ce commerce, si la Police, peu crédule & trop vigilante, n'en eût rompu le cours. Quelques Archers firent cesser les prodiges; le prétendu Saint fut transféré dans les prisons de Dijon, & de là aux fous, où il est mort, aussi obscur, aussi oublié qu'il avoit eu précédemment une réputation brillante. Qu'un pareil fourbe se fût trouvé au siecle de Pierre, l'erreur auroit-elle pris fin de même? & nous-mêmes, pourrions-nous en parler aussi librement aujourd'hui?

l'homme au-dessus de tous les Evêques, de tous les Abbés, des personnages les plus respectables ; distinctions outrageantes pour le reste du Clergé, qui ont peut-être donné lieu à l'accusation d'hypocrisie, qu'on trouve dans quelques Auteurs, contre Pierre. On en vint à ce point de démence que l'âne sur lequel, dédaignant toute autre monture, comme trop orgueilleuse, il faisoit le plus ordinairement ses courses, avoit part à la vénération ; on arrachoit & on conservoit ses poils comme des reliques. Ce fut ainsi qu'il parcourut toute l'Italie, & en moins d'un an presque toute l'Europe, courant de Village en Village, de Ville en Ville, de Royaume en Royaume, abordant les Princes & les Rois, conjurant les Peuples, sollicitant le courage des uns, la piété des autres, & embrasant toutes les ames du feu dont il étoit dévoré. Tantôt c'étoient les chaires qui étoient le théatre de ses exhortations, tantôt un échaffaud ; ici une place publique, là un tertre élevé. Plein de cette éloquence brute, qui n'est souvent que ridicule pour le Philosophe, mais qui produit de si grands

Ere Chrét. 801 – 1095. Hégire, 185 – 488.

Chron. Usp.

Ere Chrét. 801—1095. Hégire, 185—488.

D'Oultrem.

effets sur le Peuple ; qui s'occupe moins du style & des choses, que du geste, du ton, des mouvemens ; dont les caricatures attachent tant d'yeux autour des tréteaux d'un Charlatan : tantôt il présentoit aux regards de ses Auditeurs les lieux saints, autrefois honorés de la présence du Fils de Dieu, consacrés par ses prédications, mouillés de ses sueurs & de son sang, aujourd'hui profanés par des impies, souillés par leurs superstitions, pollués par leurs attentats impurs : tantôt il s'adressoit à Dieu, ou aux Anges tutélaires de la Palestine, il les conjuroit de remuer le cœur de ses Auditeurs, d'émouvoir leur charité, d'enflammer leur courage : quelquefois il attestoit les pierres & les choses insensibles ; il faisoit parler le sépulchre du Sauveur, la roche du Calvaire, la grotte de Bethléem, le mont des Olives ; il faisoit retentir à tous les cœurs leurs cris, leurs sanglots, leurs gémissemens. D'autres fois, quand ces divers moyens n'étoient pas assez efficaces, l'enthousiasme lui en suggéroit de plus frappans : son visage s'inondoit de pleurs, il invoquoit, il apostrophoit le crucifix qu'il

Ere Chrét. 801 — 1095. Hégire 185 — 488.

tenoit entre ses mains, il se frappoit la poitrine, il se flagelloit le corps, pour obtenir, par le mérite de ses souffrances, le bonheur de toucher ceux qui l'écoutoient.

On n'a pas d'idée de l'effervescence générale qu'il communiqua ainsi, de proche en proche, à la plus grande partie de l'Europe. Bientôt on ne vit plus partout que des hommes aussi altérés que lui du sang des Infideles : on auroit voulu être déjà aux mains avec ces barbares, & venger leurs outrages : on déploroit l'oppression de la Palestine, on vomissoit les plus horribles imprécations contre ses tyrans : aux récits de leurs cruautés, de leurs impiétés, de leur lubricité, qui s'altéroient, qui se chargeoient de bouche en bouche, les cœurs bondissoient, les imaginations s'allumoient : dans les cercles, dans les places, en public, en particulier, on ne s'occupoit, on ne s'entretenoit que des moyens de réprimer tant de violences, d'exterminer une engeance si abominable : grands & petits, Capitaines & Soldats, Seigneurs & Vassaux, tous étoient brû-

lés de la même ardeur, tous soupiroient après une ligue générale.

Ere Chrét. 1095. Hég. 488.

Concile de Plaisance.

A la nouvelle d'un succès si étonnant, Urbain, averti par son Précurseur qu'il étoit temps d'agir, résolut de se montrer enfin, & crut qu'il ne pouvoit le faire plus décemment que dans un Concile, dont la situation actuelle des affaires fournissoit assez de motifs, sans qu'il fût obligé de déclarer le véritable. Il en indiqua en conséquence un, qu'il devoit tenir dans la Lombardie au commencement de Mars, & qu'il fit précéder d'un autre, tenu au mois de Janvier à Guastalla-sur-le-Pô. Il ne nous reste de celui-ci aucun monument, & il n'étoit apparemment indiqué que pour préparer ce qui devoit se traiter dans celui de Plaisance. Ce dernier, qui s'ouvrit le 1er. de Mars, & dura sept jours, est aussi fameux, par la multitude qui y accourut, que par les matieres dont on s'y occupa. On y compta, dit-on, treize ou quatorze Archevêques, deux cents Evêques, quatre mille autres Ecclésiastiques, & trente mille Laïques, accourus des différentes Provinces de l'Europe, dans

Abrégé de l'Hist. d'It. Berthold. Hard. Conc. t. 6. part. 2. Guib. Abb. Du Chên. t. 4.

l'espoir qu'il y seroit question de la guerre méditée contre les Infideles. Cette foule immense ne pouvant être contenue dans aucune Eglise, le Pape fut obligé de tenir ses séances publiques en pleine campagne. Entre les différens événemens de cette assemblée, dont les détails ne nous appartiennent pas, le plus extraordinaire & celui qui y avoit attiré le plus de monde, fut l'ambassade qui y parut de la part de l'Empereur grec, pour implorer le secours des Latins contre les Infideles. Soit que ce Prince l'eût envoyée de son propre mouvement, soit qu'il ne s'y fût décidé que sur l'invitation du Pape, ses Ambassadeurs comparurent dans ce Concile, & lurent des Lettres d'Alexis au Pontife & aux Princes Chrétiens, pour leur demander du secours, appuyant ces écrits des peintures les plus tristes, & montrant les Infideles qui étendoient leurs ravages jusqu'aux murs de Constantinople, qu'ils menaçoient même d'un siege. Le Pape saisit cette occasion, & fit une longue & pathétique exhortation, dont il ne jugea pas à propos

Ere Chrét. 1095. Hég. 488.

de tirer sur-le-champ tout le fruit qu'elle avoit produit. Il avoit vu tous les assistans l'interrompre par leurs cris, verser des larmes, frémir d'indignation & de courroux, & mille voix confuses s'écrier, au milieu des gémissemens & des sanglots, qu'il falloit marcher à la délivrance de leurs freres : il sembloit que c'étoit là le moment décisif, & que le Souverain Pontife ne devoit pas le laisser échapper. Mais il n'avoit destiné cette assemblée qu'à être une espece de préparation au dessein qu'il méditoit ; il savoit que la France, où les prédications de Pierre l'Hermite avoient été le plus efficaces, étoit de tous les Royaumes de l'Europe celui où les grands coups devoient avoir le plus d'effet. D'ailleurs, il n'avoit pas de Chef à donner à cette multitude, & il n'étoit pas assez peu politique pour le devenir lui-même. Il se contenta donc d'exhorter & les Laïques & les Ecclésiastiques, qui se trouvoient à cette assemblée, à se souvenir dans le temps de leur généreuse résolution, & il reçut en même-temps le serment solemnel, par lequel la plu-

part s'engagerent à concourir à l'entreprise, lorsque Dieu permettroit qu'on pût la commencer.

Ere Chrét. 1095. Hég. 488.

Raisons qui engagent Urbain à passer en France. Portrait de Philippe Ier.

Cette politique étoit bien entendue. Tous ces hommes, en retournant dans leurs pays, l'imagination frappée de ce qu'ils venoient de voir au Concile, alloient devenir, sans le savoir, de nouveaux émissaires d'Urbain; leurs discours ne pouvoient manquer d'attiser le feu allumé par l'Hermite Pierre, d'irriter les desirs de vengeance, d'exalter les courages: par le sage retard qu'on opposoit à leur impatience, on lui communiquoit un nouveau degré d'énergie. Le résultat de ces combinaisons fut tel que l'avoit prévu le Pontife, & dans l'année même il recueillit le fruit de sa prudente circonspection.

La France depuis long-temps le rappelloit dans son sein. Outre son vaste projet, dont il établissoit la réussite sur le caractere connu de sa nation; il étoit bien aise de montrer tout l'éclat de sa gloire dans sa patrie: l'Italie d'ailleurs, qu'il avoit épuisée pour ses besoins, ne lui fournissoit plus des aumônes aussi abondantes qu'auparavant.

Ere Chrét. 1095. Hég. 488.

Résolu de parcourir une partie des Provinces de France, il espéroit que la charité lui ouvriroit d'autres canaux, où il puiseroit à son gré, tandis que ceux d'Italie & des Princes Normands, qu'il avoit taris, se rempliroient de nouveau. Il falloit au Pontife des motifs aussi puissans pour l'attirer dans une contrée où il ne pouvoit pas être regardé d'un œil bien favorable par le Prince & ses Courtisans.

On sait que c'étoit Philippe I. qui occupoit alors le Trône. Ce Prince, violateur scandaleux de l'honnêteté publique, livré à la crapule des plus honteuses débauches, aux excès du vin & de l'amour des femmes, se laissant emporter à toute l'impétuosité de ses passions, avoit donné à ses Sujets l'exemple le plus dangereux, en répudiant, sur les prétextes les plus frivoles, une femme dont tout le crime étoit de n'être plus ni jeune ni belle. Il avoit fait plus : il étoit devenu le ravisseur de Bertrade de Montfort, épouse du Comte d'Anjou, Foulques-le-Rechin ; &, en se souillant de ce double adultere, il sembloit avoir pris plaisir à se jouer de toutes les Loix.

Coll. de du Chêne, t. 4. p. 166.

Après avoir relégué Berthe à Montreuil-sur-Mer, il avoit d'abord fait demander la main d'Emme, fille du grand Comte de Sicile, Roger, & cette Princesse, accordée à ses desirs, eut l'affront, après avoir débarqué sur les côtes de la Provence, de retourner honteusement dans sa patrie, tandis que l'époux qu'elle venoit chercher, cédant aux avances d'une femme impudique, souilloit, à la face de toute l'Europe, la sainteté du lit conjugal. Tant d'attentats étoient trop odieux, pour être dissimulés. L'Eglise usa dans cette occasion d'un pouvoir, à l'exercice duquel on n'auroit jamais qu'applaudi, s'il avoit toujours eu des motifs aussi légitimes. Yves de Chartres sur-tout, s'éleva contre cette révoltante union avec un zele véritablement apostolique, & d'autant plus respectable, qu'il sût allier dans ses réclamations ce qu'il devoit à son Roi & à son ministere. En vain Philippe s'efforça-t-il de le gagner; en vain aux carresses fit-il succéder les persécutions; en vain crut-il avoir légitimé ses excès, en achetant, par quelques bénéfices, la bénédiction nuptiale de l'avide Evêque de Bayeux:

Ere Chrét. 1095.
Hég. 488.

Guill. Malmesb. Order. Vit. Labb. Conc. t. 10.

Ere Chrét. 1095. Hég. 488.

rien ne put ébranler l'intrépide Pasteur de Chartres. Rome parla, & Philippe fut enveloppé de ses foudres, dans un Concile d'Autun, où le Légat d'Urbain, Hugues de Lyon, assisté de 32 Evêques & de plusieurs Abbés, lança contre lui une excommunication que l'indiscret Monarque n'avoit que trop provoquée.

Le 16 Oct. 1094.

Urbain vient en France. Concile indiqué d'abord à Vézelai, ensuite au Puy, & enfin à Clermont en Auvergne.

C'étoit dans ces circonstances que le Pape, principal moteur de ces anathêmes, osoit se présenter en France; & il falloit avoir bien du courage, ou compter étrangement sur son siecle, pour braver ainsi, jusques sur le Trône, un Prince dont la violence & la fougue ne s'étoient que trop déclarées, par tant de déportemens qui avoient déshonoré la majesté de son rang. Le Pontife, il est vrai, prit ses précautions. En descendant les Alpes, il ne s'engagea pas dans les Provinces où Philippe étoit le plus respecté, & où ses Vassaux lui étoient le plus soumis: ce fut dans les méridionales qu'il porta principalement ses pas, & on apperçoit, par le premier choix de la Ville qu'il destinoit à la tenue du Concile, où devoit se déclarer le projet

Disc. lu à l'Acad. de Clermont; manusc.

de la guerre sainte, qu'il prenoit garde à l'influence plus ou moins puissante qu'y pourroit avoir Philippe. Autun avoit été choisi pour excommunier ce Prince : ce fut encore une Ville de Bourgogne sur laquelle Urbain jeta les yeux pour cette seconde Assemblée ; d'où l'on peut inférer que le Duc de Bourgogne Eudes I. n'étoit pas trop favorable à son Suzerain. Cette Ville étoit Vézelai, entre Auxerre & Nevers ; mais depuis, le Pape changea cette destination, & indiqua le Puy, Capitale du Velai. Adhémar de Monteil, qui lui étoit très-attaché, en étoit Evêque ; & d'ailleurs, le Comte de Toulouse, Raimond, sur la protection duquel Urbain ne devoit pas moins compter, pouvoit, comme Seigneur Suzerain, lui procurer une entiere sûreté. Cependant ce ne fut pas encore dans cette Ville que se tint l'Assemblée ; Urbain qui s'y trouva au mois d'Août, & y célébra la Fête de l'Assomption, envoya dans presque toute la Chrétienté, à tous les Prélats & encore plus aux Princes séculiers, des Lettres par lesquelles il transféroit le Concile à Clermont en Auvergne,

Ere Chrét. 1095.
Hég. 488.
Guill. Tyr.

Ere Chrét. 1095. Hég. 488. pour l'Octave de la St. Martin. Il fit choix de cette derniere Ville, soit parce que la saison étoit trop avancée pour que les Prélats & les Seigneurs voulussent s'engager dans les mauvais chemins du Velai, soit plutôt parce que Clermont étoit une Capitale, plus célebre que le Puy, honorée déjà de plusieurs Conciles, & placée de façon à pouvoir être regardée comme un centre, non-seulement pour le Royaume, mais pour l'Italie, l'Allemagne, l'Espagne, l'Angleterre, d'où le Pontife espéroit tirer les plus grands secours.

Concile de Clermont.

Novemb. 18 – 26.

Guib. Abb. Berth. Const. Hard. Conc. ubi suprà. *Labb. Conc.* ubi suprà. *Guill. Tyr. D'Oultrem. Guill. Aub. Lann. Vie de God. Fulch. Carn. Anon.* 2. *Orderic. Vita. Mus. Ital.*

Urbain ne fut point trompé sur la foule qu'il espéroit réunir à cette Assemblée. Au jour indiqué, on vit arriver à Clermont une multitude d'Ecclésiastiques & de Laïques, de tout rang & de tout âge. Les Villes & les Villages d'alentour en furent également remplis; & une partie même ne trouvant pas à se loger dans ces enceintes, fut obligée, malgré la rigueur de la saison, de dresser des tentes, & de camper. On peut se figurer quelle dut être l'affluence, après la mission de Pierre l'Hermite, le concours prodi-

gieux qui s'étoit fait à Plaisance, les Lettres d'Urbain, ses sollicitations & ses exhortations, soit en traversant l'Italie, soit depuis qu'il parcouroit une partie des Provinces de France, & sur-tout après cette commotion générale, arrivée dans les esprits, qui ne laissoit aux conversations d'autres matieres que l'arrivée du Souverain Pontife, l'indication du Concile, & le dessein, rendu public, d'y prendre les dernieres résolutions pour porter la guerre en Syrie.

Ere Chrét. 1095. Hég. 488.

Ainsi, quoique les Historiens, moins exacts sur cette Assemblée que sur celle de Plaisance, n'aient pas déclaré au juste le nombre des personnes qui y assisterent; on ne doit pas douter qu'il ne fût au moins aussi considérable qu'à cette derniere, si l'on en juge du moins par la multitude des Ecclésiastiques titrés qui y parurent. On y compta 13 Archevêques, un nombre considérable d'Evêques, que quelques-uns portent jusqu'à 225, plus de 80 Abbés, & en tout, si l'on en croit Guibert, 400 Prélats portant crosse, accompagnés d'une multitude de Clercs du second ordre, ainsi que de Laïques

Ere Chrét. 1095. Hég. 488.

du plus haut rang, de Princes, d'Ambassadeurs & de Peuples, rassemblés de toutes les parties de la France, de l'Allemagne, de l'Italie, des deux Bourgognes, de la Lorraine, de l'Espagne & des autres pays. Les huit jours employés à ce Concile, furent consacrés à divers réglemens relatifs aux Eglises de France, à la confirmation des Décrets du Concile de Plaisance & d'autres qui l'avoient précédé, à l'anathême lancé contre Philippe & Bertrade, que le Pontife eut le courage d'y fulminer de nouveau, à la défense de recevoir aucune investiture des mains d'un Laïque, ou de lui faire hommage-lige d'aucune dignité ecclésiastique. On y confirma aussi la Treve de Dieu, pour tout le monde, dans les jours que nous avons déjà indiqués; mais on la prolongea pour tous les jours, & pendant trois ans, à l'égard des Paysans & des Marchands, à cause de la famine où la disette réduisoit la plupart des Provinces de France. On se doute bien que la défense des Chrétiens d'Orient ne fut pas non plus oubliée; on la prépara, en statuant par le second

Canon,

Canon, que le voyage de Jérusalem, pour délivrer les saints lieux de l'oppression des Infideles, tiendroit la place de toute autre pénitence, à quiconque l'entreprendroit, non par vaine gloire & par amour de l'argent, mais par pur mouvement de dévotion & de charité.

Ere Chrét. 1095. Hég. 488.

Ces dispositions n'étoient qu'un préparatif pour des coups plus forts, qu'on alloit frapper. Au Concile de Plaisance, on avoit fait paroître les Ambassadeurs d'Alexis, & le Pape avoit pris de là occasion de sonner la guerre sainte; à Clermont, on n'avoit pas le même moyen, & d'ailleurs celui ci eût paru usé, & eût été d'autant moins efficace, qu'il avoit déjà été employé. Urbain jeta donc les yeux sur un autre Acteur, pour lui donner occasion d'entrer en matiere, & cet Acteur fut Pierre, qui avoit assisté à ce Concile, du moins si l'on en croit quelques Historiens, plus modernes que les véritables Historiens des Croisades, où ce détail ne se trouve pas; mais les autres se fondoient peut-être sur quelques renseignemens qui ne sont pas

D'Oultrem. Guill. Aub. Lann. Vie de Godef. Paul. Emil.

Ere Chrét. 1095. Hég. 488.

venus jusqu'à nous. Leur récit me paroît le plus vraisemblable : outre qu'il est très-naturel que le Pape n'ait pas exhorté à la guerre sainte dans le Concile, du premier abord, & sans se faire précéder de celui qui avoit donné le premier mouvement ; de tous les discours qu'on prête au Pontife, dans cette occasion, celui qui paroît le plus véritable, suppose qu'en effet Pierre parla le premier, puisqu'Urbain commença par ces mots, *Nous avons entendu, & vous venez d'entendre, très-chers freres, &c.*

Alb. Aq.

Ainsi, sur la fin du Concile, tous ceux qui y avoient assisté ou qui en attendoient l'événement, passerent dans la grande place de Clermont, où, tandis que le Pape entouré de ses Cardinaux & des principaux Prélats, se plaçoit dans une espece de trône qu'on lui avoit dressé sur un échafaud, Pierre parut dans son appareil ordinaire, le Crucifix à la main, l'œil triste, le front consterné, &, après s'être recueilli quelques momens, s'adressa en ces termes à la multitude qu'il avoit devant lui :

Robert. Monach.

Ere Chrét. 1095. Hég. 488.

Discours de Pierre l'Hermite, au Concile de Clermont.

« Parmi les douloureux souvenirs » dont mon cœur est déchiré, au mi-» lieu des troubles & des anxiétés » qu'ont jeté dans mon ame, des déso-» lations dont j'ai été le témoin & où » je n'ai eu moi-même que trop de » part; il m'est bien doux de penser » que je me trouve dans un lieu où » mes plaintes & mes gémissemens » peuvent se faire entendre, où je » suis presque sûr qu'ils seront écou-» tés. Ce n'est point ici sur des récits » vagues & incertains, que je viens » déplorer avec vous, Chrétiens, l'op-» pression de nos freres: c'est celui » qui les a vu souffrir les plus cruelles » indignités, celui qui les a partagées » avec eux, celui qui a recueilli sur » lui une partie des opprobres & des » outrages dont on les accable sans » cesse, celui sur qui ont rejailli les » flots d'un sang qu'on épuise chaque » jour, celui qui frémit encore de l'ap-» pareil des tortures & des tourmens » qu'il a vu préparer, des blasphêmes » qu'il a entendus, des abominations » qu'il n'a pu venger; c'est celui-là, » Chrétiens, qui vient vous rapporter, » non ce qu'on lui a raconté, non ce

Ere Chrét. 1095. Hég. 488.

» qu'il a oui dire, mais ce qui a épou-
» vanté ses oreilles & ses regards,
» mais ce qu'il a pleuré avec des lar-
» mes de sang.

» Je ne vous dirai pas qu'il n'est plus
» permis, comme autrefois, de satis-
» faire une dévotion, que tous les
» cœurs chrétiens doivent brûler de
» remplir, de visiter les lieux sacrés,
» que notre divin Rédempteur a sanc-
» tifiés par sa présence, d'y baiser,
» d'y recueillir la terre détrempée de
» ses sueurs & de son sang; que les Fi-
» deles, qui accouroient jadis de toutes
» parts, pour expier leurs souillures
» dans les larmes & la pénitence, aux
» pieds de son saint Sépulchre, ne
» peuvent aujourd'hui y pénétrer;
» qu'en proie aux attentats des plus
» audacieux brigands, dans leur route
» ils sont impunément pillés, déva-
» lisés, battus, meurtris ou transfor-
» més en bêtes de somme, &, attelés
» comme les plus vils animaux, obli-
» gés de traîner des fardeaux pesans;
» que, s'ils ont le bonheur de par-
» venir à la Ste. Cité, dans leur séjour,
» ils sont exposés à mille dangers dont
» on enveloppe également & leurs

Baldric.

Ere Chrét. 1095. Hég. 488.

» ames & leurs corps, qui menacent
» également & leur vie & leur foi ;
» qu'ils sont en proie à mille outrages,
» à mille affronts, à mille opprobres
» plus cruels que la mort, dont ils
» ont sans cesse les plus terribles ap-
» prêts sous les yeux.

» Je ne vous dirai point que, lors-
» qu'ils se présentent aux portes de
» la Sainte-Sion, le plus souvent on
» les leur ferme impitoyablement ;
» que si l'avidité daigne les leur ou-
» vrir, ce n'est qu'à force de trésors
» qu'elle se laisse fléchir ; qu'on vend
» à des enfans du Christ, la vue des
» monumens du Christ, qu'on leur fait
» acheter une faveur qui devroit être
» accordée à eux seuls, s'il restoit en-
» core quelque courage parmi les
» Chrétiens ; que lorsqu'ils sont admis
» dans cette respectable enceinte,
» jouets ou victimes de l'orgueil le
» plus révoltant, ou de la brutalité
» la plus effrénée, c'est là que la
» cruauté devient ingénieuse pour sa-
» tisfaire l'avidité ; là que la pauvreté
» est exposée aux plus horribles tor- *Guib. Abb*
» tures pour déceler un or qu'elle n'a
» point : le fer ouvre les talons des

Ere Chrét. 1095. Hég. 488.

» malheureux Pélerins, & l'œil de l'a-
» varice y fouille pour trouver ce
» qu'elle croit qu'on lui a caché : quel-
» quefois on les force de prendre des
» potions détestables, qui leur sou-
» levent le cœur, & produisent l'effet
» qu'en attendent les tyrans, sans leur
» rendre cet or qu'ils épient à son
» passage; ou, poussant la barbarie
» jusqu'où elle peut aller, ils leur fen-
» dent le ventre, & sondant les plus
» secrets replis de la nature, ils re-
» cherchent curieusement dans leurs
» entrailles, des trésors qui se déro-
» bent toujours à leurs mains & à leurs
» regards. Tous ces excès vous sont
» connus, Chrétiens; mille autres
» avant moi, qui en ont fait la triste
» expérience, les ont depuis long-
» temps déplorés parmi vous : mais
» ce qu'ils n'ont pu vous dire, ce que
» vous ne savez pas, c'est le triste &
» douloureux spectacle, c'est le com-
» ble des abominations dont j'ai été
» le témoin.

» J'ai vu; oui, Chrétiens, & si vous
» n'en croyez pas à mes discours,
» croyez-en du moins à mes larmes;
» j'ai vu, au milieu des Cantiques

» saints que nous adressions à l'Eter-
» nel, une troupe impie de ces Bar-
» bares se précipiter dans le Temple,
» que nous faisions retentir de nos
» chants; insulter à notre piété par
» les cris de la plus outrageante irri-
» sion & par les gestes du cinisme
» le plus effronté; renverser, briser
» nos vases sacrés, déchirer les orne-
» mens de nos autels; renverser, traî-
» ner, fouler aux pieds leurs Ministres;
» frapper, écarter, disperser le reste
» de l'assemblée des Fideles; &, après
» avoir ainsi violé le Sanctuaire par
» les plus abominables profanations;
» saisir quelques-uns d'entre nous,
» sous le crime supposé que, contre la
» Loi de leur faux Prophête, ils s'é-
» toient introduits dans l'exécrable
» Temple où ils adressent à leur Dieu
» leurs prieres, ou plutôt leurs blas-
» phêmes; battre de verges ces in-
» fortunés par toutes les rues de la
» sainte Cité, pendant un demi-jour
» entier; &, après avoir ainsi versé
» une partie de leur sang, en épuiser
» le reste sur le soir, au milieu des
» tourmens les plus ignominieux &
» les plus cruels, dans la place même

Ere Chrét. 1095. Hég. 488.

Ere Chrét. 1095. Hég. 488.

» destinée au supplice des plus odieux
» malfaiteurs.

» Voilà, Chrétiens, les scenes qui
» se renouvellent tous les jours; voilà
» l'horrible domination sous laquelle
» gémissent vos freres en Syrie. La
» soif que les Barbares ont du sang
» chrétien, semble s'irriter à mesure
» qu'ils la satisfont, & plus ils en ont
» répandu, plus ils en sont altérés.
» En vain ces tendres agneaux ten-
» tent-ils d'adoucir la férocité des
» Barbares: en vain tendent-ils une
» gorge docile au bras qui doit les
» percer; rien ne peut les désarmer,
» ni leur courage, ni leur foi, ni leur
» constance, ni leurs tendres supplica-
» tions à l'Être Suprême, quoiqu'elles
» n'aient souvent d'autres objets que
» leurs bourreaux mêmes, ni cette
» douceur, ni ce silence soumis & res-
» pectueux, qui fléchit quelquefois les
» plus impitoyables vainqueurs.

» Cette triste peinture vous arra-
» che des larmes; mais sont-ce des
» larmes seules que vous devez à tant
» de malheureux? O vénérable Apos-
» tolique! & vous Prélats, Princes,
» Peuples de Jesus-Christ, qui fré-

» missez à cet horrible récit, appre-
» nez l'unique espoir qui reste à vos
» freres dans cet abîme de désolation :
» c'est sur vous seuls qu'il est fondé ;
» c'est à vous seuls que s'adressent au-
» jourd'hui leurs vœux & leurs prieres ;
» c'est dans le secours seul de vos
» bras qu'ils se confient ; c'est vous
» qu'ils invoquent dans leurs cris,
» dans leurs sanglots, dans leurs gé-
» missemens. Il y a long-temps que,
» cédant au plus affreux & au plus
» juste désespoir, ils auroient aban-
» donné le triste sol qui les a vu
» naître, qu'errans, vagabonds, traî-
» nant des jours infortunés de Villes
» en Villes, vous les auriez vu men-
» dier leur subsistance à vos portes ;
» si, en même-temps qu'ils se flattoient
» de voir un jour vos glaives déchirer
» le tissu de leurs maux, ils n'avoient
» craint de flétrir à jamais le nom
» chrétien, en laissant en proie aux
» profanations des impies, sans Prê-
» tres, sans adorateurs, sans autels,
» une terre honorée par la naissance
» de notre divin Rédempteur, & con-
» sacrée par l'effusion de son sang.
» Refuserez-vous de partager une si

Ere Chrét. 1095.
Hég. 488.

Ere Chrét. 1095. Hég. 488.

» généreuse résolution ? Leur laisserez-
» vous à eux seuls le mérite d'une si
» noble constance ? Non, vous ne
» tromperez pas une douce attente,
» vous ne repousserez pas les bras
» qu'ils vous tendent : voyez-les qui
» vous en conjurent par ma bouche,
» à mains jointes ; écoutez leurs plain-
» tes, leurs lamentations dans les
» miennes ; entendez leurs cris dans
» ceux que je pousse ; voyez-nous
» humiliés à vos genoux : que nos
» larmes, que nos gémissemens, que
» nos soupirs, que nos humbles prie-
» res achevent ce que la pitié a déja
» commencé. Et vous, image respec-
» table d'un Dieu mort pour nous,
» bois sacré, qui fixez ici tous les
» yeux, adorables plaies, d'où a coulé
» pour nous la source du salut, ou-
» vrez-en aujourd'hui de zele & de
» courage ; que tous les cœurs s'en-
» flamment à l'idée des opprobres aux-
» quels est abandonné votre sacré pro-
» totype dans la sainte Cité ; que,
» brûlés tous d'un céleste courroux,
» ils s'élancent en foule au-devant des
» impies dont vous êtes le jouet, &
» courent vous arracher à leurs ou-

» trages & à leurs profanations! » Ere Chrét. 1095. Hég. 488.

Ce discours produisit une partie de ce qu'on en avoit attendu : il se fit dans toute l'Assemblée un frémissement, on entendit des sanglots qui annonçoient assez des cœurs touchés ; mais il restoit encore un nouveau degré de fermentation à leur donner : ce n'étoient que des larmes, une pitié stérile : les cœurs étoient émus, les imaginations frappées ; mais l'esprit restoit à persuader. Ce devoit être l'effet d'une éloquence plus sage, plus réfléchie, qui, mêlant le raisonnement aux images, jetant dans toutes les têtes les motifs qui pouvoient plus facilement y pénétrer, entrainât ce que Pierre n'avoit fait qu'ébranler. C'étoit l'ouvrage que s'étoit réservé Urbain. De tous les discours qu'on lui prête en cette occasion, il n'en est point qui soient parfaitement ressemblans ; trois sur-tout sont absolument différens, & pour les choses & pour le style. Plusieurs causes ont pu contribuer à ce défaut d'identité : Urbain a parlé plusieurs fois pour la Croisade, & avec presqu'autant d'appareil qu'à Clermont ; il est par conséquent possible

Hist. Litt. de la France. Conc. Hard. t. 6.

Ere Chrét. 1095. Hég. 488.

qu'on lui ait attribué dans cette derniere Ville, ce qu'il avoit dit ailleurs, comme à Plaisance ou dans d'autres parties de l'Italie & de la France, où il avoit prêché : en outre, il est fort croyable que chaque Historien, sans s'astreindre même au fond des choses, s'est piqué de le faire parler à sa maniere. Dans cette incertitude, nous userons des droits de l'Histoire, en prenant dans chacun de ces Discoureurs, qui ont voulu parler au lieu d'Urbain, ce qui nous paroîtra de mieux adapté aux circonstances, de plus naturel, de plus pressant, de plus véritablement éloquent pour le siecle. Le Pape donc, sans se lever de son trône, après avoir demandé & obtenu du silence, prit la place de Pierre, & s'adressa à l'Assemblée à peu près en ces termes :

Bald. Hard. ubi sup.

Discours du Pape.

« Vous venez d'entendre, mes fre-
» res, & vous ne l'avez pas oui, ainsi
» que nous, sans frémir, les nom-
» breuses plaies dont sont accablés les
» membres de Jesus-Christ, ces Chré-
» tiens qui sont vos freres, qui sont
» sortis du même sein, qui ont été ré-
» générés du même sang. Vous ne con-
» noissez pas cependant encore toute la

Alb. Acq. Hard. Conc. t. 6.

» profondeur du mal qui les déchire.
» Forcés de plier la tête sous le joug
» le plus humiliant, esclaves dans la
» maison où régnoient leurs peres;
» c'est au milieu des fers qu'ils naissent,
» qu'ils respirent, qu'ils meurent.
» Si quelquefois ils échappent
» à l'indignité de leur sort, si le désespoir
» leur fournit assez de force
» pour briser leur chaîne; proscrits,
» errans & vagabonds, ils sont forcés
» d'en aller traîner, loin de leur patrie,
» les tristes restes, & de venir, comme
» vous les avez vu souvent vous-mêmes,
» mendier dans cette contrée
» de quoi soutenir une vie qu'ils ne
» gardent qu'afin d'obéir au Dieu qui
» la leur laisse pour les éprouver.

Ere Chrét. 1095. Hég. 488.

» Heureux encore dans cet abîme
» d'infortunes, de n'avoir pas sans cesse
» sous leurs yeux le triste spectacle
» que leur offroit leur patrie! Du
» moins, ils ne voient pas le sang chrétien,
» ce sang racheté par celui du
» Christ, versé au gré des Barbares,
» qui voudroient en épuiser jusqu'à
» la derniere goutte; ils ne voient
» point cette chair, devenue sacrée
» depuis que Dieu a daigné s'en re-

Ere Chrét. 1095. Hég. 488.

» vêtir, livrée aux tourmens de la » plus horrible torture, ou aux tur- » pitudes des attentats les plus effré- » nés; ils n'entendent plus les plain- » tes, les gémissemens, les sanglots de » la misere, du deuil, de la désolation » générale.

» Douloureuse idée pour un Chré- » tien, pour un Ministre des autels, » pour le Pere commun des Fideles! » Les Villes saintes sont occupées par » des Turcs; c'est-à-dire, qu'elles sont » en proie à tout ce que la férocité » a de plus cruel, l'impiété de plus » sacrilege, l'impudicité de plus abo- » minable! Les Eglises, sanctifiées au- » trefois par tout ce que nos myf- » teres ont de plus sacré, ô crime! » ô désespoir! servent aujourd'hui de » receptacle à tout ce que les plus » vils animaux ont de plus immonde.

Ekkeh. Abb.

» Bethléem, cette maison consacrée » par la naissance du Saint des Saints, » est redevenue une étable pour les » Arméniens! Des autres Temples, » ceux-ci, transformés pour les pro- » fanations de l'infidélité, ne semblent » destinés à de plus nobles usages, que » pour faire des outrages encore plus

» ſanglans à la Divinité, par l'exer-
» cice d'un culte qu'elle réprouve ; Ere Chrét. 1095. Hég. 488.
» ceux-là n'ont pu réſiſter aux mains
» deſtructives qui les ébranloient, &
» renverſés maintenant de fond en
» comble, n'offrent plus que des dé-
» bris, teints encore du ſang chré-
» tien dont ils ont été inondés. Les
» biens deſtinés à décorer leurs autels *Alb. Acq. Hard. ubi ſup.*
» ou à nourrir leurs Miniſtres, les hé-
» ritages des Nobles, accumulés par
» la charité chrétienne pour la ſubſiſ-
» tance du pauvre, ſont diſperſés,
» envahis, dévorés par la cupidité
» païenne ; par-tout le ſanctuaire du
» Seigneur eſt profané. De nos freres,
» les uns, & de ce nombre je pleure
» ſur-tout les enfans que l'infidélité ar-
» rache du giron de l'Egliſe, à qui
» leurs peres les confioient, & qu'elle
» force d'apoſtaſier ; les uns, foibles *Guill. Tyr. Frizon. Gall. purpur.*
» & épouvantés par l'appareil des
» tortures, renoncent à la foi pure
» de leurs aïeux, laiſſent imprimer ſur
» leurs corps les traces ſanglantes du
» fer qui les déshonore, & arborent
» tous les ſignes flétriſſans qui diſtin-
» guent les ſectateurs du Prophête, dé-
» teſté de Dieu, d'avec ſes enfans.

» chéris ; les autres, Confesseurs gé-
Ere Chrét. 1095. Hég. 488. » néreux, deviennent bientôt les plus
» constans Martyrs, & expirent dans
» les tourmens. Le Peuple choisi sert
Guill. Tyr. » à la brique & au mortier, les vases
» d'élection sont traînés dans la boue
» & dans la fange ; tout lieu sert au
» sacrilege, toute personne à la pro-
» fanation : nul égard, nul respect pour
» l'âge ou le ministere. C'est dans les
» sanctuaires mêmes que les Diacres
» & les Prêtres sont massacrés, c'est
» au pied des autels que les vierges
» & les veuves sont forcées de se
» prêter aux plus indignes attentats,
» ou de recevoir la mort. Vous savez
» vous-mêmes les outrages journa-
» liers auxquels, dans ces odieuses
» contrées, est exposée la pudeur :
» vous n'avez pas oublié que celles
Frizon. ubi sup. » de vos femmes qui, brûlant du
» même zele dont vous étiez embrasé,
» ont osé vous suivre dans ces pays
» lointains, au lieu de pouvoir, comme
» elles l'espéroient, satisfaire à leur
» pieuse vénération pour les lieux
» saints, sont devenues la proie des
» plus infames desirs.

» Dans cette désolation générale,

» vous ne m'entendez pas nommer la
» Reine des Cités. Eh ! pourrois-je
» ſans frémir, ſans faire rougir vos
» fronts, vous rappeller la Sainte-
» Sion, gémiſſante, captive, aban-
» donnée ? N'eſt-ce pas à notre honte
» qu'une engeance impie triomphe
» inſolemment aujourd'hui dans ſes
» auguſtes remparts ? N'eſt-ce pas à
» nous de nous reprocher ſi ſes Tem-
» ples ſont déſerts, ſes autels détruits,
» les adorateurs du Dieu vivant égor-
» gés ? O ignominie du nom chré-
» tien ! la nation du Démon outrage
» impunément la nation du Chriſt !
» Des Turcs, des Agaréniens, que
» vous appellez improprement Sarra-
» ſins, du haut de la Ville ſainte me-
» nacent la nouvelle Ville des Sept-
» Collines, & c'eſt ſur les corps ſan-
» glans de nos freres, ſur les débris
» fumans de nos Temples, au travers
» d'une mer de ſang chrétien, qu'après
» avoir envahi la Syrie, l'Arménie,
» la Phrygie, la Bythinie, la Galatie,
» la Lydie, la Carie, la Pamphilie,
» l'Iſaurie, la Lycie, la Cilicie, enfin
» l'Aſie-Mineure entiere, ils s'avan-

Ere Chrét. 1095. Hég. 488.

Annon. 2. Guill. Malmersb. Friz.

Guill. Malmer. Math. Paris.

Ere Chrét. 1095. Hég. 488.

» cent jusqu'à cette mer, qu'on appelle le Bras-de-Saint-Georges.

» Ne soyez pas touchés du danger » qui vous menace vous-mêmes, s'ils » viennent à le traverser; j'y con» sens: mais souffrirez-vous que les » lieux saints soient plus long-temps » aussi indignement profanés? Chré» tiens, faut-il vous le répéter? c'est » dans le Temple même de Salomon, » dans ce Temple que le Seigneur » s'étoit choisi, & où il se complai» soit, que les Infideles ont osé trans» porter les viles idoles, aux pieds » desquelles ils portent leurs adora» tions; c'est de son auguste enceinte » qu'ils élevent à la Divinité des prie» res qu'elle abhorre; c'est sur son » parvis sacré que sont égorgés les » Martyrs de notre foi, c'est sur ses » autels, sur ses fonts baptismaux, où » couloient autrefois les sources de vie, » que coulent aujourd'hui les sources » de damnation, & qu'on répand le » sang de la circoncision: ce Temple » d'où le Seigneur chassa les Mar» chands & les Vendeurs, ne voulant » pas que la maison de son Pere fût

Robert. Monach.

Guill. Tyr.

» le séjour des Voleurs, est mainte-
» nant quelque chose de plus odieux; Ere Chrét. 1095. Hég. 488.
» il est devenu la retraite des Démons.
« Celui où est renfermé son pré-
» cieux sépulchre, celui qu'on a érigé
» en l'honneur de sa glorieuse Mere,
» ne sont pas à l'abri des abomina-
» tions. C'est là que des Vainqueurs Order. Vit. Bald. Hard.
» insatiables arrachent, dissipent avec
» violence les riches & nombreuses
» offrandes que la piété de vos peres
» ou la vôtre y avoit consacrées
» au soulagement des Fideles; c'est
» là que, pour satisfaire plus avide-
» ment leur cupidité, pour attirer
» plus sûrement vos trésors, ils sem-
» blent vous laisser encore une espece
» de liberté, en ne vous en disputant
» point la possession. Mais, ne vous y
» trompez pas; la main de la tyrannie
» s'y appesantit comme sur le reste
» de la sainte Cité. Où sont-elles, ces
» images sacrées des Elus du Seigneur,
» dont les arts avoient perpétué les
» traits, pour les exposer à la véné-
» ration des Fideles? Profanées au- Ekkeh. Abb.
» jourd'hui par l'infidélité, tronquées,
» mutilées; dans leur hideuse diffor-
» mité, elles défigurent aujourd'hui

Ere Chrét. 1095. Hég. 488.

» les Eglises qu'elles décoroient autre-
» fois. C'est peu : réduits au plus hon-
» teux esclavage, ô honte de l'huma-
» nité & du sacré ministere! des Prê-
Order. Vit. » tres, des Prélats, courbés sous le
» joug comme de vils animaux, sont
» obligés de tracer de pénibles sillons :
» accouplés comme ces brutes lourdes
» & pesantes dont les pénibles efforts
» fertilisent nos champs, c'est de leurs
» sueurs que la terre qu'ils labourent
» est trempée, c'est de leur sang qu'elle
» est engraissée ; les fouëts, les ai-
» guillons en font couler les flots avec
» profusion, pour peu que le poids
» des travaux, la chaleur du jour,
» la fatigue continuelle ralentissent
» leur marche. Dans la seule Afrique,
» c'est par ces tourmens, ou d'autres
» semblables, que les Infideles ont
» fait périr quatre-vingt-quinze Evê-
» ques, comme nous n'en pouvons
» douter, d'après le rapport de gens
» dignes de foi, qui ont été témoins
» de ces abominables attentats.

» Je me garderai bien d'essuyer les
» larmes que m'arrachent ces affreuses
Order. Vit. » idées. Pleurons, mes freres, pleu-
» rons ; laissons un libre cours à nos

Ere Chrét. 1095. Hég. 488.

» soupirs & à nos sanglots : mais mal-
» heur à nous, si, dans notre stérile
» pitié, nous laissons ainsi plus long-
» temps aux mains de l'impie l'héri-
» tage du Seigneur! Cette terre, que
» nous appellons à juste titre Sainte,
» consacrée par la naissance du Sau-
» veur ; cette montagne où il expia
» nos forfaits ; cette tombe où il daigna
» s'enfermer comme une victime de
» la mort ; cette colline d'où, quit-
» tant sa dépouille mortelle, il s'élança
» au séjour qu'il n'avoit quitté que
» pour nous ; ces augustes lieux, où
» l'on ne peut faire un pas sans re-
» trouver les siens ; ces murs sacrés,
» qui ont servi d'asyle à sa glorieuse
» Mere, qui ont renfermé l'auguste *Bald. Guib. Abb.*
» assemblée des Apôtres, qui ont été
» tant de fois inondés du précieux
» sang des Martyrs ; tous ces objets
» de nos justes respects, de notre ado-
» ration, Peuples lâches & vils, Chré-
» tiens morts à la foi, les laisserons-
» nous encore long-temps en proie
» à la barbarie qui les dévaste, à l'im-
» piété qui les profane, à l'impureté
» qui les souille ? Que dis-je ? avez-
» vous besoin de ces puissans motifs

Ere Chrét. 1095. Hég. 488.

Guib. Abb.

» pour les arracher de ses mains ? » Ne suffit-il pas, pour que vous » couriez à la défense des saints lieux, » que la Loi soit venue de Sion, & » de Jérusalem la parole du Seigneur ? » Ruisseaux qui en découlez, retour- » nez à votre source, allez laver les » lieux qu'ont profané les souillures » de l'impie. Chrétiens, le regne de

Idem.

» l'Ante-Christ arrive : souvenez-vous » que c'est en Orient que doit paroître » cet implacable ennemi de Jesus- » Christ. Si vous y laissez anéantir en- » tiérement le nom chrétien, quelles » forces aura-t-il à combattre, quelles » armées lui seront opposées ! Il faut » cependant que la parole de Dieu » s'accomplisse ; il faut que, suivant » les Prophêtes, l'Empire Chrétien » soit renouvellé avant son arrivée ; » qu'il trouve, quand il se présentera, » des troupes à combattre : voulez- » vous donc que Dieu suscite d'autres » Guerriers contre lui ? abandonne- » rez-vous à des mains moins nobles » & moins pures un honneur qui vous » étoit réservé ?

» Non, non, vous vous réveillerez » de votre assoupissement ; le Christ

» demande des Soldats, & il ne sera
» pas dit que l'Occident ne les a point Ere Chrét. 1095. Hég. 488.
» fournis. Vous tournerez contre l'en-
» nemi du nom chrétien ces glaives
» que vous aiguisez sans cesse les uns Fulch. Carn.
» contre les autres, que n'a pu vous
» faire déposer cette treve salutaire
» ordonnée par nos prédécesseurs; &
» qu'il vous faut maintenant remettre
» dans le fourreau, si vous ne voulez
» être frappés de l'anathême que nous
» venons de lancer contre quiconque
» osera l'enfreindre. Guerriers, que Math. Par.
» je vois ici couverts de fer, dont Bald. Hard.
» l'orgueil se révolte à la moindre
» injure, réjouissez-vous; marchez,
» je vous en présente de justes à ven-
» ger. Voici le moment de racheter
» tant de pillages, tant d'incendies,
» tant d'homicides, tentés dans le sein
» même de la paix. Jusqu'ici vous avez
» déchiré, dispersé les membres de
» vos freres : allez, & que cette fu-
» reur guerriere s'assouvisse sur de lé-
» gitimes ennemis : puisqu'il vous faut
» du sang, baignez-vous dans le sang
» infidele, lavez dans ce sang coupa-
» ble le sang chrétien dont vous êtes
» souillés. Vous êtes sans cesse à vous

Ere Chrét. 1095. Hég. 488.

Guill. Aub.

» entre-détruire pour un Village, pour » un Château, pour un coin de terre; » eh bien, voilà des objets plus no- » bles, plus dignes de tenter votre » ambition, qui s'offrent à vos re- » gards : ce ne sont pas de misérables » Hameaux, de tristes chaumieres; ce » sont des Trônes, ce sont de vastes » Royaumes que nous vous propo- » sons.

» Oppresseurs de la veuve & de » l'orphelin, brigands, assassins, vau- » tours affamés, qui ne vous plaisez » que dans les champs du carnage, » voici le moment de faire connoître » si vous êtes animés d'un véritable » courage, si vous êtes des Gueriers » ou des tigres féroces, tels que vous » vous êtes montrés jusqu'ici : ou quit- » tez ces armes dont vous vous plaisez » à épouvanter tous vos concitoyens, » & que nos plus vives exhortations » n'ont pu vous faire abandonner; » ou courez en faire un juste & glo- » rieux usage dans les champs de la » Palestine. Qu'ils deviennent des Sol- » dats, ceux qui jusqu'ici n'ont été » que des brigands; qu'ils combattent » légitimement contre des Barbares, ceux

Fulch. Carn. Annon. 2.

Ere Chrét. 1095. Hég. 488.

» ceux qui jusqu'à présent n'ont com-
» battu que contre des freres ; qu'ils
» recherchent pour solde une récom-
» pense éternelle, ces mercenaires qui,
» pour quelque vile monnoie, ven-
» dent leurs bras aux fureurs d'autrui ;
» qu'ils courent dans ces contrées
» étrangeres, chercher un double
» avantage, ceux qui, pour leur ruine
» & celle de leur prochain, tourmen-
» tent ici leurs ames & leurs corps :
» ici tristes & pauvres, là ils vont s'en-
» richir ; ici ennemis du Seigneur, là
» ils vont devenir ses véritables ser-
» viteurs.

» Je vous le répete & je vous le
» dis durement, parce que mon minis-
» tere m'y oblige : Soldats du Démon,
» devenez les Soldats du Dieu vivant ;
» suivez ses étendards, & ne craignez
» pas, il marchera avec vous. Tout
» vous invite à suivre la trompette
» qui vous appelle : vous reviendrez
» triomphans, ou vous cueillerez la
» palme du martyre : si la mort vous
» surprend avant que vous ayiez joint
» les Infideles, Dieu, que vous vou-
» liez secourir, vous tiendra compte
» de votre bonne volonté ; celui qui

Alb. Ac Hard. Con ubi sup.

Ere Chrét. 1095. Hég. 488.

» donne la même rétribution à la pre-
» miere & à la derniere heure, n'ou-
» bliera pas qu'il vous aura trouvé
» dans sa Milice sainte : si la mort
» vous frappe au milieu des combats,
» ne vous sera-t-il pas glorieux de
» mourir pour le Christ, dans les lieux
» mêmes où le Christ est mort pour
» vous ? & y a-t-il nulle espece de
» comparaison entre les peines & les
» dangers que vous pouvez courir
» dans des expéditions qui assurent
» votre salut, & ceux que vous cou-
» rez ici dans la poursuite de vos in-
» jures, dans l'accomplissement de
» vos vengeances, dans l'exécution
» de vos forfaits, dans le succès enfin
» de tant d'entreprises où votre ame
» est exposée à des risques plus ef-
» frayans encore que ceux qui mena-
» cent votre corps ?

Guill. Malmesb.

» Partez donc, & que rien ne vous
» retienne : nous vous en conjurons,
» non pas moi, mais Dieu, par ma
» bouche ; nous vous l'ordonnons par
» l'autorité que Jesus-Christ laissa à
» St. Pierre, & qui s'est transmise jus-
» qu'à nous. Chevaliers ou Soldats,
» pauvres ou riches, nous nous adres-

Fulch. Carn. Anon. a.

» sons à tous, nous l'enjoignons à » ceux qui sont ici présens, nous en » avertissons les absens; Jesus-Christ » le commande aux uns & aux autres: » partez: ne vous laissez pas enchaîner » dans vos foyers par d'indignes affec- » tions: que l'amour conjugal, que la » piété filiale n'éteignent pas dans vos » cœurs des flammes plus sacrées. » Souvenez-vous de ce que dit le Sei- » gneur: *Celui qui aime son pere ou sa* » *mere plus que moi, n'est point digne* » *de moi; quiconque abandonnera sa* » *maison, ou son pere ou sa mere, ou* » *sa femme ou ses enfans, ou son héri-* » *tage, pour mon nom, sera récompensé* » *au centuple, & possédera la vie éter-* » *nelle.* N'est-ce pas ici que cette pa- » role du Seigneur peut trouver son » application dans toute son étendue? » Quel motif assez pressant vous feroit » rejeter la récompense magnifique » qu'elle vous promet; & pour la mé- » riter, qu'avez-vous donc de si pré- » cieux à quitter?

Ere Chrét. 1095. Hég. 488.

Robert. Monach.

» Que sont vos terres, vos mai- » sons, ce Royaume entier, en com- » paraison des terres, des maisons, » des Royaumes qu'on vous offre à

Alb. Acq. Hard. Guill. Malmesb.

Ere Chrét. 1095. Hég. 488.

» conquérir? Resserrés entre la mer » & les montagnes, dans un terrein » trop étroit pour votre vaste population, trop ingrat pour nourrir la » foule qui le cultive; voilà la source » de vos haines & de vos dissentions; » voilà pourquoi sans cesse vous vous » déchirez, vous vous entre-dévorez; » voilà pourquoi vos querelles éternelles ne s'éteignent jamais que dans » des flots de sang. La vaste contrée » où la gloire vous appelle, regorge » de richesses: c'est *là que coulent*, » comme l'a dit le Seigneur, *le miel* » *& le lait*: c'est là que la terre libérale fournit abondamment à tous les » besoins: c'est là enfin qu'on trouve » cette Jérusalem, qui est le centre » du monde & un nouveau Paradis de » délices.

» François, c'est à vous sur-tout » que je m'adresse; nation chérie de » Dieu, nation généreuse, nation invinciblement attachée à la foi catholique, c'est sur vous principalement » qu'est fondé tout mon espoir. C'est » parce que je connois l'ardeur de » votre piété, la sensibilité de vos » cœurs, la grandeur de votre cou-

» rage, la force de vos bras, que » j'ai franchi les Alpes & que je suis » venu porter mes exhortations dans » ces contrées. Ne les rendez point » inutiles ; ne dégénérez point de vos » ancêtres; souvenez-vous des exploits » de l'immortel Charlemagne : s'il faut » vous en croire, & comme vous le » publiez vous-mêmes, il a brisé les » trônes des Sarrasins, il a anéanti la » domination des impies dans la Palestine, il a reculé les bornes de l'Em» pire de l'Eglise. Laisserez-vous son » ouvrage imparfait, ou plutôt, par » une lâche inaction, le laisserez-vous » détruire ?

Ere Chrét. 1095. Hég. 488.

Frizon. Gal. pur.

» Et vous, Germains, Saxons, Polo» nois, Bohêmes, Hongrois, croyez» vous avoir des motifs moins puis» sans ? Si vous n'avez pas encore » senti les ravages de ces Barbares » contre lesquels nous voudrions sus» citer vos courages, à qui en êtes» vous redevables ? A quelques dé» troits, à quelques fleuves, que la » rapacité aura bientôt franchis, si » vous ne lui opposez promptement des » barrieres moins impuissantes. Vous, » Italiens, c'est vous que j'interpelle

Ibid.

Ere Chrét. 1095. Hég. 488.

» à présent; dites, auriez-vous oublié
» qu'ils ont pénétré jusqu'à la Capi-
» tale du Monde, jusqu'au Siége
» de la Foi chrétienne ? Que cette
» Rome, encore fumante du sang de
» ses Martyrs, ils l'ont long-temps
» assiégée ? Qu'ils ont souillé de leur
» présence les Basiliques de St. Pierre
» & de St. Paul, tombées en leur
» pouvoir ? Vénitiens, que j'apperçois
» ici, Dalmates, & vous tous, habi-
» tans du Golfe Adriatique, dites-nous
» combien de sang vous avez répandu,
» combien de combats vous avez ren-
» dus, pour vous soustraire au fer de
» ces Barbares ! Avouez tous que
» Constantinople a été jusqu'ici la
» seule digue qui arrêta le torrent dans
» sa course, & qui vous préserva,
» Hongrois, Polonois, Bohêmes,
» vous-mêmes Germains, vous tous
» enfin, Peuples de l'Occident, d'une
» inondation générale. Convenez que
» la même tempête, qui depuis si long-
» temps dévaste la Palestine, si vous
» ne vous hâtez de la conjurer, va
» bientôt fondre sur vos têtes. Bientôt
» vous verrez enlever vos femmes de
» vos couches, vos filles de vos seins;

» & vous-mêmes entraînés avec vos » fils dans le plus dur esclavage, vous » serez témoins, vous, de la honte » de vos épouses, vous, de l'infamie » de vos sœurs, si tous encore vous » n'en partagez l'opprobre avec elles.

» Et vous balanceriez encore un » instant ?..... Non, non ; tout » m'annonce le saint courroux dont » vous êtes animés : vous brûlez tous » de la soif de la vengeance. Allez » donc, courez l'étancher, & pour » chasser de vos cœurs les inquiétudes » dont vous pourriez encore être » tourmentés, apprenez ce que nous » voulons bien faire pour vous. Nous » remettons à tous ceux qui pren- » dront les armes contre les Infideles, » toutes les pénitences que leurs cri- » mes ont pu leur mériter. Qu'ils ne » doutent pas que, s'ils périssent dans » cette expédition, Dieu n'accorde à » leur courage la couronne immor- » telle qu'il promet à ses Martyrs. » Nous les prenons sous notre pro- » tection ; nous prétendons que leurs » personnes & leurs biens restent dans » une entiere sûreté. Qu'ils soient en- » veloppés des liens de l'anathême,

Fulch. Carn. Guill. Tyr. Math. Par. Frizon. ubi suprà.

Ere Chrét. 1095. Hég. 488.

» les audacieux qui oseroient enfrein-
» dre nos volontés à cet égard, &
» suspendus de leurs fonctions, les
» Evêques ou les Prêtres qui ne leur
» résisteroient pas avec toute l'ardeur
» du zele apostolique. Allez donc, mes
» freres, Prélats respectables, & vous
» Ministres & enfans du Seigneur,
» allez dans vos Dioceses annoncer
» que la *Voie sacrée* est ouverte. Que
» tout s'arme à votre voie puissante,
» que tous les péchés soient remis à
» ceux qui concourront à cette sainte
» entreprise. Et vous, que je vois
» brûler du desir d'y être associés, s'il
» vous restoit encore quelque crainte,
» n'oubliez pas que, tandis que vous
» combattrez, nous intercéderons le
» Ciel pour vous. C'est aux Prêtres de
» prier, c'est au Peuple de combattre
» contre les Amalécites : nouveaux
» Moïses, nous tendrons sans cesse
» nos mains pour vous vers le Dieu
» des Armées, tandis que vous irez por-
» ter intrépidement les vôtres contre
» ses ennemis.... »

Baldric.

Effet de ce Discours.

Baldric.

Urbain auroit peut-être continué, mais le moment qu'il attendoit avec impatience, étoit arrivé : la commo-

tion étoit à ſon dernier période. Depuis long-temps il voyoit les larmes couler, il entendoit les ſanglots s'échapper : un frémiſſement, une agitation générale avoit ſaiſi l'Aſſemblée, dont l'émotion s'exhaloit dans des ſoupirs. Des cris entrecoupés avoient déjà interrompu ſon diſcours ; à ſes dernieres paroles, il s'en éleva un général, accompagné d'un bruit horrible que faiſoient la plupart des aſſiſtans, en ſe frappant la poitrine ou en levant les yeux & les mains au Ciel, & ce cri parti de toutes les parties de l'Aſſemblée, étoit, *Dieu le veut*, *Dieu le veut*, articulé dans le langage barbare du temps, (*Diex li volt*, ou *Deux lo volt.*) Urbain diſſimulant à peine ſa joie, & profitant de cette unanimité pour donner encore plus de conſiſtance à ſon ouvrage, ſe leve de deſſus ſon trône, &, faiſant ſigne avec la main, pour demander ſilence, continue en ces termes :

Ere Chrét. 1095. Hég. 488

Robert. Monach.

« Vous voyez aujourd'hui, mes » freres l'accompliſſement de cette » parole du Sauveur, qu'il ſe trouve » au milieu de ceux qui ſont aſſemblés » en ſon nom. Croyez-vous que vous

Suite du Diſcours d'Urbain.

Ere Chrét. 1095. Hég. 488.

» auriez proféré de vous-mêmes, & » d'une commune voix, ce que je » viens d'entendre, si ce n'étoit l'ex- » pression manifeste de la volonté de » Dieu, & si lui-même ne vous l'eût » suggérée. Réjouissez-vous donc, » Chrétiens; l'Eternel se déclare, & » il va marcher avec vous. Que ces » heureuses paroles, inspirées par le » Dieu des Armées lui-même, devien- » nent désormais votre cri de guerre; » qu'elles soient le signal puissant au- » quel se rallient tous les Guerriers » de la Milice sacrée. Mais ce n'est » point encore assez: pour indiquer » que vous êtes les Soldats de Jesus- » Christ, il faut porter sur vous un » caractere distinctif, qui annonce à » l'Univers le Chef sous lequel vous » combattez, un signe qui vous sépare » du vulgaire des Soldats, & qui, dans » la mêlée, ne permette pas de con- » fondre le Chrétien avec l'Infidele. Il » n'en est point de plus respectable, » point qui convienne mieux à des » Serviteurs de J. C. que l'image du » bois sacré sur lequel s'est accompli » le mystere de notre rédemption. » Que chacun de ceux qui veulent

Idem. Anon. & Tudebold. Guill. Tyr.

» concourir à cette glorieuse entre-
» prise, se décore donc de cette Ere Chrét. 1095.
» image sacrée; qu'il porte sur l'épaule Hég. 488.
» droite, ou sur le front ou sur la *Rob. Mon.*
» poitrine, une croix rouge: qu'on
» reconnoisse par-là l'hostie vivante
» qui s'est vouée au Seigneur, & que *Mus. Ital.*
» personne n'ose y porter des mains
» profanes: que ce signe devienne le
» lien de la confraternité entre les
» Chrétiens, & l'effroi des Sarrasins;
» c'est par lui que le grand Constantin *Chron. Ursp.*
» a vaincu, c'est par lui que vous de- *Ekkeh. Abb.*
» vez vaincre.

» Au reste, le chemin de la Voie
» sacrée n'est ouvert qu'à ceux que
» leur sexe ou leur âge rend capables
» d'un si pénible voyage. Tous les au-
» tres, vieillards, infirmes, femmes ou
» enfans, en sont dispensés; mais ils ne
» participeront pas moins au mérite
» de la délivrance des saints lieux, s'ils
» y contribuent par leurs prieres, leurs
» conseils ou leurs aumônes. Que
» les femmes, sur-tout, renoncent
» à cette expédition sacrée, à moins
» qu'elles ne soient accompagnées de
» leurs maris, de leurs freres, ou d'au-
» tres parens qui en répondent; il *Rob. Mon.*

» vaudroit mieux même qu'elles n'y » paruſſent point du tout; de tels ſe» cours ſont moins propres à ſervir » qu'à embarraſſer. Nous enjoignons » la même réſerve aux Moines, aux » Prêtres & aux Clercs; nous leur » défendons de partir, aux uns ſans » la permiſſion de leur Abbé, aux au» tres ſans celle de leur Evêque, & » aux Laïques mêmes, ſans être munis » de ſa bénédiction. Quand ils auront » pris ces précautions; alors point de » retard: que rien n'arrête dans l'ac» compliſſement d'une ſi glorieuſe en» trepriſe: que ceux qui aſpirent à » en partager l'honneur, ramaſſent » promptement ce qui peut être né» ceſſaire à leurs beſoins: que le riche » aide le pauvre; qu'il conduiſe des » Soldats, défrayés à ſes dépens; & » que tous, après avoir pourvu à » l'entretien & la ſûreté de leurs hé» ritages, dès que les premiers rayons » du printemps auront chaſſé les fri» mats, ils entrent avec joie & con» fiance dans la Voie ſacrée, ſous les » auſpices du Seigneur. »

Urbain ſe vit encore interrompu ici par des ſanglots & par des cris, aux-

Fre Chrét. 1095. Rég. 488.

Math. Pariſ.

Fulch. Carn. Anon. 2.

Rob. Mon.

Les Evêques du Puy & d'Orange

quels ſuccéda un frémiſſement, un murmure général; les aſſiſtans prenant déjà entr'eux des meſures pour le voyage qu'ils venoient de promettre, & ſe communiquant mutuellement leurs réſolutions à cet égard. Enſuite le Cardinal Grégoire, depuis Souverain Pontife ſous le nom d'Innocent II. ayant fait ſigne à toute l'Aſſemblée de ſe mettre à genoux, prononça pour elle la confeſſion; & tandis que de tous côtés on n'entendoit que des coups redoublés, dont chacun frappoit ſa poitrine, le Pape leur donna à tous l'abſolution de leurs péchés, ſa bénédiction & la permiſſion de retourner chez eux.

Ere Chrét. 1095. Hég. 488.

prennent la Croix; les Ambaſſadeurs du Comte de Toulouſe promettent en ſon nom qu'il la prendra.

Robert. Monach.

Mais avant qu'ils en profitaſſent, comme il falloit un exemple, on vit s'avancer aux pieds du trône Adhémar de Monteil, Evêque du Puy, qui, ſe jetant aux genoux du Pape, lui demanda la permiſſion d'entrer dans la *Voie de Dieu*, (ce fut ainſi que par Anthonomaſe ce voyage fut dès-lors, d'après le Pape, nommé par le plus grand nombre.) Adhémar l'ayant prié de l'honorer de la croix, le Pontife n'eut garde de ſe refuſer à des ſolli-

Baldric.

Ere Chrét. 1095. Hég. 488.

Jacq. de Vit.

citations qui peut-être étoient préparées : il lui appliqua sur-le-champ une croix d'étoffe rouge sur l'épaule droite, ainsi qu'à Guillaume, Evêque d'Orange, & à beaucoup d'autres, tant Ecclésiastiques que Laïques, qui la lui demanderent sur-le-champ.

Le lendemain, ayant assemblé les Evêques, pour savoir quel Chef on donneroit à la multitude qui se préparoit à passer en Orient, parce que dans une si grande foule, il ne s'étoit encore présenté aucune personne de considération qu'on pût charger d'un tel emploi ; on le pria d'abord de vouloir l'accepter pour lui-même, comme il avoit précédemment insinué qu'il le feroit : mais soit que dans cette promesse il n'eût été lié que par les intentions de Grégoire, soit qu'il n'eût voulu, en la risquant, qu'associer plus de monde à ses projets, soit plutôt que la réflexion lui eût laissé entrevoir toute la démence qu'il y auroit à quitter ainsi ses affaires les plus intéressantes, pour courir dans la Palestine ou à Constantinople, sans être sûr du succès ; il eut la sagesse de se rétracter, s'excusant sur la nécessité

Muss. Ital. Abrégé de l'Hist. d'It.

des circonstances, sur les besoins de l'Eglise, sur le schisme qui la déchiroit, & le retenoit nécessairement en Occident : mais il promit, & peut-être étoit-il dans l'intention de le tenir, de faire le voyage, dès que tous ces motifs cesseroient de le captiver, & lui permettroient de quitter pour quelque temps le soin de son bercail.

Ere Chrét. 1095. Hég. 488.

A son refus, ce fut Adhémar qui, d'une commune voix, fut choisi pour le remplacer. Urbain lui donna tous ses pouvoirs en qualité de Légat, & on crut que cet emploi, dont cependant, selon quelques-uns, il ne se chargea qu'avec dégoût & par obéissance, lui convenoit d'autant mieux, qu'ayant porté les armes dans sa jeunesse, il n'étoit pas moins instruit des affaires temporelles & militaires, que des affaires spirituelles. Si ce fut en effet malgré lui qu'il se chargea de ce fardeau, ce qu'on se persuadera difficilement, d'après les événemens de cette Histoire, où il ne figure que trop comme Guerrier; il dut voir avec bien de la satisfaction un incident qui tendoit à l'en délivrer. Avant la fin du Concile, arriverent des Ambassadeurs

Rob. Mon. Order. Vit. Hist. Litt. de la France.

Baldr. Order. Vit.

Ere Chrét. 1095. Hég. 488.

de Raimond, Comte de Saint-Gilles & de Toulouse, qui s'excusoit de n'avoir pu se trouver par lui-même à l'Assemblée; mais qui envoyoit dire qu'il avoit pris la croix, & se disposoit à faire le voyage avec un grand nombre de ses Chevaliers. Il exhortoit tous ceux qui avoient quelque charité chrétienne & quelqu'amour de Dieu, de se joindre à lui, leur promettant de les stipendiér & de ne refuser ni secours, ni conseils à ceux qui entreroient avec lui dans la *Voie sacrée*. Ainsi, Urbain se vit dès-lors assuré de deux Chefs, l'un Ecclésiastique & l'autre Séculier, qu'on ne manqua pas dans le temps de comparer à Moïse & à Aaron.

Idem. Order. Vit.

Fin du Concile; autres dispositions relatives à la Croisade.

Pour ne point laisser son ouvrage imparfait, non-seulement le Pontife réitéra l'absolution générale qu'il avoit donnée à tous ceux qui prendroient part à l'expédition, leur accordant une indulgence pléniere, & déclarant qu'en considération des périls & des fatigues auxquels ils s'exposoient, elle leur tiendroit lieu de toutes les peines canoniques; mais pour empêcher que l'impulsion qu'il venoit de donner ne

se perdît, & que le mouvement imprimé ne vînt à cesser tout-à-coup, il ordonna que quiconque auroit pris la croix, seroit obligé d'accomplir son vœu, sous peine d'excommunication. On ajoute que ce fut dans les mêmes vues, & pour obtenir de Dieu de plus abondans secours, qu'il rendit général pour tous les Clercs, le petit Office de la Vierge, déjà introduit dans les Monasteres par Pierre Damien. Après toutes ces dispositions, Urbain termina enfin le Concile, renvoyant tous les Evêques faire dans leurs Dioceses ce qu'il venoit d'exécuter à Clermont, & se disposant lui-même à prêcher encore en France son expédition, avant de rentrer en Italie.

Ere Chrét. 1095. Hég. 488.

Order. Vit. Fleur. Hist. Eccl. Disc.

Le 28 Nov.

On ne sauroit croire l'effet prodigieux que produisirent & cette Assemblée & ses exhortations subséquentes, ainsi que celles des Evêques, de l'Hermite Pierre & de tous ceux qui s'étoient trouvés à Clermont. Comme il s'y étoit rencontré des hommes de presque toutes les contrées de l'Europe, la nouvelle des mesures qu'on y avoit prises fut bientôt divulguée. Il étoit naturel que des cœurs brûlés du zele

Prétendus prodiges qui suivent le Concile, & par lesquels Dieu se déclare en faveur de la Croisade.

Paul. Emil.

Ere Chrét. 1095. Hég. 488.

dont on venoit de les remplir, se hâtassent de le communiquer, & que la renommée portât promptement, de proche en proche, les détails d'une si étrange révolution. Mais dans ce siecle, on ne pouvoit se persuader que les effets eussent des causes naturelles : il fallut que ce qui devoit paroître un prodige pour des yeux peu clair-voyans, fût entremêlé de prodiges encore plus surnaturels.

Ere Chrét. 1095. Hég. 489.

Robert. Monach. Bald.

Sans réfléchir que depuis le Concile de Plaisance, ce qui pouvoit se passer à Clermont étoit prévu, qu'il étoit facile de deviner, à quelques jours près, que la guerre sainte y seroit résolue ; la superstition ou la fraude fit disparoître les intervalles. On publia que le même jour qu'Urbain avoit prêché la Croisade, la nouvelle s'en répandit & fut portée jusqu'en Orient. Ce ne fut pas le seul miracle dont on embellit cet événement. D'autres Auteurs rapportent, avec toute la naïveté de leur siecle, que Dieu daigna se déclarer, dans cette occasion, par les miracles les plus étonnans, pour allumer encore davantage le zele des Chrétiens, & les porter avec une nou-

velle ardeur à l'expédition. Les étoiles, dans tout l'univers, tomberent du firmament, mais en auſſi grand nombre & auſſi épaiſſes que la grêle dans un violent orage, & les flocons de neige pendant l'hiver le plus abondant en frimats. Quelque temps après, on vit une voie de feu tracer un long ſillon dans le Ciel, & une partie de l'Empirée parut toute de ſang. Enfin, on eut des ſonges, on raconta des révélations, preſque ſans nombre, qui toutes avoient pour objet la guerre ſainte. Un Prêtre, nommé Sugger, vit dans l'air deux Cavaliers qui ſe battoient, & dont l'un, armé d'une grande croix, reſta vainqueur de ſon ennemi; après un aſſez long combat. Quelques-uns appercevoient de même dans l'air des ſabres qui voltigeoient, des Villes qui s'élevoient. Une femme, après une groſſeſſe de deux ans, accoucha d'un enfant qui parloit, & qui avoit tous les membres, toutes les extrémités doubles: des agneaux vinrent au monde avec deux têtes, des poulains avec des dents auſſi longues que s'ils avoient eu cinq ou ſix ans. Enfin, on vit toutes

Ere Chrét. 1095. Hég. 489.

Glab. Order. Vit. Muſ. Ital. Chron. Urſp. Ekkeh. Abb.

Chron. Urſp. Ekkeh. libel.

Ere Chrét. 1095. Hég. 489. ces absurdités que les Historiens du siecle d'Auguste rapportent avec la plus humiliante crédulité, & qui par conséquent doivent peu étonner dans ceux du onzieme siecle.

'Alex. L. 10. Mais ce qui doit surprendre, c'est que ce ne sont pas les Croisés & les Latins seuls qui se sont plus à nous les transmettre. Les Grecs semblent avoir voulu renchérir sur eux. La premiere armée des Croisés avoit été précédée en Orient par une espece d'inondation de sauterelles, dont les ravages, contre la coutume, se firent sentir aux vignes plus encore qu'aux bleds. Rien n'étoit moins étonnant que cette excessive population d'insectes, dont l'Histoire fournit plus d'un exemple, sans qu'on ait remonté à des causes surnaturelles, pour expliquer comment ils ont pullulé. Mais avec le penchant que les Grecs avoient à la superstition, il falloit bien que celle-ci présageât quelque chose, d'autant mieux que, si on les en croit, chaque troupe des premiers Croisés qui passa en Orient, fut précédée de nuées épaisses de ces insectes; d'où ils prirent le nom de Précurseurs des Francs.

Les Devins furent donc consultés, & ils trouverent que les sauterelles préságeoient, que les armes des Francs épargneroient les Chrétiens, & se tourneroient tout entieres contre les Infideles. Si l'on demande pourquoi; c'est que les vignes désignent ces derniers, livrés à tous les excès du vin, au lieu que le bled, nourriture sobre, est la figure des Chrétiens. Ces extravagantes imaginations étoient dignes du Peuple où couroit une prophétie relative aux Croisades, & qui mérite de trouver ici sa place. La mere d'Alexis passoit pour une grande Magicienne, & elle avoit prédit à son fils qu'un François lui arracheroit le trône & la vie. Cet oracle ne contribua pas peu à épouvanter le Prince Grec, sur les expéditions des Croisés, sur-tout quand il vit parmi eux Bohémond, qui lui avoit déjà donné tant d'alarmes, & qui, tirant son origine de Normandie, pouvoit être regardé comme François. On sera d'autant moins surpris qu'Alexis ajoutât foi à cette prédiction de sa mere, & qu'elle influât sur sa conduite avec les Croisés, que dans le cours de son regne, il parut

Ere Chrét. 1095.
Hég. 489.

Guil. Alb.

Ere Chrét. 1095. Hég. 489.

souvent susceptible des petitesses de la plus imbécille superstition. Par exemple, il s'imaginoit que Dieu s'abaissoit à lui déclarer quel temps étoit plus propre au carnage, & quand il pouvoit plus ou moins répandre du sang. Dans une de ses guerres avec les Comanes, un jour que toute son armée & son Conseil étoient d'avis de livrer une bataille; comme ce n'étoit pas apparemment le sien, il en remit la décision au Ciel. Etant entré vers le soir dans la grande Eglise, il écrivit sur deux tablettes différentes, deux questions, l'une pour savoir s'il falloit attaquer les ennemis, l'autre pour le contraire. Il les remit au Coriphée, qui les plaça sur l'autel, pendant que lui-même passoit la nuit à prier & à chanter des Pseaumes. Au point du jour, le Coriphée ayant repris les tablettes, & lu qu'elles ordonnoient l'attaque, Alexis, sur cet oracle, où l'on voit les cérémonies de la Religion païenne, adaptées à une Religion toute divine, se détermina à livrer un combat, dont à la vérité il sortit vainqueur, sans doute parce qu'il avoit été précédemment seul de son avis.

Alex.

Si ce n'est qu'avec les yeux de la plus hardie incrédulité qu'on doit regarder de pareils faits ; il en est une foule d'autres, consignés de même dans les monumens qui nous servent de matériaux, lesquels d'abord semblent porter avec eux le même caractere de réprobation, mais qui cependant ne sont pas également à rejeter. De ce nombre est l'espece de fureur épidémique, qui se répandit dans toute l'Europe, & particuliérement en France, après le Concile & la divulgation des prétendus miracles, qui l'avoient suivi. Dans le plus court intervalle, tous les habits furent chargés de croix ; chacun s'exhortoit mutuellement à s'en revêtir, dans les rues, dans les carrefours, dans les places publiques. Ceux qui se refusoient à ces exhortatious, étoient couverts d'opprobres & d'infamie ; on insultoit à leur inhumanité, à la dureté de leur cœur, à leur lâcheté, à leur irréligion. Ceux, au contraire, qui se laissoient entraîner au mouvement général, étoient loués, exaltés, applaudis, regardés comme des hommes privilégiés, auxquels Dieu avoit remis le

Ere Chrét. 1095. Hég. 489.

Origine des mots *Croisés* & *Croisades*. Maniere dont on portoit la Croix.

Baldr.

Ere Chrét. 1095. Hég. 489.

soin de sa vengeance. Comme on n'entendoit que ces mots, puisés dans l'Ecriture, mais adaptés, selon l'esprit du temps, à une circonstance à laquelle ils convenoient peu, retentir dans toute l'Europe : *celui qui ne porte pas sa croix & ne vient pas après moi, n'est pas digne de moi ;* chacun arboroit ce signe, ou dans l'intention d'accomplir le vœu qui y étoit attaché, ou simplement par vanité, pour être comme tout le monde, & pour s'attirer l'espece de respect, que, dans ce premier moment de ferveur, on portoit à ceux qui en étoient décorés.

Idem. Rob. Mon. Guill. Tyr.

Cette marque devint un caractere si distinctif, que ceux qui la portoient, ainsi que leurs expéditions, en retinrent le nom : les uns s'appellerent *Croisés*, les autres furent nommées *Croisades*, comme elles le sont encore à présent, & comme nous les désignerons désormais. Pour ne pas revenir sur cet objet, il est bon de remarquer ici, & la matiere dont étoient formées ces croix, & la maniere dont on les recevoit. Elles étoient de drap ou d'étoffe, & quelquefois même de

Chron. Ursp.

soie

soie de couleur rouge, du moins dans la premiere Croisade. Par la suite, on n'affecta pas cette seule couleur, & dans la quatrième, pendant que les François de la suite de Philippe-Auguste la conservèrent, les Anglois de Richard en porterent de blanches, & Philippe & ses Flamands de vertes. Cette croix, un peu relevée en bosse, afin qu'elle parût davantage, se cousoit sur l'épaule droite de l'habit ou du manteau, ou même s'appliquoit sur le front du casque, après avoir été bénie par le Pape ou d'autres Prélats, avec des prieres & des cérémonies dont les formules existent encore dans le Rituel romain. Au retour on détachoit cette marque de dessus l'épaule, & on l'attachoit sur le dos, ou on la portoit au cou.

Ere Chrét. 1095. Hég. 489.

Rob. Mon. Montfauc. Mon. de la Monarch. Du C. Glos. Differt. sur Joinv.

C'étoit trop peu pour un pareil siecle, & il eût été bien étonnant qu'on eût gardé à cet égard une modération qu'on ne gardoit sur rien. Le fanatisme ne pouvant se satisfaire d'un signe qui périssoit avec les vêtemens sur lesquels il étoit appliqué, chercha à le rendre plus durable. On vit beaucoup de Croisés qui se l'imprimerent sur le

Prétendus stigmates que la Croisade fit imaginer ; fourberies à ce sujet.

Baldric. Ekkeh. Lib. Vincent. Bellov.

corps avec un fer chaud. Un grand nombre de Croisés, & sur-tout des femmes, pour obtenir sans doute plus facilement de leurs maris, ou de ceux auxquels elles étoient soumises, la permission d'entreprendre le voyage, ne se contenterent pas de publier que Charlemagne étoit ressuscité, & leur avoit apparu pour les engager à prendre part à l'entreprise; ils voulurent persuader qu'ils y étoient appellés de Dieu par des voies extraordinaires: Avec quelques liqueurs, dont la fourberie a su dans tous les temps imaginer la composition, ils se firent sur la chair des plaies, en forme de croix, telles que celles qu'on portoit sur l'habit, trouvant le moyen de les entretenir toujours saines & vermeilles, & faisant courir le bruit que Dieu les leur avoit imprimées lui-même. On cite même un Moine, qui, avec ce stratagême, parvint à une fortune étonnante. Il vouloit être de la premiere expédition & la faire commodément; comme il n'étoit pas en état de subvenir aux frais qu'elle entraînoit, il se fit une large incision sur le front, en forme de croix, & il eut soin de

Ere Chrét. 1095. Még. 489.

Ekkeh. Lib. Chron. Ursp.

Guib. Abb.

l'entretenir avec des sucs préparés. Cette précaution, & celle qu'il y joignit, de répandre qu'un Ange lui avoit imprimé ce signe dans une vision, lui procurerent durant la route, & pendant la guerre, tous les secours qu'il pouvoit desirer ; & même, après la prise de Jérusalem, on le fit Abbé du Monastere de Sainte-Marie, dans la vallée de Josaphat, &, dans la suite, Archevêque de Césarée, en Palestine. Cet exemple n'est peut-être pas encore aussi remarquable qu'un autre, consigné dans un des Historiens des Croisades. Un vaisseau, chargé de Croisés, ayant péri sur la côte de Brindes, tous les corps des Naufragés que les flots amenerent sur le rivage, parurent avec une croix, empreinte sur la chair, à l'endroit même où, pendant leur vie, ils l'avoient portée sur leurs habits. On ne manqua pas de prétendre que c'étoit Dieu lui-même qui la leur avoit miraculeusement imprimée, sans réfléchir à l'absurdité qui se trouvoit à supposer, que la Divinité se choisît des victimes parmi ceux qu'elle se feroit

Ere Chrét. 1095. Hég. 489.

Fulch. Carn.

Ere Chrét. 1095. Hég. 489.

plue à honorer d'une semblable sauve-garde.

Empressement général à prendre la Croix.

Cette fourberie & la multitude de ceux qui la mirent en usage, prouvent peut-être encore mieux que tout ce qu'on pourroit dire, l'empressement général avec lequel chacun prit la croix. Jamais l'esprit humain, qui a donné tant d'exemples de foiblesse & de superstition, n'en a laissé un aussi étonnant; ce fut un mouvement, une agitation, dont les fastes de l'Histoire n'avoient jusqu'alors aucun modele. Dès que la résolution du Concile fut divulguée, & que les Evêques furent de retour dans leurs Dioceses, ils ne cesserent de bénir des croix pour la foule de ceux qui demandoient à

Guill. Tyr.

en être décorés. Ce n'étoient point les Princes, les Seigneurs, les Gentilshommes, les Bourgeois, les Paysans, qui brûloient seuls de passer en Asie, comme l'unique route qui pût les conduire au Ciel: c'étoit le sexe le plus foible, qu'on voyoit se préparer avec le plus d'enthousiasme & d'emportement; c'étoient les femmes, les enfans, qui soupiroient le plus vivement après

le moment du départ, qui le hâtoient par leurs vœux, qui accouroient en troupes auprès des Seigneurs Croisés, pour les prier de les mettre de leur suite, avec promesse de les servir & de leur obéir pendant l'expédition. Nul lien ne retenoit : femmes, enfans, maris, amans, peres, meres, on quittoit tout, on abjuroit tout avec joie : tous les intérêts étoient sacrifiés, toutes les réclamations du sang, de la tendresse conjugale, de l'amour, de l'amitié étoient rejetées ; tous les sentimens tendres étouffés. Le Seigneur entraînoit son Vassal, l'ami son ami, l'époux son épouse, l'amant son amante, le pere son fils. S'ils ne pouvoient s'en faire suivre, si la commotion générale n'étoit pas assez forte pour les ébranler ; ils plaignoient leur foiblesse, ils pleuroient la dureté de leur cœurs, ils insultoient à leur lâcheté, & brisoient avec joie des nœuds que jusqu'alors ils avoient cru indestructibles. Les Voleurs, les Scélérats mêmes les plus endurcis, vouloient partager l'honneur & le mérite de la sainte expédition. Ils confessoient leurs forfaits, & croyoient les expier en

Ere Chrét. 1095. Hég. 489.

Guib. Abb. Fulch. Carn. Order. Vita. Guil. Malm.

Ere Chrét. 1095. Hég. 489.

prenant la croix & en accomplissant le vœu. Ceux-ci s'y engageoient pour ne pas rester seuls & ne pas abandonner ou un ami, ou un parent, ou un patron chéri ; ceux-là, dans la crainte d'être déshonorés & de passer pour lâches ; les uns par curiosité, par légéreté, par amour de la nouveauté, par ostentation, & pour pouvoir dans la suite parler de ces pays lointains ; les autres, pour se soustraire aux poursuites de leurs créanciers ; quelques-uns pour pouvoir plus librement, sous les apparences de la piété, se livrer à tous les excès du libertinage ; quelques autres pour se décharger pendant quelque temps du poids de leurs chaînes, & respirer dans la licence des camps un air de liberté ; le plus grand nombre dans l'espoir d'une fortune meilleure, en s'enrichissant des dépouilles, ou de leurs ennemis, ou de leurs compagnons de voyage. La manie se répandit jusques dans les Cloîtres & les Hermitages : les Moines, les Reclus, brisant les portes de leur prison, vinrent augmenter la foule, ainsi qu'une quantité prodigieuse d'Ecclésiastiques séculiers de tous rangs, les uns par

Baldric.

dévotion, les autres, & en plus grand nombre, par libertinage. Il leur étoit défendu de concourir à l'entreprise, qu'avec la permission de leurs Abbés ou de leurs Evêques : la plupart se dispenserent de la prendre, &, dans la suite, on fut obligé de la leur donner à tous indifféremment, afin de laisser au moins une apparence de pourvoir à la Regle. Leur concours ne doit pas étonner, puisque les Religieuses mêmes les imiterent ; on en vit un grand nombre briser aussi leurs clôtures, & quelques-unes, comme nous le rapporterons, eurent des aventures qui s'accommodoient bien mal avec leurs vœux.

Ç'auroit été un singulier spectacle pour les yeux d'un Philosophe, si le onzieme siecle eût été capable d'en produire, que cet amas confus qui s'amonceloit chaque jour, comme la pelotte de neige qui descend des montagnes, où tous les rangs, tous les sexes, toutes les passions étoient mêlées, où la débauche s'associoit avec la piété, les plus sacrés ministeres avec les plus abjectes professions, la plus pure noblesse avec la plus vile ca-

Ere Chrét. 1095. Hég. 489.

naille ; où le casque étoit confondu avec le froc, l'encensoir avec la lance, les fuseaux avec les massues, les haires, les disciplines avec les fleches & les épées ; où l'on voyoit à côté d'un Prêtre, ou d'un Moine, une femme sans pudeur, quitter ses habillemens pour se couvrir de fer, & être tour à tour prête à combattre où à se prostituer. Mais si cet assemblage bisarre & disparate sembloit fait plutôt encore pour inspirer la pitié que tout autre sentiment sur la foiblesse humaine & les monstres qu'elle est quelquefois capable d'enfanter ; ç'auroit été avec des regards bien plus tristes encore qu'on auroit envisagé les diverses scenes dont cette folie fut accompagnée.

Berth. de Const.

Les Croisés vendent leurs biens à vil prix, pour fournir aux frais de l'expédition

Les plus stupides mêmes sentoient que, dans le long trajet qu'ils alloient faire, quelque confiance qu'ils eussent en la protection de Dieu, au nom duquel ils croyoient marcher, il étoit nécessaire de pourvoir à des besoins qui, se renouvellant chaque jour, n'attendroient pas, pour être satisfaits, les opulentes dépouilles qu'ils dévoroient en idée. Dans l'ardeur générale dont

chacun brûloit, tous ceux qui se disposoient au voyage, ne pouvant emporter les vivres & le bagage nécessaires, étoient obligés de convertir en argent ce qu'ils possédoient; mais ce signe représentatif des richesses, étant alors extrêmement rare, le devenoit encore davantage par les circonstances; le desir étant le même, & tous ayant par conséquent un égal besoin. Ceux qui étoient assez sages pour rester, ou assez heureux pour y être forcés par quelqu'empêchement, étoient les seuls qui, parmi tant de vendeurs, pussent devenir acheteurs; & l'on sent combien le défaut de concurrens dut avilir les prix dans tous les contrats. Aussi voit-on que, parmi toutes les ventes qui se firent, il n'y eut guere d'acheteurs que des Princes & des Ecclésiastiques, c'est-à-dire, ceux qui avoient le plus d'intérêt à ne point imiter la foule générale, & le plus de moyens pour en profiter.

Ere Chrét. 1095. Hég. 489.

Ainsi, le Roi de France acheta d'Eudes Arpin la Vicomté de Bourges, soixante mille écus; &, par une des Loix absurdes de la féodalité, Philippe fut, dit-on, obligé d'en rendre hom- *Abr. Chron. par le Prés. Hén.*

Ere Chrét. 1095. Hég. 489.

mage au Comte de Sancerre, dont la Vicomté relevoit en partie, & de devenir par-là Vassal de son Vassal. En même temps & par la même occasion, il en acquéroit une autre qui auroit dû le faire trembler, dans la personne du Roi d'Angleterre. Robert, son frere, mettoit en gage près de lui son Duché de Normandie pour cinq ans, moyennant dix mille marcs que l'avare Guillaume lui prêtoit, mais qu'il n'eut garde de tirer de ses coffres. Pour faire ce prêt, il imposa une taxe générale sur tout son Royaume, & particuliérement sur les Ecclésiastiques, qu'il n'aimoit point & qu'il écrasa : les Evêques, les Abbés & les Abbesses furent obligés de vendre les ornemens de leurs Eglises; & dans cette extorsion générale, les Comtes, les Barons & les autres grands Vassaux, sous prétexte de fournir aux besoins du Roi, dépouillerent presqu'entiérement leurs Serfs, & les réduisirent à la plus déplorable indigence.

Ord. Vit.

Sim. Dunelm. Hist. Radulph. de Dicet. Joan. Brompton.

Baudouin vendit de même à l'Evêque de Liége une Ville de son Comté de Hainaut. Celui de Verdun, Richer, acheta du fameux Godefroi, Stenai &

toutes ses dépendances, & de Baudouin, frere de Godefroi, le reste du Comté. On a prétendu que ce dernier avoit aussi vendu la Principauté de Bouillon à Aubert, Evêque de Liége, quatre mille marcs d'argent & une livre d'or. Il paroît que c'est une erreur; puisque cette Principauté appartenoit à Ide sa mere, qui lui survécut; & ses deux freres, Eustache & Baudouin, devoient y avoir autant de droit que lui. Mais il ne seroit pas impossible qu'il eût emprunté de l'Evêque & du Chapitre de Liége, sur ce qui devoit lui revenir de cette Principauté. C'est ce qui paroît assez probable, par les clauses mêmes de la vente qu'on suppose : il y est dit, que si, dans un temps prescrit, lui ou ses héritiers désignés, qui ne pouvoient être que ses freres, ne remboursoient pas la somme, la Seigneurie tomberoit à perpétuité à l'Evêque & à ses successeurs.

[redacted]
Ere Chrét. 1095.
Hég. 489.

Chron. Leodiens. Wassamb.

Du C. not. in Alex.

Ce qu'il y a de bien certain, c'est que ces exemples, qu'on cite parmi une foule d'autres plus obscurs, furent imités par la Noblesse & par le Peuple. Les uns faisant le voyage à leurs

Ere Chrét. 1095. Hég. 489.

frais, ou servant d'Ecuyers à des Gentilshommes plus riches; les autres se mettant, ou comme Fantassins, ou comme Gendarmes, au service des Chevaliers les plus distingués, avoient tous un égal intérêt, malgré le secours de ceux auxquels ils s'attachoient, à pourvoir à une foule de besoins qu'on ne s'engageoit pas de satisfaire. Ainsi de tous côtés il se faisoit des ventes & des achats. Les Seigneurs Châtelains vendoient ou engageoient leurs Châteaux ou leurs Terres; les Bourgeois & les Paysans se défaisoient de même à vil prix de ce qu'ils tenoient, ou de leurs peres, ou de leur industrie, ou de leur pécule. Villes, champs, prés, chaumieres, tout passoit en des mains avides ou étrangeres; & on eût dit, à voir l'ardeur avec laquelle chacun se dépouilloit, lui & sa famille, qu'il s'agissoit de payer une rançon, & que les vendeurs étoient détenus dans les fers de la plus dure captivité (1).

Guib. Abb.

(1) Au retour de l'expédition, il y eut un grand nombre de Seigneurs qui, pour récompenser leurs Vassaux des services qu'ils leur avoient rendus, leur

Ere Chrét. 1095. Hég. 489.

Les années précédentes, où la disette avoit forcé à la plus rigoureuse parcimonie, où l'avarice, de concert avec la prévoyance, avoit porté tous les commestibles à la plus horrible cherté; tandis que les pauvres furent réduits aux plus viles & aux plus dangereuses nourritures, à peine les riches avoient-ils trouvé à se substanter: mais alors la révolution dans les esprits, en occasionnant une toute extraordinaire dans le peu de commerce qui se faisoit, les choses changerent absolument de face. Comme on ne pouvoit emporter avec soi des provisions, & qu'on étoit contraint de les exposer en vente, dans la crainte qu'avoit le vendeur d'être des derniers à partir; c'étoit toujours l'acheteur plutôt que lui, qui en fixoit le prix. Ainsi, la disette même amenant une

abandonnerent des terres. Parmi une foule d'actes qu'on pourroit citer, on ne rappellera que celui de Giraud & Giraudet Adhémars de Monteil, qui, pour dédommager quelques-uns de leurs Vassaux qui les avoient suivis, eux & leur frere l'Evêque du Puy, leur accorderent plusieurs fiefs, par un acte dressé l'année même de la prise de Jérusalem. (*Voyez Preuves des Recherch. concernant Raymond Dupuy. Continuat. des Mém. de Salengre, t. 6, p. 180.*)

Ere Chrét. 1095. Hég. 489.

espece d'abondance, on remarqua, comme une chose presqu'incroyable, que sept moutons ne se vendoient que cinq deniers : les deux extrêmes régnant presqu'en même temps, on vit d'un côté des achats excessivement chers, & de l'autre, des ventes au plus vil prix; les uns de tout ce qui étoit nécessaire pour le voyage, les autres, de tout ce dont on ne pouvoit se faire suivre.

Guib. Abb. Ekkeh. Lib.

Cette espece de folie excitoit la risée des plus sages; ils insultoient à la crédulité, qui faisoit préférer l'incertain au certain, l'espoir d'une fortune imaginaire dans une contrée lointaine, à des établissemens solides dans sa patrie : mais la contagion les gagnoit bientôt eux-mêmes; & tel qui la veille avoit ri de voir son voisin se dépouiller à vil prix de son bien, devenoit le lendemain, à son tour, l'objet des sarcasmes & des railleries qu'il avoit prodiguées, en se défaisant de tous ses héritages à un prix plus vil encore, & dans la même intention. Ceux qui n'avoient point de fonds, vendoient leurs plus riches habits, les nippes les plus précieuses

de leurs femmes, leurs bagues, leurs joyaux ; & loin de trouver en elles aucune contradiction, pour un dépouillement aussi extraordinaire que les circonstances qui y donnoient lieu, elles étoient les premieres à solliciter ces ventes, ou à les faire elles-mêmes pour se procurer les sommes nécessaires. Il y eut plus, & c'est peut-être ce qui marque plus fortement l'aliénation générale des esprits : la plupart des Princes de l'Europe, ceux mêmes qui ne prenoient point de part à l'expédition, de même que les grands Vassaux qui s'y préparoient, donnerent la liberté aux prisonniers detenus pour dettes dans les cachots : quelques-uns de ceux que d'autres délits plus considérables contre la société, mais qui toutefois ne méritoient pas la mort, avoient fait condamner aux mêmes peines, obtenoient également la même grace ; & tous, passant dans les troupes que levoient les riches, y trouvoient des armes, des habillemens, de la nourriture, avec une promesse solemnelle de fournir aux frais de leur voyage & de l'expédition.

Guill. Aub.
Paul. Emil.

Ere Chrét. 1096. Hég. 490.

Départ des Croisés pour les différens rendez-vous qu'ils s'étoient fixés.

Ce fut dans ces préparatifs que s'écoula l'hiver, chacun s'adressant à ses amis pour se les associer durant la route, prenant jours & lieux avec eux pour le départ, s'exhortant mutuellement à ne pas manquer au rendez-vous, & s'écrivant réciproquement des Lettres pour hâter les apprêts, pour s'accuser de lenteur ou d'impatience. Dès que les premiers beaux jours du Printemps parurent, & que la nature commença à se réveiller, l'agitation générale, qui s'étoit concentrée pendant l'hiver dans le particulier, parut se ranimer aussi, & se déploya dans le public avec une espece de fureur. La surface de l'Europe présenta une perspective qui dut l'étonner elle-même, & une multitude de scenes, dont la diversité ne pouvoit être un spectacle que pour la postérité, puisqu'alors il n'y avoit que des acteurs, & presque nuls spectateurs.

Guill. Tyr.

Ici, c'étoient les Chefs qui, devant suivre des routes différentes, après avoir pris conseil entr'eux, s'arrachoient avec peine des bras les uns

des autres, en se disant le dernier adieu : là, c'étoit une mere qui donnoit le dernier baiser à son fils, une fille à son pere, une sœur à son frere, une épouse à son mari, l'accompagnant le plus loin qu'il lui étoit possible, portant dans ses bras les autres gages de sa tendresse, versant des torrens de larmes, s'épanchant dans les adieux les plus touchans, & le suivant des yeux aussi long-temps que ses regards pouvoient servir son amour. Quelquefois la douleur étoit muette, d'autres fois elle se soulageoit par des pleurs, par des soupirs, par des sanglots ; mais par-tout elle n'étoit que pour ceux qui restoient.

Ere Chrét. 1096. Hég. 490.

D'un côté, c'étoit une épouse qui fixoit en pleurant le retour de son époux, lui faisoit promettre que dans trois ans, au plus tard, il viendroit la rejoindre, & laissoit amuser sa douleur par des sermens, que scelloient les plus tendres baisers : de l'autre, s'offroit un spectacle tout différent ; une femme, peu rassurée par ces mêmes sermens, craignant de ne plus revoir son mari, se livroit aux transports du plus violent désespoir, s'ar-

Fulch. Carn.

Ere Chrét. 1096. Rég. 490.

rachoit les cheveux, se meurtrissoit le sein, se rouloit par terre, tandis que l'objet de tant d'attachement, renfermant sa douleur en lui-même, affectoit une fermeté que son cœur démentoit, & s'empressoit de la quitter, pour se livrer, sans combats, à toutes les illusions dont le berçoit l'espérance : plus loin, on en voyoit une autre, qui mettoit en usage tout ce que l'affection conjugale a de tendresse, prodiguant, mais en vain, à son époux les plus séduisantes caresses, y mêlant celles de ses enfans, l'entourant de leurs bras innocens, & le conjurant de ne pas abandonner dans un âge si tendre, des infortunés qui sembloient, par leurs cris & par leurs larmes, sentir déjà leur malheur.

Baldr.

Ailleurs, la superstition étouffant la nature, donnoit des scenes d'un autre genre. C'étoient des peres qui conduisoient, d'un œil sec, leurs fils aux lieux du rendez-vous, des femmes, ou qui se réjouissoient à la vue du prochain départ de leurs maris, ou qui s'affligeoient parce qu'ils ne vouloient pas partager l'honneur de l'expédition : c'étoient des Gentilshommes qui, brûlant de

l'ardeur féroce, dont ils étoient redevables à leur éducation ou aux circonstances, ne roulant que des projets de sang, étouffant tout sentiment tendre, pour ne se livrer qu'à des idées guerrieres, quittoient impitoyablement d'aimables & de jeunes épouses, qui avoient à peine goûté avec eux les prémices d'une union récemment contractée; c'en étoient d'autres, qui, pleins encore des plus douces flammes de l'amour, ou déchirés par les plus cruels soupçons de la jalousie, les entraînoient sur leurs pas, & les forçoient à partager les fatigues de la nouvelle carriere qu'ils alloient courir.

Ere Chrét. 1096. Hég. 490.

D'autres conditions offroient d'autres objets à la curiosité : on voyoit des Paysans, placés sur de mauvais charriots avec leurs femmes, leurs enfans, leur bagage, & conduits par des bœufs ferrés, gagner ainsi à pas lents les lieux du rendez-vous, tous si remplis du même zele, qu'on entendoit souvent les petits Villageois, à l'aspect du premier Château, qui se présentoit sur la route, demander à leurs meres avec inquiétude ou avec joie, si ce n'étoit pas là Jérusalem ?

Singuliers spectacles qu'ils présentoient.

Guib. Abb.

Ere Chrét. 1096. Hég. 490. *Mus. Ital.*

Dans les rues, dans les chemins, près des Villes, près des forteresses, dans les plaines, sur les montagnes, par-tout s'élevoient des pavillons & des tentes, par-tout se présentoit un appareil de guerre. De tous côtés, toutes les routes de l'Europe étoient couvertes de Guerriers, de tous les rangs, de tous les âges, même de tous les sexes, allant, venant, se choquant, les uns à pied, les autres à cheval, ceux-ci dans des voitures, ceux-là côtoyant les rivages dans des barques, tous portant sur leurs épaules le signe distinctif de leur expédition, tous également joyeux, & aussi satisfaits, après une marche longue & pénible, que s'ils n'eussent fait que quitter leurs maisons. Ils s'exhortoient mutuellement à achever la sainte entreprise; ils faisoient retentir les airs de leur cri de guerre; ils répétoient à l'envi : *Dieu le veut, Dieu le veut;* & par cet accord si unanime, par la gaieté qui respiroit dans tous leurs mouvemens, ils inspiroient à ceux qui les voyoient, le desir de les suivre; ils grossissoient, par un attrait presqu'irrésistible, leur troupe, de quiconque avoit le malheur de les

rencontrer. Dans cette foule on entendoit des Musiciens, & même des Histrions de toutes les especes ; le son des instrumens de guerre, mêlé au son des instrumens du Hameau ; la trompette ou le clairon du Héros, à la flûte ou au chalumeau du Berger. On y voyoit toutes les armes que l'art de la défense ou de l'attaque avoit mises dès-lors en usage ; les lances, les épées, les poignards, les casques, les boucliers, les arcs, les javelots, les frondes, les balles qu'elles devoient lancer ; ajoutons même, puisque nous peignons les mœurs, que parmi ces armes, nos anciens Historiens comptent des vases remplis de vinaigre, soit que cette liqueur ne fût destinée qu'à servir de rafraîchissement, avec de l'eau, soit qu'on se proposât d'en faire l'usage qu'en fit, dit-on, Annibal pour traverser les Alpes, & de s'en servir à ouvrir des routes impraticables, si toutefois, comme on en peut douter, le fait est possible.

Ce n'étoit là que le spectacle qu'offroit la foule obscure & sans nom ; celui des Grands avoit quelque chose de plus imposant & de plus magnifi-

Ere Chrét. 1096. Hég. 490.

Ibid.

[redacted] que. Ils se plaisoient à étaler dans ce voyage tout ce que le luxe du temps permettoit à l'orgueil. L'or brilloit de toutes parts dans leurs tentes & leurs pavillons. Leurs lits étoient couverts des tissus les plus précieux, soit pour la matiere, soit pour la broderie ; &, si l'on en croit l'Auteur contemporain dont nous tirons la plupart de ces faits, il étoit aussi ordinaire de voir des tas d'argent monnoyés ou en barres sous ces lits, qu'il l'est à la campagne de voir des amas de bois sous ceux de nos Paysans. Comme ils ne prétendoient perdre aucune des commodités qu'ils quittoient, & qu'ils vouloient retrouver leurs Domaines par-tout où ils s'arrêtoient ; ces Seigneurs conduisoient avec eux leurs équipages de chasse & de pêche, des barques & des filets, avec lesquels ils épuisoient les rivieres, & des faucons ou autres oiseaux de proie, qu'ils tenoient sur le poing, pour dépeupler dans leur route les plaines & les airs.

Ere Chrét. 1096. Hég. 490.

Ibid.

Ainsi, le concours étoit aussi brillant que général ; tout le monde le grossissoit, tout le monde s'empressoit à prendre part à une entreprise sur la

Examen de cette question : *La guerre qu'entreprenoient*

légitimité de laquelle il ne s'élevoit pas le moindre doute, pas le plus léger scrupule. *Aussi*, a dit un Auteur célebre, & d'après lui la foule des Ecrivains modernes, *je ne vois pas que l'on ait mis alors en question si cette guerre étoit juste : tous les Chrétiens d'Orient & d'Occident le supposoient également.* Ce même Philosophe établit ensuite le principe le plus incontestable, & prouve que la différence de Religion n'est pas une cause suffisante de guerre. Nous sommes loin de vouloir ruiner ces maximes, que nous retrouvons nous-mêmes au fond de notre cœur ; mais nous ne pouvons en cette occasion taire la vérité, ni dissimuler les motifs qui pouvoient justifier les Croisés, à leurs propres yeux, & qui peut-être doivent leur faire trouver grace devant la postérité.

Ere Chrét. 1096. Hég. 490.

les Croisés étoit-elle juste?

Fleury, 6e. Disc.

D'abord il paroît, & la multiplicité ainsi que la continuité des guerres qui se sont élevées depuis que l'homme est en société, ne le prouve que trop ; que la derniere question qu'on se fait, lorsqu'on les entreprend, est pour savoir si elles sont justes. Ensuite

Ere Chrét. 1096. Hég. 490.

les Croisés, abstraction faite de toute différence de Religion, & de la profanation des lieux saints par les Infideles, pouvoient se croire très-bien fondés à secourir l'Empereur de Constantinople, qui les appelloit lui-même depuis long-temps à la défense de son pays. Enfin, ces Turcs, qui le dévastoient, n'étoient que des hordes de brigands, auxquels sans doute on n'osera pas supposer quelque droit sur l'Empire. D'ailleurs, ce que les Chrétiens alloient tenter sur les Musulmans, n'étoit qu'une espece de représailles, tardives, il est vrai, aux yeux de la raison, mais qui ne se prescrivent jamais à ceux du préjugé. Nous avons vu les succès des Mahométans sous le Califat d'Omar & de ses successeurs, qui, en donnant à leur entreprise le nom de guerre sainte, avoient certainement bien laissé aux Croisés le droit de décorer la leur du même titre. Ce n'étoit donc ici qu'une répétition de ce qu'on avoit vu près de cinq siecles auparavant; & si les Infideles avoient à se plaindre, il faut avouer qu'après avoir envahi & l'Asie & l'Afrique, & une partie de l'Europe, ils ne devoient

voient s'en prendre qu'à eux-mêmes d'avoir donné les premiers ce dangereux exemple, où des forcenés, sous le nom de Religion, ne satisfaisant que leur ambition, s'acharnent impitoyablement sur leurs semblables, &, sous prétexte de charité, ne leur prêchent le salut que le poignard à la main (1).

Ere Chrét. 1096. Hég. 490.

Concluons de toutes ces considérations, que ce n'est peut-être pas sur la légitimité de leur expédition qu'il faut accuser les Croisés, mais sur la maniere dont ils l'exécuterent, sur les atrocités dont ils la souillerent, sur les mauvaises mesures qu'ils pri-

(1) Il est bon de remarquer que les Turcs ne se sont pas corrigés de ce fanatisme : dès qu'ils préparent une guerre contre les Chrétiens, ils en font une guerre de Religion : des Hérauts vont annonçant la levée des troupes dans toutes les villes de l'Empire, & publient, *Que les vrais Croyans destinés à la guerre sainte, aient à se tenir prêts pour la Lune suivante, afin de se mettre en campagne pour aller faire la guerre aux Infideles, aux Chrétiens, ennemis jurés de leur fidelle Religion ; que chacun des Soldats prenne courage, parce que Dieu & Mahomet leur promettent une grande récompense, & qu'ils doivent gagner dans cette guerre beaucoup d'or, de joyaux & de belles esclaves.* Telle fut la proclamation qu'entendit Paul Lucas, dans les villes de l'Asie mineure, lors de la guerre, qui valut aux Turcs la conquête de la Morée. (*Paul Luc. t. I, p. 294.*)

rent, & sur-tout sur la mauvaise politique, qui les fit courir comme des insensés, & se mêler à des querelles qui leur étoient étrangeres, dans des pays lointains, où il étoit presqu'impossible qu'ils ne fussent écrasés : à tous ces égards, nous allons voir qu'on ne peut trop leur prodiguer les reproches.

Ere Chrét. 1096. Hég. 490.

Les Croisés se partagent en différentes troupes : Pierre l'Hermite divise aussi la sienne.

Dans ces flots nombreux qui s'amoncéloient chaque jour, & que leur multitude a fait comparer à ceux de la mer ou à ses sables, on ne comptoit pas simplement une tourbe grossiere, qui, n'éprouvant de sensation que celle du moment, ne pouvoit avoir aucune espece de prévoyance; aussi n'étoit-ce pas d'elle qu'il falloit s'en promettre : mais tout ce que l'Europe avoit de distingué, excepté les Souverains, partageant la manie générale; il semble que ces Guerriers devoient du moins être éclairés pour les autres, & mieux combiner leurs mesures, que ce ramas d'insensés qui marchoient à leur suite. D'abord, en effet, ils parurent sentir une partie des difficultés qu'ils auroient à surmonter, & prévoir la famine qui s'attacheroit à leurs pas, si, dans la route, ils ne faisoient qu'un corps.

Albert. Acq.

En conséquence ils résolurent entr'eux de prendre des chemins différens, en donnant, pour lieu du rendez-vous général, les environs de Constantinople. Ces dispositions étoient sages ; mais ils les gâterent aussi-tôt par une autre, qui peut-être fut la source de tous leurs malheurs, en suscitant contr'eux une haine universelle. Ere Chrét. 1096. Hég. 490.

Parmi les différens Emissaires qui, depuis le Concile de Clermont, s'étoient répandus dans les Provinces, pour y séconder les paroles d'Urbain, on se doute bien que Pierre l'Hermite ne fut pas un des moins ardens. On prétend même qu'il passa en Angleterre, pour y prêcher l'expédition, sans cependant y faire un grand fruit. Ce qu'il y a de certain, c'est que, dans ces courses, soit en France, soit en Allemagne, il avoit ramassé à sa suite tout ce que les différentes Provinces de ces contrées pouvoient fournir de cortege à un pareil Prédicateur ; c'est-à-dire, tout ce qu'avoit de plus vil, la plus vile canaille. C'étoit avec cette troupe, qui se grossissoit chaque jour sur sa route, qu'il étoit allé trouver le Duc de Lorraine, Godefroi-de-Bouillon. Pierre D'Oultrem. Paul. Emil.

Ere Chrét. 1096. Hég. 490.

vouloit se joindre de préférence avec lui, non-seulement à cause de leurs anciennes liaisons, mais encore parce qu'il étoit un des premiers Princes de l'Europe qui eût pris la croix, & qui fût prêt pour le voyage.

A la vue de cette horde sans nom, sans discipline, sans moeurs, qui suivoit aveuglément les pas du Solitaire, comme un troupeau suit le Pasteur qui le guide, le Prince Lorrain fut justement épouvanté, & le moindre inconvénient qu'il en craignit, fut la famine. Dans une semblable circonstance, il n'y avoit peut-être pas à balancer : il falloit faire un triage, conserver ceux que leur âge, leur situation, leur fortune, mettoit en état de composer une armée, les ranger sous ses étendards, & renvoyer tous les autres cultiver leurs terres, ou soulager leurs familles. Mais peut-être ce parti ne vint-il pas à l'idée de Godefroi; peut-être se destinoit-il lui-même avec trop de bonne foi à cette expédition, pour ne pas regarder comme un crime d'en écarter le dernier des hommes qui auroit desiré y concourir.

Tout ce qu'il se permit donc, fut de

Ere Chrét. 1096. Hég. 490.

proposer à Pierre de prendre les devans avec sa populace, l'assurant qu'il le suivroit de près lui-même, avec les troupes qu'il avoit déjà ramassées & qu'il formoit chaque jour. Si toutes les facultés du Solitaire n'avoient pas été aliénées par l'espece de délire qu'il avoit rapporté d'Orient; il se seroit refusé à une proposition, qui devoit également effrayer & son cœur & son esprit, dans l'état du moins qu'il avoit embrassé. Mais le succès qui venoit de couronner ses prédications, l'espece d'empire qu'ils exerçoit sur la populace, qui le canonisoit tout vivant, l'habitude qu'il avoit contractée de commander à cette multitude, semblant lui promettre qu'il en seroit toujours également le maître; tout acheva de troubler le peu de raison qui lui restoit. Les étincelles de cet esprit guerrier qui l'avoit animé dans sa jeunesse, se rallumerent; &, flatté du titre de Général, il se laissa entraîner à l'orgueil & à l'ambition, qui couvoient secrétement dans son cœur sous la haire. Il ne lui resta pas assez de bon sens pour reflechir combien ce titre seroit disparate avec celui de Prêtre &

Ere Chrét. 1096. Hég. 490.

d'Hermite, dont il s'honoroit, ni combien il seroit ridicule, lorsqu'il paroîtroit à la tête d'une armée, ceint d'une grosse corde, en froc & en sandales, à pied ou sur un âne : au contraire, il crut se faire un mérite près de Dieu, en ne trahissant ainsi tous ses engagemens, que pour le servir, à ce qu'il croyoit, plus saintement. Quelqu'enivré cependant qu'il fût de ces douces idées, il sentit que les craintes de Godefroi étoient justes ; & , pour éviter le trouble & la confusion, & plus encore la famine, il résolut de partager ses troupes.

Départ d'une partie de son armée sous les ordres de *Gautier-sans-Avoir*.

Order. Vit.

Parmi le petit nombre d'hommes un peu moins obscurs que le reste, dont elles étoient composées, se trouvoit Gautier *de Pexcio*, accompagné de ses quatre néveux, Gautier-*Sans-Avoir*, Guillaume, Simon & Matthieu. Ce fut sur leur oncle que le Solitaire jeta d'abord les yeux pour lui frayer la route : mais ce Chevalier étant mort en entrant dans la Bulgarie, où il fut enterré, après qu'on eut trouvé, dit-on, sur son corps une croix qui y étoit imprimée; le commandement passa à l'aîné de ses neveux. Ce

Guib. Abb. Guill. Tyr. Fulch. Carn. Anonym. 1. Albert. Acq. Order. Vit.

Guerrier étoit un Gentilhomme Bourguignon, d'entre la Seine & la Loire, brave, mais si pauvre, que la malignité avoit insulté à sa misere par un de ces sobriquets, qui commençoient à devenir alors si communs, & qu'il n'est connu dans l'Histoire que sous le nom de Gautier-*Sans-Avoir*, ou *Sans-Argent*, (*Senzavehor*, *Senzaveir*; *sine habere*, *sine pecuniâ*.) Ere Chret. 1096. Hég. 490.

Après la mort de son oncle, il se trouva à la tête du tiers de l'armée de Pierre; c'est-à-dire, de quinze ou vingt mille hommes de pied, parmi lesquels on ne comptoit que huit Cavaliers; ce qui indique assez de quelle espece étoient les Soldats de Pierre.

Cette troupe, après avoir côtoyé le Danube & traversé l'Allemagne, entra dans la Hongrie, où régnoit Coloman. 8 Mars. Quoique ce Prince fut aussi disgracié pour le corps que pour l'esprit; comme il avoit cependant la Religion de ces temps-là, & qu'il venoit même, selon quelques-uns, de monter sur le Trône, après avoir été tiré du siége de Varadin, dont il étoit Evêque, il ne vit pas de mauvais œil des hommes qui prétendoient venger

Ere Chrét. 1096. Hég. 490.

le Ciel même : &, loin de les inquiéter dans leur passage, il leur fit fournir des vivres en abondance ; mais qu'ils payerent. C'est ainsi qu'ils parvinrent tranquillement jusqu'aux frontieres de la Hongrie, qui, bien plus étendue qu'elle ne l'est aujourd'hui, étoit alors bornée par la Morave, riviere qu'il leur falloit passer pour entrer dans ce qu'on appelloit la Bulgarie ; & ce fut là que commencerent leurs malheurs.

Affront que reçoivent les Croisés à Malleville.

Il est à croire que leur marche n'étoit point réglée, & que s'écartant & se dissipant volontiers dans les campagnes, ils s'y permettoient toutes les violences, qu'ils tiroient de la férocité naturelle de leur caractere. Mais les Hongrois, aussi féroces qu'eux, étoient peu disposés à la modération : c'étoient des Barbares contre d'autres Barbares, qui, ne vivant la plupart que de rapines & de brigandages, devoient naturellement se porter aux plus violens excès les uns contre les autres.

Ainsi, tandis que Gautier passoit la Morave, d'autres disent la Save, avec le gros de ses troupes, pour gagner Belgrade, seize de ses Soldats reste-

rênt derriere, à son insu, dans la derniere place de Hongrie, qu'on ne peut désigner autrement que par le nom de Malleville, que lui donnerent les Croisés, apparemment d'après les affronts qu'ils y essuyerent, sans qu'on puisse soupçonner si cette place fatale existe encore aujourd'hui, tant ils sont mauvais Géographes. Les seize Croisés s'y étoient arrêtés, dit-on, pour acheter des armes, ou peut-être plutôt pour faire quelque butin; mais leurs espérances furent cruellement trompées. Les Habitans fondirent sur eux, les dépouillerent de tout, or, argent, armes, habits; &, après les avoir mis absolument nus, ils leur permirent de continuer leur chemin dans ce triste dépouillement. On peut se figurer la sensation que fit sur les Croisés la vue de leurs compagnons, lorsque ceux-ci les atteignirent, près des murs de Belgrade, devant lesquels ils avoient dressé leurs tentes. Ils vouloient aller sur-le-champ laver dans le sang des Hongrois l'affront fait au nom croisé: mais Gautier, qui prévoyoit toutes les difficultés de la vengeance, & qui d'ailleurs manquoit de vivres, eut la

Ere Chrét. 1096. Hég. 490.

Guill. Tyr. Albert. Acq.

Ere Chrét. 1096. Hég. 490.

sagesse de se refuser à leurs transports, leur promettant qu'il les satisferoit à leur retour.

Leurs ravages ; ils sont massacrés par les Bulgares.

Leur fureur se calma un peu par cette assurance ; mais elle se ralluma bientôt contre les Bulgares, auxquels ils avoient envoyé demander des vivres, & qui les refuserent, quoiqu'ils offrissent de les payer : l'armée fut regardée comme une horde de vagabonds ou d'espions, envoyés par des ennemis pour reconnoître le pays. La Bulgarie, qui jusqu'alors avoit formé un Royaume particulier, étoit devenue, depuis quelques années, une Province de l'Empire Grec ; les Empereurs y envoyoient, sous le titre de Duc, un Gouverneur, lequel ne contenoit pas sans peine un Peuple si naturellement féroce & impatient du joug. Celui qui avoit alors le commandement dans cette contrée, se nommoit Nicétas ; & soit que les Croisés se fussent déjà rendus suspects par quelques brigandages, soit que le bruit de la Croisade ne fût pas parvenu jusqu'à lui, & qu'il ne pût se persuader que cette armée, comme elle le lui faisoit entendre, fût destinée à combattre les

Guill. Tyr. Alb. Acq.

ennemis de l'Empire ; il défendit qu'absolument on donnât des vivres à ces inconnus.

Ere Chrét. 1099. Hég. 490.

Les Croisés, furieux d'un outrage, d'autant plus sensible que le besoin étoit pressant, résolurent de se procurer par la violence ce qu'on refusoit à leurs prieres. Ils se répandent dans la campagne, comme en pays ennemi, forcent les parcs, les métaieries, enlevent les bœufs, les moutons, les grains qui tombent sous leurs mains, massacrent ceux qui veulent s'opposer à leurs violences, & agissent enfin avec toute la licence que peut se permettre une soldatesque effrénée.

A la nouvelle de ces brigandages, les Bulgares s'irritent, sortent en armes de leur Ville, &, fondant sur les fourrageurs, les forcent à chercher leur salut dans la fuite. Gautier, avec ceux de son armée qui peuvent le suivre, se sauve au travers des bois dont cette contrée étoit couverte ; mais cent quarante de ses gens, rencontrés par les ennemis, & trop loin du gros de la troupe pour en être secourus, se réfugient dans une Eglise, se flattant que dans la Bulgarie, cet asyle seroit in-

Ere Chrét. 1096. Hég. 490.

violable, comme dans le reste de l'Europe. Les Bulgares, en effet, le respecterent assez pour n'oser l'inonder de sang : mais, accommodant facilement la Religion à leurs passions, ils mirent le feu à l'Eglise, après en avoir soigneusement bouché toutes les issues, & la brûlerent avec ce qu'elle renfermoit. Soixante des Croisés y furent dévorés par les flammes, ou étouffés par la fumée : les autres, ayant voulu s'élancer du haut du Temple sur les ennemis, tomberent percés de coups, sans qu'il en échappât un seul.

Gautier arrive à Constantinople, dans le plus déplorable état.

Gautier cependant, fuyant à travers les bois, éprouva toutes les difficultés, que présentoit une marche longue, inquiette, embarrassée, où le plus cruel ennemi à combattre étoit la faim : enfin, au bout de huit jours, il parvint à sortir de ces immenses & tortueuses forêts, & arriva devant Nisse, dans un état qui toucha le Gouverneur de la Ville. Le Lieutenant de Pierre lui adressa de grandes plaintes contre les Bulgares de Belgrade & des environs; & le Grec fut d'autant plus porté à les croire fondées, que le Chef & sa misérable troupe présen-

toient de maniere à inspirer plus de compassion que de crainte. En conséquence, daignant soulager leur misere, il leur fit donner des vivres, des armes & même de l'argent; &, après qu'ils furent un peu rétablis, il leur accorda des guides, qui les conduisirent par une route plus agréable & plus sûre, par Philippopoli & Andrinople, jusqu'à Constantinople. Le premier soin de Gautier, quand il y fut rendu, fut de supplier l'Empereur de permettre qu'il restât aux environs avec les restes de son armée, bien diminuée par les marches, la fatigue & la famine, jusqu'à ce qu'il eût été joint par l'Hermite, pour passer avec lui le détroit. Alexis lui accorda d'autant plus volontiers sa demande, qu'il sentoit l'impuissance où étoient de pareilles troupes de rien tenter contre les Turcs, & que, rendues un peu plus circonspectes par le malheur, après lui avoir promis de payer exactement tous les vivres qu'on leur fourniroit, elles paroissoient disposées à vivre dans une discipline plus exacte, qu'elles n'avoient fait précédemment. Gautier dressa donc ses tentes autour

Ere Chrét. 1096. Hég. 490.

Guill. Tyr.

Ere Chrét. 1096. Hég. 490.

de Constantinople, attendant de jour en jour l'arrivée du Solitaire : mais sa marche étoit encore plus inquiétée que n'avoit été celle de la premiere division, & le Général s'avançoit dans un état encore plus déplorable que celui de son Lieutenant.

Passage de Pierre l'Hermite par la Hongrie.

Alb. Acq. Guill. Tyr. Rob. Mon. Mus. Ital. Tudebold.

Il s'étoit mis en route, presqu'aussi promptement que Gautier; & dans l'impatience où il étoit de se trouver aux mains avec les Turcs, il n'avoit pris que le temps de ramasser les provisions les plus nécessaires, pour la foule d'Allemands, de François & de Lorrains qui marchoient sous ses étendards. Ils formoient quarante mille hommes, tous à pied, excepté une multitude de vieillards, de femmes & d'enfans, qui marchoient avec les charriots & les bagages. Dans ce grand nombre de Soldats, on ne comptoit, ainsi que dans ceux de Gautier, que quelques Cavaliers, dont les plus distingués étoient Renaud de Bréis, Gautier de Breteuil, Foulcher d'Orléans, & Godefroi Burel d'Etampes.

Ils tinrent la route que leur avoit frayée Gautier : c'étoit, selon les Auteurs du temps, la même que Char-

lemagne avoit suivie, quand il s'étoit rendu à Constantinople, quoiqu'il soit certain qu'il n'approcha jamais de cette Ville, comme il l'est qu'il n'entra jamais dans la Palestine & n'en eut jamais l'empire. Le Roi de Hongrie ne se montra pas plus difficile à l'égard de cette seconde division, qu'il l'avoit été pour la premiere. Pierre lui ayant dépêché des Députés, pour obtenir le passage & la liberté d'acheter des vivres, Coloman sentit tout l'avantage que pouvoient recueillir ses Sujets d'un pareil commerce, & lui fit répondre qu'il y consentoit volontiers, mais à condition que tout seroit exactement payé; que l'armée se contiendroit dans la plus exacte discipline, & ne commettroit aucun désordre. Le Guerrier Cénobite promit tout ce qu'on voulut, & avec une assurance, d'autant plus hardie, qu'elle étoit alors fondée sur la bonne foi, n'ayant encore rien vu qui pût l'engager à y manquer, ni même lui faire imaginer qu'il alloit fausser ses promesses.

Ere Chrét. 1096. Hég. 490.

Mais à mesure qu'il s'avançoit, ses sermens s'effaçoient de son esprit, & il prenoit d'autres sentimens. On pré-

Prétendue conspiration des Bulgares & des Hon-

Ere Chrét. 1096. Hég. 490.

...grois, contre son armée.

Alb. Acq.

tend que sur sa route il recueillit quelques bruits d'une confédération formée entre le Gouverneur de Malleville, que les Historiens nomment le Comte Guz, & celui de Belgrade, pour exterminer son armée. Le Comte devoit les laisser passer tranquillement le long de ses murs & avancer vers Belgrade ; & alors, tombant sur les derrieres, tandis que Nicétas fondroit sur la tête, ils se promettoient de les défaire facilement & de partager leurs dépouilles. Ce projet ne paroît pas étranger à des Barbares, qui n'avoient de chrétien que le nom, & qui devoient être allechés par le butin qu'ils avoient fait précédemment. Cependant il est bien plus probable qu'il n'a été inventé qu'après coup, par les Historiens des Croisades, pour rendre moins odieux Pierre & ses compagnons. Quelques-uns même de ces Ecrivains, tels que Guillaume de Tyr, se sont plus à dissimuler toutes les horreurs dont les Croisés se souillerent dans cette occasion, & à prêter les couleurs les plus favorables à leurs violences. Ce qu'il y a de certain, c'est que les Hongrois auroient été

des brigands bien mal-adroits, puisque, dans leur projet, il entroit nécessairement de ne donner aucun soupçon à ceux qu'ils vouloient dépouiller, & que, comme on rapporte la chose, ils firent précisément tout le contraire.

Ere Chrét. 1096. Hég. 490.

En effet, Pierre, qui ne pouvoit se persuader que le dernier de sa troupe ne fût pas un objet respectable pour le Chrétien le plus dépravé, ne fit qu'une très-légere attention à ces bruits, & poursuivit sa route avec la même sécurité qu'il l'avoit commencée. Mais quand il approcha de Malleville, ses soupçons naquirent ou se réveillerent, à la vue du spectacle le plus révoltant pour des yeux tels que les siens. Les Habitans, soit par un esprit de jactance, soit pour former une espece d'épouvantail qui écartât les Croisés de leurs murs, avoient érigé un trophée des armes & des dépouilles enlevées aux seize Soldats de Gautier, & les avoient appendues aux crénaux de leurs remparts & de leurs tours. Il étoit impossible de s'y tromper, & les croix attachées aux armures, désignoient assez les Guerriers

Sac de Malleville. Massacre des Hongrois.

Ere Chrét. 1096. Hég. 490.

auxquels elles avoient été enlevées.

Pierre & son armée s'indignerent à l'aspect de cet odieux monument : mais le Général sur-tout entra dans une fureur difficile à exprimer, & à laquelle il ne falloit pas moins que du sang pour s'éteindre. Son cœur bondissoit, son sang bouillonnoit, toutes ses facultés étoient aliénées. Il ne dit qu'un mot : aussi-tôt les trompettes se font entendre, les étendards sont déployés ; on ne marche pas, on vole aux murs avec d'horribles cris.

Au premier bruit de cette irruption, les remparts se remplissent d'une foule d'Habitans, qui se préparent à les défendre : mais une grêle de traits qui partent à la fois, & dont presqu'aucun ne tombe en vain, les force bientôt de disparoître. La fureur des Croisés ne fait que s'irriter de ce premier avantage. Godefroi Burel, qui commandoit deux cents Fantassins, & qui étoit lui-même à pied, voyant les murs dégarnis, franchit le premier le fossé, & trouvant une échelle sous sa main, il l'applique à la muraille, monte, suivi des plus braves de sa troupe, se trouve bientôt sur le rem-

Alb. Acq.

part & s'élance dans la Ville. Renaud de Bréis, le casque en tête & le bouclier à la main, imite son exemple avec le reste de l'armée, & dans un instant la Ville est inondée de Croisés.

Ere Chrét. 1096. Hég. 490.

Cet assaut avoit été d'autant plus facile, que les Habitans ne rendirent aucune espece de combat. Dès le commencement de l'action, ils s'étoient rassemblés au nombre de sept mille, fuyant par une porte opposée qui regardoit l'Orient, d'où ils gagnerent une montagne escarpée, défendue par le Danube qui couloit au bas. Cet asyle ne fut qu'un bien foible rempart contre la fureur des Croisés : ceux-ci s'y précipiterent sur leurs pas, & livrant un nouvel assaut, malgré l'aspérité du chemin, la vivacité de la résistance & les masses de pierres qui rouloient sur eux, ils parvinrent jusqu'au sommet. Alors se fit le plus horrible massacre. Les Hongrois, d'un côté, défendant leur vie avec tout l'acharnement de gens qui n'avoient plus de ressources que dans le désespoir ; les Croisés, de l'autre, combattant avec une espece de rage, exaltée par le premier succès & par la

Ere Chrét. 1096. Hég. 490. résistance qu'ils trouvoient. Des sept mille hommes qui s'étoient réfugiés sur la montagne, quatre mille furent égorgés, ou noyés en se précipitant dans le fleuve; quelques-uns furent assez heureux pour le passer à la nage, les autres resterent prisonniers: les Croisés ne perdirent que cent hommes, sans compter les blessés.

Alb. Acq.

Après cette horrible victoire, ils entrerent triomphans dans Malleville, où ils resterent pendant cinq jours, se livrant à toute l'intempérance d'une soldatesque brutale, se gorgeant de vivres & de boissons, qu'ils trouverent en abondance, brisant, fouillant tout, pour s'enrichir de butin, se répandant dans les campagnes, brûlant ce qu'ils ne pouvoient emporter, violant les filles & les femmes, que leur malheur adressoit dans leur chemin; se permettant enfin tous les outrages, toutes les violences contre le reste des habitans, que la foiblesse de leur âge ou de leur sexe avoit contraints de rester parmi eux, & se vantant que c'étoit ainsi qu'ils prétendoient faire la guerre aux Sarrasins.

Guib. Abb.

Cependant le bruit de ce massacre

s'étoit répandu de tous côtés. Quand les Hongrois, qui s'étoient sauvés à la nage au travers des flots du Danube, n'en eussent pas averti le Gouverneur de Belgrade, les corps que charrioit le fleuve, & qui venoient, dans son cours, battre le pied des murailles de la Ville, étoient des indices trop certains de la violence des Croisés. Nicétas, qui se sentoit plus coupable à leur égard que ne l'avoient été les habitans de Malleville, désespérant de tenir contre leur fureur dans une place mal fortifiée, résolut de se retirer à Nisse, dont les défenses étoient en meilleur état, emmenant avec lui tout ce qui pouvoit faire quelque résistance, & ordonnant en même-temps au reste des habitans de Belgrade & à ceux des Villages d'alentour de se cacher, avec tous leurs biens, dans les montagnes, & dans les vastes & épaisses forêts dont le pays étoit couvert, jusqu'à l'arrivée d'un secours qu'il avoit mandé de la Thrace.

Ere Chrét. 1096. Hég. 490.

Pierre est attaqué au passage de la Morave.

Alb. Acq. Guill. Tyr.

Pendant ces dispositions, il s'en faisoit d'autres qui devoient être encore plus fatales aux Croisés. Coloman, in-

Ère Chrét. 1096. Hég. 490.

Alb. Acq. Math. Parif.

digné d'une perfidie & d'une cruauté à laquelle il avoit si peu lieu de s'attendre, avoit rassemblé des troupes pour en tirer une sanglante vengeance. Le sixieme jour après la prise de Malleville, tandis que les Croisés s'enivrent dans les délices de la victoire, ils apprennent qu'ils vont avoir bientôt sur les bras toutes les forces du Roi, qui marche en personne. Aussi-tôt le Solitaire donne l'ordre du départ, & s'avance pour passer la Morave avec son armée, chargée de dépouilles, & emmenant avec elle une foule de bestiaux, de bêtes de somme & de chevaux, dont ils venoient de dépeupler le pays. Pour passer cette multitude, il ne trouva sur le rivage que quarante barques, & des ennemis pour les lui disputer : c'étoient les Patzinazes, Nation turque, que Basile avoit fait passer dans ce pays, lorsqu'il l'avoit réduit en Province de l'Empire, transportant une partie des Bulgares au-delà du Danube, pour accoutumer les autres au joug & réprimer leurs fréquentes séditions.

Comme il n'y avoit qu'une partie des Croisés qui pût passer la riviere

fur les barques, les autres se firent des especes de radeaux avec des planches liées ensemble : mais, emportés la plupart loin du gros de l'armée par la rapidité du fleuve, ils tomberent au milieu des Patzinazes, qui couvroient eux-mêmes la riviere avec leurs barques, & qui, les recevant à coups de pierres ou de fleches, en tuerent ou coulerent à fond un grand nombre. C'étoient presque tous des François, dont Pierre s'empressa de venger la perte. Il ordonne aux Lorrains & aux Allemands, en vertu de la sainte Obéissance, de courir à la défense de leurs freres. Sept barques se détachent & s'élancent contre un pareil nombre de celles des Patzinazes, qui, ne pouvant soutenir le choc, furent coulées à fond, sans que, de tous ceux qui les montoient, on en pût prendre que sept, qui furent conduits à Pierre. Le Général, toujours emporté par l'ardeur de venger le nom croisé, les fait aussi-tôt massacrer impitoyablement en sa présence. Après cette nouvelle atrocité, il passe enfin tranquillement la Morave avec le reste de son armée, & s'avance du côté de Belgrade, où il ne trouva

Ere Chrét. 1096. Hég. 490.

Ere Chrét. 1096. Hég. 490.

qu'un désert. Les Bulgares, en fuyant, avant eu grand soin de dévaster tout ce qu'ils ne pouvoient emporter, & de ne rien laisser qui pût tenter l'avidité de ces furieux, les Croisés n'y firent pas un long séjour. Au bout de sept jours de marche, ils arriverent enfin à la vue de Nisse, & passant la Nissava sur un pont de pierre, ils vinrent camper autour des murs, dans une belle plaine, dont la verdure leur promettoit une ample pâture pour leurs chevaux.

Nouvelles violences de leur part; ils en sont cruellement punis.

Alb. Acq. Guill. Tyr.

Mais eux-mêmes ils manquoient de vivres, & les fortifications de Nisse leur rendant cette place respectable, ne leur permettoient pas d'en espérer par la violence. Pierre détache quelques-uns des siens pour en solliciter en payant. Nicétas, qui n'avoit pas encore le secours qu'il attendoit, & qui savoit à quels excès un refus pouvoit les porter, leur fait répondre, qu'on leur en accordera volontiers, à condition qu'ils donneront des ôtages. Pierre trouve la demande juste, & livre Gautier de Breteuil & Godefroi Burel. Aussi-tôt la traite s'ouvre entre les deux Nations; les Bulgares passent dans

dans le camp. & y apportent des vivres en abondance ; ils en envoient même de la Ville, en pur présent, à ceux qui n'étoient pas en état d'en acheter. Ere chrét. 1046. P. 490.

Le lendemain Pierre levant le camp, après avoir retiré ses ôtages, reprend tranquillement sa route : mais cent Allemands, qui la veille avoient pris querelle avec un Vivandier Bulgare, n'étant pas contens de la maniere dont le différend s'étoit terminé, veulent en prendre vengeance ; &, laissant passer le reste de l'armée, ils vont secrétement mettre le feu à sept moulins placés au dessous du pont, & les reduisent en cendres, ainsi que quelques maisons du fauxbourg. A la vue des flammes qui dévorent leurs héritages, les Bulgares forcent Nicétas d'ouvrir ses portes, & de les conduire contre ces forcenés. Le Gouverneur, partageant leur juste courroux, monte à cheval avec tout ce qu'il trouve sous sa main, Bulgares, Hongrois, Patzinazes ; & fondant sur l'arriere-garde de l'armée, il y fait d'autant plus de ravages, qu'elle s'attendoit moins à une irruption aussi subite. Le crime des cent Allemands fut cruellement vengé. En

un instant toute cette arriere-garde fut ou massacrée, ou prise, ou dispersée. Sans pousser plus loin leurs succès, les vainqueurs se contentant du riche butin qu'ils y trouvent, emmenent avec eux une foule de prisonniers, femmes & enfans, & un grand nombre de charriots, chargés de tout ce que l'armée avoit de plus précieux, soit de son propre bagage, soit de ce qu'elle avoit pillé sur la route.

Ere Chrét. 1096. Hég. 490.

Sanglant combat contre les Bulgares : les Croisés sont battus complettement.

Alb. Acq.

Cependant un nommé Lambert, échappé du massacre, accourut à toute bride pour l'annoncer à Pierre, qui marchoit à la tête. A cette nouvelle, le Général fait arrêter, & tient conseil avec ses principaux Capitaines. Dans une pareille assemblée, la déliberation ne pouvoit traîner en longueur. Il n'y eut qu'une voix sur le parti à prendre : aussi-tôt on rebrousse chemin, pour répéter le bagage & les prisonniers, & les Croisés, repassant la Nissava, rentrent dans la plaine qu'ils avoient quittée le matin.

Pierre sentoit que tous les torts étoient de son côté, & son intention en conséquence étoit de prendre les voies de la douceur & des supplica-

tions. Mais en ordonnant l'attaque de Malleville, il avoit fait un mal qu'il n'étoit plus en son pouvoir de réparer. De ce moment, il avoit perdu l'espece d'empire que ses prédications lui avoient acquis sur tous les cœurs : il avoit paru, dans cette occasion, un homme comme tous les autres : les sentimens de respect & de vénération s'étoient effacés de tous les esprits, & au lieu du Général, du Prêtre, de l'homme Saint, qu'on avoit jusques-là envisagé en lui, on n'y vit plus que le compagnon d'armes qui devoit suivre l'impulsion générale : tous ses Croisés étoient devenus autant de tigres, qui, déchaînés pour la premiere fois, & s'étant enivrés de sang, ne trouvoient plus de douceurs qu'à s'en rassasier. Pierre en fit une bien cruelle expérience.

Ere Chrét. 1096. Hég. 490.

Tandis que, sur les bords de la riviere, il tenoit conseil sur la maniere de députer aux Bulgares, deux mille hommes de ses troupes appercevant quelques ennemis sur les remparts, se détachent du reste de l'armée, passent le pont, & accourent auprès des murailles avec de grands cris, dans *Alb. Acq.*

Ere Chrét. 1096. Hég. 490.

l'espoir de les escalader aussi facilement que celles de Malleville. Cependant Pierre les rappelloit de la voix & du geste, & faisoit sonner la retraite; mais en vain: ces furieux, emportés par l'ardeur du pillage, du massacre & de la vengeance, n'écoutoient, n'entendoient plus rien. Les Bulgares, à qui n'échappa point cette espece de dissension, en profitent habilement. Ils fondent à l'improviste sur cette troupe mal en ordre, la mettent en désordre, la frappent, la dissipent, font les uns prisonniers, renversent les autres dans la riviere, massacrent le plus grand nombre.

A la vue de ce carnage, le reste de l'armée de Pierre s'indigne & frémit: le Général s'efforce de les retenir; ils dédaignent sa voix & ses remontrances; brûlant de venger leurs freres, ils se précipitent sur les Bulgares, qui les reçoivent avec la même intrépidité. Pierre, courant de côté & d'autre pour séparer les combattans, ne fait qu'échauffer le carnage, au lieu de l'éteindre par ses instances: le sang coule de tous côtés, sur-tout autour du pont, où les Bulgares avoient

prévenu l'armée croisée, & dont ils défendoient l'entrée.

Ere-Chrét. 1096. Hég. 490.

Cependant les Soldats de Pierre, battus de tous côtés, commencent à être moins sourds à ses exhortations : le Solitaire profite de ce moment, pour envoyer à Nicétas un Bulgare qui avoit pris parti avec lui, & qui s'étoit croisé. Il alloit demander la paix ; mais elle étoit difficile à obtenir, Pierre exigeant que les ennemis lui rendissent ses bagages & les prisonniers, & les Bulgares étant peu disposés à s'en dépouiller. Pendant ces pourparlers, on crie, on se débat, on s'irrite de nouveau ; les Bulgares sortent une seconde fois de leurs murs, & en plus grand nombre que la premiere ; le combat & le carnage recommencent, & toute cette vile troupe, qui ne savoit faire la guerre qu'en brigands, est une seconde fois mise en déroute. Les Bulgares en font un carnage horrible, & enlevent une multitude de charriots, parmi lesquels se trouva la caisse militaire de Pierre. C'étoit une voiture qui portoit tout l'argent que le Solitaire avoit amassé pendant ses prédications, & les

Guill. Tyr. Albert. Acq. Jacob. Vit. Math. Par.

Ere Chrét. 1096. Hég. 490.

aumônes qu'on lui avoit faites en Europe, pour soulager ceux de ses Soldats, qui ne pouvoient fournir par eux-mêmes à leur subsistance. Presque tout le reste du bagage tomba entre les mains des ennemis, & dans cette seule journée, les Croisés perdirent deux mille charriots, toutes leurs provisions de bouche, & une immensité de femmes, de filles, de Religieuses mêmes, qui les suivoient. La déroute fut si complette, que de ces quarante mille hommes, à peine, dans le moment de la fuite, s'en sauva-t-il un gros de cinq cents Soldats avec Pierre, Renaud de Bréis, Gautier de Breteuil, Godefroi Burel, & Foulcher d'Orléans, qui se retirerent sur une montagne, tandis que le reste, dispersé & fuyant de tous côtés dans les bois, sans tenir de route certaine, étoit en proie à toutes les horreurs de l'effroi, de la fatigue & de la famine. Quelques-uns même, dans leur épouvante, revinrent jusqu'en France; mais ils y furent reçus suivant le génie de la Nation, qui insulta à leur retour par les sarcasmes les plus piquans.

Guib, Abb.

Cette sanglante journée coûta dix mille hommes à Pierre, & l'on prétend que les Bulgares n'y en perdirent qu'un seul : c'est une espece de prodige qui accuse la lâcheté de ses troupes, mais qui cependant ne paroît que la répétition d'un autre semblable que fournit l'Histoire de l'établissement des Normands en Italie. Pierre retiré sur sa colline, & attendant avec inquiétude si ses gens viendroient le joindre, gémissoit sur une expédition commencée sous de si malheureux auspices, & s'abandonnoit aux larmes & aux soupirs : mais les autres Chefs, plus expérimentés, & sentant que ces méditations douloureuses ne faisoient qu'aigrir le mal, songerent à sortir de cette affreuse position. Ils firent sonner toutes les trompettes, pour avertir ceux qui étoient dans les environs du point de ralliement : ce moyen leur réussit si bien, qu'avant la fin du jour, ils se trouverent réunis sur la colline au nombre de sept mille hommes.

Ere Chrét. 1096. Hég. 490.

Misérable état de Pierre & de sa troupe, dans sa fuite.

Voyez l'Introduct. t. 2. p. 293.

Le lendemain ils en descendirent avec un peu plus d'assurance qu'ils n'en avoient la veille, continuant leur route du côté de la Thrace, & faisant sans

Alb. Acq. Guill. Tyr.

ceſſe ſonner les trompettes pendant la marche, de ſorte que le quatrieme jour ils formerent un corps de trente mille hommes ; mais ils étoient preſque tous ſans armes, ſans charriots, ſans argent, ſans vivres, & même ſans eſpoir d'en trouver ; toutes les Villes devenant déſertes à leur approche, & chacun les fuyant comme des brigands, dont le commerce ne pouvoit être que dangereux. On étoit alors au mois de Juin, & les moiſſons n'avoient pas encore été coupées : le ſeul parti qui leur reſta, fut d'enlever les grains répandus dans la campagne, quoiqu'ils ne fuſſent pas encore entiérement mûrs. On y ſuppléa en les faiſant paſſer par le feu, enſuite on les broyoit entre deux pierres, & l'on en faiſoit des pâtes, dont ces malheureux ſe nourrirent durant quelques jours

Ere Chrét. 1096. Heg. 490.

Alb. Acq.

Les Croiſés reçoivent en route des ordres d'Alexis.

Cependant Nicétas avoit de nouveau envoyé un Courier à Conſtantinople, pour apprendre à l'Empereur que ſon ſecours lui devenoit déſormais inutile, & que les Croiſés, qui s'avançoient toujours du côté de la Thrace, avoient été aſſez châtiés de leurs témérités, pour qu'on n'eût pas de leur

part à craindre de nouvelles violences. Sur ces assurances, Alexis, qui ne vouloit pas perdre entiérement l'avantage qu'il attendoit de ces nouveaux Croisés, leur dépêcha à eux-mêmes des Députés, qui rencontrerent Pierre & son armée dans une Ville que les Historiens nomment Sternitz. Ces Grecs leur apportoient de l'Empereur des ordres, qu'ils rendirent avec cette hauteur, qu'ils mettoient toujours dans leurs discours, quoiqu'ils la soutinssent si mal par leurs actions : « On avoit » porté aux pieds du Trône de gran- » des & de justes plaintes sur les rava- » ges que Pierre & son armée s'étoient » permis dans l'étendue de la domina- » tion de l'Empire. L'Empereur leur » défendoit en conséquence de séjour- » ner plus de trois jours dans aucune » Ville de l'étendue de ses Domaines, » jusqu'à ce qu'ils fussent parvenus à » Constantinople. Au reste, il avoit or- » donné à ses Sujets, puisque les uns » & les autres étoient Chrétiens, de » ne point inquiéter leur route, & » de leur fournir des vivres en payant. » Il vouloit bien, en outre, leur par- » donner toutes leurs violences pré-

Ere Chrét. 1096. Hég. 490.

Alb. Acq. *Guill. Tyr.*

Ere Chrét. 1096. Hég. 490.

» cédentes, & oublier tous leurs at-
» tentats contre Nicétas & ses Sujets,
» & parce qu'ils en avoient été assez
» sévérement châtiés, & parce qu'il
» espéroit qu'à l'avenir ils se condui-
» roient avec plus de modération. »
Ces ordres, dans tout autre temps, auroient paru aussi insultans au Général qu'aux Soldats; mais les uns & les autres étoient réduits à un si déplorable état de misere, qu'ils se trouverent trop heureux que des gens, qu'ils alloient secourir, daignassent leur pardonner, quelque dureté, quelqu'orgueil qu'ils mêlassent à leur injurieuse clémence.

Pierre arrive à Constantinople.

Sûr désormais de ne point manquer de vivres, Pierre, après avoir répandu des larmes de joie, & remercié Dieu de lui avoir fait trouver grace devant l'Empereur, continua sa route & arriva à Philippopoli, où jouant le rôle qu'il avoit fait précédemment en Europe avec tant de succès, il se mit à parcourir toutes les rues de la Ville, vantant le zele qui faisoit accourir de si loin, lui & ses compagnons, pour secourir leurs freres, dépeignant pathétiquement & à son avantage, les

Alb. Acq.

malheurs qu'ils avoient essuyés sur la route, & sollicitant la charité des Grecs, avec cette éloquence qui lui étoit particuliere, & qui recevoit du besoin une nouvelle énergie. Elle ne fut point infructueuse; dans trois jours qu'il passa à Philippopoli, il y ramassa une grande quantité d'or & d'argent, des chevaux & d'autres bêtes de somme, dont sa troupe avoit un extrême besoin. Il comptoit user du même moyen à Andrinople, où il se rendit ensuite; mais de nouveaux ordres de l'Empereur, qui le pressoit d'arriver, & lui reprochoit la longueur de son séjour à Philippopoli, l'en tirerent le second jour. Forcé d'obéir, il parut enfin à la vue de Constantinople, trompettes sonnantes, enseignes déployées, & la plupart de ses Soldats ayant en main une palme; ils se joignirent aussitôt près des murs à ceux de Gautier-*sans-Avoir*, qui, soupirant après leur arrivée, ne s'attendoit guere à voir son Général dans un état plus triste que le sien.

Ere Chrét. 1096. Hég. 490.

Le 1er. d'Août.

Alex.

Alb. Aq.

Cependant, sur les bruits de la renommée, Alexis s'étoit senti quelque curiosité de voir le Chef de cette nou-

Conférence de Pierre avec Alexis; l'Empereur

Ere Chrét. 1096. Hég. 490.

lui fait des présens.

Guill. Tyr.

velle troupe, & un homme qui passoit pour l'instigateur de toute l'entreprise. Il voulut savoir par lui-même ce que c'étoit que cet Être extraordinaire, en qui il avoit été de remuer ainsi toute l'Europe, & quelle espece de secours il pouvoit se promettre de ses talens & de ses compagnons. Dès qu'il le sut arrivé, il ordonna donc qu'on le lui amenât, & l'Hermite fut introduit près de lui avec Foulcher d'Orléans. Pierre n'étoit point d'un caractere à se laisser intimider par la présence de l'Empereur; & d'ailleurs celui-ci, croyant devoir quelque considération à ses vues, le reçut avec une bonté, qui seule lui auroit inspiré de la hardiesse. Ainsi, le Solitaire ne se fit pas presser pour raconter & ses aventures à Jérusalem, & sa mission auprès du Pape, & les secours qu'il amenoit, & ceux que conduisoient sur ses pas Godefroi-de-Bouillon, & d'autres Princes de l'Europe qu'il nomma. Il finit en priant Alexis d'ordonner qu'on distribuât des vivres & des rafraîchissemens à ses troupes, & de daigner les employer au plutôt pour son service.

Le Prince Grec reconnut facilement

l'espece du mal dont le Solitaire étoit attaqué ; mais il étoit trop bon politique, & il avoit trop d'intérêt à l'entretenir, pour entreprendre de le guérir. Après avoir beaucoup applaudi à ses projets, & s'être même épuisé en especes de remercîmens sur les obligations qu'il lui avoit, il lui fit donner deux cents sous d'or ou besans, pour lui-même, &, pour distribuer à ses troupes, un boisseau de cette petite monnoie qui s'appelloit *Tartaron*. Il le congédia ensuite, & le renvoya à son camp, en lui recommandant de n'en point sortir, & d'attendre, pour se mettre en campagne, que les Princes dont il lui avoit parlé, l'eussent joint. Cette conversation avoit appris à Alexis qu'il n'y avoit rien à attendre d'un pareil Général avec de pareilles troupes : mais il espéroit que lorsque les Princes seroient arrivés, elles pourroient devenir de quelqu'utilité, en les incorporant avec les autres. Les Croisés ne tarderent pas à mettre sa prévoyance en défaut. Avant de raconter les nouvelles horreurs dont ils se souillerent, il faut retourner dans la Hongrie, où commençoient à mar-

Ere Chrét. 1096. Hég. 490.

Alb. Acq.

Alexiad. *Robert. Monach.*

Ere.Chrét. 1096. Hég. 490.

cher d'autres troupes, qui suivoient les traces du Solitaire.

Le Prêtre Godescalc leve en Allemagne une armée, à l'imitation de Pierre.

Guill. Tyr. Alb. Acq.

Pierre, durant ses courses en Allemagne, avoit eu quelque liaison avec un Prêtre du Palatinat, nommé Godescalc, qui, jaloux du rôle brillant que jouoit le Solitaire, s'étoit laissé emporter à l'envie de le doubler. L'Hermite, loin de le détourner de ce dessein, l'avoit encouragé à le poursuivre, & le laissa en Allemagne, comme un homme propre à recruter sa troupe, & à réparer les pertes qu'il pourroit souffrir dans la route ou dans l'expédition. D'abord après son départ, Godescalc, qui avoit promis de le suivre au plutôt, s'étoit répandu dans l'Allemagne & dans la Lorraine, s'efforçant de se former une armée par ses prédications. Mais, soit que ses talens ne fussent pas égaux à ceux de Pierre, soit que celui-ci eût déjà entraîné tout ce qui pouvoit l'être, soit plutôt que la guerre allumée entre le Pape & l'Empereur détournât les Allemands d'une entreprise dont le Souverain Pontife étoit le Chef; il ne put rassembler que quatorze ou quinze mille hommes, bien dignes, il est vrai,

de ceux qui les avoient précédés, & ramaſſés parmi tout ce qui étoit reſté de plus vil dans la lie du Peuple Allemand & Lorrain. Ere Chrét. 1096. Hég. 490.

Auſſi-tôt, brûlant d'enlever à Pierre une partie de ſa gloire, il s'étoit mis en marche par la route que le Solitaire avoit tenue. Il ſemble d'abord qu'ils auroient dû être arrêtés aux frontieres de la Hongrie, & que les déprédations des premieres troupes ſuffiſoient pour apprendre à Coloman & à ſes Sujets à leur refuſer le paſſage : mais peut-être partageoient-ils l'enthouſiaſme général, peut-être auſſi ne faut-il chercher le principe de leur facilité que dans leur intérêt : comme il arrive d'ordinaire après une longue ſtérilité, cette année avoit été extrêmement fertile, & ils ſaiſiſſoient avec empreſſement une occaſion auſſi favorable de ſe défaire de leurs denrées. Quoi qu'il en ſoit, on leur livra paſſage avec d'autant plus de ſécurité, que leur troupe étant peu conſidérable, on ſe flattoit de réprimer facilement ſes violences.

On les reçut donc à Mersbourg, place forte ſur le Danube, & qui

Ses Soldats ſoulevent toute la Hon-

Ere Chrét. 1096. Hég. 490.

étoit comme la clef de la Hongrie. On leur permit de s'y rafraîchir pendant quelque temps & d'y acheter des vivres. Mais ils les trouverent à si bon marché, qu'ils abuserent de cette facilité. Les Allemands sur-tout, grands buveurs, se livrerent à toute leur intempérance. Toujours dans les transports d'une ivresse, qui ne finissoit que pour recommencer aussi-tôt, ils se livrerent à tous les excès qu'elle conseilloit, enlevant d'abord sans payer les grains, les vins, & tout ce qui est nécessaire à la vie, ensuite se répandant dans les campagnes, arrachant les troupeaux à leurs Gardiens, massacrant ceux-ci à la moindre résistance, laissant enfin le cours le plus libre à toutes leurs passions, & satisfaisant à la fois la cruauté, l'avidité, la brutalité : un seul trait peut les peindre ; sur un léger différend qu'ils eurent un jour avec un jeune Hongrois, ils l'empalerent au milieu de la place publique, à la vue de tous ses concitoyens.

grie contre eux, par leurs excès.

Guill. Tyr. Alb. Acq.

Tant d'indignités eurent enfin le sort qu'elles méritoient. Toute la Hongrie, soulevée contr'eux, résolut de leur

donner la chasse comme à des bêtes féroces, & Coloman mit en campagne une armée, qui les atteignit dans une plaine près de Belgrade, où ils s'étoient sauvés, à la premiere nouvelle de l'irruption méditée contr'eux. Dès qu'ils virent paroître les Hongrois, loin de s'effrayer de leur multitude, ils se préparerent au combat, comme des hommes résolus à vendre chérement leur vie, & qui n'attendoient leur salut que du désespoir. Cette fiere contenance en imposa aux ennemis, & leur Général crut à propos de tenir conseil. On agita s'il étoit de la prudence de hasarder une bataille contre des forcenés, qu'on ne pouvoit exterminer sans une victoire sanglante. Après une assez longue délibération, il fut décidé que cette vile canaille ne méritoit pas qu'on lui fît l'honneur de la combattre, & que si jamais dans la guerre la perfidie étoit excusable, c'étoit quand on la tournoit contre d'autres perfides, qui ne méritoient aucune espece de ménagement.

Ere Chrét. 1096. Hég. 490.

Sur cette résolution, le Général Hongrois leur envoie des Députés, pour les séduire par de feintes propo-

Ils se laissent tromper, & sont presque tous exterminés.

Ere Chrét. 1096. Hég. 490.

Les mêmes.

sitions d'amitié. « La guerre ou la » paix étoit à leur choix ; par l'immense » multitude prête à les combattre, » ils pouvoient juger laquelle ils de- » voient préférer. Le Roi vouloit bien » leur accorder l'une plutôt que l'au- » tre, parce qu'il savoit que, parmi » beaucoup de coupables, il y avoit » encore beaucoup d'innocens ; il dai- » gnoit faire grace aux uns en faveur » des autres : mais, pour prix de sa » clémence, il exigeoit une entiere » soumission, & prétendoit qu'ils mis- » sent bas les armes, jusqu'à ce qu'on » eût conclu un accord sûr & solide. » Qu'ils se tinssent assurés, d'après la » bonté & la douceur que ce Prince » avoit toujours montrées, sur-tout à » leur égard, que cette marque d'o- » béissance le désarmeroit. Au reste, » en attendant sa réponse, on leur » fourniroit tout ce dont ils auroient » besoin, & les vivres alloient arri- » ver en abondance dans leur camp. »

Ces propositions exciterent de grands débats dans le camp des Croisés. Les plus sages soupçonnerent la trahison qu'elle cachoit ; ils vouloient qu'on rendît une réponse ferme & vigou-

Ere Chrét. 1096. Hég. 490.

reuse. « On ne faisoit de pareilles offres qu'à des hommes déja vaincus ; » ils avoient pris les armes pour l'honneur de Dieu & la défense de la » Religion, & leur vœu ne leur permettoit pas de les déposer ainsi, à » la premiere réquisition des hommes. » Au reste, ils étoient prêts à faire » au Roi toutes les satisfactions qu'il » exigeroit, & à punir ceux d'entr'eux » qui seroient reconnus pour avoir » outragé ses Sujets. »

D'un autre côté, les coupables, ou ceux qui les favorisoient, croyant être traités moins sévérement en se confiant en la miséricorde du Roi, s'éleverent contre cet avis avec toute la force que leur prêtoit l'effroi de leur conscience. « Le Roi Coloman étoit » bon ; ceux qui les avoient précédés » & eux-mêmes, ne l'avoient-ils pas » déjà éprouvé plus d'une fois ? Quel » inconvénient trouvoit-on à déposer » les armes pour quelque temps ? » Craignoit - on qu'on les égorgeât » comme des troupeaux ? Quoique » sans armes, ne seroient-ils pas en» core assez formidables, & pouvoit» on se figurer que des Chrétiens

Ere Chrét. 1096. Hég. 490.

» trempassent de sang-froid leurs mains
» dans le sang de Chrétiens, & de Chré-
» tiens armés pour une cause aussi
» pieuse? Et d'ailleurs, quand ils vou-
» droient refuser au Roi une marque
» de soumission, la plus légere qu'on
» pût lui rendre dans son Royaume,
» le pourroient-ils? Sur quel espoir
» fonder leur résistance? A supposer,
» ce qui n'étoit pas croyable, qu'ils
» repoussassent la foule immense prête
» à fondre sur eux, qu'ils échappas-
» sent au fer qui les menaçoit; ne
» leur resteroit-il pas à combattre un
» ennemi plus terrible, auquel ils
» n'auroient à opposer ni armes, ni
» courage? La famine les menaçoit
» d'une entiere destruction; la plupart
» étoient déjà affoiblis par la disette,
» & c'étoit dans cet état qu'on pré-
» tendoit les faire lutter contre des
» troupes fraîches, nombreuses, qui
» avoient sur eux toutes les especes
» d'avantages? N'étoit-ce pas déjà
» beaucoup qu'elles eussent suspendu
» l'effet de leur fureur, qu'elles eus-
» sent bien voulu ne pas les exter-
» miner sur-le-champ; & n'y avoit-il
» pas une espece de folie à les irriter.

» davantage par un refus, à se priver » des vivres qu'elles offroient, en » se dérobant à une marque de sou- » mission, à laquelle on ne seroit » peut-être que trop forcé de des- » cendre, lorsqu'il n'en seroit plus » temps? »

Ere Chrét. 1096. Hég. 490.

Cette derniere considération l'emporta dans tous les esprits : les plus sages, entraînés par le torrent, furent obligés de céder à des représentations, auxquelles la famine donnoit bien de l'énergie. A l'instant toutes les armes furent déposées & ramassées en un monceau, dont les Hongrois prirent la garde, de même que du bagage & de toutes les richesses de ces insensés. Les vivres, selon les conditions, arriverent en abondance au camp, & les Allemands, se laissant leurrer par de si belles apparences, fournirent bientôt à leurs ennemis l'occasion qu'ils attendoient. Dépouillant tout soupçon, ils se livroient à la plus téméraire sécurité ; en attendant la réponse du Roi qu'on leur promettoit, ils se dispersoient, ils s'écartoient, ils se promenoient çà & là : aussi-tôt que les Hongrois les voient ainsi ré-

Guill. Tyr. Alb. Acq.

Ere Chrét. 1096. Hég. 490.

pandus sans défiance dans la plaine ; à un signal convenu, ils fondent sur eux à l'improviste, & en font le plus horrible massacre. Il n'y eut pas un instant de résistance : égorgés tous avec leur Chef, de ces quinze mille hommes, à peine s'en sauva-t-il trois mille, dont les uns eurent le bonheur de s'échapper sur-le-champ, & dont les autres, restés ensévelis sous les morts, trouverent le moyen de se retirer, lorsque les Hongrois eurent repris la route de leur pays. Mais cette boucherie n'étoit que le prélude d'une plus sanglante, dont la Hongrie devoit encore être le théatre.

Autre armée de deux cents mille Croisés, plus forcenés que les précédens.

Tout ce qu'on avoit vu jusqu'alors de l'ardeur des Européens à se croiser, n'étoit rien en comparaison de celle qui éclata au commencement de l'Eté de cette même année. Tout-à-coup parut une foule immense, ramassée des diverses Provinces de la France, de l'Angleterre, de la Flandre, de la Lorraine, de l'Allemagne, & composée de femmes & d'enfans, de Prêtres, de Paysans, d'Ecoliers ; enfin, de tout ce que ces différens Royaumes avoient, ou de plus abject, ou de plus

Guill. Tyr.

foible. On a écrit que cette étonnante multitude formoit jusqu'à deux cents mille hommes de pied & trois mille Cavaliers, dont les plus distingués étoient Thomas de Feïc, Clérembaut de Vandeuil, Guillaume Charpentier, un Comte Herman, & quelques autres, dont l'Histoire, malgré l'espece de supériorité qu'ils avoient sur le reste de cette canaille, a trouvé les noms assez obscurs pour ne pas daigner les tirer de l'oubli. Son silence à cet égard a été d'autant plus juste, que ces Guerriers, dans cette armée, n'avoient aucun commandement; chacun de ceux qui la composoient, ne prenant conseil que de lui-même, & vivant dans une liberté qu'on pourroit regarder comme l'extrême de la plus horrible licence. Ils avoient pourtant des Chefs; mais on ne se douteroit jamais de quelle nature ils étoient : c'étoient une oie & une chevre, qu'ils faisoient marcher à leur tête, réglant tous leurs mouvemens sur ceux de ces animaux, auxquels ils rendoient une sorte de culte, & dont ils faisoient leurs conducteurs.

Ere Chrét. 1096. Hég. 490.

Alb. Acq. Ekkeh. Lib. Chron. Ursp.

D'après ce mélange absurde qu'ils

Ere Chrét. 1096. Hég. 490.

surent faire du plus fougueux fanatisme avec ce que l'impiété a de plus insensé & de plus révoltant; on ne doit pas être étonné du débordement dont ils donnerent le spectacle dans tous les lieux où ils passerent, ni de leur lubricité, ni des excès les plus ciniques & les plus honteux qu'ils se permirent avec la foule de femmes perdues qu'ils traînoient à leur suite. C'est une circonstance des Croisades, qui n'est pas la moins propre à fournir une ample matiere aux réflexions d'un Philosophe, que cette dépravation de mœurs à laquelle s'abandonnoient des hommes armés pour une cause si pieuse, en apparence, que ce mélange de vertus & de forfaits, qu'ils associerent, & dont on auroit peine à se persuader l'existence, si l'on ne voyoit tous les jours de ces unions si disparates, où la dévotion s'allie à la volupté, le crime à l'héroïsme, les sentimens les plus doux aux passions les plus féroces. A voir tant de désordres, on seroit tenté de croire que des gens qui prétendoient marcher pour la défense de la Religion, n'avoient aucune Religion. *Mais*, comme l'a judicieusement

remarqué

remarqué un Auteur célebre, *en matiere de Foi, pour ne point obéir à ses loix, il ne faut pas s'imaginer qu'on en croie moins aux vérités qu'elle enseigne : le cœur & l'esprit sont souvent en contradiction, & s'établissent des droits à part.* Tout ce qu'on en peut conclure, c'est qu'on croit mal, & que la croyance prenant la teinte des passions, s'identifie avec elle, & ne se déclare plus que par les mêmes transports.

Ere Chrét. 1096.
Hég. 490.

Bayle. Pens. sur la Comete.

Cette vérité doit recevoir un nouveau degré de certitude, par le terrible exemple qu'en a laissé l'armée dont les excès nous occupent. Cette horde, malgré son libertinage, étoit si attachée à cette Religion, qu'elle déshonoroit, qu'elle ne put attendre son arrivée en Asie, pour se livrer à l'ardeur de la venger. L'imagination de ces furieux, pleine des outrages auxquels les lieux saints étoient exposés, s'alluma encore davantage à la vue de cette Nation proscrite, qui, par son Déïcide, avoit été la premiere cause de ces outrages. Tous s'imaginérent qu'ils ne pouvoient commencer sous de plus heureux auspices une sainte

Massacre qu'ils font des Juifs.

Ere Chrét. 1096. Hég. 490.

expédition, qu'en massacrant tous les Juifs qu'ils rencontroient, & que parmi tant de victimes qu'ils se proposoient d'immoler à Dieu, c'étoient les premieres dont il leur demandoit le sacrifice.

Dans cet aveuglement, il n'est point de cruautés auxquelles ils ne s'abandonnassent contr'eux, & la plume se refuse à retracer toutes les horreurs dont ils se souillerent. Ce malheureux Peuple, malgré la proscription qu'il avoit essuyée quelques années auparavant, avoit semblé renaître de ses cendres, & s'étoit particuliérement multiplié sur les frontieres de la France & dans l'Allemagne, où sa population pourroit seule, quand il n'y en auroit pas une foule d'autres, devenir une preuve du pouvoir du commerce, qui étoit presqu'entiérement entre ses mains dans ces deux contrées. Peut-être, en y réfléchissant, trouveroit-on aussi dans les richesses qu'il avoit procurées à ce Peuple, un des plus puissans motifs qui armerent tant de bras contr'eux. Quoi qu'il en soit, comme l'a remarqué un de nos plus grands Ecrivains, il n'y eut jamais, depuis l'Empereur

Essai sur l'Hist. gén.

Adrien, un si grand massacre de cette Nation. Ere Chrét. 1096. Hég. 490.

Le premier qui en donna le signal, fut un Prêtre, nommé Folcmar, ou Volckmar, qui ayant impitoyablement égorgé tous les Juifs qu'il rencontra sur sa route, après avoir traversé la Hongrie, trouva enfin, avec sa troupe, aux portes de Nisse, la juste récompense de son zele abominable. Les Bulgares le traiterent comme il avoit traité les Juifs; & de ceux qu'il conduisoit, il n'y en eut qu'un bien petit nombre qui s'échapperent, préservés, à en croire l'absurde Auteur qui nous a conservé ce fait, par une croix qui parut tout-à-coup dans le ciel, pour les sauver, sans qu'on dise ni qu'on voie comment se fit ce miracle.

Chron. Ursp.

D'autres Croisés qui suivoient Volckmar, n'étoient pas destinés à un sort moins terrible, & s'occupoient dans l'Allemagne à le mériter encore plus légitimement. A Verdun, à Spire, à Worms, à Cologne, à Mayence, ruisseloit le sang qu'ils y faisoient couler. Dans ces dernieres Villes, le carnage étoit échauffé par un Comte, nommé Emicon, qui avoit rassemblé

Hist. Andeg. Ekkeh. Lib. Chron. Ursp. Guill. Tyr. Radulph. de Dicet. Mat. Paris. Alb. Acquens.

Ere Chrét. 1096. Hég. 490.

une troupe de douze mille brigands, sous le nom de Croisés, dont il étoit bien digne d'être le Chef. Nouveau Saul, il l'avoit imité dans sa vie criminelle avant sa conversion, &, comme lui, il prétendoit avoir été appellé par des révélations à être un instrument de Dieu, & avoir ordre de commencer l'expédition, à laquelle il étoit destiné, par le massacre des Juifs. Fanatique ou fourbe, & cette derniere dénomination lui convient sans doute davantage, il ne manqua pas à la mission dont il se disoit chargé.

Sept cents Juifs qu'il avoit poursuivis à Mayence, ne trouverent pas dans le palais archiépiscopal, l'asyle que vouloit leur procurer l'Archevêque Rotharde. Ces forcenés briserent les portes; &, aux yeux mêmes de l'humain Prélat, qui s'efforçoit en vain de détourner les coups, ils égorgerent tous ces malheureux, passant également au fil de l'épée les femmes & les enfans, & se partageant entr'eux les riches dépouilles, que leurs victimes avoient cru cacher avec elles. Enivrés de sang, ces premiers forfaits ne firent que les encourager à de nouveaux : mais le

crime heureusement n'eut pas par-tout un succès égal. Leur fureur trouva dans quelques autres saints Evêques une résistance, d'autant plus louable, que dans un pareil siecle, c'étoit des Ecclésiastiques, moins que de tous autres, qu'on devoit l'attendre.

Ere Chrét. 1096.
Rég. 40.

Jean, Evêque de Spire, défendit les Juifs de cette Ville, lesquels s'étoient retirés dans le palais du Roi, avec une fermeté qui devint fatale aux bourreaux eux-mêmes, dont il fit mourir quelques-uns. Il étoit gagné par l'argent des Juifs, si l'on en croit un de ces Auteurs fanatiques, qui se plaisent à calomnier les vertus humaines, & qui ne peuvent se persuader qu'un Chrétien honnête-homme conserve des sentimens de charité pour des gens qui n'ont pas sa croyance, s'il n'y est poussé par quelque motif d'avidité. L'Evêque de Worms préserva aussi les Juifs de son Diocese; mais il y mit, ainsi que l'Evêque de Treves, une condition, l'abjuration de leur Religion. Ce zele peu éclairé eut le sort qu'il devoit avoir. Après que le danger fut passé, ces froids Néophites retournerent à leur croyance, de fa-

Berthold.

Chron. Ursp.

Ere Chrét. 1096. Hég. 490.

veu même de l'Empereur Henri IV. qui, l'année suivante, revenant d'Italie en Allemagne, eut assez de prudence pour écouter leurs supplications, & leur rendit la liberté de conscience.

Exemple effrayant de désespoir, que donnent quelques-uns de ces Juifs.

Ils étoient plus heureux que la plupart de leurs freres, dont la destinée fut bien différente. Il n'y avoit eu qu'une partie de ceux de Worms qui s'étoient convertis : les autres, réduits à cette extrémité du désespoir, où la mort ne paroît que douce, avoient renouvellé les terribles exemples de Capoue & de Sagonte. Retirés dans la chambre de l'Evêque, sous prétexte de délibérer sur leur apostasie qu'on exigeoit ; pendant que les Croisés attendoient dehors leur réponse, ils se tuerent tous eux-mêmes, frustrant également & la barbarie & le faux zele de leurs persécuteurs. A Treves, ceux qui ne voulurent pas se convertir, laisserent un exemple encore plus tragique. Ils se barricaderent dans leurs maisons : les meres, devenues furieuses, poignarderent les enfans qu'elles allaitoient, s'écriant qu'elles aimoient mieux les envoyer dans

Spicil. t. 12.

le sein d'Abraham, que de les exposer aux insultes des Chrétiens : les maris fendirent le ventre à leurs épouses & à leurs filles : les peres, les fils, les valets s'entre-tuerent ; & quelques femmes, s'emportant à un désespoir plus public, monterent sur les bords de la Moselle, &, après avoir rempli de pierres leur sein & les manches de leurs robes, elles se précipiterent dans la riviere, dévouant ainsi à l'exécration générale de la postérité, l'abominable engeance dont tant d'horreurs étoient l'ouvrage. A ce récit, qui indigne les Lecteurs ainsi que l'Historien, il n'en est pas un qui ne soupire après la destruction de ces monstres. Hâtons-nous de nous soulager.

Ere Chrét. 1096. Hég. 490.

Quand ces deux cents mille assassins se furent ainsi assez rassasiés de sang & de dépouilles, ils s'avancerent vers la Hongrie, dans l'espoir d'y être admis aussi facilement que les hordes qui les avoient devancés : leur confiance étoit d'autant plus entiere, qu'étant plus nombreux, ils se figuroient qu'on oseroit moins leur disputer le passage ; mais tant d'exemples donnés coup sur coup, avoient corrigé les Hongrois de

Les nouveaux Croisés trouvent les passages de la Hongrie fermés, & sont exterminés, près de Mersbourg.

Ere Chrét. 1096. Hég. 490.

cette extrême facilité ; & la vue des croix dont ces nouveaux Pélerins étoient couverts, rougies encore du sang dont ils venoient de se souiller, fut un signal auquel on se réunit pour les exterminer, ou du moins pour les repousser. On avoit un motif de plus pour leur opposer une vive résistance ; on les voyoit en si grand nombre, & on avoit déjà tant de traits de leur férocité, qu'il étoit à craindre qu'ils ne vengeassent le massacre de ceux qui les avoient précédés : leurs cadavres étendus dans les plaines de la Hongrie & de la Bulgarie, qu'ils infectoient, ne pouvoient qu'irriter la soif de sang dont ils paroissoient altérés.

Guill. Tyr. Albert. Acq. Math. Paris.

Ainsi, quand ils approcherent de Mersbourg, ils trouverent tous les passages fermés, les remparts de cette place, le long desquels il leur falloit nécessairement passer, extraordinairement fortifiés, & tous les environs garnis de Soldats disposés à en défendre les approches. Aux pieds de la Ville couloit une riviere, qui étoit, selon quelques-uns, le Danube ; d'autres la nomment le Lintax, & il faut avouer que nos Historiens font de si

mauvais Géographes, que cette riviere n'est pas plus facile à reconnoître que la place même, à moins que cette Ville de Mersbourg ne soit celle du même nom qui est dans la Misnie, & alors la riviere seroit la Sala, & non le Lintax, ni le Danube (1) : quelle qu'elle fût cependant, elle avoit un pont qui devenoit pour les Croisés un autre obstacle à franchir. Coloman l'avoit fait occuper par une nombreuse troupe, aux ordres d'un vieux Guerrier, l'un de ses parens, qui le gardoit. Ere Chrét. 1096. Hég. 490.

A la vue de ces préparatifs, les Croisés sont obligés de s'arrêter; &, malgré leur grand nombre, d'avoir recours aux supplications pour qu'on leur ouvre les barrieres : elles ne tombent que pour leurs Ambassadeurs, qui vont conjurer Coloman, & qui reviennent avec un refus. A cette nouvelle, le Comte Emicon & les autres principaux Chefs tiennent conseil, &

(1) Mr. le Beau, sans dire dans quelle Province étoit cette Ville, dit qu'elle étoit située dans des marais formés par le Danube & le Lintax, aujourd'hui Leytha. (Hist. du Bas Emp. t. 18.)

Ere Chrét. 1096. Hég. 490.

il est décidé qu'on périra ou qu'on emportera le pont. Aussi-tôt le signal est donné : les Croisés tombent avec furie sur les Hongrois ; ceux-ci, accablés par la multitude, & après avoir perdu leur Chef, auquel Guillaume Charpentier abattit la tête, sont obligés de céder & de se replier sur la Ville.

Malgré ce succès, la marche des vainqueurs n'en devint pas plus facile. Il leur falloit passer sur une chaussée étroite, bornée d'un côté par la riviere, de l'autre par des marais profonds, qui défendoient la Ville, & qui, les mettant nécessairement à la portée du trait, ne leur permettoient pas d'avancer sans un extrême danger. Ils sont donc forcés de s'arrêter de nouveau, & souffrent pendant quelque temps les horreurs de la faim. Enfin, ne prenant conseil que de leur désespoir, ils se repandent dans une forêt voisine, où ils font un immense abattis, & reviennent combler une partie du marais. En vain les Hongrois s'efforcent d'écarter les travailleurs, & entassent dans la fange des branches, des troncs d'arbres, des poutres, des fascines, qu'ils recouvrent de claies & de plan-

ches. Bientôt, à la faveur de cette chauffée factice, ils s'approchent des murs, & se préparent à les escalader avec les longues échelles, qu'ils avoient travaillées dans la forêt.

Ere Chrét. 1096. Hég. 499.

Les uns font jouer des especes de béliers, les autres appliquent les échelles & montent à l'assaut; & cependant les Hongrois font pleuvoir sur eux une grêle de traits & de pierres, & des flots d'huile & de graisses bouillantes. Malgré cette vigoureuse résistance, les Assaillans, facilement remplacés par des troupes fraîches, alloient devenir vainqueurs; les murs battus par le bélier, offroient déjà deux breches aux plus intrépides; & la garnison, lassée de combattre contre des furieux, qui sembloient se multiplier, alloit leur abandonner leur proie, lorsqu'elle se vit tout-à-coup délivrée, par l'événement le plus inattendu, après un assaut commencé avec tant d'acharnement.

Guillaume de Tyr, qui voit toujours le Ciel prêt à faire des miracles pour ou contre les Croisés, ne manque pas de dire que Dieu les frappa d'une terreur panique, pour les punir de tous leurs

Ere Chrét. 1096. Hég. 490.

désordres ; & pour accomplir cette parole du Sage : *l'impie fuit sans qu'il soit poursuivi.* Il est certain que la Divinité devoit une éclatante vengeance à leurs atrocités ; mais elle ne la prit que d'une maniere naturelle, comme elle fait presque toujours. Les Croisés, emportés par l'ardeur de leur courroux & par l'espoir de la vengeance, s'étoient précipités à l'envi & sans précautions sur les échelles, dont les unes, accablées d'un tel poids, se briserent sous ceux qui les montoient, & les autres furent renversées, ou par leur propre mal-adresse, ou par les masses de pierre qui, du haut des remparts, fondirent dessus. Cette chûte, qui se fit presqu'en même temps de toutes parts, fut accompagnée d'un si horrible fracas, d'un tel bruit d'armures, de tant de cris ou de mourans, ou de blessés, que toute l'armée, saisie d'un effroi soudain, commença à abandonner l'assaut & à s'enfuir de tous côtés. Les Hongrois, d'abord étonnés de cette retraite si subite, & ne sachant si elle étoit un piege, ou si elle étoit réelle, balancerent quelque temps sur ce qu'ils feroient ; mais leur

Accolt. de Bello Sacr.

indécision fut de courte durée. Bientôt, réparant complétement un moment d'inaction, ils se précipitent par toutes leurs portes sur cette foule, qui s'embarrassoit elle-même. Comme elle ignoroit les chemins & les issues qui pouvoient la sauver, elle ne put rendre aucune espece de combat. Ere Chrét. 1096. Hég. 490.

La boucherie devint générale : maîtres du pont jeté sur la riviere, & de l'espece de chaussée qui rendoit le marais praticable, ils passerent presque tous leurs ennemis au fil de l'épée : les uns furent engloutis dans le marais, les autres dans le Danube ; le lit de ce grand fleuve fut comblé à l'endroit où s'étoit fait le plus grand carnage, par la multitude des cadavres, & ses eaux mêmes furent rougies durant quelques jours de tant de sang répandu. Quelques-uns des Croisés durent leur salut à la vitesse de leurs chevaux, & de ce nombre fut le barbare Emicon, qui, ne trouvant point là malheureusement le salaire de ses cruautés, regagna l'Allemagne avec ceux qui purent le suivre. Clérembaut, Guillaume, Thomas, & quelques autres François, échappés de même au

Alb. Aq.

Guill. Tyr. Math. Paris.

Ere Chrét. 1096. Hég. 490.

massacre, se sauverent par la Carinthie; après de longs circuits, autour de la mer Adriatique, ils arriverent enfin dans la Pouille, où, toujours également insatiables du sang infidele, & brûlant d'accomplir ce qu'ils appelloient leur vœu, ils se joignirent, comme nous le dirons, aux différens Princes, qui s'embarquoient sur ces côtes pour Constantinople. Ainsi disparut cette effroyable multitude, dont l'exemple fut perdu pour ceux qu'il auroit dû frapper le plus: celui que les autres Croisés donnoient dans l'Asie, où ils creusoient leur tombeau, dans le même temps que ceux-ci trouvoient le leur en Europe, ne fut pas d'une utilité plus fructueuse pour leur siecle.

L'armée de Pierre l'Hermite est renforcée près de Constantinople.

En effet, l'armée de Pierre avoit depuis long-temps quitté les environs de Constantinople. Elle n'y étoit restée que cinq jours, quoique les avis donnés par l'Empereur au Général, & le déplorable état où elle étoit arrivée dans la Thrace, eussent dû faire présumer qu'elle y feroit un plus long séjour. Mais en arrivant, Pierre avoit trouvé une foule de Lombards, de Génois, de Piémontois, & d'autres

Baldric. Guib. Abb. Mus. Ital. Tudebold. Order. Vit.

habitans de l'Italie, qui, sur le bruit de la Croisade, s'étoient mis en route, sans Chefs, en diverses troupes & par différens chemins : à mesure qu'ils étoient arrivés, ils s'étoient joints à *Gautier-sans-Avoir* dans les fauxbourgs de Constantinople. Ce renfort, avec les troupes de l'Hermite, formoit une armée formidable, mais ne la rendoit pas plus propre aux desseins d'Alexis ; les anciens & les nouveaux venus, également vils & méprisables, étant également incapables d'aucune espece de résistance contre une troupe un peu disciplinée. Alexis avoit donc toujours les mêmes raisons de les retenir autour de Constantinople. Au lieu de les laisser ainsi dans une inaction, qui, toujours dangereuse pour l'armée le plus sévérement tenue, devoit nécessairement le devenir encore davantage pour cet amas de brigands & de vagabonds ; peut-être lui restoit-il un autre parti à prendre. Quelque méprisable que fût cette troupe, il ne lui manquoit qu'un Général & de la discipline. Il avoit de la valeur & de l'expérience dans la guerre, sur-tout contre les Turcs : que ne s'offroit-il pour Chef à

Ere Chrét. 1096. Hég. 490.

Faute que commet Alexis.

Ere Chrét. 1096. Rég. 490.

Ni Pierre, ni Gautier, ni les autres Capitaines Croisés ne lui auroient certainement pas disputé le commandement : tous se seroient trouvés honorés de le voir à leur tête. Quant à la discipline, dès qu'il auroit été revêtu du commandement, il ne lui auroit pas été difficile de l'introduire peu à peu, en faisant choix dans toute cette troupe de ce qu'il y avoit de plus capable de servir, & en laissant les malades, les vieillards, les femmes, les enfans dans quelqu'endroit favorable, où ils eussent pu se procurer facilement les commodités de la vie, & être à l'abri des surprises de l'ennemi. Les autres, instruits par ses Officiers, ou incorporés dans ses troupes, avec cette sagesse que la politique suggere, qui fait adoucir le joug, flatter l'orgueil & les prétentions, auroient pu, si l'on eût su profiter du fanatisme dont ils étoient animés, faire en peu de temps d'excellens Soldats. Il est vrai qu'il en auroit coûté des soins, & sur-tout de l'argent : mais le Prince Grec eût bien regagné dans la suite ce qu'il auroit été obligé de sacrifier pour le moment, en rendant à l'Em-

pire ses anciennes bornes, & par conséquent ses anciens tributs.

Ère Chrét. 1096. Hég. 490.

Ravages des Croisés dans les faux-bourgs de Constantinople.

C'étoit bien là que tendoient tous les vœux de l'Empereur : mais, comme on le verra, c'étoit par d'autres moyens qu'il en espéroit l'accomplissement ; il vouloit avoir toutes les dépouilles de la guerre, sans en courir les périls, sans en partager ni les fatigues ni les frais. Ainsi, se bornant à tirer le parti qu'il croyoit le plus fructueux pour lui, de cette armée & de celles qui la suivoient, il eut soin que les vivres ne lui manquassent point, & les provisions de toute espece arriverent en abondance dans leur camp. Il n'en falloit pas davantage pour rendre cette horde à ses premieres fureurs. Elle n'eut pas goûté pendant trois jours les délices d'une opulence, d'autant plus vivement sentie qu'elle venoit après la plus horrible disette, qu'oubliant ses miseres précédentes, dans le vin & dans la bonne chere, elle se livra de nouveau aux excès les plus crians.

Cette race détestable, gorgée de viandes & dans les transports de l'ivresse, se voyant ainsi rassemblée, & calculant ses forces, crut que tout lui

Ere Chrét. 1096. Hég. 490.

étoit permis, &, s'énorgueillissant de sa multitude, tourna, contre ceux mêmes qui les avoient réparées, les forces qu'elle venoit de reprendre. Les fauxbourgs de Constantinople & ses environs furent livrés au plus affreux pillage; dans cinq jours ils y commirent plus de désastres, que les Turcs eux-mêmes ne s'en permettoient dans leurs courses fréquentes autour de cette Ville. Ils forçoient les palais & les maisons de plaisance, répandus dans la campagne; &, après avoir dispersé ou massacré ceux qui résistoient, ils s'y livroient à tous les emportemens de la cupidité ou de la brutalité, enlevant ce qu'ils pouvoient emporter, brisant ou brûlant ce qu'ils ne pouvoient déplacer. Les Eglises mêmes ne furent pas à l'abri de leurs sacrileges; ils en brisoient les portes, & pénétroient dans les plus respectables sanctuaires. On doit croire qu'ils n'épargnoient pas les meubles & les ornemens les plus sacrés & les plus précieux, puisqu'ils en arrachoient même les couvertures, pour en vendre le plomb aux Grecs.

Rob. Mon. Guib. Abb. Mus. Ital. Tudebold. Order. Vit.

On a dit que l'Empereur pouvoit

traiter ces brigands comme l'avoient été leurs compagnons, & les punir aussi sévérement qu'ils l'avoient été dans la Hongrie & la Bulgarie : si l'on a entendu par-là que la vengeance qu'auroit pu tirer Alexis de tous ces attentats, auroit été légitime ; certainement on a dit une grande vérité. Mais cette vengeance, si le Prince grec ne l'a point tirée, il n'en faut pas faire honneur à sa modération.

Ere Chrét. 1096. Hég. 490.

Essai sur l'Hist. gén. Hist. de Fr.

On ne punit pas facilement cent mille forcenés ; &, selon les Historiens, le renfort d'Italiens avoit porté l'armée de Pierre au moins à ce nombre : on n'a pas même la volonté de les punir, quand la dissimulation peut devenir utile, & qu'on espere faire racheter les crimes par des services. Telles étoient précisément les circonstances où se trouvoit Alexis. Il est peu croyable qu'il méditât dès-lors des projets de vengeance, quoique tous les Ecrivains des Croisades l'en accusent ; mais s'il en conçut, il ne voulut pas en faire retomber sur lui tout l'odieux : il étoit trop sûr que les Infideles le serviroient complétement. Il parut donc ne céder qu'aux empres-

Alexis leur fait passer le Bosphore.

Ere Chrét. 1096. Hég. 490.

semens de Pierre & de son armée, qui, depuis leur arrivée, le harceloient sans cesse pour qu'il leur fournît les moyens de passer en Bithynie. Il s'en débarrassa en leur prêtant tous les bateaux nécessaires pour les transporter, eux & leurs bagages, d'Europe en Asie: ce fut avec ces secours qu'ils traverserent le Bosphore, qu'on appelloit dès-lors le Bras-de-Saint-Georges, du nom d'une fameuse Eglise de Saint-Georges, fort respectée des Grecs, & qu'on voit encore dans le Village de *Péristasis*, au-delà de Gallipoli. Il y avoit cette différence, que ce nom de Bras-de-Saint-Georges, du temps des Croisés, s'étendoit depuis ce qu'on appelle à présent l'Hellespont, ou le Canal des Dardanelles, jusqu'au véritable Bosphore, ou le Canal de la Mer noire.

Baldric. Guib. Abb. Alb. Aoq.

Paul Lucas, & Tournef. Voyag. du Levant.

Nouveaux ravages des Croisés en Asie; cruautés dont on prétend que se souillerent dix mille Normands.

L'Empereur, qui ne cherchoit qu'à éloigner les Croisés, sans les exposer cependant aux excursions des ennemis, leur avoit conseillé de ne point trop s'écarter de Nicomédie, & d'attendre là l'arrivée des Princes qui les suivoient, promettant de leur envoyer des vivres en aussi grande abondance,

Alex. L. 10.

que s'ils eussent été près de Constantinople. Ils allerent en conséquence se placer aux deux ports les plus voisins de Nicée, occupés par les Infideles, & camperent à Hélénopole & à Kibot, que nos Historiens nomment Civitôt, & où les Grecs leur transportoient toutes les provisions nécessaires. Après être restés pendant près de deux mois assez tranquilles dans ces deux postes; ils s'ennuyerent bientôt de leur oisiveté, ou plutôt ils se lasserent de payer une nourriture, que leurs bras pouvoient leur fournir sans épuiser leurs bourses. Ainsi, on les vit recommencer leurs brigandages, & contre les Chrétiens & contre les Infideles, & sur les Eglises & sur les Mosquées; Grecs, Turcs, tout fut également pillé, rançonné, égorgé. Ere Chrét. 1096. Hég. 490.

Si l'on en croit Anne Comnène, ce furent les François qui se rendirent les plus coupables dans ces ravages. Dix mille d'entr'eux, qu'elle désigne sous le nom particulier de Normands, s'abandonnerent aux plus incroyables violences. Ils hachoient des enfans en pieces, ils en mettoient d'autres à la broche, & les faisoient rôtir; Ibid.

Ere Chrét. 1096. Hég. 490.

ils exerçoient enfin toutes les especes de cruautés sur les hommes & les femmes qui tomboient entre leurs mains. Il faut avouer que ces premiers Croisés étoient des brigands bien abominables; mais il faut avouer aussi que lorsqu'ils se souilloient de forfaits, ils y étoient poussés par une espece d'intérêt, dont on ne voit point ici la moindre trace. Ce qu'ils cherchoient, étoient ou de l'argent, ou du butin, ou des vivres : on ne voit point que ces atrocités pussent leur procurer ni l'argent, ni le butin; quant aux vivres, depuis qu'ils étoient entrés dans la Bithynie, ils n'éprouverent pas de besoins qui pussent les porter à cet excès de férocité. Regardons donc ces imputations de la Princesse grecque contre les Croisés, du même œil que les déclamations de ceux-ci contre son pere; elles ont toutes le même principe, & ne sont par conséquent pas plus croyables (1).

(1) Il est vrai cependant qu'il se trouve des exemples où des Normands n'ont point eu horreur de manger de la chair humaine. Dans les premiers établissemens que les François formerent au Brésil,

Il est bien vrai que ces mêmes Normands se livrerent auprès de Nicée à des désordres épouvantables, mais qui étoient d'une autre nature. Malgré les fréquens avis que leur faisoit donner Alexis, de ne point quitter leur camp, & sur-tout de ne point s'engager dans les montagnes qui entourent Nicée; sept mille François à pied & trois cents chevaux, sortirent un jour du camp : emportés par l'ardeur du butin, & rassurés par les succès précédens, ils s'avancerent audacieusement jusqu'à la vue de Nicée. Après

Ere Chrét. 1096. Hég. 490.

Véritables excès où s'emportent ces François

Alb. Aq.

Alex. L. 10.

quelques-uns d'eux, qui passerent huit ou neuf ans parmi les naturels du pays, qui, comme l'on sait, sont Antropophages, s'accoutumerent tellement à leur maniere, qu'ils se faisoient gloire de tuer & de manger, comme eux, des prisonniers. (*Léry, Voyag. au Brésil.*) C'étoient encore des Normands qui, en revenant de la Floride, où ils avoient fait un si malheureux établissement, &, se trouvant en mer, surpris d'une horrible famine, proposerent de manger l'un d'eux pour sauver la vie aux autres. Le sort alloit décider du choix de la victime, lorsqu'un soldat nommé Leuchau, dégradé des armes pour quelque faute, & condamné à l'exil, c'est-à-dire, à être abandonné dans quelqu'isle déserte, s'offrit de lui-même. Sa proposition fut reçue avec transport. Il fut sur-le-champ égorgé; l'équipage but son sang tout chaud avec avidité; & son corps ayant été mis en pieces, chacun en obtint sa part, qu'il ménagea autant qu'il lui fut possible. (*Voyages de Ribaut dans la Floride.*)

Ere Chrét. 1096. Hég. 490.

un léger combat, dont tout l'avantage leur resta, ils enleverent, à la face des Habitans, contraints de se renfermer dans leurs murs, sept cents bœufs avec une foule d'autres bestiaux qu'ils ramenerent au camp. D'autres troupes auroient mieux profité d'un pareil convoi, & auroient songé à jouir longtemps de provisions si abondantes. Mais ils étoient Croisés, ils étoient François : à ces deux titres, ils ne devoient guere prévoir l'avenir. Ils font d'abord un massacre général de ces bestiaux, ils s'en repaissent, ils s'en assouvissent, & vendent le reste aux Grecs & aux Matelots, qui étoient leurs pourvoyeurs, au risque d'être obligés de les acheter le double huit jours après.

Leurs hauteurs révoltent une partie de l'armée, qui se sépare du gros, & va asseoir son camp ailleurs.

Ce ne fut là que le moindre inconvénient de cette expédition ; elle eut des suites plus funestes qu'on ne pouvoit le présager : elle alluma la discorde entre les Croisés. Les François, orgueilleux de leur triomphe, & se regardant comme le seul corps redoutable de l'armée, se flattoient d'en être les uniques soutiens par leurs expéditions, s'exaltoient avec toute l'impudence

l'impudence de la vanité, & traitoient les autres Nations avec la fierté & le mépris le plus outrageant. Les Italiens & les Allemands, indignés de ces hauteurs, y répondent par d'autres : d'un côté par jalousie, de l'autre par orgueil, on en seroit venu aux mains, si la foiblesse des Italiens & des Allemands, qui étoient en petit nombre, ne les eut arrêtés, bien plus que toute autre considération. Ils bornerent donc leur vengeance à se séparer du gros de l'armée ; &, pour montrer qu'ils n'étoient pas moins braves & moins redoutables que tout autres, ce fut dans le pays ennemi qu'ils résolurent de s'établir. Sous la conduite d'un nommé Renaud, qu'ils élurent pour Chef, ils vinrent, au nombre de trois mille hommes de pied & de trois cents chevaux, asseoir leur camp près du Château de Xérigorde, à deux lieues de Nicée. Ils l'attaquerent bientôt & l'emporterent, passant au fil de l'épée tous les Turcs qui s'y trouvoient, & ne laissant la vie qu'aux seuls Grecs. Ils s'emparerent ensuite d'une Ville voisine, que les Turcs avoient évacuée, moins sans doute

Ere Chrét. 1096.
Hég. 490.
Alex. Baldr. Guib. Alb. Mus. Ital. Order. Vit.

Ere Chrét. 1096.
Hég. 490.

par effroi, que pour leur inspirer plus de sécurité.

Elle est attaquée dans le Château de Xérigorde, par le Sultan de Nicée : horribles extrémités où elle est réduite.

En effet, tandis qu'ils se livroient à toutes les délices de la victoire, se flattant de vivre dans l'abondance aux dépens de l'ennemi; le Sultan de Nicée se préparoit à fondre sur eux avec quinze mille hommes de l'élite de ses troupes, & trois jours après leur conquête, c'est-à-dire, le jour de Saint-Michel, ils le virent paroître à la tête de ses Infideles. A la premiere alarme, Renaud partage ses Soldats, en laisse la plus grande partie dans le Château de Xérigorde, & vient avec l'autre dresser une embuscade au Sultan, dans l'endroit même où il auroit fallu porter toutes ses forces; car c'étoit le seul où les Habitans de la forteresse trouvassent de l'eau, dans une petite fontaine & un puits, où l'on alloit la puiser, ce qui avoit sans doute engagé Renaud à s'avancer jusques-là pour conserver cette ressource. Mais il s'y étoit posté avec trop peu de monde, pour résister aux troupes aguerries de Kiligde-Arslan : on sait que c'étoit le nom du Sultan, & non pas Soliman, comme tous les Histo-

Les mêmes. Robert. Monach.

Voy. l'Introduct. t. 1. p. 163.

tiens des Croisades, & Maimbourg lui-même, le nomment. Les Croisés furent en un instant passés au fil de l'épée, & Renaud, avec quelques-uns des siens, eut bien de la peine à regagner Xérigorde. Le Sultan*, trop expérimenté pour sacrifier ses troupes à l'assaut d'une place, qu'une attaque plus lente n'empêcheroit pas de tomber entre ses mains, se contenta de faire des saignées autour de la fontaine, pour empêcher l'eau de pénétrer dans la forteresse, qu'il bloqua ensuite exactement.

Ere Chrét. 1096. Hég. 490.

Les Chrétiens, qui s'étoient attendus à un tout autre genre de combat, furent extrêmement surpris, quand il leur fallut lutter contre un ennemi aussi terrible que la soif. Le fanatisme cependant les soutint durant quelque temps, & les fit recourir aux voies les plus extraordinaires pour retarder le moment de leur reddition. Les uns s'ouvrirent les veines & se désaltérerent de leur propre sang, ou de celui de leurs chevaux & des autres bêtes de somme (1): les autres burent leur

Anonym. 1. Baldr. Rob. Mon Guib. Abb. Tudeb. Mus. Ital. Alex. Vincent. Bellovac.

(1) On doit être peu étonné des expédiens aux-

Ere Chrét. 1096. Hég. 490.

urine : ceux-ci, après avoir descendu des morceaux d'étoffe dans de vieilles cîternes bourbeuses, exprimerent dans leur bouche cette dégoûtante liqueur ; ceux-là creuserent la terre où elle leur paroissoit plus humide ou plus froide, & s'y couchant tout nus, ou y appliquant du moins leur tête & leur sein, tâcherent de se procurer ainsi quelqu'espece de rafraîchissement.

On sera d'autant moins surpris de ce courage à soutenir d'aussi terribles extrémités, qu'ils avoient avec eux des Prêtres, & même des Evêques, qui étoient sans cesse à l'aiguillonner. « Dieu ne vouloit que les éprouver, » & il ne falloit pas se désespérer des » tribulations qu'il leur envoyoit :

---

quels cette horrible disette les fit avoir recours : dans de pareilles extrémités, on en met encore aujourd'hui en usage ; d'autant & de plus révoltans. Lorsque dans les déserts d'Afrique les voyageurs se trouvent ainsi pressés par la soif, ils tuent un de leurs chameaux, &, en tirant l'eau qui se trouve dans les intestins, ils la partagent entr'eux & la boivent. (*Hist. d'Afriq. liv. 1.*) Sur les vaisseaux, dans les mêmes occasions, quand il tombe de la pluie, on la reçoit dans des draps étendus, avec un boulet au milieu pour la faire distiller : on boit même jusqu'à celle qui s'écoule des égoûts du vaisseau, dont il n'est pas difficile de se figurer l'infection. (*Léry., Voyag. du Brésil.*)

» comme ils avoient provoqué son courroux par leurs brigandages ; ils devoient aujourd'hui solliciter sa miséricorde par leur patience. Qu'ils comptassent encore sur sa providence. Celui qui avoit fait sortir autrefois des sources des rochers de l'Arabie, pouvoit bien renouveller le même prodige : avec la même puissance, il auroit la même compassion pour son Peuple choisi, lorsqu'ils auroient trouvé grace devant lui : qu'ils songeassent seulement à la mériter ; qu'ils se souvinssent combien ils l'avoient offensé, par leurs rapines & leurs brigandages, & sur-tout par leurs sacrileges, qui leur avoient fait porter des mains impies sur les Eglises ; qu'ils en fissent pénitence, & il n'étoit pas douteux que bientôt le Ciel ne fût sensible à leur sincere repentir. »

Ere Chrét. 1096. Hég. 490.

Renaud & plusieurs autres Croisés apostasient ; le reste est ou pris ou massacré.

Malgré ces promesses, les besoins s'irritoient chaque jour, & enfin les assiégés & leur Chef lui-même perdirent patience. Renaud, emporté à une résolution désespérée, donna l'exemple d'une lâcheté, qu'on n'eût pas attendue d'un

Ere Chrét. 1096. Hég. 490.

Le 30 Octobre.

Croisé. Quand il vit qu'il lui falloit périr ou par le fer ou par la soif; après avoir pris ses mesures avec les Assiégeans, le huitieme jour, il sortit à la tête de ses troupes, sous prétexte de faire une sortie contre les ennemis, qui le reçurent comme un homme avec lequel ils s'entendoient. Ceux de ses gens, qui voulurent l'imiter & embrasser le mahométisme, furent sauvés comme lui. Les autres, furieux de cette trahison, chercherent en vain à faire quelque résistance : enveloppés de toutes parts, accablés par le nombre, malgré leur valeur, la plupart furent passés au fil de l'épée. Quelques-uns furent faits prisonniers, & expierent dans une longue captivité leurs fureurs & leurs forfaits. Les Turcs, se les ayant partagés, réserverent les uns pour les servir, & les autres pour être les jouets de leur adresse, ou plutôt de leur cruauté, s'exerçant à tirer au blanc sur leurs corps, & les plaçant à une distance convenable pour apprendre, en lançant une fleche, à ne point manquer leur coup.

Les mêmes.

Ere Chrét. 1096. Hég. 490.

Le Sultan met tout en usage pour tirer la grande armée de son camp.

Mais cette victoire n'étoit rien en comparaison de celle que méditoit le Sultan. Il lui restoit encore à détruire un corps bien plus considérable ; c'étoit celui de l'armée restée à Hélénopole, où campoit la plus grande partie des Croisés. Comme il vouloit ménager ses troupes, il ne crut pas devoir tenter d'emblée l'attaque du camp, & il résolut de joindre la ruse à la force. Il se renferma dans Nicée, se contentant d'envoyer de temps en temps des partis, qui tomboient sur les fourrageurs de l'armée chrétienne, & enlevoient des troupes de quinze, vingt Croisés, plus ou moins à la fois, selon qu'ils s'écartoient du camp. Il espéroit que cette petite guerre, où les Croisés étoient toujours battus en détail, les tireroit de leur camp, & que, s'il parvenoit à les engager dans les montagnes & les forêts de Nicée, ils ne lui coûteroient guere à défaire.

Guill. Tyr. Albert. Acq. Ba'd. Guib. Ab. Tudeb. Order. Vit.

Son plan étoit bien raisonné. Les Croisés, en effet, honteux de leurs pertes journalieres, ne tarderent pas à demander qu'on les menât à l'ennemi, déplorant la perte de leurs freres, & s'indignant qu'on les laissât sans ven-

Ere Chrét. 1096. Hég. 490.

geance. Pierre n'étoit plus au camp. Il avoit enfin senti que le rôle de Général ne lui convenoit point : humilié de rester sans pouvoir au milieu de cette multitude, qui le méprisoit, il avoit saisi la premiere occasion qui s'étoit offerte de la quitter, sans s'avilir entiérement. On commençoit à murmurer contre la cherté des vivres, soit que les Vivandiers Grecs les renchérissent à proportion qu'ils les voyoient plus nécessaires, soit plutôt que l'argent commençant à manquer aux Croisés, le prix des denrées leur en parût plus exorbitant ; Pierre, sous prétexte de le faire diminuer, avoit profité de cette circonstance pour retourner à Constantinople, & l'armée étoit restée sous la conduite de Gautier-*sans-Avoir.*

Gautier-*sans-Avoir*, en l'absence de Pierre, résiste à l'impatience des troupes qui demandent à combattre : il cede enfin, vaincu par leur mutinerie, & les

Ainsi ce fut à lui que s'adresserent les murmures & les plaintes ; il y résista pendant huit jours, ainsi que les principaux Chefs avec une fermeté qui ne fit qu'irriter la fureur de cette multitude. Bientôt le Sultan mit en usage un stratagême, qui porta l'effervescence à son plus haut période. Il fit passer dans le camp des Chrétiens deux es-

pions, ou transfuges, qui y semerent adroitement la nouvelle, que la troupe de Renaud, après une grande victoire remportée sur Kilidge, s'étoit emparée du siege de son Empire, & qu'elle faisoit alors même un butin immense dans Nicée. A cette nouvelle, répandue sur-le-champ dans tout le camp, l'avidité échauffe encore plus vivement les imaginations : de tous côtés on n'entend que des cris pour demander le combat. Godefroi Burel, qui commandoit une partie de l'Infanterie, se rend le Chef de cette espece de sédition : il vient à la tente de Gautier, où étoient rassemblés Renaud de Bréis, Gautier de Breteuil, Foulcher d'Orléans & les autres principaux Capitaines, & leur expose avec une hardiesse, qui tenoit de l'insolence, les vœux de toute l'armée. Il trouva la même résistance, & Gautier s'excusa toujours sur ce que n'étant que Lieutenant de Pierre, qui lui avoit défendu de quitter le camp & de combattre sans son ordre, il ne pouvoit condescendre à leurs desirs, que le Général n'eût parlé.

Ere Chrét. 1096. Hég. 490.

conduit vers Nicée.

Alex. ubi sup.

Guill. Tyr. *Alb. Acq.*

Cette opiniâtreté de refus mit Godefroi & son parti dans une espece

Ere Chrét. 1096. Hég. 492.

de fureur, qui pouvoit devenir funeste à l'armée chrétienne & en délivrer le Sultan de Nicée, sans qu'il eût besoin du secours de ses troupes. Godefroi, en quittant les Capitaines, se répandit dans le camp en propos injurieux contre leur prudence, qu'il traitoit de lâcheté : « C'étoit donc bien vainement qu'ils » avoient abandonné leur patrie, leurs » femmes, leurs enfans, pour venir » si loin languir dans un camp, tandis » que de leurs freres, de leurs com- » pagnons d'armes, les uns massacrés » par les Infideles restoient sans ven- » geance, les autres, tombés entre » leurs mains, alloient gémir dans les » horreurs d'une éternelle captivité ! » Pourquoi donc leur avoit-on fait » prendre les armes, si l'on ne vou- » loit pas qu'ils s'en servissent contre » les ennemis du nom chrétien ? Si » c'étoient des femmes qu'on avoit cru » amener dans l'Orient; c'étoient des » fuseaux, & non des lances & des » épées qu'il leur falloit mettre dans » les mains : si c'étoient des hommes, » il falloit les traiter comme des hom- » mes, & ne pas les laisser engourdir » plus long-temps dans une honteuse

» inaction : c'étoit trop les laisser crou- Ere Chrét. 1096. Hég. 490.
» pir dans un camp, & enchaîner leur
» courage; il devoit enfin leur être
» permis d'en suivre les généreuses
» impulsions. Que leurs Chefs à leur
» gré cédassent à leur pusillaminité;
» pour eux, il étoit temps de briser
» l'odieux frein qui les captivoit :
» attendroient-ils que la troupe de
» Renaud, poursuivant le cours de
» ses victoires, n'eût plus rien laissé à
» faire à leur valeur? Voilà déjà que
» maîtres de Nicée, ils leur avoient
» ravi & l'honneur & le prix d'une
» conquête aussi brillante que riche!
» S'ils vouloient l'en croire, ils bra-
» veroient des défenses, que la lâcheté
» seule avoit pu imaginer; & ils cour-
» roient partager avec les Italiens des
» trophées & des dépouilles, qu'il
» étoit honteux à des François de se
» laisser arracher, sans y prétendre
» aucune part. »

Ces discours & d'autres semblables, bien propres à réveiller la cupidité d'une foule d'hommes avides, qui ne cherchoient la plupart dans la guerre que les dépouilles qu'elle promet, firent une telle impression sur tous les esprits,

Ere Chrét. 1096. Hég. 490.

qu'on se disposoit déjà à partir sans ordre, & qu'on l'auroit fait, si Gautier & les autres Capitaines n'eussent pas cru qu'il étoit plus prudent de céder, que de faire dans le camp une scission dont les suites pouvoient devenir plus dangereuses, pour l'armée, que tous les événemens possibles en rase campagne. L'ordre du départ fut donc donné; & dès le lendemain, on vit sortir du camp, sous la conduite de Gautier & des autres Chefs, vingt-cinq mille hommes de pied & cinq cents chevaux, choisis dans ce que les Croisés avoient de plus en état de combattre, & qui laissoient à Hélénopole les infirmes, les vieillards, & une foule innombrable de femmes, d'enfans & de Prêtres, avec une escorte, qu'on crut suffisante pour les garder.

Gautier avoit d'abord partagé son armée en six corps, & leur avoit ordonné de suivre leurs enseignes, & de ne point s'écarter: mais cet ordre fut mal suivi. Entraînés par l'ardeur du pillage, & courant à Nicée comme à une place où ils n'alloient trouver que des amis; les corps furent bientôt mê-

lés & confondus, les rangs rompus, les drapeaux abandonnés. Le désordre devint bien plus tumultueux, quand on fut à trois milles de Kibot, près d'un lieu nommé Dragon. Il falloit franchir une forêt épaisse & mal percée, où chacun se fraya une route à son gré : toute cette aveugle populace, faisant la guerre sans aucune de ces précautions, que le dernier des subalternes emploieroit aujourd'hui pour la plus méprisable troupe qu'il auroit à conduire, ne connoissoit ce que c'étoient qu'espions & coureurs ; & engagée dans ces forêts & sur les montagnes, qui couvrent Nicée, elle couroit le plus grand danger, si ses ennemis eussent voulu profiter de l'occasion, & n'en eussent pas attendu une plus favorable.

Ere Chrét. 1096. Hég. 490.

En effet, le Sultan, qui avoit suivi de loin son stratagême, n'en avoit pas plutôt appris la réussite, que, sortant de Nicée avec ses troupes victorieuses de Renaud, & quelques autres qu'il avoit ramassées dans les environs ; il s'étoit avancé au devant des Chrétiens, mais dans un ordre & avec des projets bien supérieurs à l'aveugle ardeur qui

Bataille de Nicée ; les Croisés sont presque entiérement exterminés.

Guill. Tyr. Albert. Acq.

Ere Chrét. 1096. Hég. 490.

guidoit ses ennemis. Il s'étoit arrêté dans une plaine au bas des montagnes, d'où les Chrétiens devoient nécessairement descendre pour arriver à Nicée; & là, partageant son armée en trois corps, il avoit envoyé l'Infanterie se cacher dans l'endroit le plus fourré de la forêt, avec ordre de laisser passer tranquillement les Chrétiens, quelque propices que parussent les circonstances, & de ne donner que lorsqu'il en enverroit le signal. Des deux autres troupes, formées de la Cavalerie, il en fit cacher une au détour de la forêt, qui se prolongeoit dans la plaine; &, gardant la troisieme, il attendit les Chrétiens à découvert.

Ceux-ci parurent enfin au débouché du bois, poussant des hurlemens plutôt que des cris, courant à la file l'un de l'autre, & dans un désordre qui seul présageoit leur défaite. A la vue des Turcs & de leur petit nombre, sans se donner le temps de se former, sans attendre de signal, ils accourent à eux comme à une victoire assurée, & avec tant d'impétuosité, que du premier choc le Sultan est d'abord ébranlé;

mais il se remet bientôt. Dès qu'il voit toute l'armée chrétienne descendue dans la plaine, il donne le signal, & à la Cavalerie cachée près de lui, & à l'Infanterie postée sur les montagnes, qui avoit résisté à la tentation de prévenir l'ordre du Sultan & d'engager le combat dans la forêt. Ces deux corps, paroissant tout-à-coup & fondant avec de grands cris sur les Chrétiens étonnés, les enveloppent de tous côtés, les frappent, les dispersent, les massacrent & en font un si horrible carnage, qu'aprés la bataille, les cadavres dépouillés, ayant été amoncelés dans un seul endroit, y éleverent une montagne; & dans la suite, les Croisés qui suivirent, ayant une muraille à faire, tandis qu'ils attaquoient Nicée, trouverent assez d'ossemens pour la former des restes blanchis de leurs compagnons.

Ere Chrét. 1096. Hég. 490.

Alexi.

Les principaux Chefs périrent tous dans cette occasion : avec Renaud de Bréis & Foulcher d'Orléans, tomba *Gautier-sans-Avoir*, couvert de blessures honorables, & percé de sept fleches dans le cœur. Gautier de Breteuil & Godefroi Burel, l'auteur de cette malheureuse expédition, avoient

Le Sultan s'empare de leur camp, où il acheve de les détruire.

Guill. Tyr. Albert. Acq. Anonym. &. Bald. Guib.

Ere Chrét. 1096. Hég. 490.

Abb. Usp. Ital. Tudeb. Order. Vit. Hist. Andeg.

voulu se sauver à travers les ronces & les épines, & regagner les bois ; mais ils ne purent échapper au fer du vainqueur, qui les poursuivit vivement & les tailla en pieces, avec ceux des Chrétiens qui accompagnoient leur fuite, soit dans la forêt même, soit dans le camp d'Hélénopole, où il entra avec eux. Il n'eut pas besoin de le forcer. Il se présentoit dans un moment où la garde, sans défiance, se livroit à la débauche ou au sommeil, & où le reste des Chrétiens, qui d'ailleurs ne pouvoient faire aucune résistance, étoient occupés à remplir des devoirs, qui ne leur auroient pas permis une grande défense : on disoit alors la Messe dans le camp. Les Prêtres furent massacrés sur l'autel même où ils célébroient : vieillards, infirmes, Moines, Ecclésiastiques, Soldats, tout fut passé au fil de l'épée. Les vainqueurs n'épargnerent que les enfans les mieux faits, les jeunes filles & les Religieuses, qu'ils réserverent pour peupler leurs serrails, & qu'ils envoyerent à Nicée avec les riches & nombreuses dépouilles dont ils restoient les maîtres.

De toute cette immense multitude,

qui, quelques mois auparavant, avoit effrayé Constantinople même, il n'étoit échappé à la fureur des Infideles qu'environ trois mille hommes, qui se réfugierent, réduits au plus déplorable état & dénués de tout, dans une vieille forteresse, presqu'entiérement ruinée, sur le bord de la mer, près de Kibot. Elle étoit sans couverture & presque sans portes; & les Croisés, pour résister au premier choc, furent obligés de la fermer avec de grosses masses de pierres, qui leur servirent à boucher toutes les issues. Des fortifications, aussi délabrées, ne pouvoient les sauver long-temps de la fureur des Sarrasins. Ceux-ci s'en tenoient si sûrs, que, sans vouloir risquer un assaut contre des gens à qui le désespoir pouvoit doubler les forces, ils s'amuserent simplement à tirer en l'air des fleches, qui, tombant dans la forteresse, faisoient en petit l'effet que produisent actuellement les bombes, lancées dans une place assiégée. Cependant un Grec, qui se trouvoit parmi les Croisés, tenta de les délivrer de ces extrémités, & eut le bonheur d'y réussir, en trompant la vigi-

Ere Chrét. 1096. Hég. 490.

De toute l'armée de Pierre, il n'échappe que trois mille hommes, que le Sultan assiege.

Guill. Tyr. Alb. Acq.

Ere Chrét. 1096. Hég. 490.

lance des Infideles, & en passant d'Asie en Europe, pour annoncer à Pierre le danger que couroient les déplorables restes de son armée.

Désespoir de Pierre l'Hermite, à la nouvelle de ces désastres.

Si l'on a bien saisi le caractere du Solitaire, on doit se former une idée de la surprise & de la consternation où il tomba à un si triste récit. D'abord il ne pouvoit s'en persuader la réalité. Quelque coupables que se fussent rendues ses troupes; armées comme elles l'étoient pour une si sainte entreprise, il ne pouvoit se persuader que Dieu eût retiré son bras de dessus elles: il s'étoit toujours imaginé que l'Ange exterminateur devoit marcher devant elles, & que le Ciel au moins auroit fait grace aux coupables en faveur des innocens. Cependant, quand il connut, par les discours du Grec, qu'il n'y avoit plus à se flatter, que tant de malheurs n'étoient que trop réels; une foule de sentimens l'assaillirent à la fois. Ses premieres larmes furent pour Gautier-*sans-Avoir* & les autres principaux Chefs, qui étoient restés sur le champ de bataille; il en donna d'autres, mais de fureur, à la folle témérité de Godefroi Burel, auteur du désastre; il

accusa, il détesta son indiscipline, son indocilité ; il s'indigna sur-tout du triomphe des Infideles, qu'il se représentoit insultant au triomphe des Croisés, les accablant de toutes les horreurs de l'esclavage, & se livrant avec plus de débordement que jamais à leurs impiétés. Cependant, quand tous ces sentimens tumultueux se furent un peu calmés, s'humiliant devant Dieu, il lui fit le sacrifice de cette multitude ; &, adorant ses décrets, il rejeta sur leurs crimes ce terrible châtiment : mais ne voulant pas cependant abandonner totalement le petit nombre qui y avoit échappé, il courut aux pieds de l'Empereur lui demander, les larmes aux yeux, quelques secours pour les tirer des mains infidelles, où ils alloient tomber.

Ere Chrét. 1096. Hég. 490.

Alexis le gourmanda vivement sur le mépris qu'il avoit fait de ses avis, auquel il devoit attribuer tous ses malheurs. Pierre, qui étoit loin de se croire coupable, se défendit, en rejetant toute la faute sur la désobéissance de ses Soldats, qui, ayant voulu se conduire par eux-mêmes, n'avoient rien fait de ce qu'il leur avoit com-

Alexis, à sa priere, fait lever le siege de la ortereffe ; & les trois mille Croisés reviennent aux environs de Constantinople.

Ere Chrét. 1096. Hég. 490.

Alex. Alb. Acq. Tudeb. Bald. Rob. Mon. Guib. Abb. Mus. Ital. Math. Paris.

mandé. Il les traita de Brigands & de Voleurs, que Dieu avoit jugés indignes de servir d'instrumens à ses desseins, & de voir le tombeau de son Fils. Après ces récriminations, l'entrevue finit cependant comme Pierre l'avoit desiré. Alexis, qui ne vouloit pas que la forteresse, toute ruinée qu'elle étoit, tombât entre les mains des Turcs, fit monter sur quelques vaisseaux, & marcher à la délivrance des Chrétiens, Catacalon avec un corps de Turcopoles, Soldats nés d'un Grec & d'une Turque, & employés au service de l'Empire. Pierre, qui les accompagnoit, jouit d'un plaisir bien doux pour son coeur. Le Sultan, à la nouvelle du secours, ne jugea pas à propos de confier ses lauriers & son butin au hasard d'une nouvelle bataille; il décampa & regagna Nicée, laissant Pierre reprendre le commandement de ces misérables restes. Il les ramena à Constantinople, où l'Empereur, quoi qu'en aient dit les Historiens des Croisés, qui ne voient là-dedans qu'une trahison, fit très-sagement de les désarmer, en attendant l'arrivée des Princes: sans cette prudente pré-

caution, ils n'auroient pas manqué, après quelques jours de repos, de se livrer à leurs premiers excès, & de mériter de nouveau d'être exterminés.

Ere Chrét. 1096. Hég. 490.

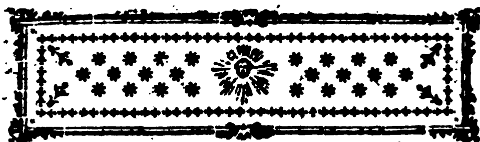
Si nous rejetons en arriere un coup d'œil sur les événemens qui viennent de nous occuper; nous serons sans doute encore plus effrayés qu'étonnés des résultats qu'ils ont donnés. Trois cents mille hommes, au moins, viennent de disparoître, sans qu'il y ait encore un pas de fait dans la carriere qu'ils vouloient courir, sans qu'ils aient gagné un pouce de terrein, & sans qu'ils aient même apperçu les lieux qu'ils prétendoient délivrer. L'Europe est dépeuplée, & la vengeance de l'Asie n'est pas commencée. C'étoit sans doute un grand mal pour la partie de l'hémisphere, qui étoit déserte, & elle ne pouvoit manquer de se ressentir long-temps de cette vaste dépopulation : mais ce fut peut-être un grand bien pour les autres Enthousiastes qui suivirent ces premiers. Cette immense multitude n'auroit pu que gêner leurs mouvemens, retarder leurs opérations, & peut-être les livrer à tous les dé-

Nombre des Croisés péris dans cette premiere expédition.

Ere Chrét. 1096. Hég. 490.

sordres qui lui avoient attiré à elle-même un si terrible châtiment. Les Livres suivans vont nous prouver que cet exemple leur servit en partie de leçon. Plus sages & plus retenus, ils eurent aussi des succès bien différens : ils se firent craindre & respecter où ceux, qui les avoient dévancés, n'avoient pu inspirer que la pitié la plus humiliante, ou le mépris & l'exécration.





L'ESPRIT DES CROISADES.

LIVRE SECOND.

TANDIS que les fleuves de l'Europe & de l'Asie se rougissoient du sang des Croisés, que les hordes de Gautier, de Pierre, de Godescalc, de Volkmar & d'Emicon, tomboient sous le fer des Chrétiens ou des Infideles; une armée bien différente se préparoit à marcher par les mêmes routes qu'elles avoient souillées. Godefroi de Bouillon, après avoir fait tous ses préparatifs, s'étoit enfin ébranlé le 15 d'Août, & s'avançoit à la tête de quatre-vingt-

Ere Chrét. 1096. Hég. 490.

Départ de Godefroi de Bouillon.

Guill. Tyr. Albert. Acq. Ann. Comn.

Ere Chrét. 1096. Hég. 490.

dix mille combattans, d'autres disent plus de deux cents mille, tant Frisons, Saxons, Allemands, que Lorrains & François. On y comptoit dix mille chevaux; preuve que cette troupe n'étoit pas, comme les premieres, un vil ramas de paysans & de vagabonds, sans foi, sans loi, sans discipline.

Chron. Ursp.

Noms des principaux Chevaliers qui l'accompagnoient.

Aussi, parmi les Chevaliers dont le Duc de Lorraine étoit accompagné, on voyoit tout ce que la Noblesse Européenne avoit de plus distingué & de plus aguerri dans les combats, trois Baudouin; l'un aîné de Godefroi; l'autre son cousin, surnommé du Bourg, & Comte de Rhétel; le troisieme, Comte de Namur & cousin du Comte de Flandres; Garnier, Comte de Grez, parent de Godefroi; Conon de Montagu & l'Evêque de la même Ville, Dudon de Contz, si fameux dans la Jérusalem délivrée; les deux freres Henri & Godefroi de Hache; deux autres freres, Renand & Pierre de Toul; Hugues de Saint-Paul & son fils Engelrand, qui tous conduisoient à leur suite une foule d'autres Chevaliers plus obscurs, l'élite de l'Infanterie de leurs Etats, &, la plupart, leurs

Chron. S. Bert.

leurs femmes & leurs enfans, ainsi que tous les équipages convenables à une si grande multitude.

Ere Chrét. 1096. Hég. 490.

Ils sont arrêtés aux frontieres de la Hongrie.

Arrivés au mois de Septembre dans l'Autriche, il leur fallut s'arrêter près de Tollembourg, sur la frontiere de la Hongrie, dont les passages, comme on s'en doute assez, ne leur étoient pas ouverts. Coloman, instruit par les événemens précédens, n'avoit garde de recevoir sur ses terres, sans prendre de grandes précautions, une armée qui pouvoit venger avec tant de supériorité les Croisés massacrés dans les premieres marches, & dont la renommée n'avoit point caché le malheur à Godefroi ni à ses Soldats. Après être restés trois semaines dans cette position, s'informant de ce qui avoit donné lieu au carnage de leurs compagnons, & délibérant de quelle maniere ils se fraieroient une route, Godefroi & ses Capitaines se résolurent au parti de la modération. Ils auroient pu en prendre un plus violent; & cette armée étoit assez respectable, pour qu'on n'eût pas osé lui disputer le passage impunément: mais, outre qu'il auroit fallu livrer des com-

Ere Chrét. 1096. Hég. 490.

bats, qui, quelqu'avantageux qu'ils eussent été, les auroient toujours affoiblis ; le pieux Godefroi auroit difficilement tourné contre des Chrétiens des armes destinées contre des Infideles : d'ailleurs, s'ils eussent traversé en ennemis la Hongrie, ils se seroient mis dans le cas de trouver beaucoup plus difficilement des vivres ; & il falloit pourtant qu'ils tâchassent de s'en procurer : car une si grande multitude ne pouvoit traîner après elle tous ceux qu'exigeoit une aussi longue route ; & il lui falloit même au milieu des camps quelque chose de la délicatesse des Villes, tant de femmes de qualité, qui se trouvoient dans l'armée, n'étant pas accoutumées à toutes les privations que nécessite la guerre.

Ces considérations l'emporterent dans le Conseil des Croisés, sur le desir de la vengeance, & sur l'indignation dont devoient naturellement s'enflammer de fiers Guerriers, qui se voyoient ainsi arrêtés au commencement de leur carriere. Godefroi députa donc, en son nom & en celui de ses Capitaines, Godefroi de Hache,

Alb. Acq.

déjà connu du Roi de Hongrie, auprès duquel le Duc de Lorraine l'avoit précédemment envoyé en ambassade, pour quelque négociation particuliere, qui n'avoit aucun trait aux Croisades. Il lui associa douze autres Guerriers, dont les noms sont restés dans l'oubli, excepté ceux de Balderic & de Sabélon, lesquels avoient ordre de demander à Coloman raison du massacre des premiers Croisés, & permission pour ceux-ci de passer sur ses terres.

Ere Chrét. 1096. Hég. 490.

Coloman & Godefroi ont une entrevue; le passage est accordé à ce dernier.

Le Roi de Hongrie n'eut pas de peine à justifier, devant ces Députés, les rigueurs dont on se plaignoit; &, après leur avoir retracé toutes les atrocités dont s'étoient souillés les Soldats de Pierre, de Godescalc & d'Emicon, il leur fit entendre qu'il ne demandoit pas mieux que de vivre en bonne intelligence avec les nouveaux Croisés, & qu'il alloit délibérer sur leurs propositions avec son Conseil. En attendant, il les retint dans son palais, d'où, après les avoir régalés & leur avoir procuré tous les divertissemens dont ce siecle barbare, dans un pays encore plus barbare, étoit

Guill. Tyr. Albert. Acq. Math. Paris. Tudebold. Order. Vit. Guib. Abb.

susceptible, il les renvoya au bout
Ere Chrét. 1096. Hég. 490. de huit jours, avec une Lettre polie pour Godefroi. Après avoir témoigné au Duc, dans cet écrit, toute l'estime qu'il faisoit de lui, il l'exhortoit à venir s'aboucher avec lui près de la forteresse de Cyperon, en l'assurant qu'il n'avoit aucun danger à craindre.

Godefroi, sur cette invitation, quitte le camp avec trois cents Chevaliers, & s'avance vers la forteresse. Il y trouve le Roi qui l'attend avec peu de suite, au milieu d'un pont, où le Prince Lorrain vient à sa rencontre, avec le seul Comte de Grez, & les deux freres Pierre & Renaud de Toul. Godefroi & Coloman s'embrassent; &, après quelques discours, ne pouvant convenir sur-le-champ de leurs conditions, le Roi propose au Duc de le suivre dans la Capitale de ses Etats, qui s'appelloit Pannonie, au rapport de nos Historiens, lesquels, étant de détestables Géographes, ont bien pu prendre le nom d'une Province pour celui d'une Ville.

Alb. Acq.

Pour assurer que Godefroi fit une imprudence en se rendant aux desirs de Coloman, il faudroit savoir, ce

Ere Chrét. 1096. Hég. 490.

qui eſt impoſſible, juſqu'à quel point le Duc croyoit pouvoir ſe fier au Roi : comme le ſuccès a juſtifié cette démarche, nous nous garderons bien d'accuſer ici la circonſpection d'un Guerrier qui, tel qu'on nous l'a repréſenté, ne dut pas ſe prêter aux offres du Hongrois, ſans de puiſſans motifs. Quoi qu'il en ſoit, après avoir pris douze Chevaliers de ſa ſuite, il renvoya le reſte à Tollembourg, avec ordre à ſon frere Baudouin de prendre le commandement de l'armée en attendant ſon retour. Pour lui, ſuivant Coloman dans ſon palais, il y reſta, comme ſes Députés, pendant huit jours, où, au milieu des fêtes & des amuſemens qu'on lui procura, il n'oublia pas la principale cauſe de ſon voyage. Enfin il fut convenu entre les deux Princes, & juré par eux & par leur ſuite, que l'armée croiſée traverſeroit la Hongrie avec la diſcipline la plus ſévere, ſans qu'aucun des Soldats pût s'écarter, ſous quelque prétexte que ce fût ; que les Hongrois leur fourniroient des vivres à juſte prix ſur toute la route, & que, pour ſûreté des conventions, le Duc donneroit en ôtage Baudouin

Ere Chrét. 1096. Hég. 490.

son frere, ainsi que la femme de ce Prince & toute sa famille. Après cet accord, le Général envoya aussi-tôt ordre à Baudouin de faire avancer l'armée jusqu'à Cyperon, où il se proposoit de la reprendre.

Route de ces Croisés jusqu'à Philippopoli.

Les mêmes.

Cet ordre ne pouvoit venir plus à propos, & la longue absence de Godefroi commençoit déjà à exciter des inquiétudes dans le camp. Mais les craintes qu'on s'étoit formées de la perfidie des Hongrois s'étant si heureusement dissipées, on se met en marche, & l'on arrive à Cyperon, où l'on trouve en effet le Général, qui annonce à son frere les conditions du traité. Baudouin s'y refuse d'abord, & ne cede ensuite que lorsqu'il voit Godefroi prêt à lui laisser le commandement & à se mettre en ôtage à sa place. Touché de cette générosité, il se rend enfin, & passe avec sa femme & sa famille entre les mains de Coloman : celui-ci, tandis que le Duc fait publier dans tout le camp un ordre d'observer, sous peine de mort, la plus exacte discipline, en traversant la Hongrie, ordonne de même, & sous la même peine, dans tout son

Royaume, que tous ses Sujets eussent à vivre dans la meilleure intelligence avec les Croisés, à ne leur faire aucune espece d'outrage, & à leur fournir des vivres à juste prix. Ere Chrét. 1096. Hég. 490.

Ce fut dans cet ordre & après ces précautions, que l'armée chrétienne traversa toute la Hongrie, sans qu'il y eut de part & d'autre aucun sujet de plainte; Coloman, avec un corps de troupes & les ôtages, côtoyant toujours les Croisés & marchant à leur gauche, tant pour les observer, que pour veiller à l'arrivée & à la sûreté des convois. Quand ils furent parvenus à Malleville, comme ils alloient entrer dans le pays des Bulgares, ils songerent à prendre des mesures que les précédentes expéditions rendoient absolument nécessaires. N'ayant trouvé sur la Morave, qu'il leur falloit passer, que trois bateaux; pendant que mille Chevaliers s'en servoient, pour se rendre à l'autre bord & y assurer la descente, les autres formoient des radeaux, qui leur servirent au même trajet; &, lorsque toute l'armée l'avoit presqu'effectué, on vit paroître sur la rive de Hongrie, Coloman & les ôtages,

Ere Chrét. 1096. Hég. 490.

qu'il rendit avec une fidélité, aussi honorable pour lui que pour les Croisés, qui l'avoient méritée.

L'armée, ayant passé une nuit près de Belgrade, se remit sur-le-champ en marche, sans faire le moindre dégât, & s'enfonça dans les vastes forêts de la Bulgarie. Au débouché, elle rencontra des Députés d'Alexis, qui avoient ordre de prier Godefroi de traverser la Thrace, avec une discipline exacte, en lui promettant qu'il trouveroit des convois nombreux sur la route, & tout ce qui pourroit la lui rendre agréable. Le Prince croisé n'eut pas de peine à tenir les promesses qu'il leur fit à cet égard; & après avoir éprouvé l'effet de celles d'Alexis à Nisse, à Sternitz & à Philippopoli, il auroit toujours observé le même ordre dans toute la Thrace, si une nouvelle, qu'il reçut dans cette derniere Ville, & qui l'obligea de s'y arrêter huit jours, ne l'eût engagé à tenir une toute autre conduite.

Départ de Hugues-le-Grand; portrait de ce Prince & des autres

Ce ne n'étoit pas seulement par la Hongrie qu'on s'étoit empressé de marcher à Constantinople. Ceux que les fatigues d'une marche par terre ef-

frayoient, aimant mieux s'expoſer à celles de la navigation, plus périlleuſe, mais plus courte, avoient pris la route de l'Italie, pour s'embarquer dans quelques ports de la Lombardie, & gagner les terres de l'Empire Grec. De ce nombre étoient la plus grande partie des François, ſur-tout ceux du Vermandois, qui marchoient ſous la banniere de Hugues-le-Grand, frere du Roi de France, & leur Comte. Un Auteur célebre a dit qu'il alloit tenter la fortune, parce que preſque tout ſon établiſſement conſiſtoit dans le titre de frere d'un Roi, très-peu puiſſant par lui-même. Nous ſommes bien fâchés de nous trouver ſi ſouvent en contradiction avec l'Ecrivain de notre ſiecle, pour lequel nous avons le plus de reſpect : mais la vérité nous force à n'être pas encore ici de ſon ſentiment. Quelque médiocre qu'ait paru à ce grand-homme l'établiſſement de Hugues, il paroît qu'il s'en feroit contenté, s'il n'avoit pas été ſaiſi de l'enthouſiaſme général : ſa conduite du moins n'annonça point un homme qui voulût tenter la fortune ; & de tous les Croiſés, il fut peut-être, avec

Ere Chrét. 1096. Hég. 490.

principaux Chefs qui l'accompagnoient.

Eſſai ſur l'Hiſt. gén.

Ere Chrét. 1096. Hég. 490.

Godefroi, celui qui apporta dans cette expédition les vues les plus désintéressées. Fier du sang qui couloit dans ses veines, il pouvoit avoir tous les défauts de cet orgueilleux Gernand du Tasse, si justement puni par Renaud; il pouvoit briguer des titres, des honneurs, des déférences; mais il songeoit peu à se former, dans la Palestine, un établissement, & à y acquérir la réalité de puissance, qu'il n'avoit pas dans les Etats de Philippe. Il fut plus flatté du titre de Grand, que lui valut cette guerre, que ses compagnons d'armes ne le furent des terres qu'ils y acquirent: &, quoiqu'il faille avouer que ce titre, il ne l'acheta pas bien chérement, du moins pour notre siecle, où on ne le prostitueroit pas ainsi à quelques actions de valeur; on ne peut nier aussi, qu'à quelques inconsidérations près, il ne le démentit pas totalement: sa passion pour la gloire, son courage, sa probité, ses vertus douces & bienfaisantes, qui ne sont pas toujours le partage d'un Soldat, & qui lui gagnoient tous les cœurs, doivent en partie effacer quelques légeres taches, qu'un caractere trop altier &

Rob. Mon. Guib. Abb.

trop prompt a pu jeter sur sa mémoire.

Ere Chrét. 1096. Hég. 490.

Après que la Croisade avoit été prêchée en France, les Princes François avoient eu entr'eux de longues conférences, qui furent marquées, si l'on en croit un de nos Auteurs, par les plus grands prodiges; par la lune, qui s'éclipsoit, ou qui prenoit tantôt une couleur de sang, tantôt une couleur noire & affreuse; par des étoiles qui tomboient du Ciel, des ouragans épouvantables, &c. Ces conférences, où présidoit Hugues, se tenoient en présence du Roi, avec lequel ses Barons ne communiquoient pas directement, à cause de l'excommunication de nouveau fulminée contre lui à Clermont. Il semble que cette circonstance auroit dû naturellement inspirer à Philippe du dégoût, pour une expédition qui étoit le fruit des exhortations du Pape: mais s'il pouvoit n'y point prendre part lui-même, il n'avoit pas sur ses Vassaux assez d'autorité pour les obliger à suivre son inaction; & il étoit, à cet égard, comme l'Empereur d'Occident, à qui sa juste inimitié contre les Papes, aux-

Guib. Abb.

Ere Chrét. 1096. Hég. 490.

quels il étoit sans cesse en bute, permit bien de ne pas servir un projet qu'ils avoient conçu, mais non de leur ravir l'aide de quelques-uns de ses Vassaux, brûlés du fanatisme du temps.

D'ailleurs, il ne feroit point absurde de penser que Philippe médita dès-lors des acquisitions, telles que celle qui lui valut dans la suite la Vicomté de Bourges, & qu'il espéra du moins que ses Vassaux, en se ruinant dans cette guerre lointaine, serviroient mieux son intérêt politique, que s'il les retenoit, pour cabaler dans ses Etats. Il ne s'opposa donc point aux mesures qu'ils prirent avec son frere pour cette expédition, quoiqu'il l'eût dû peut-être, pour satisfaire à ce même intérêt politique; puisque du nombre de ceux qui y concouroient, étoit ce même Robert, Duc de Normandie, qui avoit engagé ses Etats à son frere, & qui pouvoit, dans l'impuissance de les recouvrer, lui laisser à sa place un Vassal bien dangereux. C'étoit du moins ce qu'on devoit attendre d'un homme qui abandonnoit des Etats, où il étoit à peine affermi, pour courir après des

Guil. Abb. Ord. Vit.

Principautés imaginaires ; qui, vain, léger, incertain, violent, n'avoit que cette bravoure d'instinct, dont on peut faire une vertu à un Soldat, mais dont un Capitaine ne peut se glorifier ; qui, livré également aux petitesses de la superstition & aux délicatesses de la volupté, devoit prodiguer dans une magnificence d'ostentation, ce que son avidité naturelle pouvoit lui faire accumuler de richesses dans cette expédition.

Ere Chrét. 1096. Hég. 490.

Il n'étoit pas le seul qui s'associoit à Hugues pour l'accompagner. Outre la foule de Normands, d'Anglois & de Bretons qui suivoient les étendards de ce Prince, & que les trésors extorqués par son frere lui avoient procurés ; Etienne, Comte de Chartres & de Blois, en conduisoit sous les siens un grand nombre, tirés de ses vastes Domaines. Quoique la bravoure ne fût pas une de ses vertus, ainsi que le prouva la Croisade, c'étoit pour Philippe un grand bien que l'émigration de ce Vassal, puisqu'on disoit communément de lui, qu'il possédoit autant de Places & de Châteaux, qu'il y a de jours dans l'année. Le Roi de France

Guib. Abb.

Ere Chrét. 1096. Hég. 490.

gagnoit presqu'autant à ce que le Comte de Flandres, Robert, à qui ses exploits dans la Croisade valurent le titre de Jérosolimitain, s'y fût engagé. Ce Prince, avec beaucoup de courage & un caractere inquiet, qu'il portoit dans la Palestine, y entraînoit encore l'élite d'une Noblesse, qui n'étoit pas moins rédoutable, & affoiblissoit ses Etats: en les dépeuplant de ces Guerriers, qui en faisoient le principal appui, &, en les engageant en partie, pour fournir aux frais immenses qu'avoient entraînés ses préparatifs, il devoit ainsi, à son retour, être beaucoup moins formidable pour son Suzerain.

Idem. Fulch. Carn.

Noms des principaux Chevaliers qui les suivoient; ils passent par l'Italie, d'où Hugues part seul.

Ce fut avec ces Princes & le jeune Eustache de Boulogne, qui suivoit la fortune de Hugues, que ce Comte prit au mois de Septembre la route de l'Italie, suivi d'une foule de Chevaliers, dont les plus distingués étoient Evrard de Puisaie; Achard de Montmerle; Isouard de Muson; Etienne, Comte d'Albermale; Gautier de Saint-Valery; Roger de Barneville; Fergant & Conan, deux illustres Bretons; Guido Trusselle; Miles de Braïes; Raoul de Beaujenci; Rotrou, fils du Comte de

Mus. Ital. Anonym. 2. Math. Paris. Order. Vit.

Perche ; & un autre Rotrou, fils du Comte de Mortagne, ce qui n'étoit peut-être que la même personne ; Odon, Evêque de Baïeux, oncle du Duc de Normandie ; l'Ecclésiastique Philippe, fils d'un Comte Roger ; Raoul de Gader ; Yve & Albéric, fils de Hugues de Grand-Ménil.

Ere Chrét. 1096. Hég. 490.

En arrivant en Italie, les Princes François retrouverent le Pape qui les avoit dévancés. Après le Concile de Clermont, il avoit employé le reste de l'année & le commencement de la suivante, à parcourir les Provinces méridionales de la France, où il ne s'étoit pas moins occupé à recueillir les aumônes des Fideles qu'à prêcher la Croisade ; & il étoit enfin rentré en Italie par les Alpes, après avoir traversé toute la Provence. Les Croisés le rencontrerent à Lucques, où ils reçurent sa bénédiction ; & Hugues, comme le plus respectable d'entr'eux, prit de ses mains l'étendard de Saint Pierre, en qualité d'Avoué du Saint Siege, dans une guerre toute à l'avantage de l'Eglise. Ils se rendirent ensuite à Rome, pour visiter les tombeaux des Apôtres, & obtenir par leur intercession d'heureux succès con-

Abrégé de l'Hist. d'It.

Fulch. Carn. Albert. Acq. Rob. Mon.

Ere Chrét. 1096. Hég. 490.

Du Cang. not. in Alex. Murat. t. 6.

Fulch. Carn.

tre les Infidèles. Les gens de l'Anti-Pape Guibert en étoient maîtres, & un célebre Annaliste d'Italie prétend que les François les en chasserent, & qu'il ne resta plus à l'Anti-Pape que le Château Saint-Ange. Certainement on ne pouvoit guere moins attendre de la générosité & de la dévotion de ces Princes. Cependant un de nos Historiens, qui les accompagnoit, dit précisément tout le contraire, & quelque supérieure que puisse être en d'autres occasions l'autorité de l'Italien, celui-ci est plus croyable: il est même probable que les Princes ne se rendirent à Rome qu'avec peu de suite, & laisserent leurs troupes, soit dans la Toscane, soit dans la Pouille. Il seroit bien étonnant du moins qu'ayant vu dans la Basilique de Saint-Pierre les gens de Guibert, qui, l'épée à la main, enlevoient les présens qu'ils avoient déposés sur l'autel, ou qui, du haut des galeries, leur jetoient des pierres, tandis qu'ils étoient en oraison, & que se trouvant en forces, ils se fussent contentés de gémir sur ces outrages, & d'en laisser la vengeance à Dieu.

Ce qu'il y a de certain, c'est que ces Guerriers étoient plus dévots que

prévoyans & politiques, & qu'ayant perdu à ce pélerinage un temps précieux, lorsqu'ils arriverent dans la Pouille, pour s'embarquer, ils ne trouverent point de Pilotes, & l'hiver, qui commençoit à se faire sentir & à rendre la navigation dangereuse, ne leur permit pas de s'embarquer. Le Duc de Normandie & le Comte de Chartres prirent sagement le parti d'attendre le printemps, & de distribuer leurs troupes aux environs de Bari, de Brindes & d'Otrante. Mais l'impétueux Comte de Vermandois, emporté par cette effervescence qu'on reproche à la Nation, ne put souffrir ce retardement, non plus que le Comte de Flandres : s'emparant du petit nombre de vaisseaux qui se trouverent dans les ports de la Pouille, Hugues partit le premier & cingla du côté de Durazzo, après avoir prévenu les Grecs de son départ, par des Lettres qui respiroient l'orgueil le plus révoltant.

Ere Chrét. 1096. Hég. 490.

Idem.

Guill. Tyr. Fulch. Carn. Mus. Ital.

Si l'on en croit Anne Comnène, qu'il faut bien croire, puisqu'enfin on ne voit point quel intérêt elle auroit eu à faire cette supposition, toute entiere du moins ; avant de quitter la

Faste de ce Prince ; erreur d'Anne Comnène à son sujet.

Ere Chrét. 1096. Hég. 499.

France, ce Prince avoit adressé ces mots à Alexis : « Apprenez, Empereur, » que je suis le Roi des Rois, & le » plus grand qui soit sous le Ciel. Il » est donc juste que vous veniez me » recevoir avec les honneurs qui sont » dus à ma dignité. » J'ai dit qu'on ne peut se persuader que la Princesse grecque ait supposé cette incroyable Lettre, parce qu'en effet tout l'intérêt qu'elle auroit pu y avoir, auroit été d'adoucir ce qu'eut d'odieux la conduite d'Alexis avec le Prince François; moyen certainement mal-adroit : car, toute impertinente qu'elle étoit, cette Lettre ne pouvoit justifier une très-lâche perfidie ; & si l'un des Princes avoit le délire de l'orgueil, l'autre n'étoit pas en droit de l'en punir par les attentats du brigandage. Mais en voulant bien ne pas jeter des nuages sur la réalité de cette Lettre, tout Lecteur raisonnable conviendra avec nous qu'elle a été altérée. Quand ces événemens se passoient, la Princesse de Constantinople avoit à peine dix ans ; & il est possible que n'ayant pas eu la Lettre sous les yeux, elle en ait mal saisi les expressions, ou qu'on les lui

ait à elle-même dénaturées. Hugues ne pouvoit se dire le Roi des Rois, ni le plus puissant qui fût sous le Ciel ; l'orgueil, quelle que soit son ivresse, ne se ment jamais aussi impudemment à lui-même : mais il pouvoit écrire qu'il étoit le frere du Roi des Rois, du plus puissant qui fût sous le Ciel. Telle étoit du moins l'idée qu'on avoit dans ce temps-là de la puissance d'un Roi de France, que ce titre de Roi des Rois lui étoit souvent ainsi affecté, au point que des Auteurs, qui n'étoient pas même ses Sujets, tels que Matthieu Paris, le lui donnoient par excellence. La Lettre de Hugues, dans cette supposition, devient plus croyable : quoiqu'elle n'en soit pas moins hautaine, elle en est moins absurde ; & un Prince altier, tel que le Comte de Vermandois, pouvoit se croire en droit de parler de ce ton à un Souverain qui, dans le lointain, devoit lui paroître, quoiqu'avec le titre d'Empereur, bien misérable, puisqu'il étoit obligé, après avoir acheté les secours d'un Comte de Flandres, de mendier l'assistance générale de l'Europe.

Ere Chrét. 1096. Hég. 490.

Du Cang. not. in Alex.

Ce fut en raisonnant d'après ces

Ere Chrét. 1096. Hég. 490.

Alex. L. 10.

principes, que lorsque Hugues fut prêt à s'embarquer, il se fit précéder par vingt-quatre Ambassadeurs, couverts de cuirasses, de cuissarts & de brassarts d'or, à la tête desquels étoit Guillaume, Vicomte de Melun, surnommé *Charpentier*, soit de son habileté à imaginer des charpentes ou tours de bois, & autres machines de guerre; soit plutôt de la force de son bras & de la roideur des coups qu'il portoit dans la mêlée, où il *charpentoit*, suivant l'expression du temps, tout ce qui s'offroit au tranchant de sa hache. Il étoit accompagné d'un autre François de distinction, qu'Anne Comnène nomme Elie, nom probablement corrompu, & qu'on doit remplacer par celui de Drogon de Néelle, qui, en effet, avec le premier & Clairambaut de Vandeuil, après avoir échappé à la journée de Mersbourg, si funeste à la troupe du Comte Emicon, avoit gagné l'Italie, & s'étoit joint, ainsi qu'eux, à Hugues.

Du Cang. not. in Alex. Guib. Abb.

Ces Ambassadeurs, dépêchés au Gouverneur de Durazzo, avoient ordre de l'instruire que leur Maître étoit prêt d'arriver, après avoir pris l'étendard de St. Pierre à Rome, qu'il étoit Général

de toutes les armées des François, & qu'il falloit se préparer à le recevoir d'une maniere convenable à sa qualité, & à lui rendre les honneurs qui lui étoient dus. Mais les Grecs étoient loin de descendre aux déférences que prétendoit ce Prince, & Alexis avoit pris, à cet égard, les plus étranges résolutions. Avant de passer au développement de ses projets, faisons connoître plus particuliérement cet Empereur, peint si différemment par sa fille & par les Croisés : tâchons, au travers de leurs contradictions, de trouver les véritables traits d'un homme, qu'ont défiguré les modernes mêmes, en ne mêlant pas, en ne fondant pas assez ensemble les couleurs trop tranchantes, employées par les premiers Peintres.

Ere Chrét. 1096. Hég. 490.

Alexis, en montant sur un trône auquel la nature ne l'appelloit point, quoiqu'on y eût déjà vu un Comnène, avoit prouvé toute l'ambition dont il étoit dévoré, quoiqu'il se fût efforcé de colorer son usurpation du prétexte de sûreté : il avoit prouvé en même-temps combien la reconnoissance étoit étrangere à son cœur, puisque la Pour-

Portrait d'Alexis Comnène.

Zonar.

Ere Chrét. 1096. Hég. 490.

pre, dont il se couvroit, il l'arrachoit à un Maître, qui l'avoit accablé d'honneurs & de bienfaits. Néanmoins, dans un Empire si fertile en révolutions, où le sceptre sembloit s'offrir de lui-même à la main qui daignoit le ramasser, en considérant sur-tout qu'on l'avoit déjà vu briller dans sa famille; peut-être lui eût-on pardonné de s'en être saisi, s'il eût été capable de lui rendre tout l'éclat qu'il avoit perdu, en passant par tant de mains infames, qui l'avoient souillé. Mais, pour opérer un si heureux changement, il auroit fallu de grands talens & de grandes vertus; & des uns, Alexis n'avoit que la médiocrité; des autres, que l'apparence. Sur un trône, ébranlé de toutes parts par les conquérans les plus rapides & les plus audacieux, il lui auroit fallu, pour les repousser, tout l'héroïsme d'un Alexandre ou d'un César; & il n'eut que celui d'un Capitaine ordinaire. Simple particulier, il avoit montré quelque chose de plus, on l'avoit cru l'espoir de l'Empire, & il avoit justifié ce titre par des victoires; mais c'est qu'alors il avoit un trône à gagner: &, comme son courage étoit

le fruit de l'ambition & non de la passion de la gloire; lorsque son ambition fut satisfaite, l'éclat de ses vertus guerrieres disparut avec la cause qui les avoit produites. Ce courage qui étoit l'effet des réflexions & non du tempérament, & auquel il falloit le feu de l'action pour s'exalter, étoit trop raisonné pour ne pas se réfroidir avec elle; & Alexis avoit été trop instruit dans les arts de la Grece, pour chercher dans la force des armes ce qu'il pouvoit se procurer par les ruses de la politique. A cet égard, il avoit devancé son siecle, & dans l'histoire de ceux qui ont gouverné les hommes, il paroît que c'est avec le Cardinal Mazarin qu'il eut le plus de ressemblance. Souple, adroit, artificieux, soupçonneux comme lui, peu scrupuleux sur la foi des sermens; à ces défauts, qu'il tenoit peut-être de son éducation & du caractere général de sa Nation, il joignoit encore une complaisance sans bornes pour quiconque pouvoit lui être utile : capable de tout feindre & de tout dissimuler, de descendre aux bassesses les plus humiliantes, pour parvenir à son but, il

Ere Chrét 1096. Hég. 490.

Voy. l'Esp. de la Frond. t. 1. L. 2. chap. 1.

Ere Chrét. 1096. Hég. 490.

n'y avoit point de sacrifice qui lui coûta, même celui de la majesté de son rang, dès qu'il y entrevoyoit un dédommagement : prodigue, comme le Cardinal, de caresses & de promesses, il l'étoit plus que lui de graces effectives, auxquelles il savoit donner un nouveau prix, par des manieres gracieuses, polies, affables, engageantes, soutenues d'une figure aimable, & de la plus belle physionomie. Il avoit encore avec le Cardinal un autre trait de ressemblance plus marqué ; c'étoit l'amour de l'or : mais, au lieu que le Ministre François ne l'extorquoit que pour l'entasser, le Prince Grec ne l'amonceloit que pour le dissiper. Avare par goût, magnifique par ostentation, il envoyoit souvent dans ses Provinces les Exacteurs les plus impitoyables, qui, ne cherchant que des noms aux impôts, & faisant payer vingt fois ce qui n'auroit dû l'être qu'une, les multiplioient sous mille formes différentes : d'autres fois, il imaginoit de payer ses dettes avec une monnoie de cuivre, tandis que, dans la perception des tributs, il en exigeoit d'or ou d'argent ; & dans le même temps on

Order. Vit. Alex.

Zonar. liv. 3. sur la fin.

on le voyoit prodiguer à sa famille ou à ses Courtisans, la substance des Peuples arrachée par tant d'iniquités, & livrer à leur voracité des charriots entiers d'especes, qu'ils alloient dévorer dans un faste aussi révoltant que l'odieuse libéralité dont ils les tenoient. Cependant, malgré cette avidité, malgré son penchant à s'engager dans des voies obliques & souterreines, dont il ne pouvoit le plus souvent sortir que par la porte de la trahison, avec les vices des ames foibles, la crédulité la plus imbécille, les petitesses de la superstition, qu'il affectoit du moins, s'il ne les avoit point; Alexis, en le comparant avec ce qu'il auroit pu être, étoit presqu'un grand Prince: on ne peut guere lui reprocher que de ne s'être pas élevé au-dessus de son siecle & de sa Nation, à qui il dut le plus grand nombre de ses défauts; & il lui faut tenir compte d'avoir montré de l'esprit sur un trône où s'étoient assis tant de stupides fantômes, de n'avoir eu que des passions douces, où tant d'autres n'en avoient eu que d'atroces, enfin, de n'avoir pas été le plus mé-

Ere Chrét. 1096. Hég. 490.

Ere Chrét. 1096. Hég. 490.

chant des hommes, lorsqu'il n'avoit que des monstres pour modeles.

Effroi de ce Prince en apprenant le nombre des Croisés qui passoient en Asie ; ses projets.

Après un caractere tel qu'on vient de le tracer, on voit dès-à-présent la conduite qu'Alexis devoit tenir avec les Croisés : tant d'inculpations dont leurs Historiens l'ont chargé, & les louanges que, d'un autre côté, lui ont donné les Grecs, & particuliérement la Princesse sa fille, n'ont rien de surprenant ; à des regards prévenus, il méritoit également les unes & les autres : on va même voir qu'en suivant ses actions, d'après les récits d'Anne Comnène, il ne se piqua pas d'un respect bien religieux pour les loix de la probité & de l'honneur. Il ne s'étoit pas d'abord beaucoup effrayé à la vue de la troupe de Gautier, & ensuite de celle de Pierre; & si ces deux hordes lui inspirerent quelque sentiment, ce fut plutôt celui du mépris que celui de la crainte. L'espoir dont le Solitaire s'étoit flatté devant lui, qu'il alloit être bientôt suivi par une foule de Princes, qui accouroient à son secours, ne le troubla pas davantage ; & il crut avoir plus à se louer qu'à trembler d'avoir ainsi

foulevé l'Occident contre l'Orient par ses différens messages : comme il n'avoit pas assez deviné son siecle, pour pouvoir calculer le nombre de ceux qui alloient prendre sa défense ; il entroit dans son caractère de se réjouir plutôt que de s'épouvanter de l'arrivée d'une troupe de guerriers, qui alloient rendre à l'Empire ses premières bornes, sans qu'il fût obligé lui-même de payer de sa personne ou de ses trésors.

Ere Chrét. 1096. Hég. 490.

Mais la lettre de Hugues lui inspira bientôt des idées toutes différentes ; elle étoit d'un ton de hauteur à inspirer des soupçons, à quiconque même auroit été moins que lui susceptible d'en concevoir : la plus légere défiance dont il dut être tourmenté, c'est qu'il alloit avoir à faire à des Protecteurs impérieux, dont il lui faudroit plutôt recevoir des ordres, qu'il ne lui seroit permis de leur en donner. Une lettre du Pape, qu'il reçut presque dans le même temps, aigrit bien davantage ces soupçons, & lui en inspira de bien plus effrayans : elle étoit datée de Rome ; & comme Urbain s'y étoit rendu presqu'immédiatement après le pélerinage des Princes François, elle

O 2

Ere Chrét. 1096. Hég. 490.
Conc. Hard. t. 6.
dut être écrite & envoyée à Alexis presqu'aussi-tôt que celle de Hugues. Non-seulement le souverain Pontife lui annonçoit l'arrivée prochaine de ce Prince & des autres qui l'accompagnoient ou l'avoient précédé; mais, après avoir porté jusqu'à trois cents mille hommes le nombre des Croisés, il lui apprenoit que Bohémond *lui-même*, l'expression est remarquable, enflammé de la même ardeur, quittoit une guerre à laquelle il étoit occupé, pour voler à son secours avec sept mille guerriers de l'élite de l'Italie : « il espéroit qu'Alexis ne manqueroit pas » d'accorder sa protection, & sur-tout » des vivres à l'innombrable foule qui » marchoit pour le défendre. Il l'en » prioit, non qu'il eut aucun doute » sur la conduite qu'il tiendroit dans » cette circonstance, mais pour lui » faire savoir qu'il ne pouvoit rien » faire de plus agréable à lui-même & » à toute la République chrétienne. »

Il sembloit qu'Urbain prévît que ce n'étoit point-là la nouvelle la plus agréable qu'il pût annoncer à Alexis, & qu'ils s'efforcât de le piquer d'honneur, pour prévenir les malheurs qu'il

préſageoit; mais ſa lettre n'étoit point aſſez adroite pour avoir ce ſuccès. A ce nombre de trois cents mille hommes, au nom de Bohémond, *lui-même*, Alexis entra dans les plus effrayans & les plus vaſtes ſoupçons : il s'imagina qu'on n'avoit aſſemblé les eaux de ce torrent que pour les faire rouler ſur lui ; que ſous prétexte d'arracher les ſaints lieux aux infideles, les Princes chrétiens s'étoient ſecrétement ligués pour lui arracher à lui-même le ſceptre de la Grece ; que Bohémond, qui lui avoit déjà fait, avec ſon pere, une guerre ſi cruelle, qui avoit contribué à lui enlever une partie de ſes Domaines en Europe, étoit le principal moteur de cette entrepriſe, s'il n'en étoit le chef. La Princeſſe Anne dit nettement en pluſieurs endroits que, des Croiſés, les uns pieux, n'avoient point d'autre intention que de viſiter le tombeau du Sauveur; les autres, fourbes comme Bohémond, cachoient leur ambition ſous le voile de la dévotion, qu'ils en impoſoient aux ſimples en ſe ſuppoſant brûlés du même zele ; & que le Prince Normand, ainſi que tous les autres Comtes, à l'exception

Ere Chrét. 1096. Hég. 490.

Alex. L. 10.

Ere Chrét. 1096. Hég. 490.

de Pierre l'Hermite, se couvrant à l'ombre de son fanatisme, songoient à s'emparer de Constantinople, plutôt qu'à délivrer Jérusalem.

Le Comte de Vermandois est arrêté à Durazzo, & conduit prisonnier à Constantinople.

Dans cette supposition, qui n'étoit pas totalement éloignée de la vérité, Alexis ne voyant que les dangers, se résolut facilement à sacrifier l'honneur; & sans réfléchir à la haine générale qu'il alloit recueillir s'il se déclaroit l'ennemi de ces guerriers, qu'il avoit lui-même appellés à sa défense, ne pouvant se flatter de les détruire à force ouverte, il espéra davantage en employant contre eux les armes de la Grece. Ainsi, dès qu'il a lu les lettres de Hugues & d'Urbain, il se hâte d'envoyer ses ordres à son neveu Jean, fils d'Isaac, son aîné, surnommé *Sebastocrator*, ce qui veut dire à peu près second Empereur, titre qu'il avoit imaginé, pour le consoler apparemment de la puissance qu'il avoit gardée pour lui. Jean étoit Gouverneur de Durazzo, & son oncle lui mandoit d'observer exactement l'arrivée du Prince François, & de lui en donner sur-le-champ avis, tandis qu'il retiendroit Hugues dans sa place, & l'amuseroit par une récep-

Alex.

tion magnifique. Il mande en même temps à Nicolas Maurocatacalon, qui étoit en croisiere avec sa flotte sur les côtes de l'Albanie, de veiller incessamment, pour ne point laisser les Princes Latins passer outre.

Ere Chrét. 1096. Hég. 490.

Cependant l'imprudent Comte de Vermandois, bien éloigné de soupçonner que les Grecs prissent de telles précautions contre les Croisés, cingloit vers Durazzo avec toute l'ardeur françoise : mais à la hauteur de cette place, si l'on en croit Anne Comnène, car les Historiens latins ne disent pas un mot de tous ces détails, il fut accueilli d'une tempête furieuse, qui, après avoir submergé la plupart de ses vaisseaux & de ses soldats, fit échouer le sien à quelques lieues de la Ville. Deux des Grecs que Jean avoit détachés sur la côte pour épier son arrivée, le trouverent dans le triste état où l'avoit réduit son naufrage. Ils lui persuadent que le Gouverneur l'attend avec la plus vive impatience; & aussitôt l'impétueux Comte, s'élançant sur le cheval de l'un d'eux, les suit, très-mal accompagné, dans la Ville. Jean,

Ere Chrét. 1096. Hég. 490.

suivant les ordres qu'il a reçus, le traite avec les plus grands honneurs, mais le gardant toujours à vue, il ne lui permet pas de se rembarquer qu'il n'ait reçu de nouveaux ordres de l'Empereur. Cette honorable prison ne finit que pour le faire passer dans une autre. Alexis envoie Buutmite pour le conduire à Constantinople, sous prétexte de l'accompagner & de lui montrer le chemin: celui-ci lui fait prendre la route de Philippopoli, dans la crainte de rencontrer, par une autre, des troupes françoises, & l'amene à l'Empereur, qui, jusqu'à ce qu'il ait obtenu de son Prisonnier ce qu'il desire, lui fait le même traitement qu'il a reçu à Durazzo; c'est-à-dire, qu'en le gardant à vue, il le comble d'honneurs, de caresses, de déférences, quoique Guillaume de Tyr, toujours disposé à grossir les crimes des Grecs & à pallier ceux des Croisés, ait prétendu qu'Alexis jeta le Comte dans une prison, pour se faire un mérite de sa délivrance, si les autres Princes croisés la demandoient, ou pour l'y garder éternellement, s'il n'étoit pas forcé de le rendre.

Ere Chrét. 1096. Hég. 490.

Examen de la conduite d'Alexis dans cette occasion.

Alexis n'avoit pas prévu que l'armée de Godefroi venoit par le même chemin ; autrement il est à croire qu'il se seroit bien gardé de le faire prendre à son Prisonnier. Il n'y avoit que peu de temps que Hugues avoit passé à Philippopoli lorsque le Duc de Lorraine y arriva ; & la nouvelle de sa détention qu'il y apprit, fut l'unique raison qui l'engagea à y faire un plus long séjour qu'il ne se l'étoit proposé. Elle étoit sûrement la plus surprenante que pût recevoir le Général croisé, & il lui paroissoit aussi étrange qu'inexplicable, qu'un Prince, frere du Roi le plus distingué de l'Europe, reçut pour prix du généreux secours qu'il apportoit aux Grecs, un traitement qu'ils auroient pu se permettre tout au plus contre un Prince Turc tombé entre leurs mains. Godefroi, qui étoit la probité & la générosité même, ne pouvoit s'en persuader la vérité ; & certainement tout Auteur impartial, qui ne se laissera point emporter à ses passions, & qui ne voudra point favoriser une Nation plutôt que l'autre, parce qu'elle est moins sujette au Pape, ne peut qu'applaudir aux sentimens de

Ere Chrét. 1096. Hég. 490.

Essai sur l'Hist. gén.

Godefroi, sur ce sujet, & les partager. Il est donc bien étonnant que l'illustre Auteur que j'ai déjà cité tant de fois, se soit efforcé de justifier Alexis à ce sujet, en demandant de quels droits tous ces Princes d'Occident venoient prendre pour eux des Provinces, que des Turcs avoient arrachées aux Empereurs grecs, & en assurant positivement qu'Alexis n'avoit demandé qu'un secours de dix mille hommes ?

Nous ignorons où l'Auteur a puisé l'assertion d'un pareil calcul, & on ne comprend pas trop comment ce Prince, qui s'étoit adressé au Pape, comme à la puissance de l'Europe qui pouvoit le plus facilement remuer toutes les autres en sa faveur, se bornant à un si foible secours, ne s'étoit pas plutôt adressé à une seule de ces puissances, dont il auroit aisément obtenu un aussi petit nombre de troupes auxiliaires. Mais, en supposant la vérité du calcul, il faudroit toujours convenir que ceux qui se rassembloient pour composer ce secours, devoient se croire quelque droit à venir reconquérir ces mêmes Provinces, arrachées aux Grecs, puisque les Grecs eux-mêmes les y ap-

pelloient : & nous pourrions demander, à notre tour, sur quel titre, sur quel droit l'Empereur s'imaginoit pouvoir disposer de la liberté de Hugues ; si ce Prince étoit ou son Sujet, ou son Vassal, ou son Ennemi ; dans quel code barbare Alexis avoit lu qu'il étoit permis aux Rois de violer ainsi, à la face de l'univers, je ne dis pas les simples Loix de l'honneur & de la probité, mais la foi publique & les premiers principes du droit des gens ; & si enfin un Empereur Turc, qui, à la premiere apparence d'une guerre avec une Puissance chrétienne, en confine l'Ambassadeur dans le Château des Sept-Tours, est beaucoup plus coupable que ne l'étoit l'Empereur Grec dans cette occasion ?

Ere Chrét. 1096. Hég. 490.

Toutes ces réflexions sur une violation aussi odieuse du droit des gens, Godefroi les fit, & les sentit encore plus vivement qu'après tant de siecles & n'ayant pas les mêmes passions, nous ne pouvons les sentir nous-mêmes. Son ame généreuse s'indigna d'une perfidie, dont le motif lui étoit trop étranger pour qu'il pût le soupçonner. Mais, étant encore plus véri-

Godefroi envoie des Ambassadeurs pour demander la liberté de Hugues ; elle est d'abord refusée, puis accordée sur les ravages que se permettent les Croisés.

Ere Chrét. 1096. Hég. 490. tablement pieux, & craignant plus de verser le sang chrétien, qu'il n'étoit susceptible des transports du courroux; il ne s'y abandonna pas tellement, qu'il ne recourût d'abord aux voies de la conciliation. Après avoir pris conseil avec ses Capitaines, il dépêche de Philippopoli à Constantinople des Ambassadeurs, pour demander à Alexis raison de son étrange procédé & le prier de remettre Hugues en liberté. Ces Députés furent précédés par Baudouin de Mons & Henri de Hache, qui, s'échappant du camp sans l'aveu & à l'insu de Godefroi, coururent à Constantinople, soit dans l'envie d'embrasser Hugues plutôt, soit dans l'espoir d'obtenir sa délivrance plus promptement par eux-mêmes que par les Députés, & de s'en faire un mérite près de lui. Godefroi, obligé de dissimuler ce défaut de subordination, dans des Guerriers avec lesquels il n'étoit presque que le premier entre ses égaux, poursuivit sa route comme s'il eût toujours été sur des terres amies, & arriva à Sélivrée, alors Sélimbrie, qui, bien qu'entourée de hautes montagnes à droite & à gauche, offroit, comme

Alb. Acq. Guill. Tyr.

Paul. Lucas.

Ere Chrét. 1096. Hég. 490.

à présent, les plus belles plaines, dans le chemin qui va d'Andrinople à Constantinople. Ce fut là qu'il fut joint par ses Députés, de retour avec une réponse peu favorable. Alexis, qui n'avoit pu encore obtenir de Hugues ce qu'il lui demandoit, refusoit de le mettre en liberté. A cette nouvelle, Godefroi crut ne devoir plus contenir ses transports & ceux de son armée; &, la livrant à toute son indignation, il lui permit de vivre sur les terres grecques comme en pays ennemi. Les Croisés servirent sa vengeance en furieux, qui, ayant été long-temps contenus, n'en étoient que plus disposés à toute l'horreur des représailles, & ils firent pendant huit jours les ravages les plus effroyables dans les vastes campagnes de la Thrace.

Cependant le bruit en fut bientôt porté à Constantinople, par la foule des Grecs qui s'enfuyoient dans la Capitale. Alexis sentit que sa politique l'avoit mal conseillé, & qu'il n'alloit point avoir à faire aux troupes de Pierre. Son premier soin fut de députer à Godefroi deux des François qui avoient été pris avec le Comte de

Alb. Aq. Guill. Tyr. Muss. Ital.

Ere Chrét. 1096. Hég. 490. Vermandois, Rodolphe Péel de Lan; & Roger, fils de Dagobert; tandis que, redoublant de caresses auprès du Comte, il s'efforçoit de le gagner & de l'amener à ce qu'il desiroit. Les deux Députés arrivés au camp des Croisés, calmerent un peu leur furie, en leur apprenant qu'ils trouveroient le Prisonnier en liberté dès qu'ils se présenteroient aux portes de Constantinople. Sur cette assurance, Godefroi se remet en marche, après avoir retiré la permission accordée à ses troupes huit jours auparavant, & traversant le reste de la Thrace dans l'ordre le plus sévere, il se présente enfin, deux jours avant Noël, à la vue de la Capitale, où il trouve en effet l'accomplissement des promesses de l'Empereur. *Alex.*

Alexis avoit réussi auprès de Hugues; il avoit flatté si délicieusement sa vanité par les honneurs qu'il lui rendoit, au milieu des Gardes qui ne le perdoient jamais de vue; il étoit descendu auprès de lui à de si attrayantes caresses; il l'avoit comblé de si riches présens, qu'enfin le Comte s'étoit rendu & lui avoit prêté serment de

fidélité. Ainsi, le premier objet qu'apperçut Godefroi en dressant ses tentes, fut Hugues, qui venoit à sa rencontre avec Drogon de Néelle, Clairambaut de Vandeuil & Guillaume Charpentier. A peine s'étoit-il livré au plaisir de les embrasser, qu'on lui annonça l'arrivée de quelques Députés d'Alexis, qui l'envoyoit prier de se rendre à son palais, avec ses principaux Capitaines, tandis que le reste de l'armée camperoit hors des murs.

Ere Chrét. 1096. Hég. 490.

Il falloit que l'Empereur Grec comptât singuliérement sur la stupidité des Latins, pour risquer un pareil message dans une pareille circonstance. Il est vrai que Hugues, qui étoit présent, n'avoit garde de le desservir : quand il n'auroit pas été tout à l'Empereur, depuis son serment & les motifs qui l'y avoient décidé ; il étoit trop de son intérêt d'avoir des compagnons dans une démarche, qu'on pouvoit regarder comme une lâcheté, pour ne pas tenter d'y associer Godefroi & les autres Chefs. Mais, outre qu'il y auroit eu de l'extravagance à se confier sans précautions à Alexis, après ce qu'on venoit de voir de son intrépidité à braver les

Godefroi refuse d'entrer dans Constantinople, & ravage les environs.

Ère Chrét. 1096. Hég. 490.

Alb. Acq. Guill. Tyr. Muss. Ita.

scrupules; Godefroi avoit été prévenu par Pierre l'Hermite & les restes misérables de ses troupes. Ils croyoient avoir à se plaindre des Grecs, parce que les Grecs avoient presque toujours eu à se plaindre d'eux : oubliant que c'étoit à eux qu'ils devoient la vie, ils ne se souvenoient que de l'affront qu'ils croyoient avoir reçu lorsqu'on les avoit désarmés, & s'étoient empressés de venir à la rencontre de Godefroi, pour se plaindre des perfidies prétendues de leurs bienfaiteurs & l'indisposer contr'eux.

Avec tant de sujets de défiance ou réels, ou suggérés, la réponse du Duc de Lorraine est facile à prévoir, ce fut un refus. Alexis s'en sentit d'autant plus indigné, qu'un politique ne pardonne presque jamais à qui saisit sa marche, & ne lui laisse que la honte d'avoir tenté inutilement une perfidie : il chercha donc à se venger, en défendant qu'on portât des vivres aux Croisés; mais la violence lui devint aussi funeste que la ruse lui avoit été inutile.

Les mêmes. Quoique Godefroi, porté par son caractere aux voies de la modération, répugnât à combattre les Grecs avec

les mêmes armes; son frere & les autres Chefs lui firent sentir qu'il n'y avoit qu'une conduite ferme & soutenue qui pût en imposer aux Grecs, & on rendit à l'armée croisée la liberté qu'elle avoit eue au-delà d'Andrinople. Elle sut bientôt se procurer les vivres qu'on lui refusoit; &, se répandant dans les campagnes, en deux jours elle approvisionna le camp si copieusement, qu'on n'eut pas besoin pendant les quatre fêtes de continuer la déprédation: les Historiens n'ont pas manqué de faire un mérite à leur dévotion de cette cessation de ravages, qui n'eut pourtant lieu que par l'inutilité dont ils leur devenoient.

Ere Chrét. 1096. Hég. 490.

Ils se préparoient à les recommencer, lorsqu'Alexis, ourdissant une autre trame, rendit la liberté des vivres, pour préparer les Croisés à donner dans le piege qu'il avoit imaginé. Aussi-tôt que le commerce fut rétabli de la part des Grecs, & la discipline de la part des Croisés; car Godefroi, dans tous ces différends, ne permit jamais que l'un allât sans l'autre; l'Empereur lui envoya une nouvelle députation, pour l'engager, s'il ne vouloit pas, comme

Ere Chrét. 1097. Hég. 491.

Piége que lui tend Alexis, en enfermant son armée.

Les mêmes.

Ere Chret. 1097. Hég. 491.

il l'en avoit déjà prié, passer le Détroit & aller camper en Asie, à ne pas exposer du moins ses troupes à périr par la rigueur de la saison, en campant dans une plaine, où les pluies & les frimats alloient rendre les tentes presqu'inhabitables. Il lui offroit en conséquence de les faire caserner dans les belles maisons & les palais répandus le long du Bosphore: ces édifices, abandonnés ordinairement durant l'hiver, & dont on ne faisoit guere usage que dans la belle saison, s'étendoient jusqu'à l'Eglise de Saint-Phocas, & commençoient près du Monastere de Saint-Côme, ou le pont des Blaquernes, ainsi appellé du nom de l'Eglise & du palais des Blaquernes, qui n'en étoient pas éloignés, comme il étoit appellé par d'autres le pont des Chameaux, & par d'autres encore, le pont de Saint-Pantaléon, à cause d'une Eglise voisine dédiée à ce Saint.

Alex.

Nicét.

Du Cang. Observ. sur Villeh.

C'étoient des Grecs qui faisoient cette proposition, & des Latins à qui elle étoit adressée; c'est-à-dire, d'un côté les hommes dont l'éloquence étoit la plus insidieuse, de l'autre,

Ere Chrét. 1097. Hég. 491.

ceux dont la bonne foi étoit la plus simple & la plus crédule. Ils furent donc bien éloignés de voir que le dessein d'Alexis étoit de les enfermer dans l'étroit espace de ce fauxbourg, placé entre le Détroit & la riviere de Barmysse, ou Barbisse, qui se décharge dans le Golphe, & qui, n'étant presque rien en été, mais se grossissant en hiver des pluies & des neiges, y faisoit ordinairement de grands ravages: ils crurent, au contraire, que l'intention de l'Empereur étoit de regagner leur amitié, puisque la violence ne réussissoit pas; &, comme le prétexte de la saison n'étoit que trop réel, & que d'ailleurs ils étoient séduits par la beauté des logemens offerts, ils les accepterent avec reconnoissance, & allerent, sans y penser, se livrer presqu'entiérement à la discrétion de leurs ennemis.

Maimbourg ne doute pas que le projet d'Alexis ne fut de faire périr l'armée de Godefroi dans cet étroit espace. C'est suivre trop aveuglément les impressions de la haine, dont les Historiens des Croisades paroissent animés contre ce Prince. Alexis étoit trop

Ere Chrét. 1097. Hég. 491.

prévoyant pour ne pas penser que ces troupes n'étant que la moindre partie de celles qui devoient se réunir aux environs de Constantinople, c'étoit s'exposer aux plus sanglantes & aux plus terribles représailles, que de se permettre une perfidie aussi lâche & aussi publique. Ce qu'il espéroit, c'est qu'une telle marque de considération & de l'intérêt qu'il sembloit prendre aux Croisés, les adouciroit, les disposeroit à lui prêter le serment de fidélité, & à passer promptement le Détroit. S'il n'obtenoit pas par ce moyen ce qu'il attendoit, il se flattoit qu'enfermés, comme ils pouvoient l'être facilement dans ce fauxbourg par ses troupes, entre le Golphe & le Bosphore, séparés de la Ville & privés des vivres qu'il se proposoit de de leur couper à la moindre résistance; il les ameneroit aisément à une composition telle qu'il l'exigeroit, sur-tout si, à tous ces désavantages, se joignoit le débordement de la riviere, qui leur rendît dans leurs quartiers tout ce qu'ils avoient craint de trouver sous leurs tentes.

Alb. Aeq. Guill. Tyr. Muss. Ital.

Dès que le Prince grec les vit renfermés, il songea à l'exécution de la

premiere partie de son projet. Il envoie à Godefroi une nouvelle ambassade, pour le prier d'entrer dans la Ville, & de venir s'aboucher avec lui. Le Général, toujours disposé à un refus, crut cependant qu'aux termes où il en étoit avec l'Empereur, il ne pouvoit s'empêcher de le faire un peu moins durement que la premiere fois. Il répond en conséquence à sa députation, par une autre, composée du Comte de Montagu, de Baudouin du Bourg & de Godefroi de Hache, chargés de l'excuser auprès de l'Empereur, en lui représentant que ce n'étoit qu'avec une véritable douleur qu'il se privoit du plaisir d'aller lui rendre ses respects, & l'admirer dans le centre de sa puissance : « mais on l'avoit épou» vanté par bien des récits qui l'arrê» toient ; ne pouvant en pénétrer la » réalité ou la fausseté, il souhaitoit » que l'Empereur le mît dans le cas » de reconnoître qu'ils n'étoient que » le fruit de l'envie & de la haine. » Cette conduite étoit nette, franche, & auroit dû en inspirer une semblable à Alexis, s'il eût eu des intentions pures. Tout autre se seroit dès-lors

Ere Chrét. 1097. Hég. 491.

Les mêmes.

Ere Chrét. 1097. Hég. 491.

décidé à ce qu'il fut contraint d'accorder dans la suite, & auroit offert quelqu'ôtage, qui eût répondu de la sûreté de Godefroi. Il n'en fit rien, &, se contentant de se perdre en protestations de bonne foi, d'estime & d'amitié pour les Croisés, laissa le Duc, au retour de ses Députés, aussi peu disposé qu'auparavant à se confier à des assurances, qui ne sont jamais plus fortes & plus vives que lorsqu'on a le moins d'envie de les tenir.

Il refuse de nouveau les vivres, & donne lieu à un combat, qu'il peut être soupçonné d'avoir engagé le premier.

Alexis, d'autant plus furieux de cette défiance, qu'il s'en sentoit intérieurement plus digne, défend de nouveau à ses Sujets de porter des vivres aux Croisés, & ne permet d'abord de leur vendre que du pain; puis, voyant qu'il ne réussissoit pas assez promptement à les réduire, il leur ôte bientôt encore cette ressource & s'efforce de les affamer entiérement. Les partis détachés par Godefroi, suppléant en quelque sorte à cette disette, l'Empereur en vient enfin à la derniere partie de son projet, & tente le sort des armes. Mais il est bon d'avertir que, dans cette occasion, il se trouve la plus grande différence entre les récits des Croisés

Baldric.

& ceux d'Anne Comnène. A s'en tenir à ceux de cette Princesse, il sembleroit que ce fussent les Latins qui eussent engagé le combat, sur le faux bruit qui s'étoit répandu dans leurs quartiers, qu'on avoit arrêté à Constantinople les Députés envoyés à Alexis par Godefroi, & qui, pendant quinze jours, ne firent qu'aller de la Ville au Fauxbourg, & du Fauxbourg à la Ville; *car*, dit la Princesse, *les Latins étant de grands parleurs*, reproche un peu singulier dans une bouche grecque, *les Conférences avoient duré plus long-temps qu'on ne s'y étoit attendu, & les Soldats ne les voyant pas revenir, s'étoient imaginés qu'on les retenoit Prisonniers.*

D'abord, les Latins ne disent rien de cette détention des Députés; & n'eût-elle été que le fruit des imaginations alarmées, ils n'auroient pas manqué d'en faire mention, & de lui donner même toute la réalité dont elle étoit susceptible. Ensuite ils ne s'accordent pas avec Anne sur la date de cette journée. Elle la place au Vendredi-Saint; &, d'après les discours qu'elle fait tenir à Alexis, qui reste tranquille

Ere Chrét. 1097. Hég. 491.

& ne veut pas qu'on prenne les armes, pour repousser les Croisés dans un si saint jour, elle semble donner à son récit tout le poids qui peut le faire adopter. D'un autre côté, on est obligé de chercher ce qu'a pu faire l'armée de Godefroi, dans un si long intervalle, depuis les Fêtes de Noël jusqu'à celles de Pâque, & comment il est arrivé que pendant tout ce temps, les deux Peuples, qui avoient tant de sujets de défiance l'un de l'autre, tant de motifs de dissensions, puisque Godefroi, d'après Anne même, ne prêta le serment desiré, qu'à la suite du combat qu'elle rapporte, n'en sont pas venus plus souvent aux mains. De croire qu'il y a eu deux affaires; c'est ce qui est impossible, puisque plusieurs circonstances démontrent que c'est la même, quoique rapportée différemment par les deux partis. Anne n'ayant pu l'écrire que de mémoire, tenons-nous-en donc au récit des Croisés, témoins oculaires, qui la placent quelques jours après l'Epiphanie, au milieu du mois de Janvier. En les suivant de préférence, nous ne nous ôtons pas

le

le droit de nous servir des circonstances rapportées par les Grecs, & dont la plupart s'adaptent facilement à la narration des Latins.

Ere Chrét 1097. Hég. 491.

Les Croisés, qui ne demandoient pas mieux que de ne point payer des vivres, qu'ils pouvoient se procurer par leurs excursions, tenoient presque compte à Alexis de ses défenses, se flattant qu'à la faveur des différens partis qu'ils envoyoient dans la campagne, pour ramasser des vivres & des fourrages, ils entretiendroient toujours l'abondance dans leur camp; lorsqu'un matin ils se virent tout-à-coup assaillis de deux côtés par mer & par terre, & par la Cavalerie grecque & par les Turcopoles, qui, descendant le canal, vinrent insulter le quartier, en tirant incessamment sur tout ce qui paroissoit, tandis que la Cavalerie, fondant sur les Fourrageurs, en faisoit un grand carnage dans la plaine.

Les Croisés, d'abord prêts d'être accablés, se retirent avec l'avantage.

Baldric. Albert. Acq. Guill. Tyr. Anon. 1.

A cette attaque imprévue, Godefroi fait sonner l'alarme & prendre les armes à toute son armée. Sentant d'abord tout le danger de sa position, il comprend que s'il ne se hâte de sortir de son quartier, & de se rendre maître

Ere Chrét. 1097. Hég. 491.

de la campagne, il va être enveloppé de toutes parts, à la discrétion d'Alexis. En conséquence, pendant qu'il donne l'ordre du départ, & qu'il reste pour en diriger les mouvemens; il détache Baudouin, qui, à la tête de cinq cents Chevaliers, marche vers le pont des Blaquernes, renverse en son chemin la Cavalerie grecque, qui se trouve à sa rencontre, & arrive au pont où se fait le plus grand carnage.

Il étoit également important pour les deux partis de s'en emparer; aux Grecs, pour forcer leurs ennemis à rester dans le quartier, dont ils ne pouvoient sortir que par cette voie; aux Latins, pour ne point se laisser enfermer dans un espace si étroit, où ils étoient presque sûrs d'être accablés, leur Cavalerie, qui faisoit la principale force de l'armée, ne pouvant s'y déployer. Ainsi, Baudouin eut non-seulement à combattre celles des ennemis, qu'il venoit de disperser, & qui se rallia vers le pont, mais les Turcopoles, qui, voyant les Croisés prendre ce chemin, se hâterent de remonter le le canal, & vinrent l'attaquer à la

droite & à la gauche du pont. Le Prince croiſé fit face à ces différens ennemis ; &, après avoir mis une ſeconde fois en déroute la Cavalerie grecque, il ſe rendit maître de la tête du pont, malgré la grêle de fleches, dont l'accabloient les vaiſſeaux. Godefroi, qui le ſuivoit avec l'Infanterie, après avoir mis le feu aux maiſons, qu'il quittoit, & pillé les ſuperbes édifices répandus le long du marais d'Argire, acheva d'écarter le reſte des ennemis ; & ayant à ſon tour traverſé le pont, il vint ſe camper dans la plaine des Blaquernes.

Ere Chrét. 1097. Hég. 491.

Il auroit été bien étonnant que les Croiſés, après cet avantage, n'euſſent pas porté plus loin leur eſpoir, & n'euſſent pas ſongé à punir plus cruellement les Grecs de leur perfidie. Ainſi, tandis que l'Infanterie dreſſoit les tentes, la Cavalerie profita du reſte du jour, pour inſulter les murs de Conſtantinople. Elle s'en approcha, ſous les ordres de Baudouin ; & n'ayant point de machines pour les ſapper, elle s'efforça du moins d'y faire tout le dégât, que le grand nombre pouvoit lui permettre, & mit le feu à

Alex.

Ere Chrét. 1097. Hég. 491.

une porte qui étoit au dessus du Palais, proche de l'Eglise de Saint-Nicolas, malgré la foule des Grecs, qui bordoient les remparts & les accabloient de traits.

Ils étoient commandés par Nicéphore, depuis époux de la Princesse Anne, envoyé par Alexis avec les Archers les plus adroits, pour écarter les ennemis à coups de fleches, du haut des tours dont les murailles étoient flanquées, tandis que lui-même, placé à la porte de St. Romain, y préparoit une sortie. Comme les Chevaliers, couverts de leurs cottes de mailles, étoient plus difficiles à percer que leurs chevaux; c'étoit à ceux-ci que s'adressoient tous les traits de Nicéphore & de ses Archers, & il en tomba un grand nombre : il y eut pourtant un Croisé, qui, plus audacieux que les autres, paya aussi plus chérement sa témérité. Il voltigeoit sans précaution autour des murs, insultant à la lâcheté des Grecs, qui combattoient comme des femmes du haut d'un rempart, & vomissant contr'eux les plus piquantes injures. Nicéphore ne pouvant souffrir ses insolentes bravades, se charge lui-

même de le punir ; il lui adresse une de ses fleches, & le mire si justement, que, perçant son bouclier & sa cuirasse, il lui attache le bras à l'estomac, & le renverse du coup. Au cri que poussent tous les Grecs en voyant sa chûte, aux applaudissemens qu'ils prodiguent à l'adresse de Nicéphore, le combat s'engage plus furieux qu'auparavant. L'attaque que préparoit Alexis s'exécute alors ; dans le moment les Latins voient sortir, par la porte de St. Romain, une foule de Soldats, armés de lances, tous accompagnés de deux autres portant des boucliers, pour les couvrir, & précédés d'Archers, qui éclaircissoient les rangs à coups de traits. Cette maniere de combattre pouvoit surprendre un moment ; mais, outre qu'elle devoit être fort embarrassante pour les Grecs, les Croisés étoient en trop grand nombre & trop échauffés, pour ne pas se remettre bientôt de l'espece de désordre où les jeta cette attaque singuliere & imprévue. Malgré les fréquens renforts dont Alexis soutint ces premieres troupes ; elles furent repoussées jusqu'aux portes, & la nuit, qui approchoit,

Ere Chrét. 1097. Hég. 491.

Ere Chrét. 1097. Hég. 491.

séparant les Combattans, Godefroi fit sonner la retraite, & rappella au camp des Blaquernes tous ses Croisés, qui, quoi qu'en aient dit les Grecs, avoient eu l'avantage de cette journée.

Alexis tente de nouveau, par le moyen du Comte de Vermandois, d'engager Godefroi à lui prêter serment de fidélité.

Quelques eussent été les agresseurs, qu'il fallût accuser du sang répandu; la défiance inconsidérée des Latins ou la perfidie des Grecs; cette attaque n'en avoit pas moins rompu les liens, que pouvoient encore respecter les deux Nations: il ne restoit plus à Godefroi aucune espece de considération à garder; & les ravages, aux environs de Constantinople, recommencerent avec une violence qui fit faire à Alexis les plus sérieuses réflexions sur les détestables rafinemens de la politique qui les lui attiroient. Dans l'impuissance où il se trouvoit d'en arrêter le cours, il s'adressa à Hugues, qui se chargea volontiers de tenter Godefroi sur le serment de fidélité que desiroit l'Empereur. Cette entreprise étoit délicate: un pareil hommage devenoit une espece de lâcheté, puisqu'après tout il s'agissoit de le prêter à un Prince qu'on venoit secourir, & dont par conséquent il ne sembloit point naturel qu'on

Alex.

Du C. not. in Alex.

se fit un maître. D'ailleurs, à y regarder avec les yeux scrupuleux d'un fidele Vassal, cet hommage étoit directement contraire aux Loix de la féodalité. Godefroi & tous ses Capitaines étoient Vassaux, ou du Roi de France, ou de l'Empereur d'Occident; & ils devoient avoir une juste crainte qu'un serment de fidélité, prêté à un Souverain étranger, ne fût regardé comme un acte de félonie, digne de toute la rigueur des Loix féodales. Ces raisons, avec l'orgueil militaire, qui dans ce siecle parloit aux guerriers dans toute son énergie, les avoient jusqu'alors empêchés de condescendre aux desirs de l'Empereur; & il n'y avoit que l'espece de prison où Hugues avoit été retenu, qui excusât un peu à leurs yeux sa foiblesse à se prêter à une si honteuse démarche.

Ere Chret. 1097. Rég. 491.

Aussi, quand il vint la proposer à Godefroi, & redoubler de la part d'Alexis les instances qu'il lui avoit déja faites en particulier, il les vit rebutées avec une indignation, à laquelle la naïveté de son caractere ne lui permit pas de rien dérober de sa force: « il étoit bien étonnant que

Godefroi s'y refuse, & par quels motifs.

Ere Chrét. 1097. Hég. 491.

Alex.

» le frere d'un Roi de France, après
» s'être embarqué pour une si géné-
» reuse expédition, avec une suite &
» une magnificence vraiment royales,
» n'eût pas craint de s'abaisser aux
» pieds d'un Prince étranger, & de
» descendre à une lâcheté dont sa gé-
» nérosité, jusqu'alors intacte, ne l'au-
» roit jamais fait soupçonner. N'étoit-
» ce pas assez qu'il eût ainsi prostitué
» la majesté du sang royal, sans qu'il
» cherchât encore à se procurer des
» complices de sa bassesse; & qu'au lieu
» de rougir d'une démarche, dont on
» vouloit bien rejeter toute la honte
» sur sa prison; il s'efforçât d'en dimi-
» nuer la flétrissure en la faisant re-
» jaillir sur d'autres? Il pouvoit avoir
» été forcé de se dégrader: mais quelle
» raison & lui & ses Capitaines avoient-
» ils de se résoudre au même avilisse-
» ment, à l'oubli de leur dignité, à la
» violation des institutions féodales?
» Etoient-ils nés dans l'étendue des
» Domaines d'Alexis? Avoient-ils ja-
» mais eu aucune espece de relation
» avec lui; &, puisqu'il fondoit ses
» droits sur la perfidie; puisque, pour
» arracher des sermens, il se prévaloit

Ere Chrét. 1097. Hég. 491.

» de la puissance d'un Maître sur son
» Prisonnier, se l'étoit-il acquise sur
» eux, les avoit-il enveloppés dans
» ses pieges ? Il se plaignoit qu'on dé-
» vastât son pays, au lieu de le dé-
» fendre : & à qui devoit-il se prendre
» de ces rigueurs ? Tant qu'on avoit
» pu le regarder comme un Prince
» ami ; l'armée n'avoit-elle pas res-
» pecté tout ce qui lui appartenoit ?
» Aujourd'hui, qu'échappés à peine aux
» pieges de la plus noire trahison, ils
» avoient tant de raison de le regarder
» comme le plus odieux & le plus
» implacable ennemi ; se permettoient-
» ils cependant tout ce que leur con-
» seilloit la vengeance la plus juste ?
» Dans leurs ravages mêmes, aussi
» nécessaires pour punir une perfidie
» qu'on ne pouvoit dissimuler que
» pour fournir à une subsistance qu'on
» vouloit leur arracher, ne daignoient-
» ils pas encore se souvenir que c'étoit
» contre un Prince Chrétien qu'ils
» étoient forcés d'en venir à ces ri-
» gueurs ? Il demandoit un hommage,
» des sermens ! Eh ! qui devoit prêter
» un hommage, se lier par des sermens,
» que celui pour lequel toute l'Europe

Ere Chrét. 1097. Hég. 491.

» daignoit s'épuiser d'hommes & d'ar-
» gent ? Loin de prétendre à dicter
» des conditions, ne devoit-il pas se
» trouver très-heureux qu'on voulût
» bien sacrifier son sang, sa vie, sa
» fortune pour lui seul, sans qu'on
» exigeât de lui aucune espece de re-
» tour ? Avec qui devoit-on plutôt
» prendre ses sûretés qu'avec un Prince
» qui, après tant d'actes de perfidie,
» devoit être justement suspect, &
» qu'on ne pouvoit même espérer de
» retenir par la sainteté de ces sermens,
» lui, qu'on avoit vu jusques-là se
» jouer si audacieusement des Loix de
» l'honneur & de la probité ? Et de
» quelle espece encore étoient ces ser-
» mens, cet hommage qu'il exigeoit ?
» Craignoit-il qu'on ne tournât contre
» ses propres Villes, des armes qu'on
» n'avoit prises que pour lui conquérir
» celles qu'il n'avoit pas su conserver ?
» Certes, un tel soupçon étoit digne
» d'une ame telle que la sienne : mais
» il étoit trop étranger au cœur d'un
» soldat de J. C. pour qu'il daignât s'en
» occuper. Il venoit faire la guerre en
» Chrétien, & non en Brigand : c'é-
» toient les Infideles qu'il prétendoit
» dépouiller, & non les Grecs ; & si

» dans la suite il vouloit bien faire part
» à ceux-ci de dépouilles de la guerre, il
» n'entendoit pas qu'on lui en arrachât
» à main armée la promesse : il n'iroit
» pas sur-tout, pour sceller cette pro-
» messe, se confier dans des murs per-
» fides, qui pouvoient devenir pour
» lui une honteuse & éternelle prison ;
» il avoit sous les yeux un exemple
» trop récent pour se livrer aussi impru-
» demment à la discrétion d'un Prince,
» qui affichoit aussi orgueilleusement
» son penchant à la perfidie. »

Ere Chrét. 1097. Hég. 491.

Hugues, qui sentoit que Godefroi n'étoit que trop bien fondé dans ses refus, lui laissa tranquillement exhaler ses transports, persuadé qu'il auroit plus de facilité à les calmer, lorsqu'il leur auroit laissé quelque temps un libre cours, que s'il vouloit le suspendre sur-le-champ & heurter de front ses sentimens. Enfin, il prit à son tour la parole, &, tant par l'envie de diminuer sa propre honte à ses yeux, que par celle de servir le Prince qui l'avoit séduit, il s'efforça de mettre autant de modération dans son discours, que Godefroi avoit mis de chaleur dans le sien : « Il vouloit bien ne pas se ref-

Motifs contraires que lui oppose Hugues.

Ere Chrét. 1097. Hég. 491.

» sentir de ce que ses premieres pa-
» roles avoient d'outrageant pour lui :
» il savoit que l'amitié alarmée prend
» quelquefois le langage du mépris
» & de la haine, & il attribuoit vo-
» lontiers à l'ardeur de ce sentiment
» une vivacité d'expressions, dont tout
» autre ne se seroit pas servi impuné-
» ment en sa présence & à son égard. Il
» ne pouvoit qu'applaudir à sa délica-
» tesse, qui s'effrayoit de l'idée de prêter
» serment à un Prince étranger ; Go-
» defroi savoit mieux que personne
» qu'il avoit été long-temps lui-même
» tourmenté des mêmes scrupules, &
» qu'il n'avoit enfin cédé qu'à la force
» des circonstances. Qu'il ne s'ima-
» ginât pas cependant, qu'en le pres-
» sant d'imiter son exemple, il son-
» geât à se procurer des complices : *Alex.*
» il n'avoit d'autres motifs que la gloire
» du nom chrétien & l'intérêt de l'ex-
» pédition projetée. Il auroit peut-
» être été mieux, qu'ils fussent restés
» les uns & les autres dans leur patrie,
» que de courir à la défense d'une Na-
» tion, qui paroissoit peu susceptible
» de reconnoissance, & qui leur faisoit
» plutôt un crime qu'un mérite de tout

» ce qu'ils avoient quitté pour la ser-
» vir : mais puisqu'ils avoient fait cette
» faute, puisqu'ils s'étoient engagés si
» avant qu'on ne pouvoit plus reculer
» sans honte, il y avoit sans doute
» de la sagesse à ne pas ruiner, par
» une opiniâtre résistance, une entre-
» prise qui ne pouvoit réussir qu'avec
» la protection d'Alexis. Ce Prince,
» il est vrai, n'avoit point de Soldats;
» mais il avoit des trésors, &, pour
» peu qu'on sût se prêter à ses desirs,
» on sauroit bien lui faire acheter
» chérement une espece de soumission,
» qu'il n'avoit peut-être pas tort d'exi-
» ger. Ce n'étoit pas sur Godefroi &
» son armée que tomboient ses crain-
» tes; la renommée de ses vertus, de
» sa probité, de sa générosité, qui
» étoit passée jusqu'à lui, l'avoit, à
» son égard, suffisamment rassuré:
» mais devoit-il l'être également sur
» la foule de Princes qui suivoient,
» & sur-tout sur ce Bohémond, dont
» Urbain lui avoit annoncé le départ;
» qui, après s'être montré jusqu'alors
» le plus implacable ennemi de l'Em-
» pire grec & d'Alexis, par un pro-
» dige inconcevable, en devenoit tout-

Ere Chrét. 1097. Hég. 491.

» à-coup l'ami le plus ardent, le plus
» désintéressé ? Un changement si subit
» étoit-il bien naturel ? Etoit-ce trop
» donner à la défiance, que de soup-
» çonner en lui des projets ambitieux,
» masqués du voile de la piété ? Qu'il
» prît en considération ces motifs,
» & que de là il jugeât Alexis; mais
» qu'il songeât principalement, qu'en
» ne cédant point à ses desirs, lui
» Godefroi verroit peut-être échouer
» cette entreprise dont il attendoit la
» fin avec tant d'impatience. Car enfin,
» si l'Empereur continuoit à l'affamer,
» espéroit-il trouver toujours des vi-
» vres par les partis qui lui en avoient
» procurés ? Les environs de Cons-
» tantinople n'étoient pas inépuisables:
» on sauroit soustraire les subsistances
» aux plus avides recherches; & le
» pays, par cela même qu'on l'auroit
» dévasté, cesseroit bientôt de rien
» offrir aux ravages. D'ailleurs, ce
» seroient toujours des combats à sou-
» tenir; à supposer que, malgré l'in-
» constance de la fortune, malgré l'a-
» vantage qu'ont toujours sur des
» étrangers les naturels d'une contrée,
» ces combats lui fussent toujours fa-

» vorables ; son armée ne se fondroit-
» elle pas en détail devant des trou- Ere Chrét. 1097.
» pes qui pouvoient se renouveller Hég. 491.
» facilement & sans cesse, qui auroient
» à défendre leurs femmes, leurs en-
» fans, leurs foyers, & à qui le déses-
» poir seul pouvoit donner du courage ?
» De songer à aller vivre sur les terres
» des Infideles ; c'est ce qui n'étoit pas
» possible : le trajet d'Europe en Asie
» n'étoit pas considérable, à la vérité ;
» mais il falloit le faire, ce trajet, &
» il n'y avoit que les vaisseaux d'A-
» lexis qui pussent servir à l'effectuer.
» Tant de motifs ne devoient-ils pas
» l'emporter sur un point d'honneur
» mal entendu, sur une fausse délica-
» tesse ? Etoit-il donc impossible de
» prêter l'hommage exigé, sans s'avi-
» lir ; & si on se lioit avec Alexis par
» la foi des sermens, ne seroit-on pas
» en droit d'exiger qu'il se liât de mê-
» me, & qu'il concourût à l'expédi-
» tion ? Qu'auroit à dire l'Europe,
» qu'auroient à dire leurs Seigneurs Su-
» zerains, d'un hommage qui ne bles-
» seroit point celui qu'ils leur avoient
» prêté ? Croyoit-on choquer l'auto- *Du C. not. in Alex.*
» rité du Souverain en se rendant feu-

Ere Chrét. 1097. Hég. 491.

» dataire d'un Seigneur moins puif-
» fant; & n'étoit-il pas d'ufage que,
» même en relevant immédiatement
» d'un Monarque, on prêtât ferment
» à fon Vaffal, pour les terres qu'on
» tenoit de lui? N'étoit-il pas ordi-
» naire, fi l'on avoit des Domaines
» dans deux Royaumes différens, de
» prêter l'hommage aux deux puiffan-
» ces à la fois, en réfervant la préé-
» minence à celle dont on étoit né
» fujet? Qui empêchoit qu'on n'agît
» de même aujourd'hui? Pourquoi ce
» qui étoit permis au milieu de l'Eu-
» rope, deviendroit-il un crime à
» l'une de fes extrémités?.... Mais il
» lui reftoit des défiances fur la bonne
» foi d'Alexis? Là-deffus il ne pouvoit
» le contredire, étant lui-même un
» exemple trop récent des rufes dont
» l'Empereur fe permettoit quelquefois
» l'ufage. Cependant il ofoit lui pro-
» mettre qu'on n'attenteroit point à fa
» liberté. La circonftance où Godefroi
» fe trouvoit, étoit bien différente de
» celle où l'inconftance de la mer l'a-
» voit jeté lui-même; &, quand il
» étoit entré dans Conftantinople,
» s'il avoit eu, comme lui, quatre-

» vingt-dix mille hommes à ses ordres, prêts à le répéter les armes à la main, certainement on n'auroit pas osé l'y retenir malgré lui. On ne pouvoit néanmoins trop prendre de précautions avec un Prince qui savoit si bien prendre les siennes; & c'étoit à lui d'indiquer celles qui lui paroîtroient le mieux établir sa sûreté. »

Ere Chrét. 1097. Hég. 491.

Tandis que Godefroi balance, il reçoit une lettre de Bohémond, qui l'invite à l'attendre pour s'emparer ensemble de Constantinople.

Ce discours, tout préparé qu'il étoit d'après les suggestions d'Alexis, offroit à Godefroi trop de vérités pour qu'il n'en fût pas frappé. Il brûloit de passer en Asie; &, sans le secours de l'Empereur, il paroissoit en effet difficile d'effectuer ce trajet. Ce n'étoit qu'avec peine qu'il voyoit couler le sang chrétien sous des mains chrétiennes; & il sentoit que bientôt le défaut de vivres le forceroit à se prêter à la démarche qu'on exigeoit. D'un autre côté, la perfidie des Grecs le retenoit; & il ne pouvoit se résoudre à se confier sans précautions à la bonne foi d'un Prince, qui jusqu'alors n'avoit pas paru se soucier beaucoup d'en garder même les dehors, & qui, s'assurant sur la bonté

Ere Chrét. 1097. Hég. 491.

de ses murs & la foule des habitans qu'ils renfermoient, pouvoit être tenté de profiter de l'occasion. Ainsi, après avoir long-temps balancé avec Hugues les avantages & les désavantages de sa situation, il promit que si l'Empereur vouloit lui donner de tels ôtages qu'ils pussent répondre inviolablement de sa sûreté, il passeroit enfin sur toute autre considération, & iroit s'aboucher avec lui. Sur cette réponse, Alexis se résolut à ce qu'il auroit dû proposer de lui-même depuis long-temps, & envoya au camp des Blaquernes de nouveaux Députés, pour offrir en ôtage son propre fils, Jean Porphyrogenète, ainsi appellé parce qu'il étoit né dans un appartement revêtu de marbre, couleur de pourpre, où accouchoient les Impératrices; avantage dont jouissoient si rarement les Princes de la famille régnante, qu'on ne manquoit pas de le célébrer dans ceux qui en jouissoient, en les honorant de ce surnom. Avec un pareil gage, Godefroi n'avoit plus rien de solide à opposer aux instances de l'Empereur, & il se disposoit à condescendre à ses vues,

Alex. Alb. Acq. Guill. Tyr.

lorſqu'une nouvelle députation, qu'il reçut dans le même temps, ſuſpendit un moment ſes réſolutions.

Ere Chrét. 1097. Hég. 491.

Bohémond, qui ſe diſpoſoit à paſſer à Conſtantinople, avoit appris les ſujets de diſſenſions qui s'étoient élevés entre les Grecs & les Croiſés : l'ambition lui ſuggéra d'abord d'en profiter ; &, trop diſpoſé à juſtifier les terreurs d'Alexis, c'étoit lui qui envoyoit à Godefroi des Députés, avec ordre de lui dire qu'il ſe gardât bien de ſe laiſſer ſurprendre aux ruſes de l'Empereur : « C'étoit le plus perfide de » tous les hommes ; & il n'avoit que » trop appris à le connoître. S'il l'en » croyoit, Godefroi iroit paſſer le » reſte de l'hiver à Andrinople & à » Philippopoli ; & il lui promettoit, » lui Bohémond, qu'au mois de Mars il » le joindroit avec toutes ſes troupes : » alors ils marcheroient enſemble vers » Conſtantinople, pour punir Alexis » de toutes ſes trahiſons, & ils ſe par» tageroient ſes dépouilles. » Ce projet, qu'avouent les meilleurs Hiſtoriens croiſés, & qui, dans la vérité, n'étoit point étranger au caractere de Bohémond, eſt peut-être ce qu'il y

Alb. Acq. Guill. Tyr.

Ere Chrét. 1097. Hég. 491.

a de plus capable de réconcilier Alexis avec tous les ordres de Lecteurs : mais pour savoir comment Godefroi dut le recevoir, faisons connoître plus particuliérement cet illustre Croisé ; & dès-lors il sera facile de deviner quelle fut sa réponse.

Portrait de Godefroi.

Godefroi VI. Marquis d'Anvers & Duc de Lothier, étoit surnommé de Bouillon, du nom de ce Comté, que sa mere Ide avoit porté en dot à Eustache II. Comte de Boulogne, son pere. Tel que ses contemporains l'ont peint, & qu'il s'est peint lui-même par ses actions, qui valent mieux pour établir une réputation, que tous les éloges des contemporains ; il avoit en

Paul. Emil.

lui de quoi former plusieurs héros. La premiere qualité, dans ce qui constituoit ceux de son temps, devoit être la bravoure ; & il la possédoit dans toute son énergie, quoiqu'elle fût tempérée par cette circonspection, sans laquelle il n'est point de Capitaine, qui sait en contenir à propos l'impétuosité, pour s'y livrer, lorsqu'il en est temps, avec moins de réserve. La nature, l'éducation, son siecle, sembloient s'être réunis pour montrer en

lui que, si les bisarreries des préjugés, des Loix, des institutions humaines ne mettoient sans cesse en contradiction, & cette même nature & cette éducation & ce siecle, ils pourroient souvent plus encore que l'imagination ne sauroit se le figurer. La Fable n'avoit offertes que séparées, isolées, la force dans Hercule, la valeur dans Achille, la sagesse dans Nestor, la prudence dans Ulysse, la piété dans Enée; & l'Histoire, si communément moins heureuse que la Fable, a du moins une fois sur elle l'avantage de pouvoir rassembler dans un seul homme ce que sa rivale a été obligée de disperser sur plusieurs : ou plutôt la fiction & la réalité ont eu le même bonheur, & comme le Chantre brillant de Renaud, pour peindre Godefroi, n'a eu qu'à mêler les couleurs que lui fournissoit l'Histoire, le Prosateur est en droit de revendiquer sur le Poëte un portrait que celui-ci lui a dérobé, & de lui arracher à son tour la palette.

Ere Chrét. 1097. Hég. 491.

Aux qualités qui font le grand-homme, le Général croisé joignoit celles qui font l'homme aimable. Partagé des dons de la figure, de ceux de

Ere Chrét. 1097. Hég. 491.

l'éloquence, de cette franchise, qui étoit l'apanage de son siecle, & dont on ne peut lui faire un mérite, que parce qu'elle étoit en lui plus ingénue & plus naïve; bon, humain, généreux, affable, à la différence de la plupart des Guerriers de son temps, en qui la fierté dégénéroit le plus souvent en arrogance, il n'avoit que celle des ames nobles, qui s'indignent d'un affront, mais qui ont encore plus de plaisir à le pardonner qu'à s'en ressentir, qui sentent trop leur élévation pour n'être pas au dessus des petitesses de l'orgueil, qui s'honorent d'être humbles devant Dieu, mais qui, devant les hommes, ne sont que modestes. C'est à cette derniere qualité sur-tout qu'il a dû l'éloge le plus complet que ses Historiens ont cru pouvoir faire de lui, en disant qu'*il avoit la modestie, la douceur d'un Moine qui auroit l'esprit de son état, & qu'à l'éclat de ses vertus, on l'auroit plutôt pris pour le Réformateur d'une Congrégation de Cénobites, que pour le Chef d'une troupe de Soldats.* Ses égaux l'ont peut-être mieux loué en déférant, en lui, à la vertu, l'espece de commandement dont elle est

[1] Rob. Mon. Guib. Abb. Tudebold.

le plus jalouse : on croit communément qu'il fut le Généralissime des Croisés ; c'est une erreur pardonnable, puisque, bien qu'il soit vrai qu'il n'en ait pas eu le titre, on peut dire qu'il en fit les fonctions, par cet empire insensible qu'exercent les grandes ames sur les ames ordinaires, sans l'affecter & presque sans le vouloir, & principalement par la connoissance parfaite qu'il avoit des deux langues françoise & teutonique, qui le mit à portée plusieurs fois de concilier les différends qui ne s'élevoient que trop souvent entre les Croisés françois & allemands.

Ere Chrét. 1097. Hég. 491.

Hist. Litt. de la Fr.

Nous le louerons nous-mêmes, peut-être mieux encore que ses Historiens & ses Egaux, si nous descendons dans les âges suivans, & que nous cherchions quelque grand-homme à lui comparer. Nous le trouverons dans cet immortel Général qui, laissant les aînés de sa Maison succéder à une des possessions de Godefroi, fut content de l'héritage de ses vertus ; c'est avec Turenne qu'il paroît avoir les plus grands traits de ressemblance ; & en les examinant de près, il semble que ces deux ames privilégiées aient été formées

dans le même moule. Mais, dans ces traits, il en est un qui distingue Godefroi, ou plutôt qui le défigure, & que Turenne eut le bonheur de ne point avoir aussi prononcé : c'est cette piété, dont tous les deux faisoient profession, mais qui, sage & éclairée dans le rival de Condé, ne fut jamais que piété; au lieu qu'obscurcie par les ténebres du temps, exaltée par la superstition, dans le Roi de Jérusalem elle dégénéra en fanatisme. C'est du moins ce qu'on peut recueillir de son ardeur à courir à une entreprise, qu'un zele plus réfléchi ne lui auroit pas représentée comme aussi agréable à Dieu. L'histoire même auroit à lui faire à cet égard un reproche plus grave, si elle ne savoit pas combien il est difficile d'échapper à son siecle. Non-seulement elle le doit regarder comme le plus ardent coopérateur, mais comme le principal instigateur de cette expédition. S'il est vrai, comme on l'assure, que long-temps avant les Croisades, Godefroi, dans sa jeunesse, pensât à entreprendre le voyage de Jérusalem, non en Pélerin, comme tant d'autres, mais en Cap[illegible] & en Conquérant, avec

Ere Chrét. 1097. Hég. 491.

Guib. Abb.

Ere Chrét. 1097. Hég. 491.

le plus jalouſe : on croit communément qu'il fut le Généraliſſime des Croiſés ; c'eſt une erreur pardonnable, puiſque, bien qu'il ſoit vrai qu'il n'en ait pas eu le titre, on peut dire qu'il en fit les fonctions, par cet empire inſenſible qu'exercent les grandes ames ſur les ames ordinaires, ſans l'affecter & preſque ſans le vouloir, & principalement par la connoiſſance parfaite qu'il avoit des deux langues françoiſe & teutonique, qui le mit à portée pluſieurs fois de concilier les différens qui ne s'élevoient que trop ſouvent entre les Croiſés françois & allemands.

Hiſt. Litt. de la Fr.

Nous le louerons nous-mêmes, peut-être mieux encore que ſes Hiſtoriens & ſes égaux, ſi nous deſcendons dans les âges ſuivans, & que nous cherchions quelque grand-homme à lui comparer. Nous le trouverons dans cet immortel Général qui, laiſſant les aînés de ſa Maiſon ſuccéder à une des poſſeſſions de Godefroi, fut content de l'héritage de ſes vertus : c'eſt avec Turenne qu'il paroît avoir les plus grands traits de reſſemblance ; & en les examinant de près, il ſemble que ces deux ames privilégiées aient été

Ere Chrét. 1097. Hég. 491.

formées dans le même moule. Ils eurent de conforme, jusqu'à la piété dont tous deux faisoient profession & s'honoroient avec justice autant que de leurs talens militaires : mais, sage & éclairée dans le Rival de Condé, peut-être ne le fut-elle pas assez dans le Roi de Jérusalem, peut-être tenoit-elle trop de l'esprit du temps. C'est du moins ce qu'on peut recueillir de son ardeur à courir à une entreprise, qu'un zele plus réfléchi ne lui auroit pas représentée comme aussi agréable à Dieu. L'Histoire même auroit à lui faire à cet égard un reproche plus grave, si elle ne savoit pas combien il est difficile d'échapper à son siecle. Non-seulement elle le doit regarder comme le plus ardent coopérateur, mais comme le principal instigateur de cette expédition. S'il est vrai, comme on l'assure, que long-temps avant les Croisades, Godefroi, dans sa jeunesse, pensât à entreprendre le voyage de Jérusalem, non en Pélerin, comme tant d'autres, mais en Capitaine & en Conquérant, avec une puissante armée, pour en aller chasser, disoit-il, les Infideles ; on peut croire que c'est

Guib. Abb.

au feu dont il brûloit, que s'alluma celui de Pierre l'Hermite, & que ce ne fut que d'après ces propos, que le Solitaire put entendre lui-même, qu'il vit la possibilité de répandre au loin l'incendie dont il étoit consumé.

Ere Chrét. 1097. Hég. 491.

Pour un homme, tel qu'on vient de représenter le Général Croisé, il n'y avoit point à hésiter sur la réponse que méritoient les propositions de Bohémond. Cependant, comme il avoit la prudence de ne rien faire sans l'aveu de son Conseil, avant de renvoyer les Députés, il assembla ses principaux Capitaines; & leur ayant fait goûter à tous son avis, il fit introduire les Envoyés, & leur ordonna de retourner vers leur Maître & de lui dire: « Que » ce n'étoit point par un vil amour » du gain, & pour faire la guerre aux » Chrétiens, qu'il avoit pris les armes; » il n'avoit quitté sa Patrie que pour » le service de Jésus-Christ; il ne sou- » piroit qu'après le moment où il pour- » roit s'en montrer un véritable Sol- » dat; &, puisque la faveur & la » protection de l'Empereur lui étoient » nécessaires, pour accomplir une » aussi pieuse entreprise, il étoit ré-

Il refuse les offres de Bohémond, & s'abouche enfin avec l'Empereur.

Alb. Acq. Baldric. Guill. Tyr.

Ere Chrét. 1097. Hég. 491.

» solu de se les procurer & de les » conserver. »

Les Députés partirent avec ce refus, mais non si secrétement qu'Alexis ne fût informé de leur arrivée au Camp des Blaquernes. Sans savoir précisément quel en étoit l'objet, il se douta qu'il pouvoit y être intéressé, & n'en fut que plus déterminé à finir promptement avec Godefroi, pour s'ôter du moins ce sujet d'alarmes: *Alex.* mais n'omettant rien de ce qui pouvoit contribuer à sa sûreté, il envoya des troupes étrangeres, ou plutôt infideles, soit Arabes, soit Turques, le long de l'Hellespont entre Atira & Philea, afin d'observer si Godefroi enverroit des Couriers à Bohémond ou Bohémond à Godefroi, & afin d'empêcher la jonction de leurs corps, dans le cas où l'accord médité n'auroit pas *Alb. Acq. Baldric. Guill. Tyr.* lieu. Tandis qu'il prenoit ces précautions; après avoir envoyé Baudouin du Bourg & le Comte de Montagu, pour recevoir le fils de l'Empereur en ôtage, Godefroi faisoit rentrer l'Armée dans le quartier, au-delà du pont & le long du Bosphore, avec ordre d'y vivre en amis & de payer

les vivres dont le commerce étoit rétabli. Ensuite, dès que le jeune Porphirogénète paroît, laissant son frere à la tête des troupes, il se rend avec le Comte de Vermandois & les autres Princes, par le canal, à Constantinople, & de là il est conduit au Palais de l'Empereur.

Ere Chrét. 1097. Hég. 491.

Magnificence de cette entrevue ; abaissement des Croisés, dissimulé par leurs Historiens.

On sait que de toute leur grandeur les Empereurs Grecs n'avoient gardé que la représentation ; Alexis, qui l'affectoit plus qu'aucun de ses prédécesseurs, parce qu'un Politique croit suppléer en partie, par l'orgueil des titres & des manieres, à la réalité de la puissance, s'étoit efforcé d'éblouir les Croisés en cette occasion, par l'appareil fastueux avec lequel il se montra. Il étoit sur son Trône, revêtu de ses habits impériaux, & environné de tout le pompeux cortege, qui pouvoit rehausser l'éclat de cette cérémonie. Lorsque Godefroi parut avec les autres Princes, il ne daigna ni se lever, ni les saluer, affectant cette immobilité d'automate, que les Sultans prennent encore aujourd'hui pour de la grandeur, si ce n'est pas l'imbécillité qui l'a inventée, pour s'éviter

Albert. Aq.

Ere Chrét. 1097. Hég. 491.

l'affront de dire ou de faire des sottises. Heureusement pour Alexis qu'il avoit à faire à des hommes à qui ces apparences en imposoient, & qui peut-être ignoroient qu'ils pouvoient exiger un autre cérémonial : Bohémond, comme nous le verrons, se montra bien plus fier dans une pareille occasion; mais dans celle-ci, toutes les déférences furent du côté des Croisés, quoique l'air des Chevaliers François eut quelque chose d'aussi imposant, que pouvoit l'avoir la morgue impériale : les différentes pieces de leur habillement, la plupart couleur de pourpre, & sur-tout leurs manteaux de drap d'or ou d'argent, couverts de franges d'or, & doublés des plus riches fourrures, faisoient un effet aussi brillant que le vêtement impérial, plus embarrassant encore que magnifique.

Cependant ces fiers Guerriers, qui venoient de si loin pour secourir un Prince avec lequel jusqu'alors ils n'avoient eu aucune espece de relation, furent obligés de se soumettre à une cérémonie fort humiliante. C'est du moins ce qu'on peut conclure des expressions de leurs Historiens, qui,

étant presque toujours à côté de l'idée, après avoir dit qu'Alexis les reçut bénignement au baiser, & avoir ajouté qu'il ne se leva point pour le rendre à aucun d'eux, finissent en assurant que Godefroi, & les autres ensuite, se mirent à genoux pour baiser un si illustre & si puissant Empereur. Or, on ne comprend pas trop comment on peut baiser au visage lorsque l'on est à genoux, un homme qui ne fait aucun mouvement pour se prêter à cet embrassement. Mais nous avons le mot de cette énigme dans une coutume dont l'orgueil rendoit les Empereurs extrêmement jaloux. Ces altiers Monarques prétendoient que les Souverains, qui étoient introduits en leur présence, leur baisassent les genoux, & Anne Comnène en rapporte un exemple frappant; c'est celui de Kilidge-Arslan, qui, réduit par les malheurs de la guerre à demander la paix à l'Empereur, vint le trouver, &, du plus loin qu'il l'apperçut, descendit de cheval & eut la bassesse de baiser le pied d'Alexis. On voit à présent ce qu'entendent les Historiens Croisés par ce baiser, dont ils font mention, &

Ere Chrét. 1097. Hég. 491.

Arn. de Lubec. Ann. Comn. cités par Du Cang. diss. 27. sur Joinville.

Ere Chrét. 1097. Hég. 491.

que c'est par une réticence affectée, qu'ils ne se sont pas mieux expliqués, pour tâcher de couvrir, par l'obscurité des mots, l'abaissement de leurs Héros.

Alexis adopte Godefroi, qui lui prête serment, ainsi que les autres Princes

Quoi qu'il en soit, Alexis leur en tint compte, & racheta même leur humiliation, en donnant à Godefroi la plus grande marque de confiance & d'honneur qu'il pût lui accorder; il l'adopta pour son fils. On sait que cette coutume de réparer par un choix libre & volontaire, les torts de la nature, en se créant soi-même une famille, quand elle l'avoit refusée, en usage chez les Romains, étoit tombée malheureusement avec leur Empire: les Barbares, qui l'avoient envahi, y avoient substitué l'adoption par les armes, c'est-à-dire, que l'adopté étoit couvert par celui qui l'adoptoit, piece à piece, de ses armes. Mais en conservant ce lien, on l'avoit prodigieusement relâché: au lieu que l'adoption primitive, dont on ne peut trop déplorer la perte, tout ce qui tend à former de nouveaux nœuds dans la société, la rendant plus agréable & plus chere; parfaite imitation de la

Du Cang. ibid. diss. 22.

nature, faisoit succéder le fils non-seulement au nom, mais à tous les droits du pere, quant aux effets civils; la nouvelle n'étoit qu'une simple alliance, par laquelle on se communiquoit mutuellement des titres plus respectables que réels, pour former une plus étroite liaison de bienveillance : aussi, peut-on croire que ce ne fut que la politique qui suggéra celle-ci à Alexis, & qu'il n'accorda à Godefroi cet honneur, que pour imiter plusieurs de ses prédécesseurs, qui l'avoient concédé à des Guerriers qu'ils craignoient ou dont ils espéroient des services. Quelle fut la forme de cette adoption? C'est ce qu'on ne peut assurer positivement, d'après nos Historiens, toujours excessivement prolixes sur les prodiges, & très-secs sur les détails des mœurs : ils se contentent de dire qu'elle se fit à la maniere de l'Empire : comme ils en rapportent dans la suite d'autres, faites par des Princes Grecs, & dont la cérémonie étoit que le pere adoptif fît passer le fils adopté entre sa chemise & sa chair nue, & qu'ensuite il lui donnât un baiser, comme s'il eût déclaré par-là

Ere Chrét. 1097. Hég. 491.

Ere Chrét. 1097. Hég. 491.

qu'il le regardoit comme sorti de lui; il est très-probable que ce fut celle dont on usa pour Godefroi, en le revêtant en outre des ornemens impériaux, seule circonstance qu'indiquent les Historiens.

Alb. Acq.

C'est ce qui paroît encore plus vraisemblable par les expressions qu'ils mettent dans la bouche d'Alexis; ils lui font dire à Godefroi: *Je vous prends pour mon fils; je mets mon Empire sous la protection de votre bras, & j'espere que vous le délivrerez, maintenant & dans la suite, de la multitude des Barbares qui l'infestent.* Cette formule, qui étoit bien aussi humiliante pour l'Empereur que l'avoit été pour Godefroi le premier baiser, fut suivie des sermens mutuels qu'ils prononcerent. Le Général Croisé, les mains jointes, non-seulement se reconnut pour le fils d'Alexis, mais pour son Vassal, &, en ces qualités, lui prêta le serment qu'il avoit exigé de Hugues, par lequel il promettoit *de n'enfreindre jamais la foi qu'il lui juroit, de remettre entre ses mains les Villes qui avoient appartenu à l'Empire, s'il les arrachoit aux Infideles, & de lui faire hommage de celles*

Guill. Tyr. Guib. Abb. Rob. Mon. Fulch. Carn. Alex.

qu'il garderoit, soit qu'il lui en laissât la possession, à lui ou aux autres Croisés, soit qu'elles ne fussent pas comprises dans l'ancien Domaine des Romains. Les autres Chefs ayant prêté en même temps le serment, Alexis de son côté promit *de les aider les uns & les autres, & par terre & par mer, dans cette expédition; de faire fournir des vivres à leur armée; de joindre ses forces aux leurs, & même de les conduire en personne.* Les deux Nations se réserverent publiquement, comme dans tous les traités, la restriction de n'être plus tenues à rien dès que l'une d'elles manqueroit à quelques-unes des conditions, & tacitement, comme il n'arrive encore que trop souvent dans les traités, d'y manquer à la premiere occasion favorable; Godefroi fut peut être le seul qui agit de bonne foi, & il étoit trop véritablement honnête-homme pour ne pas se croire indissolublement lié.

Ere Chrét. 1097. Hég. 491.

Baldric.

Après cet accord, où il paroît que la dignité des uns & des autres étoit également abaissée & respectée, puisque dans le fait l'obligation où s'étoit cru Alexis d'adopter Godefroi, rachetoit bien la soumission des Latins; les

Il les comble de présens.

Ere Chrét. 1097. Hég. 491.

Alex. Bald. Guill. Tyr. Albert. d'Acq.

deux Nations vécurent dans la meilleure intelligence, & Alexis eut la politique généreuse d'en faire tous les frais. Non-seulement il admit Godefroi à sa table; mais, pour le combler, lui & toute sa suite, des plus riches présens, il appauvrit son trésor & en tira tout ce qu'il avoit de plus précieux. Quand Godefroi fut de retour dans son quartier, pour renvoyer le jeune Porphirogénète, il eut encore plus lieu de se louer de la générosité de son pere. En effet, le Général Croisé ayant fait publier à son de trompe, parmi tous ses soldats, un ordre de garder désormais le plus profond respect pour l'Empereur & ses volontés, & une défense rigoureuse de se permettre aucune espece de violence contre ses Sujets; le Prince grec, de son côté, fit publier dans Constantinople & aux environs, un commandement aux Grecs d'apporter des vivres en abondance dans le quartier, ordonnant en outre que, loin de se permettre aucune fraude dans les marchés, ils eussent à diminuer le prix des denrées, s'il étoit possible.

Il fit plus, puisqu'il se chargea lui-

même de leur subsistance, en leur envoyant chaque semaine, par quatre de ses Intendans, une quantité considérable de besans d'or, pour les Chefs, & pour les Soldats, dix boisseaux de tétarteron. On sera effrayé de cette énorme libéralité, si l'on songe que l'accord se fit sur la fin de Janvier, & que cette espece de solde eut lieu depuis ce temps jusqu'aux Fêtes de la Pentecôte, que Godefroi passa en Asie. La surprise, qui seroit encore mieux fondée, si l'on ne savoit les motifs de cette profusion, cessera bien vîte, quand on en saura la source. Outre les traits de ressemblance que nous avons montrés entre Alexis & le Cardinal Mazarin, il y en avoit encore un qui doit les livrer tous deux à l'exécration de la postérité, puisqu'il étoit fondé sur la plus abominable invention du despotisme. On sait que le Cardinal, quand la France étoit en guerre, faisoit lui-même le métier de Vivandier & de Munitionnaire, & qu'il prenoit en parti toutes les fournitures des armées. En paix comme en guerre, Alexis exerçoit la même tyrannie sur ses Sujets : haussant & baissant à son

Ere Chrét. 1097. Hég. 491.

Voyez l'Introduct. t. 2. p. 183.

Zon. Alb. Acq. Guill. Tyr.

Ere Chrét. 1097. Hég. 491.

gré le prix des denrées, & se décidant toujours, comme on s'en doute assez, pour l'un plutôt que pour l'autre; c'étoit de son avidité, plus ou moins vorace, du plus ou moins de probité de ses Ministres, que dépendoit la subsistance de ses Peuples. Tous les Marchands n'étoient que ses Préposés; ils étoient obligés de lui rendre un compte exact, & de verser dans le trésor le prix de leurs différentes denrées. Ainsi il lui étoit facile de se faire honneur, auprès des Croisés, d'une avare générosité qui pouvoit épuiser ses Sujets, sans jamais appauvrir ses coffres.

Godefroi passe en Asie, & va camper à Pélécane.

Alb. Acq. Guill. Tyr.

Cependant cette magnificence même, malgré ses sources, étoit coûteuse, puisque ce qui s'en étoit échappé, n'y refluoit pas toujours tout entier. Alexis s'en lassa bientôt; &, avec les ravages des Croisés, qui, malgré les ordres séveres de Godefroi, ne pouvoient contenir totalement leur cupidité, & imitoient volontiers, autour de Constantinople, les désordres de l'armée de Pierre, ce fut une des raisons qui l'engagerent à presser Godefroi de passer le Détroit. Il en avoit

Ere Chrét. 1097. Hég. 491.

en ſecret une plus puiſſante encore : il ne vouloit pas laiſſer raſſembler près de ſes murs la foule de Princes qui devoient bientôt ſuccéder, & qui pouvoient devenir des hôtes extrêmement dangereux, quand ils ſeroient ainſi tous réunis, & qu'ils pourroient calculer leurs forces. Son deſſein étant donc de les diviſer & de les ſéparer autant qu'il lui ſeroit poſſible, de façon que, lorſque les uns arriveroient devant Conſtantinople, les autres fuſſent déjà paſſés en Aſie ; il perſuada à Godefroi d'effectuer le trajet, ſous prétexte qu'il y auroit plus de facilité à faire ſubſiſter ſes troupes. Le Général en conſéquence, avec les vaiſſeaux que le Prince grec lui fournit, alla ſe camper à Pélécane, aux environs de Chalcédoine, avec d'autant plus de ſécurité, qu'il lui étoit facile d'aller & de revenir deux ou trois fois le jour de ſon camp à Conſtantinople : ces voyages, il fut en effet obligé de les faire plus ſouvent qu'il ne l'avoit cru, les vivres ne venant pas à Pélécane auſſi abondamment qu'Alexis l'avoit fait eſpérer, & ce Prince, depuis l'éloignement des Croiſés, ſe piquant un

Les mêmes. Sanut. Tudeb. Baldr.

Ere Chrét. 1097. Hég. 491.

peu moins de les ménager & de les contenter.

Départ du Comte de Flandres.

Les subsistances étoient cependant d'autant plus nécessaires, qu'outre les troupes de Hugues & celles de Godefroi, l'armée croisée avoit encore été augmentée de celles du Comte de Flandres, embarqué, ainsi que nous l'avons dit, presqu'aussi-tôt que le Comte de Vermandois. Les Latins, dans leur récit, le perdent de vue, & quoiqu'on le retrouve ensuite au siege de Nicée, ils ne disent pas comment il y vint. Mais on le revoit dans ceux de la Princesse Anne, quoiqu'elle ait dénaturé son nom, & qu'elle ait pris le Comte de Provence pour le Comte de Flandres : ce Comte de Provence n'étoit autre que le Comte de St. Gille, ou le vieux Raimond de Toulouse, dont la marche est indiquée, & par les Latins & par elle-même d'une autre maniere. Ce n'est donc qu'à Robert que peuvent se rapporter les détails où est entrée la Princesse sur Raimond, & nous allons la suivre, en demandant pardon à nos Lecteurs, de faire prendre si souvent à cette Histoire le ton de la disserta-

tion : mais, à moins qu'on ne veuille hérisser un livre de notes, ce qui est peut-être encore plus accablant, c'est une nécessité, quand on a des monumens si souvent en contradiction les uns avec les autres, & qu'on croit devoir aux Lecteurs la vérité.

Ere Chrét. 1097. Hég. 491.

Nous avons laissé Robert, cherchant dans les ports de la Pouille, des vaisseaux pour passer en Albanie. Sa sœur Adele, femme de Roger, Duc de Pouille & de Calabre, voulut en vain le retenir à cause de l'hiver : son impatience ne lui permit pas de différer à joindre le Prince françois, qui l'avoit devancé ; mais, comme Hugues & ses soldats venoient de monter tous les navires qu'ils avoient rencontrés, il eut beaucoup de peine à en trouver pour lui-même : enfin, il en acheta un qui avoit trois voiles & deux cents rameurs, qui étoit desservi par trois autres petits, & qui lui coûta six mille stateres d'or. Après y avoir embarqué quinze cents hommes de pied & quatre-vingts chevaux, il mit à la voile ; & la nouvelle du malheur de Hugues, arrêté à Durazzo, lui étant apparemment parvenue, au lieu de

Il est attaqué en mer par les Grecs.

Anonym. 2.

Alex.

Ere Chrét. 1097. Hég. 491.

cingler du côté d'Aulonne, il fit route vers Caprée pour éviter de tomber entre les mains des Grecs.

Ces précautions ne le garantirent point, & il ne put échaper à la flotte de Maurocatacalon, qui, ayant mis en croisiere le Vice-Amiral, &, apprenant par un fanal, que le vaisseau du Comte approchoit, vint à sa rencontre avec des galeres à deux & trois rangs de rames, & quelques autres vaisseaux légers. Marien, fils de Maurocatacalon, entourant avec les meilleurs voiliers celui du Comte, & l'approchant par la proue, veut joindre l'artifice grec à la force: comme il étoit nuit, veille ou lendemain de la fête de St. Nicolas, il avoit cru surpendre les Latins; mais les voyant, au clair de la lune, se mettre en bataille vers la proue, & se préparer à la défense, il leur crie en langage franc, qu'ils n'aient rien à craindre, & qu'ils ne prennent point les armes contre leurs amis & des gens d'une même religion. On ne lui répond que par un coup d'arbalête qui emporte son casque & frise le haut de sa tête. Marien tire à son tour sur

le Comte qui combat sur la proue à la tête de ses troupes, & il le blesse au côté.

Ere Chrét. 1097. Hég. 491.

Le combat s'engage alors sérieusement, & est très-long-temps acharné, sur-tout de la part d'un Ecclésiastique, qui se tenoit auprès du Comte, & qui se battoit comme le Chevalier le plus brave, ou plutôt le plus furieux. C'est à son occasion que la Princesse Anne Comnène a fait la longue déclamation, dont nous avons parlé dans l'Introduction, sur l'ardeur guerriere des Prêtres latins; non, comme l'a judicieusement remarqué le plus célebre de nos Ecrivains, que les Prêtres grecs fussent plus vertueux, mais parce qu'il n'étoit pas d'usage qu'ils fussent guerriers. Il auroit pu ajouter que ces déclamations étoient d'autant plus inutiles, que la plupart des Prêtres latins qui parurent aux Croisades, ne s'y montrerent que pour exercer leur ministere & non pour combattre : s'il y en eut quelques-uns que l'on vit les armes à la main, & que ce fut dans une occasion comme celle-ci; il faudroit être d'un rigorisme bien outré pour s'en scandaliser, puisqu'enfin il

Bravoure & exploits d'un Prêtre françois; le Comte arrive à Constantinople.

Tom. 2. p. 520.

Essai sur l'Hist. gén.

Alexand. Hist. Eccl.

Ere Chrét. 1097. Hég. 491.

n'y a point de vœu qui puisse empêcher un homme de jouir du grand & imprescriptible privilege de la défense naturelle.

Quoi qu'il en soit, le Prêtre latin eut tout l'honneur de ce combat, qui dura toute la nuit & une partie du jour suivant jusqu'à midi, les Latins ayant alors été obligés de se rendre. Si le brave Ecclésiastique en eût été cru, on n'en seroit venu à aucune composition : il avoit jonché de cadavres, le vaisseau de Marien, & après avoir épuisé tout son carquois, ne trouvant plus de fleches sous sa main, il saisit une énorme pierre qu'il lança contre Marien lui-même, avec tant de force, qu'il brisa son bouclier en quatre, & le renversa à demi-mort. Après être resté quelque temps sans voix & sans sentiment, comme Hector, lorsqu'il fut frappé d'un pareil coup par Ajax; le Grec revenu de son étourdissement, tourne à son tour tous ses coups contre l'Ecclésiastique, & lui fait trois profondes blessures. Le Latin, rugissant de fureur & écumant de rage, s'agite comme une bête féroce de dépit de ne pouvoir trouver des armes pour

Alex.

répondre au bras qui le presse; enfin, il rencontre un sac de pain, & le jette de toutes ses forces dans le vaisseau ennemi. Quand le Comte s'est rendu à Marien, qu'il laisse maître de conduire son vaisseau où il juge à propos, & qu'on est descendu à terre; le premier soin du Prêtre est de chercher & de demander Marien, dont il étoit forcé d'admirer la valeur. Après l'avoir embrassé, & s'être félicité d'avoir rencontré en lui un si formidable ennemi; il lui dit, que, malgré son courage, s'ils avoient combattu sur terre, bien d'autres de ses Soldats ne seroient morts que de sa main: il lui fait en même temps présent d'un beau vase d'argent estimé cent trente stateres; &, comme depuis quelques heures il perdoit beaucoup de sang, il tombe presqu'aussi-tôt & expire. Le Comte privé de ce brave homme, fut conduit à Constantinople, où, ayant prêté, comme les autres, serment à l'Empereur, il se joignit à Godefroi.

Ere Chrét. 1097. Hég. 491.

A peu près dans le même temps, Alexis se défaisoit d'un autre Général Croisé bien plus formidable. Nous n'avons encore de détails sur celui-ci que de la part de la Princesse sa fille; &

Départ d'un Comte Raoul, inconnu.

Ere Chrét. 1097. Hég. 491.

Raim. d'Ag. Du C. Not. in Alex.

il est bien étonnant que les Historiens latins ne disent pas un mot qui indique, ni qui il étoit, ni quelles troupes il amenoit. Elle lui donne quinze mille hommes, tant d'infanterie que de cavalerie, & le nommé le Comte Raoul. On ne voit pas quel peut être ce Guerrier. Il est bien vrai qu'un de nos Historiens parle d'une armée d'Anglois, qui, ayant appris l'armement des François, & voulant prendre part à cette expédition, gagnerent par mer Antioche & Laodicée avant que les autres Croisés y arrivassent. Mais outre qu'il ne nomme pas leur Chef, il ne paroît guere croyable que d'Antioche ils fussent venus à Constantinople. D'ailleurs, il y eut tant de Guerriers du nom de Raoul, à la premiere Croisade, il en existoit tant d'autres alors en Europe, que toutes les conjectures seroient bien incertaines sur un fait, qui n'est peut-être point vrai, comme on pourra en décider sur la suite du récit.

Il est battu par les Grecs, près de Constantinople.

Alex.

En effet, ce Général ayant campé sur la Propontide avec ses principaux Chefs, proche du Monastere du Patriarche, & ayant répandu le reste de ses troupes jusqu'à Sosténion, Alexis

l'envoya prier de paſſer le Détroit, & d'aller ſe joindre à Godefroi. Comme il s'en défendit, ſur ce qu'il attendoit les autres Princes Croiſés, l'Empereur alarmé réſolut de recourir à la violence. Il détache Opus, Officier courageux & expérimenté, avec quelques troupes, pour forcer les François; car, ſelon la Princeſſe, c'en étoit encore, à paſſer le Détroit de gré ou de force. Opus tente d'abord la voie de la douceur & de la négociation; la reconnoiſſant inutile, il range ſes troupes en bataille: à cette vue, les François qui ne demandent pas mieux que d'en venir aux mains; ſur-tout avec une armée qui paroiſſoit bien inférieure à la leur, en font autant de leur côté. Le combat s'engage; les Grecs commençoient déjà à avoir du deſſous, lorſque Pégaſe, qui avoit ordre de ſe tenir prêt avec ſes vaiſſeaux, pour tranſporter les Croiſés, ſi on les décidoit à paſſer en Aſie, voyant du haut de la mer le combat que les ſiens ſoutenoient aſſez mal ſur le rivage, accourt à la hâte avec les ſoldats de la flotte, fond ſur les derrieres de l'armée Françoiſe, y fait un

Ere Chrét. 1097. Hég. 491.

grand carnage, & rend entiérement l'avantage à sa nation.

Ere Chrét. 1097. Hég. 491.

Alexis le fait conduire, lui & ses soldats, à Jérusalem; raisons de suspecter ce récit.

Cet échec rendit les Croisés moins difficiles, & ils offrirent alors de satisfaire l'Empereur en passant le Détroit : mais ce succès avoit changé ses sentimens. Sa prudence très-circonspecte, dit la Princesse sa fille, qui, lorsqu'il s'agit de son pere, couvre volontiers de noms honnêtes des actions qui le sont peu, lui fit comprendre qu'il alloit tomber dans un nouveau danger : comme il venoit de manquer essentiellement au serment juré à Godefroi, par lequel il s'étoit engagé à ne faire aucune violence, non-seulement à lui & aux siens, mais encore aux autres Croisés, qui leur succéderoient ; il craignit avec raison que si Raoul joignoit son fils adoptif, il ne lui peignît avec des couleurs peu favorables le procédé des Grecs, & qu'ils ne se résolussent ensemble aux plus sanglantes représailles.

Loin donc de consentir à leur faire passer le Détroit, il leur fit entendre que, puisqu'ils n'étoient venus que dans l'intention de voir le sépulchre du Sauveur, il étoit inutile de s'en-

gager

gager dans une aussi longue route que celle qu'avoient prise les autres Croisés, & que ses vaisseaux les conduiroient en droite ligne dans la Terre-Sainte. On ajoute qu'ils se laisserent persuader, & que la flotte grecque les débarqua dans la Palestine, d'où ils allerent adorer le Sépulchre. Mais, pour peu qu'on y réfléchisse, on ne comprend guere comment un pareil voyage a pu s'effectuer. D'abord il est à croire que ces Croisés avoient, ainsi que les autres, l'intention d'adorer non-seulement le Sépulchre du Sauveur, mais de le tirer des mains des Infideles: ensuite, on voit encore moins comment ceux-ci, instruits que les Européens venoient leur faire la guerre, & en conséquence devant être extrêmement défians sur la dévotion des Chrétiens, auront reçu dans Jérusalem une armée; car, quelle qu'eût été la perte des Croisés dans le combat contre les Grecs, on ne peut guere supposer qu'ils eussent été réduits à plus de huit ou dix mille hommes; or, huit ou dix mille hommes faisoient alors une armée. Quel parti auront pris les Infideles avec cette armée? Lui auront-ils ouvert les portes

Ere Chrét. 1097. Hég. 491.

Ere Chrét. 1097. Hég. 491.

de Jérusalem de plein gré, ou ces portes auront-elles été forcées ? Pourquoi les Historiens Croisés ni les Arabes, ne disent-ils pas un mot de cette aventure ? Tout cela est inconciliable, incroyable ; & de tant de contradictions il faut conclure, ou que la Princesse grecque a été trompée, ou qu'elle a voulu tromper, & que, si le fait est vrai, les Grecs, au lieu de conduire ces Croisés dans la Palestine, les en auront éloignés, en les séparant, les dispersant, les débarquant dans des ports différens, d'où la difficulté de se réunir leur aura fait prendre, à la plupart, le parti de retourner dans leur pays. Mais c'est trop nous appesantir sur un événement qui n'est peut-être qu'une fiction, & il est temps de conduire devant Constantinople d'autres troupes, dont l'existence & l'arrivée sont moins problématiques.

Départ de Bohémond & son portrait.

Il y avoit déjà long-temps que celles de Bohémond étoient en marche, & que ce redoutable Italien s'avançoit, en apparence, pour être le défenseur d'un Empire dont il avoit été publiquement & si long-temps le fléau : mais pour savoir sous quel titre il y venoit réel-

lement, & si Alexis le soupçonnoit à [redacted]
tort, faisons connoître ce Guerrier Ere Chrét. 1097.
plus particuliérement. Hég. 491.

Marc Bohémond ou Beymond, Prince de Tarente, & fils aîné de ce fameux Robert Guiscard, qui avoit *Guib. Abb.* porté si loin la gloire du nom Normand en Italie, étoit digne d'un tel pere, & n'auroit point laissé dépérir entre ses mains l'héritage que la nature sembloit lui promettre: mais si la fortune contraria la nature, en le réduisant à l'état de simple aventurier; ce fut un bienfait de sa part que cette rigueur même, puisqu'elle mit dans un plus grand jour ses talens. Forcé, comme ses premiers compatriotes, qui avoient armé d'un sceptre des mains qui ne sembloient faites que pour porter une épée, à se former lui-même son établissement, il trouva dans lui toutes les ressources qu'ils avoient montrées; &, s'il n'eut pas le même succès, il faut en accuser plutôt la différence des circonstances, que la différence des génies. Aussi hardi, aussi infatigable qu'eux, non moins propre à supporter les inclémences de l'air, la faim, la soif, la longueur des marches, la pesanteur

Ere Chrét. 1097. Hég. 491.

des armes, toutes les fatigues enfin de la guerre; il avoit de plus qu'eux l'exemple qu'ils lui avoient donné, & qui lui tenoit lieu d'expérience. Formé à l'école d'un pere adroit, rusé, qui entendoit encore mieux la guerre de campagne que la combinaison d'un plan de bataille, qui aimoit mieux dresser une embuscade, que conduire une armée dans une plaine découverte, qui espéroit plus des finesses que des violences de la guerre; dans les différens apprentissages qu'il fit sous un tel maître, il n'avoit point dégénéré, & comme il revendiqua ses possessions, il auroit pu, à un aussi juste titre, revendiquer son surnom. Ces qualités, qui font le Partisan plutôt que le Général, n'étoient pas les seules qu'il disputât à Robert. Dévoré d'une ambition aussi insatiable, la soif de s'agrandir s'irritoit d'autant plus vivement en lui, qu'après avoir eu les plus belles espérances, elles avoient été tout-à-coup frustrées, & qu'il ne lui étoit resté que son courage & son épée. Ce sont des armes bien redoutables entre les mains de quiconque regarde ses passions comme des droits, qui ne con-

noît de loi que celle du plus fort, qui fait couvrir de noms honnêtes les actions les plus criminelles, donner au brigandage l'air de l'héroïsme, aux usurpations le titre de conquêtes, affecter tous les dehors, jusqu'à ceux de la probité, paroître tour-à-tour pieux ou indévot, humble ou altier, pusillanime ou intrépide, se dépouiller à propos de son caractere pour prendre toutes les physionomies, trouver toutes ses ressources dans celles de la fourberie, & ne marcher enfin jamais que dans les ténebres de la politique : tel étoit précisément Bohémond ; tel il s'étoit montré & se montra toujours contre ses amis ou ses ennemis, contre le puissant ou le foible, contre ses parens ou les étrangers.

Ere Chrét. 1097. Hég. 491.

Quels furent ses motifs en prenant la Croix.

Il eût été étonnant qu'un tel Prince eût échappé à la contagion générale qui couroit alors l'Europe, & bien plus étonnant encore qu'il en eût été réellement infecté. Maimbourg, qui auroit été bien fâché que les Croisades n'eussent pas été regardées comme le plus sublime effort de la piété chrétienne, & les Chefs croisés comme les plus parfaits & les plus religieux de tous

Ere Chrét. 1097. Hég. 491.

les Héros, n'a eu garde de prononcer dans une matiere qui lui paroissoit extrêmement délicate : *ce n'est pas à moi de juger des intentions*, dit-il plaisamment en parlant de celles de Bohémond, *selon cette maligne inclination que les hommes, & sur-tout les Historiens, y ont d'ordinaire pour contrefaire les habiles.* Nous imiterons cette sage réserve de notre devancier ; nous ne jugerons point des intentions du Prince italien, & nous ne ferons que suivre la route que nous a tracée Alexis, bien fait pour le deviner : mais, nous l'avouerons, nous craignons que la seule exposition des faits ne justifie trop les soupçons de l'Empereur grec, que le zele de Bohémond ne devienne très-problématique, & que l'envie de s'agrandir aux dépens des Chrétiens ou des Musulmans, n'éclate plus encore dans toute sa conduite, que le ressentiment des outrages auxquels les saints Lieux étoient exposés.

Maniere dont il la prend & la fait prendre à ses soldats.

En effet, depuis le Concile de Plaisance, le Prince italien attendoit impatiemment, pour se déclarer, quelle seroit l'issue de la révolution méditée, & quels seroient les Princes qui pren-

droient part à l'expédition annoncée par Urbain. Il l'apprit enfin au siege d'Amalfi, qui s'étoit révolté contre le Duc son frere, & qu'il s'efforçoit de faire rentrer dans le devoir, en l'attaquant par mer & par terre avec ce Duc & Roger, Comte de Sicile, leur oncle. C'étoit dans le temps que Hugues & les autres Princes françois traversoient l'Italie & s'approchoient de la Pouille pour passer en Orient. Le premier soin de Bohémond fut de s'informer & quels étoient les Chefs, & quelles étoient leurs troupes, leurs armes, leurs prétentions, le signe qui les distinguoit. Quand il eût appris ce qu'il desiroit, & qu'il connut que dans toute cette foule il n'y avoit personne à qui il n'en imposât facilement, qui pût contrarier ses vues, qui eût le même intérêt que lui, il n'hésita point à profiter de l'occasion.

Ere Chrét. 1097. Hég. 491.

Order. Vit. Guib. Abb. Gest. Franc. Anon. 1. & 2. Mus. Ital. Tudebold. Paul. Emil.

Elle ne pouvoit lui être plus favorable. Sa petite Principauté de Tarente, dont il avoit été forcé de se contenter en apparence, ne lui fournissoit pas un nombre suffisant de soldats, pour figurer avec honneur dans l'expédition; mais il y en avoit un grand nom-

Ere Chrét. 1097. Hég. 491.

bre au siege qui, ne lui appartenant pas, pouvoient devenir les siens, avec un peu d'adresse & d'habileté à jeter dans leur cœur quelques étincelles de ce feu dont le reste de l'Europe s'embrasoit. Ce n'étoit pas une entreprise difficile, & tout autre que Bohémond auroit pu y réussir également : aussi bientôt, d'après ses discours, on n'entendit dans toute l'armée qui faisoit le siege, que le cri de guerre des Croisés, *Dieu le veut*, *Dieu le veut*. Le politique Italien, saisissant alors un moment de la plus grande effervescence & où il étoit entouré de tous les soldats, qui lui demandoient hautement d'être leur Chef dans l'expédition, paroissant ne céder qu'à leurs prieres, il met en pieces sa cotte d'armes, dont il fait une infinité de croix, s'attache la premiere, distribue les autres aux principaux Capitaines & aux Soldats les plus proches de lui, accompagnant cette espece de spectacle de discours adaptés aux circonstances, & préparés pour attiser l'enthousiasme qu'il avoit allumé. Ils furent si puissans, que, dans peu de temps, le quartier des autres Princes se trouva presque désert, &

que la plupart des soldats, s'engageant à le suivre en Orient, son frere & son oncle furent obligés de lever le siege & de s'en retourner très-mal accompagnés, & encore plus mal satisfaits.

Ere Chrét. 1097. Hég. 491.

Dès que le Prince italien se vit assuré d'une armée, il courut dans sa Principauté, ramasser de l'argent, des provisions & faire ses préparatifs pour le voyage. Il y mit toute l'activité de l'ambition, car il fut en état de s'embarquer peu de temps après les Comtes de Vermandois & de Flandres, avec dix mille chevaux & un plus grand nombre de Fantassins, commandés les uns & les autres par tout ce que la Sicile, la Calabre & la Pouille avoient de Chevaliers distingués, Italiens ou Normands. Le plus considérable, & que nous ferons connoître plus particuliérement dans la suite, étoit le Marquis Tancrede, ce fameux Héros du Tasse, que tous les Historiens croisés ont fait neveu de Bohémond, quoiqu'il ne fût que son cousin-germain, étant fils du Marquis Odon, ou Otton Bon, & d'Emme, sœur de Robert Guiscard. Il suivoit moins le Prince de

Noms des principaux Chevaliers qui l'accompagnent.

Alb. Acq.

Muratori.

Rad. Cad.

Ere Chrét. 1097. Hég. 491.

Guill. Tyr. Gest. Franc. Mus. Ital. Order. Vit.

Tarente comme un Capitaine sous ses ordres, que comme un second Général qui partageoit presque toute l'autorité. Avec lui marchoient Richard, Prince de Salerne, & Ranulfe son frere, ainsi que Tancrede, cousins de Bohémond. On leur associe encore Herman de Canni, Robert de Hanse, Robert de Sourdeval, Robert fils de Crustan, ou Tristan, Humfroi, fils de Raoul, Boïle de Chartres, Albéred de Cagnan, Humfroi de Montaigu, Gausfred, Comte de Rossano, avec deux de ses freres, dont l'un étoit Evêque de la même Ville, & enfin l'Evêque d'Ariano.

Ils prennent d'abord la route de la mer, ensuite celle de terre.

Alex. Du Cang. Not. in idem.

Ces Capitaines & leurs troupes ne firent qu'une partie de leur route par mer : Bohémond, craignant que s'il restoit sur ses vaisseaux, ils ne tombassent au milieu de la flotte grecque, en croisiere sur toute la côte de l'Albanie, & d'ailleurs n'ayant peut-être pas assez de vivres pour tout le trajet, aima mieux renvoyer ses vaisseaux dès qu'il eut débarqué à Cabalion, non loin de Durazzo, pour faire par terre le reste de la route jusqu'à Constantinople : car, de quelque belle apparence

qu'il se parât, il ne pouvoit se dissimuler qu'Alexis ne le verroit pas d'un bon œil parmi les Princes croisés ; & s'il lui falloit livrer des combats, il entendoit trop bien la guerre pour les risquer sur un élément où ses Chevaliers, qui faisoient la force de son armée, ne lui seroient presque d'aucune utilité. D'ailleurs, il lui étoit bien plus agréable de passer au milieu d'un pays qu'à la plus légere hostilité, il traiteroit en ennemi, & où il feroit subsister ses troupes sans qu'il lui en coûtât rien : son pis aller étoit de payer les vivres qu'on lui fourniroit, l'Empereur ayant eu la précaution de distribuer sur la route que devoient prendre les Croisés, des troupes avec ordre aux Chefs d'établir des marchés où les provisions se trouvassent en abondance, & d'empêcher sur-tout le pillage ; peut-être même les ordres s'étendoient-ils plus loin, du moins Bohémond eut tout lieu de le soupçonner.

Ere Chrét. 1097. Hég. 491.

En effet, lorsque les Italiens eurent traversé l'Epire, ils se virent bientôt côtoyés & épiés par les soldats de l'Empereur, qui, n'étant pas en assez grand nombre pour fondre sur l'ar-

Bohémond craint d'être attaqué par les Grecs, & harangue ses troupes.

Ere Chrét. 1097. Hég. 491.

Order. Vit. Baldric. Guib. Abb. Rob. Mon. Anonym. 1. Mus. Ital. Guill. Tyr. Tudebold.

mée croisée, attendoient quelques momens favorables pour la surprendre; mais le Prince de Tarente étoit sur ses gardes & la faisoit marcher dans l'ordre le plus sévere, non pour la sûreté des Grecs, que, de l'aveu même des Latins, il ne sembloit pas ménager beaucoup, mais pour la sienne propre. Comme il vit cependant que les troupes des ennemis grossissoient à mesure qu'il approchoit de Constantinople, & qu'il craignit que les représailles ne fussent violentes; il voulut mettre un frein aux excès que ses soldats s'étoient permis jusqu'alors sur la route, & lorsqu'ils furent arrivés dans la vallée d'Andrinople, il les harangua, pour les engager à user d'un peu plus de modération le reste du chemin: « Ils devoient se souvenir qu'ils » étoient des soldats de Jesus-Christ, » & qu'ils n'avoient pris les armes » que pour arracher les Lieux saints » de l'oppression des Infideles. Le » temps n'étoit pas encore venu de » se nourrir de dépouilles; ils étoient » dans un pays où ils devoient user » des plus timides précautions, pour » ne donner aucun soupçon sur la

Ere Chrét. 1097. Hég. 491.

» pureté de leurs vues & de leurs mo-
» tifs. Jusqu'à ce qu'ils l'eussent tra-
» versé & qu'ils fussent en Asie, il
» falloit abstenir leurs mains du pillage
» & des violences : un jour viendroit
» qu'ils pourroient se livrer à toute
» leur ardeur, puisque ce ne seroient
» plus des Chrétiens, mais des Infi-
» deles qui en seroient l'objet. Il con-
» venoit qu'il étoit difficile de se pro-
» curer autant de vivres qu'ils en
» avoient besoin, & que les Grecs
» les rançonnoient si impitoyable-
» ment, qu'ils sembloient justifier tou-
» tes les violences ; mais il ne s'agissoit
» que de faire le sacrifice de quel-
» qu'argent, qu'on regagneroit bien
» dans la suite. D'ailleurs, l'armée étoit
» pleine de Chevaliers aussi généreux
» que riches, qui pouvoient facile-
» ment & sans s'incommoder, fournir
» pendant quelque temps à la subsis-
» tance des plus pauvres ; il seroit le
» premier à donner l'exemple, & il
» n'hésitoit pas à se résoudre au plus
» entier dépouillement, pour nourrir
» tant de braves gens, que Dieu sem-
» bloit avoir suscités lui-même pour
» châtier ses ennemis. »

Ere Chrét. 1097. Hég. 491.

Leurs ravages.

Les mêmes.

Malgré cette morale, les Croisés ne tarderent pas à se livrer de nouveau aux excès que leur Général vouloit prévenir : soit que l'Empereur eût donné secrétement des ordres de les faire périr faute de vivres, soit que le pays, déjà ruiné par les différentes marches des Croisés, n'en fournît qu'un petit nombre ; ils devenoient tous les jours plus rares, & cette disette les empêchoit d'avancer. Enfin ils parvinrent à Castorie, où ils passerent les fêtes de Noël, & ce fut de là probablement que Bohémond envoya à Godefroi les Députés dont nous avons parlé. On sent bien qu'on ne leur ouvroit pas les portes des Villes devant lesquelles ils se présentoient ; celle-ci leur fut encore plus exactement fermée que les autres, & on refusa absolument de commercer avec eux : ils s'en vengerent en ravageant les environs, & dès qu'ils ne leur offrirent plus rien à piller, ils continuerent leur route, qui les adressa à un Château d'*Hérétiques*, c'est du moins le nom que donnent leurs Historiens à ceux qui y étoient renfermés, apparemment pour jeter quelqu'adoucisse-

ment sur les horreurs dont ils s'y souillerent. Comme ils avoient, ajoutent-ils, également en horreur les Juifs, les Hérétiques & les Sarrasins, qu'ils appelloient les ennemis de Dieu, ils livrerent l'assaut à la forteresse, &, après en avoir enlevé tout ce qu'ils trouverent à leur bienséance, ils y mirent le feu & la brûlerent entiérement avec tous les habitans.

Ere Chrét. 1097. Hég. 490.

Cet abominable exploit faillit à être aussi cruellement vengé qu'il le méritoit. Ils étoient toujours suivis secrétement par les troupes de l'Empereur, Turcopoles, Bulgares, Patzinaces, qui, ne paroissant qu'en piquets, & ne faisant qu'errer & voltiger çà & là, sembloient plutôt des espions, envoyés pour les observer, qu'une armée disposée à fondre sur eux au premier moment propice. Il se présenta enfin, lorsqu'ils furent arrivés au Vardar, que nos Historiens nomment Bardar, Baldat ou Bardan. Bohémond qui étoit à la tête, ainsi que Tancrede, l'avoient passé la veille à gué avec une partie de l'armée, laissant l'autre sous la conduite du Comte de Rossano & de ses freres, qui, n'étant arrivés que

Ils sont attaqués au passage du Vardar; Tancrede les sauve.

Les mêmes. Rad. Cad.

Le Mercr. des Cendres. 18 Février.

fur le foir, avoient remis au lendemain à effectuer le paſſage. Le Prince de Tarente avoit commis, par cette manœuvre, une imprudence dont les Grecs ſurent profiter. Avertis que l'armée étoit ſéparée, ils ſe raſſemblent pendant la nuit ; & tandis que la troupe du Comte de Roſſano ſe prépare au paſſage, ils fondent ſur elle à l'improviſte, & la mettent dans un déſordre facile à imaginer. Il feroit devenu bien plus conſidérable, ſi Tancrede, s'en appercevant le premier, n'eût accouru avec deux mille chevaux, qui, repaſſant promptement la riviere au gué ou à la nage, rétablirent bientot fur l'autre rive la face du combat. Les Grecs, à leur tour, furent enfoncés & diſperſés ; le plus grand nombre s'échappa ; quelques-uns furent tués, quelques autres faits priſonniers & conduits à Bohémond, qui étoit reſté ſpectateur du combat fur la rive oppoſée.

Ere Chrét. 1097. Hég. 491.

Politique de Bohémond.

Les mêmes.

Il voulut les interroger ; &, toujours habile à prendre pour lui les apparences de la probité, il leur reprocha leur perfidie, & leur demanda avec beaucoup de hauteur, quelle raiſon, ou plutôt quelle folie les avoit

Ere Chrét. 1097. Hég. 491.

poussés à attaquer ses troupes, ou plutôt celles de Dieu ? S'ils ignoroient qu'ils étoient Chrétiens, Serviteurs & Soldats du saint Sépulchre, & que loin de vouloir leur nuire, à eux ou à leur Empereur, ils n'avoient pris les armes que pour les secourir ? Les Grecs répondirent à ces assertions mensongeres, avec autant de vérité que d'assurance. « Ils n'avoient rien fait que par » les ordres de l'Empereur, à la solde » duquel ils étoient ; ils n'avoient pas » cru manquer à Dieu en obéissant à » leur Maître. Bohémond & ses Croisés » inspiroient à ce Prince les plus violen- » tes terreurs, parce qu'il les croyoit » plutôt armés pour lui enlever l'Em- » pire, que pour arracher la Terre- » Sainte de l'oppression des Infidèles. » Du reste, s'ils étoient, comme ils » le disoient, les soldats de Dieu, » ils devoient prendre pitié d'eux & » les mettre en liberté. »

Bohémond, humilié, confondu d'une réponse qui lui annonçoit assez qu'Alexis l'avoit pénétré, crut plus prudent de la pardonner que de s'en ressentir, & relâcha en effet ses prisonniers ; & comme ses Courtisans, étonnés de cette

Ere Chrét. 1097. Hég. 491.

Baldric. Order. Vit.

conduite ; lui en demandoient la caufe ; « Ne voyez-vous pas, leur dit-il, que » chaque chofe a fon temps ? Nous » devons paffer fur les terres de l'Em- » pereur & nous trouver dans le fiege » de fa puiffance : eft-il de la bonne » politique de le foulever contre nous, » & ne vaut-il pas mieux faire taire » l'orgueil irrité, qu'exciter un cour- » roux dont les effets pourroient nous » être fi funeftes ? Il n'y a qu'un fou » ou un fot qui fe laiffe maîtrifer par » fes paffions, & qui fe livre à tout » leur effor, fans prévoir quel en doit » être le fuccès. Il eft de la prudence » de diffimuler un affront, quand on » ne peut le venger, parce que le jour » de la vengeance arrive tôt ou tard, » & que le fage ne différe fon triom- » phe que pour le rendre plus éclatant. » Pourquoi, fi nous pouvons nous » rendre Alexis favorable, en prenant » la voie de la modération, ne la fai- » firions-nous pas ? Elle nous réuffira ; » ou, dans un temps plus propice, il » nous reftera toujours le recours dont » nous ne pourrions ufer aujourd'hui, » fans nous expofer gratuitement aux » plus terribles extrémités. »

Pénétré de ces maximes, le Prince de Tarente envoie ſur-le-champ des Députés au Prince grec, pour lui notifier ſon arrivée, & ſe plaindre de l'attaque de ſes troupes au paſſage du Vardar. Si Alexis s'étoit ſenti le plus fort, il avoit dans les déprédations des Croiſés plus de motifs qu'il ne lui en falloit pour excuſer cette prétendue violence. Mais il craignoit Bohémond, & peut-être plus encore les autres Princes, dont ſes artifices pouvoient tourner les armes contre lui. Réſolu donc d'employer celles qui lui étoient plus familieres, & ayant à lutter contre un rival digne de lui, ils parurent tous deux décidés à ne plus ſe diſputer que le prix de la ruſe. Il répond à ſa députation, en lui envoyant de ſon côté le Curopalate; c'eſt-à-dire, le Gouverneur ou Capitaine du Palais, dont les fonctions étoient à peu près ce que ſont celles du chef des Eunuques blancs dans le Serrail. Il étoit chargé de déſavouer tout ce qui s'étoit paſſé & de préſenter au Prince italien une Lettre que tout l'artifice grec s'étoit plû à travailler : « Alexis avoit appris l'arri- » vée de Bohémond avec la plus vive

Ere Chrét. 1097. Hég. 491.

Il envoie des Députés à Alexis, qui, de ſon côté, prend le parti de l'imiter & de diſſimuler.

Rob. Mon. Rad. Cad. Guill. Tyr.

Ere Chrét. 1097. Hég. 491.

» satisfaction, & il voyoit avec le même » plaisir l'emploi qu'il alloit faire de ses » talens & de son expérience dans la » guerre, en tournant ses armes contre » les Infideles. Dieu favorisoit bien » visiblement l'entreprise des Fran- » çois, puisqu'il leur associoit un tel » Compagnon. Il attendoit son arrivée » avec la plus vive impatience. Qu'il » se hâtât donc de la soulager, & qu'il » précipitât ses pas vers Constanti- » nople. Tout le monde y soupiroit » après son arrivée, Chefs & Soldats, » Grands & Peuple. Il avoit près de lui » des Héros latins dont il faisoit grand » cas, & qu'il avoit comblés de pré- » sens; mais il les accumuleroit sur » lui, d'autant plus libéralement qu'il » le connoissoit plus particuliérement. » Vivres, équipages militaires, tré- » sors, tout ce qu'il possédoit étoit à » sa discrétion, & il en pourroit faire » usage comme un fils, des richesses » de son pere, parce qu'il espéroit en » trouver en lui les tendres sentimens. » Il le conjuroit de ne pas se refuser » plus long-temps à ses desirs & de se » dérober avec peu de suite à son » armée, qui ne pouvoit que retarder

» sa marche & le plaisir qu'il se faisoit » de l'embrasser. »

Ere Chrét. 1097. Hég. 491.

Bohémond étoit trop politique pour ne pas répondre à cette Lettre avec toute la dissimulation que son rival mettoit en usage : sans deviner précisément quel pouvoit être le motif des pressantes instances de l'Empereur, il sentit bien qu'il ne risquoit rien en s'y rendant, & que par cette marque de confiance & de dévouement, il ne pouvoit que lui en imposer plus facilement. Prenant donc les devans, selon l'invitation d'Alexis, avec quelques-uns de ses Chevaliers, il laissa l'armée à Rusium ou Rossa, aux ordres de Tancrede, en lui recommandant de faire observer une si exacte discipline, que, tandis qu'il alloit s'efforcer de gagner l'amitié de l'Empereur, ses troupes ne provoquassent point son courroux. Ce conseil étoit plus facile à donner qu'à mettre en pratique, dans une armée où il y avoit beaucoup de pauvres & de vagabonds, qui, n'ayant que peu ou point d'argent, trouvoient fort dur d'acheter des vivres qu'ils avoient compté se procurer par leurs excursions sur la route. Tancrede fut

Bohémond laisse le commandement de l'armée à Tancrede, & se rend, avec peu de suite, à Constantinople.

Le Mercredi-Saint.

Les mêmes. Guib. Abb. Baldric. Anonym. 1. Mus. Ital.

Ere Chrét. 1097. Hég. 491.

obligé, pour les satisfaire, de se détourner du droit chemin, que les Grecs vouloient leur faire prendre, & sur lequel devoient se trouver les marchés; il leur fit prendre celui d'une vallée, féconde & pleine de vivres en tout genre, où ils vécurent à leur gré & sans payer pendant les Fêtes de Pâque.

Il est reçu par Godefroi & les principaux Croisés; fanatique discours qu'il leur tient, & dans quelles vues.

Rob. Mon. Albert. Acq. Guill. Tyr.

Cependant Bohémond, en arrivant près de Constantinople, avoit trouvé une députation que lui envoyoit Alexis pour le sonder, & l'engager à prêter serment. C'étoit Godefroi, accompagné de vingt des principaux Croisés qu'Alexis avoit fait revenir de Pélécane à cette intention, & qui alla à sa rencontre à quelque distance de la Ville. Comme le caractere du Prince de Tarente étoit toujours d'affecter ce qu'il avoit le moins dans le cœur, après avoir rendu à ces Guerriers leurs embrassemens, il entra tout-à-coup dans un feint enthousiasme, sur la grandeur & la générosité de leur entreprise, & se récria sur le bonheur & la gloire qui les attendoient dans cette expédition, accompagnant son discours de larmes & de soupirs, aussi faux que

le sentiment qui sembloit les produire.

L'Hermite Pierre n'auroit pu avoir un autre langage. Mais le Prince de Tarente, en se parant de son fanatisme, avoit des vues bien différentes. Il vouloit persuader aux Princes qu'il étoit animé du même zele qu'eux, & détruire leurs soupçons ainsi que ceux d'Alexis : il y réussit ; toutes les défiances tomberent, sur-tout lorsque les Princes le virent disposé à prêter le serment qu'exigeoit l'Empereur.

Ere Chrét. 1097. Hég. 491.

Ils entrerent avec lui dans la Ville, où Alexis, moins facile à tromper, mais plus accoutumé à dissimuler, n'eut garde de laisser entrevoir que de si belles apparences ne le séduisoient pas. Il accabla au contraire son ennemi de caresses, & sembla ne mettre la conversation sur leurs anciennes inimitiés, & ne rappeller les batailles de Durazzo & de Larisse, que pour lui donner plus de louanges & se rabaisser lui-même. Bohémond, répondant sur le même ton à ses éloges, l'assura qu'il l'avoit trouvé un trop dangereux ennemi, pour ne pas desirer désormais de devenir son ami, & s'en rendre digne. Cette premiere

Il entre avec eux dans Constantinople ; réception gracieuse que lui fait Alexis, qui le loge superbement.

Alex.

Ere Chrét. 1097. Hég. 491.

conversation ne fut pas poussée plus loin : Alexis, s'étant contenté de le sonder sur le serment, le renvoya dans le logement qu'il lui avoit fait préparer, en lui disant affectueusement qu'étant fatigué comme il devoit l'être, il étoit temps qu'il allât prendre un peu de repos. Bohémond ne sortit du Palais impérial que pour rentrer dans un autre presqu'aussi magnifique : c'étoit le Monastere de St. Côme & de St. Damien, situé aux portes de Constantinople, sur le golphe de Céras, non loin du Palais des Blaquernes & joignant le Pont de Barmysce : de ce séjour de Bohémond, ce Monastere a pris dans nos Historiens croisés le nom de Palais ou de Château de Bohémond, & cette derniere dénomination, il la devoit à sa situation sur une espece de roc, en forme de citadelle, & aux fortes murailles dont il étoit entouré.

Du Cang. Obser. sur Villeh.

Défiances du Prince de Tarente, qui craint d'être empoisonné: injustices de la Princesse Anne à son égard.

L'Italien cependant ne se fioit pas tellement aux caresses du Grec, qu'il n'eût conçu sur lui les plus odieux soupçons. Alexis, voulant le défrayer, lui avoit envoyé les Officiers de sa bouche avec des viandes cuites & d'autres crûes, afin qu'il les fît apprêter

à

Ere Chrét. 1097. Hég. 491.

à son goût, s'il n'aimoit pas celui du pays. Mais la magnificence du premier festin qu'on lui servit ne le tenta point, il ne toucha à aucun des mets, & les fit tous passer à ceux qui mangeoient à sa table. Le lendemain s'étant informé de leur santé, & les voyant tous aussi bien portans que la veille, il en marqua quelque surprise, & leur avoua que s'il n'avoit pas mangé à souper, ce n'est pas qu'il fût incommodé, comme il l'avoit feint, mais parce qu'il craignoit qu'ayant été si long-temps l'ennemi déclaré d'Alexis, l'Empereur trouvant une occasion aussi favorable, n'eût voulu l'empoisonner.

Après cette épreuve, qui a attiré à Bohémond de la part d'Anne Comnène les épithetes les plus injurieuses, & peut-être les mieux méritées dans une semblable occasion, si elles avoient pour objet l'intrépidité & le sang-froid avec lequel Bohémond exposoit ses amis; le Prince Italien ne tarda pas à prêter à Alexis le serment qu'il avoit exigé des autres Croisés, & la Princesse Grecque, qui ne peut dissimuler sa haine pour lui, ne laisse pas échapper cette circonstance, pour l'accabler encore

Ere Chrét. 1097. Hég. 491.

d'outrages, en assurant qu'il ne se rendit si facile que parce que, sentant qu'il ne descendoit pas d'une longue suite d'aïeux, il étoit encore dans la plus humiliante misere, n'ayant ni troupes ni argent : c'est un mensonge trop grossier pour mériter d'être réfuté. Elle ajoute qu'il prêta l'hommage sans résistance, mais aussi sans aucune intention de l'observer ; en cela elle est beaucoup plus croyable. Elle auroit pu ajouter que Bohémond fit d'autant moins de difficultés, qu'Alexis lui promit la plus grande partie des Provinces qu'il pourroit conquérir entre Antioche & Constantinople, lui cédant autour de la premiere de ces Villes autant de terrein en longueur qu'un homme peut en traverser en quinze jours, & en largeur, dans huit.

Guib. Abb. Anonym. 1. Mus. Ital. Tudeb.

Alexis l'accable de présens ; singuliere maniere dont il tente sa cupidité.

Cette circonstance ne se trouve que dans les Historiens latins, fort amis de l'exagération, & qui ne l'ont peut-être imaginée, que pour excuser les entreprises de Bohémond & sur Antioche & autour de cette Ville : mais une autre sur laquelle ils s'accordent avec les Grecs, ce sont les présens dont l'Empereur combla l'Italien, & qui furent

bien plus ſuperbes que ceux dont les autres Chefs avoient été gratifiés. Alexis parut vouloir l'en raſſaſier, & ne plus rien laiſſer à deſirer à ſa cupidité, mais toujours avec ces manieres qui lui étoient propres. Il fit entaſſer dans un cabinet du Palais, du parquet au plafond, une immenſe quantité de meubles précieux, d'ouvrages d'or & d'argent, de bijoux de toute eſpece, avec ordre d'y conduire Bohémond, lorſqu'il viendroit viſiter les raretés du Palais. Ce qu'avoit prévu l'Empereur arriva. Le Prince de Tarente ne put voir tant de tréſors, que les Grecs paroiſſoient regarder avec indifférence, ſans témoigner ſa ſurpriſe & former des deſirs : « Qu'il ſe ſeroit eſtimé heu» reux, s'il avoit eu tant de belles » choſes en ſa puiſſance! Il y avoit » là de quoi conquérir une vaſte » étendue de pays. » A cette exclamation, ſon conducteur qui avoit ſes ordres, lui dit que l'Empereur lui en fait préſent ; & en effet, dès qu'il eſt de retour dans ſon Palais, il voit arriver toutes les richeſſes du cabinet que lui apportent les Domeſtiques de l'Empereur. Soit qu'il ne ſe fût pas

Alex.

Ere Chrét. 1097. Hég. 491.

attendu que la promesse de son conducteur fût réelle, ni que l'Empereur eût en effet envie de lui faire un si magnifique présent, soit qu'après l'avoir d'abord accepté sans réflexion & dans la premiere surprise, il eut ensuite senti ce que cette maniere de le tenter & de lui donner, avoit d'injurieux pour lui; il renvoya le présent en s'écriant qu'il *ne s'attendoit pas que l'Empereur lui dût faire un tel affront.* Ces paroles semblent indiquer le motif de son refus, & accuser la partialité de la Princesse Anne, qui n'en trouve la source que dans son inconstance & la légéreté naturelle de sa Nation. Cependant, comme il accepta les présens, lorsqu'on les lui rapporta une seconde fois de la part de l'Empereur, la Princesse semble justifiée; à moins qu'on n'aime mieux soupçonner, ce qui ne seroit point absurde, que Bohémond, encore plus politique que susceptible de honte, crut qu'il valoit mieux garder pour lui des trésors, qui, appauvrissant l'Empereur, alloient le rendre lui-même, en raison de sa nouvelle opulence, plus puissant & plus dangereux.

Ce qu'il y a de certain, c'eſt que ces libéralités lui laiſſant tout eſpérer d'Alexis, il en devint plus hardi à ſolliciter de lui de nouveaux bienfaits, ce qui ne l'avoit peut-être pas peu décidé à étouffer tous les ſcrupules de la délicateſſe. La facilité qu'il avoit trouvée à obtenir d'Alexis tout ce qu'il avoit paru deſirer, l'avoit peint comme ſi redoutable à ſes propres yeux, pour ce Prince, qu'il ne craignit pas de lui faire la demande la plus indiſcrette & la plus audacieuſe que l'ambition ait jamais riſquée. Il le pria de lui accorder la Charge de Grand-Domeſtique d'Orient ; c'eſt-à-dire, de Général des Troupes de l'Empire, dans cette partie de l'Univers. Il n'y a peut-être rien de comparable à la témérité de cette propoſition, que la lâche complaiſance avec laquelle elle fut écoutée. On ſent combien une pareille place pouvoit donner de pouvoir à Bohémond, & perſonne mieux qu'Alexis ne devoit connoître tout ce qu'un Empereur avoit à craindre de celui qui la poſſédoit, puiſqu'il l'exerçoit lui-même lorſqu'il avoit arraché l'Empire à Botoniate. Sur un

Ere Chrét. 1097. Hég. 491.

Bohémond oſe ſolliciter la Charge de Grand-Domeſtique.

Ere Chrét. 1097. Hég. 491.

Trône, si fertile en révolutions, c'étoit le degré le plus sûr pour s'y élever; & Alexis, n'eût-il risqué que de devenir l'esclave de la multitude des Croisés, par la facilité qu'auroit eu alors Bohémond, de rendre les services les plus essentiels aux autres Princes, & de les attacher à ses intérêts, c'étoit toujours un danger effrayant, & dont la seule perspective auroit dû lui faire rejeter cette demande, avec tout ce que l'indignation a de plus violent & de plus énergique. Cependant, loin de lui donner un refus formel, il le colora de tout ce que la politique a de plus doux, de plus insinuant, de plus poli.

Alex. « Il n'étoit pas encore temps de lui » accorder ce qu'il demandoit, mais » il se feroit un plaisir de se l'attacher » par ce nouveau bienfait, lorsque sa » valeur & sa fidélité seroient si gé- » néralement reconnues, qu'en lui » déférant les plus grands honneurs » & les plus magnifiques récompenses, » il ne feroit que déférer à la voix » publique. » Cet Alexis, il faut l'avouer, est d'une bassesse bien étonnante, & l'on ne comprend pas comment un Prince peut allier tout à la fois tant de faste dans la représenta-

tion & tant d'humilité dans la conduite : on comprend encore moins comment sa fille ose traiter avec tant d'indignité & comme le dernier des misérables, un homme qui forçoit son pere à descendre avec lui à des égards si flétrissans pour la Majesté impériale.

Ere Chrét. 1097. Hég. 491.

Ils l'étoient d'autant plus, que le Prince grec ne se laissoit pas séduire par toutes les protestations de l'Italien, & qu'il étoit intimement convaincu que toutes ses déférences étoient en pure perte : quand il lui seroit resté quelques incertitudes à cet égard, la conduite que tint Tancrede, en arrivant aux environs de Constantinople, étoit plus que suffisante pour lever tous ses doutes & aigrir ses soupçons; mais nous jugerons mieux de ce qu'il en dut craindre, lorsque nous aurons fait connoître plus particuliérement ce jeune Prince.

Arrivée de Tancrede ; son portrait.

Tout annonçoit dans Tancrede un Chevalier accompli, & il réunissoit les qualités qui constituoient alors cette espece particuliere de Héros; l'orgueil guerrier avec cette modestie, qui est le partage du véritable mérite; la facilité à s'indigner d'un affront avec

Ere Chrét. 1097. Hég. 491. l'indulgence qui le fait pardonner ; le fanatisme du courage dans le combat, avec toute la modération, la sensibilité, la douceur de l'humanité après la victoire ; cette générosité, cette franchise, cette courtoisie, cette soif de la gloire, cette compassion pour les malheureux, cette haine de l'injustice, cette piété simple, qui se nourrit également du vrai & du faux, sans exclure cependant les lumieres de l'esprit, cet amour effréné pour les femmes avec lequel le respect savoit alors se concilier ; enfin, toutes ces passions ou brûlantes ou féroces, qui, après avoir parlé au cœur d'un Chevalier avec tant d'énergie, sembloient tout-à-coup s'anéantir, pour faire place à de plus douces & de plus tendres, &, associant des extrêmes qu'on eut cru inconciliables, montroient plusieurs hommes dans un seul, & dans ces hommes presque toujours le Héros. Tel étoit Tancrede, & pour achever son portrait, il semble que nous ne puissions mieux faire que de rapporter les expressions, avec lesquelles un de ses Historiens termine
Rad. Cad. celui qu'il en a fait. *Heureuse*, s'écrie-

t-il, *la Dame infortunée qui rencontroit ce Guerrier! Languissoit-elle dans les horreurs de la pauvreté? tous ses trésors s'ouvroient sur-le-champ pour elle: avoit-elle à se plaindre de quelque violence? son bras la vengeoit: étoit-elle contrainte de marcher à pied? il lui faisoit prendre sa place sur son cheval, & devenu son Conducteur, son Chevalier, il ne la quittoit que lorsqu'il avoit entiérement essuyé ses pleurs, & qu'elle étoit rendue à sa premiere tranquillité.*

Ere Chrét. 1097. Hég. 491.

Tel se montra toujours ce Guerrier, qui donnoit alors à Alexis les plus vives inquiétudes. En arrivant auprès de Constantinople, il s'étoit efforcé de se dérober aux yeux de l'Empereur, & ne voulant point se lier par le serment, que les autres avoient prêté, il s'étoit hâté de passer secrétement le Détroit avec le Prince de Salerne, dépouillant tous deux à cet effet leur armure, & prenant celle de simples Soldats. Sous ce déguisement, les Grecs, qui avoient ordre de passer promptement tous les Croisés, pour délivrer l'Empereur d'une vue qui le faisoit trembler, s'étoient empressés de les transporter en Asie, avec leur ar-

Il passe le Détroit sans prêter serment à Alexis.

Idem. Alb. Acq. Bald. Anonym. I. Mus. Ital. Order. Vit.

mée qui se joignit à celles de Godefroi, de Hugues & de Robert.

Ere Chrét. 1097. Hég. 491.

Cependant Alexis, qui attendoit toujours les Chefs, ne les voyant point venir, & en apprenant enfin la cause, entre dans la plus violente fureur. Il ne doute pas un instant que ce trajet clandestin n'ait été concerté entre Bohémond & son cousin, dans des intentions aussi faciles à deviner pour le Lecteur, qu'elles l'étoient pour lui. A la vérité, quoique la conduite de Tancrede ne fût point étrangere à son caractere, que, de tous les Guerriers qui avoient pris part à l'expédition, il fût celui à qui la cérémonie de l'hommage dût répugner davantage, & que la fierté de son caractere dût s'indigner à la seule idée de plier les genoux devant un Prince étranger; les craintes d'Alexis n'étoient peut-être point absurdes, & la répugnance du Chevalier avoit pu être flattée secrétement par les suggestions de Bohémond. Alexis du moins en demeura intimement convaincu, & laissa éclater toute l'amertume de son courroux devant le Prince de Ta-

rente, & avec tant d'énergie, que celui-ci fut obligé, pour l'appaiser, de lui prêter serment au nom de Tancrede, avec promesse de le lui faire ratifier ou de gré ou de force dès qu'il l'auroit joint. Ces assurances ne tranquilliserent point totalement l'Empereur, qui ne s'en tint que plus encore sur ses gardes, sur-tout lorsque ses défiances eurent été aigries par celles d'un autre Capitaine croisé qui ne croyoit pas davantage à la bonne-foi du Prince de Tarente: c'étoit le Comte de Toulouse qui venoit d'arriver.

Ere Chrét. 1097. Hég. 491.

Portrait de Raimond, Comte de Toulouse.

Raimond IV. appellé communément le Comte de St. Gille, par les Historiens croisés, du nom de cette portion du Diocese de Nismes, qu'il avoit d'abord eu en partage, portoit encore celui de Comte de Provence que lui donnent d'autres, de quelques portions très-légeres de la Provence, que lui avoit apportées en dot sa premiere femme, fille de Bertrand I. Comte de cette Province. De tous les Princes croisés, il auroit dû être le premier au rendez-vous général, puisqu'il avoit été le premier à se lier à l'expédition, par un vœu, qui s'étendoit

Ere Chrét. 1097. Hég. 491.

bien plus loin que celui des autres Chefs : il s'étoit promis de ne plus retourner dans sa Patrie, & d'employer pour l'expiation de ses péchés le reste de ses jours à combattre les Infideles ; enthousiasme guerrier qu'il avoit puisé apparemment dans les premiers essais que nous l'avons vu tenter en Espagne contre les Infideles. Si ses préparatifs furent plus longs que ceux des autres Princes, c'est que se disposant à une absence beaucoup plus longue, il avoit aussi beaucoup plus de mesures à prendre : cependant il paroît que son zele indiscret le conseilla assez mal sur ces mesures. Non-seulement il emmena avec lui Elvire son épouse, fille naturelle d'Alphonse VI. qu'il avoit épousée en troisiemes noces ; mais il se dépouilla de son Comté en faveur de Bertrand son fils, qu'il avoit eu de sa premiere femme, Prince trop jeune pour défendre des Etats contestés, & qui, en effet, pendant l'absence de son pere, les laissa envahir par le Comte de Poitiers. De pareilles dispositions étoient des imprudences bien étonnantes, dans un Guerrier, qui avoit

Voyez l'Introduct. t. 2. p. 92.

Ere Chrét. 1097. Hég. 491.

blanchi sous le harnois, & qui comptoit plus d'un demi-siecle lorsqu'il prit la Croix. Mais il peut trouver son excuse dans l'esprit de son temps, dans sa haine contre les Musulmans, que leur voisinage lui avoit fait succer avec le lait, & sur-tout dans cette imagination ardente qu'il devoit au feu de son climat, & que l'âge ou les fatigues de la guerre n'avoient pas entiérement refroidie en lui, de même qu'elles n'avoient ni affoibli son courage, ni énervé les forces de son corps : c'étoit encore à la même source qu'il avoit puisé le reste des qualités bonnes & mauvaises qui faisoient le fond de son caractere ; cette opiniâtreté, qui aime à faire plier tous les avis sous les siens, qui ne se rend quelquefois à la raison qu'après avoir long-temps lutté contre elle, mais qui alors devient une vertu, parce qu'une fois qu'elle y a cédé, ses résolutions sont constantes & inébranlables ; cette hauteur de sentimens, qui s'indigne & se ressent facilement d'un affront & en garde long-temps le souvenir, mais qui, pour cela même aussi, est extrêmement scrupuleuse sur les Loix de

Guill. Tyr.

Ere Chrét. 1097. Hég. 491.

l'honneur, de la justice, de la sincérité, de la probité, qui ne se trouvant pas satisfaite, concentrée en elle-même, aime à se répandre au dehors, & devient tantôt magnanimité, tantôt humanité, tantôt libéralité, tantôt affabilité, &, toujours pour la société, une source de bienfaits, qu'elle met avec raison au rang des vertus, sans remonter au principe : Prince estimable, comme on voit, puisque la perfection est la chose la plus rare, & peut-être la plus incompatible avec la nature humaine : Guerrier comparable à Godefroi, pour le courage, & même supérieur à lui, si l'on en croit les Sarrasins, qui dans leurs annales ont donné beaucoup plus d'éloges au Comte de Toulouse qu'au Duc de Lorraine, mais dont le témoignage est d'autant plus suspect, qu'outre les liaisons, trop équivoques peut-être de Raimond avec eux, le petit établissement qu'il se forma dans la Palestine, il le dut plutôt encore à des artifices qu'à son épée : Héros chrétien enfin, bien digne de l'honneur que le Chantre italien lui a fait de l'immortaliser par ses vers, il eut peut-

Longuerana, p. 2. p. 192.

être tenu la même place dans l'Histoire que dans la Fiction, s'il eût éteint le feu dont il s'étoit laissé embrâser, & s'il eût prévu, en le portant en Asie, que la flamme alloit bientôt retourner à son foyer, pour dévorer son pays & sa propre famille.

Ere Chrét. 1097. Hég. 491.

Ce Prince avoit quitté ses Etats sur la fin d'Octobre de l'année précédente avec cent mille hommes qui marchoient sous ses étendards, sous le titre général de Provençaux, quoiqu'ils fussent assemblés plus encore dans l'Auvergne, la Gascogne, le Languedoc, que dans la Provence. Pour conduire une telle multitude, il falloit bien des Chefs; aussi de toutes les Armées croisées, il n'en est aucune qui en présente une liste plus nombreuse: outre Elvire, femme du Comte, l'Evêque du Puy, Adhémar de Monteil, qui marcha à cette expédition autant comme Guerrier que comme Ministre de la Religion, & Guillaume, Evêque d'Orange, qui avoit pris la Croix avec lui au Concile de Clermont, & qui le soulagea dans les fonctions de Légat de la Croisade; parmi les Ecclésiastiques on comptoit encore Ber-

Son départ; nom des principaux Chevaliers qui l'accompagnent.

Guill. Tyr. Histoire de Langued. par D. Vaiss.

Ere Chrét. 1097. Hég. 491.

Gil. liv. 1.

Contin. des Mém. de Littér. t. 6. p. 1.

trand I. Evêque d'Apt; Bernard, Evêque de Lodève, & Bernard, Archevêque de Tolede, Primat d'Espagne; & parmi les Chevaliers, Héracle, Vicomte de Polignac; Pierre & Pons de Fay ou de Fayn; Pons de Balazun; Gérenton de Biage; Guillaume-Hugues de Monteil, frere de l'Evêque, &, selon quelques-uns, Lambert-Adhémar de Monteil; Guillaume de Sabran; Décan de Poquiere; Guillaume-Raimond, fils de Raimond-Gaucelin; Bernard-Raimond; Pons & Bernard de Montlaur; Guillaume de Fabregues; Eléazar de Montredon; Pierre-Bernard de Montagnac; Guillaume Arnaud; Othon de Cornon; Guillaume-Bertrand; Eléazar de Castrie; Berenger-Pierre de Gignac; Raimond-Bertrand de Lille, Seigneur de Lille-Jourdain; Pierre-Raimond de Hautpoul; Galon de Calmont; Pierre de Roase; Isnard de Gaïac; Bernard de Pardilio; Gouffier de Las-Tours; Géraud de Malfaide; Guillaume V. Seigneur de Montpellier; Roger II. Comte de Foix; Raimond Pelet, Seigneur d'Alais; Isarn, Comte de Die; Raimbaud, Comte d'Orange; Guil-

laume, Comte de Forez; Guillaume, Comte de Clermont; Gérard, fils de Guillabert, Comte de Rouſſillon; Gaſton, Vicomte de Béarn, & non de Foix, comme dit Maimbourg, c'eſt le même que nos Hiſtoriens qui eſtropient preſque tous les noms, appellent *Gaſtus de Behers ou de Beder:* Centule, fils de ce Vicomte; Guillaume-Amanjeu d'Albret; Raimond I. Vicomte de Turenne; Raimond, Vicomte de Caſtillon; Guillaume d'Urgel, Comte de Fortcalquier; & enfin quelques Comtes Eſpagnols.

Ere Chrét. 1097. Hég. 491.

Tous ces Chevaliers, & la foule qu'ils conduiſoient, en abandonnant les Pyrénées, prirent pour ſe rendre à Conſtantinople un chemin tout différent de celui qu'avoient tenu les autres Croiſés, & qui, paroiſſant le plus droit, étoit réellement le plus long parce qu'il étoit le plus difficile. Après avoir paſſé le Rhône à Lyon, traverſé la Savoie, la Lombardie & le Frioul, ils s'enfoncerent dans les déſerts de la Dalmatie où ils eurent à lutter également contre l'intempérie du climat & la barbarie des Habitans, qui, étant alors les anciens Sclaves,

Leur route par les déſerts de la Dalmatie; combien ils ont à y ſouffrir.

Raim. d'Ag. Guill. Tyr. Muſ. Ital.

Ere Chrét. 1097. Hég. 491.

ne cesserent de les harceler durant toute leur route. Ils furent quarante jours à traverser cette contrée, ce qui étonnera d'autant moins qu'il leur falloit sans cesse franchir des montagnes dont ils ne connoissoient pas les chemins, & à travers des brouillards si épais qu'on auroit pu les palper & les écarter avec la main; de sorte que ceux qui étoient à la queue de l'armée ne voyoient pas à dix pas ceux qui les précédoient, & ceux qui marchoient à la tête alloient quelquefois donner dans des ravins ou des marais, dont on avoit beaucoup de peine à les tirer.

A ces difficultés de la marche se joignoit l'impuissance de trouver des vivres dans un pays âpre, inculte, hérissé de ronces & d'épines, dont les Habitans, loin de rien apporter à l'armée, fuyoient à son approche, & se refugioient sur les montagnes, avec tout ce qu'ils possédoient, bien sûrs de ne pouvoir y être forcés: s'ils en descendoient, c'étoit pour fondre à l'improviste sur les derrieres ou les flancs des Croisés, pour tuer ou enlever tout ce qu'ils trouvoient sous

Ere Chrét. 1097. Hég. 491.

leur main & ſe retirer promptement ſur leurs hauteurs, pour recommencer à la premiere occaſion favorable. Le Comte de Toulouſe s'efforçoit de ſe défendre contre ces excurſions, par toutes les manœuvres que pouvoit lui ſuggérer ſon expérience dans la guerre. Il faiſoit précéder l'armée, parce qu'il avoit dans ſes troupes de plus intrépide & de plus vigoureux, &, reſtant lui-même à l'arriere-garde avec ſes meilleurs ſoldats, il enfermoit ainſi au corps de bataille les femmes, les enfans, les vieillards, les malades, les bagages, & tomboit ſur les Sclaves quand les brouillards lui permettoient de les appercevoir & de prévenir ou de ſoutenir leurs attaques. Pour les épouvanter, il ſe réſolut encore à traiter ſi mal tous ceux qui tomberoient entre ſes mains, que leur exemple ſervît de leçons à leurs compagnons: il ne les faiſoit pas maſſacrer; mais aux uns, il faiſoit couper les jambes ou les bras; aux autres, le nez ou les oreilles; & quand il les avoit ainſi mutilés, défigurés, il les diſperſoit & les ſemoit ſur ſon chemin, afin que ces malheureux devinſſent

Ere Chrét. 1097. Hég. 491.

pour lui ce qu'avoient été pour Médée les membres d'Absyrte. Ces rigueurs lui procurerent un peu de relâche, & il arriva enfin à Durazzo, où il lui fallut essuyer d'autres attaques.

Ils sont attaqués sur la route par les Grecs; danger que court Adhémar; leurs vengeances.

Alexis avoit ordonné au Gouverneur qu'on en agît avec ces nouveaux Croisés comme avec Bohémond; c'est-à-dire, qu'en apparence on les traitât en amis, qu'on leur donnât des vivres & des guides, mais qu'en secret on leur fît tout le mal possible. Ces ordres furent exécutés aussi religieusement que l'avoient été les précédens. Les Croisés, en traversant l'Albanie & la Macédoine, étoient tout étonnés de se voir sans cesse, au milieu d'un pays ami, entourés d'une foule de partis, qui ne faisoient que paroître & disparoître, & qui, tantôt sur la tête, tantôt sur les flancs, tantôt sur la queue de l'armée, la harceloient à tous les passages un peu difficiles, & la ruinoient en détail. Ils perdirent entre autres dans ces incursions de Brigands, outre une grande quantité de Soldats, deux Chevaliers qui furent extrêmement regrettés, Pons & Renaud, dont le premier étoit apparemment Pons

de Montlaur ou de Fayn ; ils faillirent aussi à perdre l'Evêque du Puy, dont à la vérité l'imprudence méritoit bien le sort auquel il échappa.

Ere Chrét. 1097. Hég. 491.

Peu fait aux fatigues de la guerre, quoiqu'elle eût été son premier métier, il s'étoit écarté du reste de l'armée, pour camper à part avec quelques troupes dans une vallée riante & agréable, où les Bulgares le surprirent, lorsqu'il se disposoit à y dresser ses tentes. Ils l'abattirent de la mule sur laquelle il étoit monté ; & il n'en auroit pas sans doute été quitte pour une profonde blessure que sa chûte lui fit à la tête, si un Bulgare, qui s'étoit attaché à lui comme au plus apparent de la troupe, & le plus propre par sa rançon à satisfaire son avidité, ne l'eût défendu des coups que les autres lui portoient, pendant qu'il le dépouilloit & cherchoit son or. Cependant quelques soldats d'Adhémar s'étant sauvés vers le gros de l'armée, & y ayant sonné l'alarme, on arriva assez à temps pour le tirer des mains des Brigands. La frayeur & sa blessure le retinrent quelque temps malade à Thessalonique, où les Croisés

Raim. d'Ag. Guill. Tyr. Musf. Ital. Tudebold.

Ere Chrét. 1097. Hég. 491.

se rendirent ensuite, & où on lui permit d'entrer avec quelques-uns des siens pour avoir soin de lui, tandis que le reste campoit aux environs.

Après son rétablissement, l'armée se remit en marche & arriva devant Rusium, où, si l'on en croit ses Historiens, elle reçut tant de mauvais traitemens de la part des Grecs, qu'elle se crut en droit de ne pas dissimuler plus long-temps: il est possible qu'en effet les Grecs aient donné lieu à de justes représailles, mais il ne l'est pas moins que les Croisés n'aient été entraînés que par cet amour du pillage dont leurs diverses troupes parurent toutes animées. Quoi qu'il en soit, de leur propre aveu, ils donnerent l'assaut à cette Ville, &, après avoir fait entendre pour cri de guerre, non celui qu'Urbain leur avoit donné à Clermont, mais *Toulouse*, cri particulier de Raimond, ils abattirent toutes les défenses de la place, arborerent leurs étendards sur ses murailles & la forcerent de se rendre par composition. Comme ils étoient maîtres de dicter les conditions, ils rançonnerent à leur gré les Habitans, &,

après avoir fait un butin immense, ils abandonnerent Rusium, emportant une grande quantité de provisions ; elles les conduisirent jusqu'à Rhodosto ou Rhédestre, où les Grecs qui voulurent venger la honte de Rusium, furent encore battus.

Ere Chrét. 1097. Hég. 491.

Raimond laisse le commandement de l'armée à Adhémar, & se rend avec peu de suite à Constantinople, où il refuse de prêter serment.

Mais une députation qu'Alexis envoyoit au Comte, mit fin pour quelque temps à ces actes d'inimitié. Raimond lui-même en avoit précédemment envoyé une à l'Empereur pour lui annoncer son arrivée, & c'étoient ses Députés qui revenoient avec ceux qu'y avoit joint le Prince grec, ainsi que les Capitaines croisés, pour engager le vieux Guerrier à les imiter & à prendre les devans. Leurs instances étoient si pressantes, que Raimond, laissant l'armée sous la conduite d'Adhémar, partit avec un petit nombre de Chevaliers, comme avoit fait Bohémond, qu'il n'imita pourtant pas en tout ; car, lorsqu'il fut près de Constantinople, il ne se montra pas si facile, que l'avoit été le Prince italien, à prêter le serment exigé : il le refusa nettement, & avec cette âpreté qui étoit de son caractere, il

Ere Chrét. 1097. Hég. 491.

répondit aux instances des autres Croisés, *qu'il n'étoit pas venu en Orient pour y chercher un Maître, ni se soumettre comme Vassal à d'autres qu'à Jésus-Christ.*

Tandis que l'Empereur amuse Raimond près de Constantinople, il fait attaquer son armée pendant la nuit.

Guill. Tyr. Mus. Ital. Tudeb.

Ce refus alarma Alexis, presqu'autant que le tourmentoient les projets de Bohémond; & voyant que ni les caresses, ni les présens ne pouvoient gagner le Comte, qu'au lieu de céder aux représentations des autres Chefs, il leur reprochoit leur lâcheté, il eut recours à ses armes ordinaires, la perfidie. Tandis qu'il amuse Raimond hors des murs, il envoie ordre aux troupes grecques répandues dans la Thrace de se rassembler, & d'accabler, s'il étoit possible, son armée dans le moment qu'elle s'y attendroit le moins. En conséquence elles fondent, une nuit, sur le camp des Croisés, d'autant plus faciles à surprendre, qu'ils croyoient leur Chef dans la meilleure intelligence avec l'Empereur, & s'imaginoient dormir au milieu de leurs amis. On se figure aisément quel dut être le premier désordre & le carnage dans cette surprise, où les Grecs n'avoient presque à combattre que des soldats ensévelis dans le

vin

vin ou dans le sommeil, nus ou désarmés, qui, ne pouvant distinguer ni amis, ni ennemis, ou se rallier à quelqu'étendard, perdoient leurs coups dans l'obscurité, & qui, frappant à l'aventure, se détruisoient souvent eux-mêmes de leurs propres mains. Cependant la bravoure françoise, suppléant au désavantage des circonstances, l'effroi & la confusion se dissipent peu à peu, & le jour achevant d'apprendre à quel ennemi on a à faire, le combat se rétablit; les Grecs sont massacrés & repoussés à leur tour, & cette surprise auroit presqu'été une victoire pour les Croisés, si elle n'eût donné lieu à une espece de sédition. Les soldats, las des fatigues de la marche & de la disette des vivres, découragés par les fréquens combats qu'il leur falloit livrer, commencerent à murmurer, à accuser l'imprudence de leur entreprise, & à soupirer après leur patrie : Adhémar, avec son Clergé, eut beaucoup de peine à réchauffer leur zele ; & ce ne fut que par l'espoir d'une fortune bientôt meilleure, qu'il parvint à surmonter leur dégoût & à les empêcher de jeter la

Ere Chrét. 1097. Hég. 491.

Guill. Tyr.

Ere Chrét. 1097. Hég. 491.

croix & de se disperser, pour retourner comme ils pourroient dans leur pays.

Fureur de Raimond à cette nouvelle ; il sollicite les autres Croisés d'attaquer Constantinople.

Cependant la nouvelle de cette attaque nocturne avoit volé aux oreilles de Raimond : avec le naturel impétueux qu'on lui connoît, il en falloit moins pour le livrer aux transports de la plus violente furie. Il se récrie contre la perfidie d'Alexis ; il lui envoie reprocher sa trahison ; il appelle tous les Princes croisés à sa vengeance ; il s'efforce de leur faire partager tous les sentimens tumultueux dont son ame est la proie ; il ne parle de rien moins que de donner l'assaut aux murs de Constantinople, & de précipiter du Trône le lâche qui en souille la majesté par tant de perfidies. C'est apparemment à cette occasion qu'un Ecrivain moderne, déjà si souvent cité, a écrit que l'*Evêque du Puy vouloit absolument qu'on commençât les entreprises contre les Infideles par le siege de la Ville où résidoit le premier Prince des Chrétiens*. Nous avons cherché inutilement cette anecdote dans nos Historiens grecs & latins, & nous ignorons absolument à quelles sources l'a

Essai sur l'Hist. gén.

puisée ce célebre Auteur. Ce que nous savons, c'est qu'Adhémar étoit à quatre journées de Raimond, quand on lui fait faire cette proposition, & que si elle a été faite, ce n'a pu être que par le Comte dans un premier mouvement d'indignation. Il falloit toute la violence de sa passion pour l'empêcher de voir que cette entreprise étoit alors absolument impossible, réduit, comme il l'étoit, à son armée seule pour la tenter ; car celles des autres Princes croisés étoient déja toutes transportées en Asie, sans pouvoir en sortir que de l'agrément d'Alexis, qui avoit très-grand soin, dès que chaque corps avoit passé le Détroit, de rappeller les vaisseaux sur la côte d'Europe. C'est ce que représenterent au Comte, & Godefroi, que l'Empereur faisoit de temps en temps revenir de Pélécane, pour raccommoder ses différens avec les autres Chefs, & Bohémond, ainsi que le Comte de Flandres, qu'Alexis avoit chargés de négocier son accommodement avec Raimond, désavouant tout ce qui s'étoit passé, & offrant de lui faire toutes les satisfactions qu'il exigeroit.

Ere Chrét. 1097. Hég. 491.

Rob. Mon. Tudebold.

Ere Chrét. 1097. Hég. 491.

Il cede enfin, prête le serment, & devient de tous les Croisés le plus favorisé d'Alexis.

Gest. Franc. Anonym. 1. Raim. d'Ag. Tudeb. Guib. Abb.

Leur entremise ne fut point inutile : Raimond se laissa enfin appaiser, & par les raisons de Godefroi, qui lui représenta combien il feroit odieux de fouiller dans le sang des Chrétiens des mains qui devoient se laver dans celui des Infideles, & par les menaces de Bohémond, qui, toujours digne rival d'Alexis, affectant pour ce Prince le plus sincere attachement, déclara au vieux Guerrier que s'il tentoit contre l'Empereur la plus légere hostilité, & s'il continuoit à lui refuser l'hommage, il trouveroit en lui le plus intrépide défenseur du Prince grec. Moins décidé par les hauteurs de l'Italien, que par les sages remontrances du Lorrain & des autres Chefs, qui tous, par amour-propre, étoient aussi intéressés qu'Alexis à ce qu'il prêtât l'hommage, Raimond se résolut enfin à accorder l'entrevue que lui demandoit l'Empereur, & pour la sûreté de laquelle Bohémond s'offrit en ôtage. Il se rendit au Palais, & y eut le sort de tous ses compagnons d'armes, qui l'y avoient devancé : plus il s'étoit montré opiniâtre, plus Alexis avoit envie de le gagner ; il en vint à bout. Ses artifices,

fes careffes ; fes foumiffions mêmes, fon défefpoir étudié fur l'attaque nocturne, féduifirent le Comte : il lui prêta enfin le même hommage & dans la même forme que l'avoient prêté les autres Croifés, quoiqu'on ait écrit qu'il le refufa conftamment, proteftant qu'il perdroit plutôt la vie que de fe rendre Vaffal d'un Etranger, & que tout ce qu'on put obtenir de lui, fut de jurer qu'il n'entreprendroit rien contre l'honneur & la vie d'Alexis, à condition que ce Monarque garderoit inviolablement tout ce qu'il avoit promis.

Ere Chrét. 1097. Hég. 491.

Maimb. Véli. D. Vaiſſ.

C'eft un honneur qu'a voulu faire à Raimond un homme qui lui étoit attaché, dans la vue de relever fa gloire : il a ajouté, dans l'envie de fe rendre plus croyable, que l'Empereur, pour la féchereffe de ce ferment, crut le punir, en ne lui faifant que des préfens bien inférieurs à ceux qu'avoient reçus les autres Capitaines. Tous les autres Hiftoriens, à l'exception de Guibert, font abfolument contraires à ce récit, & difent formellement que Raimond prêta l'hommage comme les autres, & qu'à raifon de fon refus, fa condefcendance fut bien plus libéra-

Raim. d'Ag. Guib. Abb.

Guill. Tyr. Tudeb. Alb. Acq. Muſ. Ital.

Ere Chrét. 1097. Hég. 491.

lement récompensée. Leur autorité a d'autant plus de poids dans cette circonstance, qu'elle est appuyée, ce qui arrive rarement, de celle d'Anne Comnène, qui ne fait aucune mention du prétendu refus de Raimond, ce qu'elle n'auroit pas manqué de faire, puisqu'elle n'a pas passé sous silence celui de Tancrede. Bien loin de là, elle donne les plus grands éloges au Comte de Toulouse; elle le représente comme un guerrier dont son pere faisoit le plus grand cas, & qui lui paroissoit aussi supérieur aux autres François, que le soleil l'est aux autres astres. Au lieu de cette comparaison hyperbolique & bien dans le goût grec, certainement, si Raimond eût opiniâtrément refusé l'hommage, la Princesse eût tenu un langage tout différent; & l'on a déjà assez vu qu'elle aimoit trop son pere & son pays, pour ne pas se mettre au-dessus de la premiere & de la plus sacrée des Loix de l'Histoire, en inculpant Raimond, pour peu que sa résistance aux desirs d'Alexis le lui eût rendu odieux.

Alex. Une autorité plus irrécusable encore, c'est que si le Comte de Tou-

Ere Chrét. 1097. Hég. 491.

loufe ne fe fût lié que par un ferment conditionnel, ce n'eût pas été dans fon fein qu'Alexis auroit dépofé fes foupçons fur Bohémond; ce n'eût pas été ce Prince qu'il auroit exhorté à veiller fur les actions de l'Italien, à le contenir dans fon devoir, à empêcher la violation de fon ferment. Raimond, à ces confidences, répondit que le Prince de Tarente, ayant fuccédé aux rufes & aux artifices de fon pere, l'étonneroit beaucoup s'il gardoit la foi jurée, mais qu'il feroit néanmoins tout ce qui dépendroit de lui, pour le forcer, fût-ce malgré lui, à refter fidele. Qui ne reconnoît dans ce langage le cœur du Comte de Touloufe, ulcéré du ton de hauteur qu'avoit pris avec lui Bohémond dans l'affaire du ferment, & l'orgueil bleffé qui fe venge en fecret?

Godefroi & Tancrede fe détachent avec un corps de troupes, pour frayer le chemin à l'armée, du côté de Nicée: trifte fpectacle

Ces entretiens de Raimond & d'Alexis ont d'autant plus l'apparence de la vérité, que, de tous les Croifés, le Comte étoit, avec Bohémond, le feul qui difputât de faveur auprès de l'Empereur, ayant également à la captiver pour fervir la caufe commune. Car les autres Chefs étoient repaffés

Ere Chrét. 1097. Hég. 491.

que leur présentent les restes de l'armée de *Gautier-sans-Avoir.*

Alb. Acq.

en Asie avec l'armée du Comte, laquelle, après son serment, s'étoit rendue près de Constantinople; & ils les avoient laissés tous deux près de l'Empereur, comme plus puissans sur son esprit, & plus capables qu'aucun d'eux de lui faire tenir sa parole sur les vivres qu'il avoit promis à l'armée. Pendant ce temps, Godefroi & Tancrede s'étoient avancés vers Nicomédie, où ils séjournerent trois jours avec l'Hermite Pierre, qui les avoit suivis pour ramasser, dans ces contrées, les déplorables restes de son armée, lesquels, en attendant la réunion des autres Croisés, avoient mené sur la côte de l'Asie une vie errante & vagabonde, tantôt dans les bois, tantôt dans les hameaux & les métairies, où ils vivoient plus encore de rapines que du travail de leurs mains.

Toute l'utilité dont ils pouvoient être, c'est qu'on trouvoit en eux un exemple frappant de l'imprudence qu'il y avoit à s'engager sans précautions dans un pays montueux, couvert & difficile, & que du moins ils pouvoient servir de guides. Ils voulurent en effet

Ere Chrét. 1097. Hég. 491.

conduire Godefroi & Tancrede par les mêmes chemins qu'ils avoient tenus ; & en sortant de Nicomédie, pour leur faire reconnoître les environs de Nicée, dont le siege, pour premiere opération, avoit été résolu, ils les amenerent au théatre même de leur honte & de leur désastre, à cette plaine où le Sultan en avoit fait un si horrible carnage. Ce fut un triste & douloureux spectacle que celui qui s'offrit aux regards des Croisés dans ces lieux, où tout retraçoit les plus horribles souvenirs. On voyoit l'herbe encore souillée d'un sang noir & corrompu ; la terre jonchée de cadavres entassés ou épars, fétides ou presque desséchés, selon que l'humidité ou la chaleur avoient eu plus ou moins d'action sur eux ; des têtes à côté de troncs qui ne leur appartenoient pas ; des guerriers dans l'attitude où ils étoient tombés en combattant, la face contre terre ou tournée vers le ciel ; des ossemens de chevaux confondus avec les restes blanchis des plus vaillans soldats ; des débris d'armures pêle-mêle avec des fragmens d'épées, des fers de lances ou de traits pres-

Anon. 1. & 2. Fulch. Carn. Baldric.

Ere Chrét. 1097. Hég. 491.

que méconnoissables, par la rouille qui les avoit rongés. Ceux qui étoient échappés à la sanglante journée, où s'étoient amoncelées tant de ruines, exaltant leurs exploits ou faisant leur apologie, en rappelloient à leurs nouveaux compagnons les diverses circonstances : « Là, ils avoient com-
» battu avec toute la vaillance chré-
» tienne contre les ennemis de Jésus-
» Christ : ici, ils avoient été forcés
» de céder au nombre & de chercher
» leur salut dans la fuite. C'étoit en cet
» endroit qu'étoit tombé percé de
» coups le brave Foulques d'Orléans :
» ce cadavre étendu à son côté, hérissé
» de fleches & défiguré, étoit sans
» doute celui de son illustre camarade,
» *Gautier-sans-Avoir*, qui, en mou-
» rant, avoit voulu expirer près du
» corps de son ami : plus loin, où
» le monceau de débris paroissoit plus
» monstrueux, où l'on appercevoit
» encore les traces d'un ruisseau de
» sang, c'étoit là que s'étoit fait le
» plus terrible carnage; que la valeur
» chrétienne avoit lutté le plus long-
» temps contre la rage infidelle; que
» le superbe Sultan avoit accumulé

» ses victimes. » Ces lugubres détails jetoient encore une teinte plus sombre sur toute la surface de cette funeste campagne; on poussoit des sanglots; on versoit des larmes de colere & de pitié; on se promettoit de venger tant de massacres: on le juroit, l'un à un frere, l'autre à un ami, celui-là à un compatriote, que, dans la foule muette, étendue à leurs pieds, ils croyoient renonnoître.

Ere Chrét. 1097. Hég. 491.

Godefroi & Tancrede ouvrent un chemin à l'armée croisée, qui se réunit devant Nicée.

Guib. Abb. Baldric. Rob. Mon. Anonym. r. Mus. Ital.

Godefroi & Tancrede, en partageant ces sentimens avec leurs soldats, ne déploroient pas aveuglément, comme eux, la perte de ces premiers Croisés: il voyoient clairement qu'il n'y avoit qu'eux à accuser de leur malheur; &, pour n'en pas mériter un semblable par une pareille imprudence, comprenant que leur premiere faute avoit été de s'engager dans les montagnes, qui couvroient Nicée, sans précautions, & sans avoir pratiqué de routes, ils choisirent trois mille Pionniers, armés de haches, de pics & de pelles, pour applanir & élargir le chemin depuis Nicomédie jusqu'à Nicée. Ces travailleurs eurent en peu de temps, par de grands abatis de bois & de quar-

Ere Chrét. 1097. Hég. 491.

tiers de roche, frayé une route aisée, où toute l'armée pouvoit passer sans craindre ni de surprises, ni de trop grandes fatigues dans la marche. Les deux Généraux eurent soin de la rendre encore plus sûre, en plaçant tout le long, de distance en distance, de grandes croix, ou de fer ou de bois, adaptées sur des troncs d'arbres, qui ne pouvoient pas permettre à ceux qui les suivroient, ni de se tromper, ni de prendre un autre chemin.

Alb. Acq.

Le 6 Mai.

Après ces précautions, ils vinrent, avec toutes les troupes qui avoient franchi le détroit, camper à la vue de Nicée. Ils auroient bien voulu avoir la gloire de prendre cette Place d'emblée & avant que les autres Princes fussent arrivés. Tout en approchant des murs, les Chevaliers commencerent à en faire le circuit, à considérer les fortifications, la hauteur & la multiplicité des tours. La contenance ferme des habitans, qui, bordant les remparts, répondoient aux traits que leur lançoit déjà l'Infanterie croisée, par des nuées de dards plus épaisses, leur fit perdre l'espoir de l'emporter d'assaut, comme ils s'en étoient d'abord

flattés ; il fallut se résoudre à former un siege dans les formes, à construire des machines, à employer tout l'art de la guerre alors connu : en conséquence on distribua les quartiers & on indiqua à toutes les troupes, même à celles qui étoient absentes, les attaques dont elles seroient chargées, & qu'on leur réserva. Ere Chrét. 1097. Hég. 491.

Cependant le Prince de Tarente & le Comte de Toulouse n'arrivoient pas, quoique Godefroi & Tancrede leur envoyassent couriers sur couriers, pour hâter leur marche, avec d'autant plus d'empressement, qu'on étoit dans une grande disette de vivres, & qu'un pain se vendoit jusqu'à vingt & trente deniers. Si cette famine eût duré long-temps, les Nicéens n'auroient pas eu à redouter beaucoup l'immense multitude qui les entouroit ; mais enfin Bohémond & Raimond ayant donné ordre aux vivres, passerent le détroit & amenerent avec eux la joie & l'abondance. Bientôt les convois, arrivant par mer & par terre, consolerent les Croisés de quelques jours de souffrance : on ne s'occupa plus que des travaux du siege ; mais *Les mêmes. Order. Vit.*

Ere Chrét. 1097. Hég. 491.

ils ne furent pas poussés bien vivement jusqu'à ce que toute l'armée fût rassemblée, &, pour la compléter, il y manquoit encore quelques Chefs, dont il nous reste à retracer la marche.

Départ & route du Duc de Normandie & du Comte de Chartres.

Nous avons laissé Robert, Duc de Normandie, Etienne, Comte de Chartres, & le Prince Eustache de Boulogne, hivernant dans les ports de la Pouille. Dès que le Printemps leur permit de se mettre en mer, ils monterent sur leurs vaisseaux & cinglerent du côté de Durazzo; mais à peine eurent-ils quitté les côtes, qu'un de leurs navires, apparemment conduit par un mauvais Pilote, & échouant contre quelqu'écueil caché, fit naufrage. Quatre-vingts personnes furent noyées; & ce fut à leur occasion qu'on vit le prétendu miracle, dont nous avons parlé, de ces croix qui parurent sur les cadavres jetés par les flots sur le rivage. Un tel prodige, bien constaté, n'auroit pu qu'enflammer le zele des autres Croisés; il arriva, au contraire, qu'un grand nombre d'entr'eux, dégoûtés par cette aventure, se firent mettre à terre & retournerent dans leur pays.

Le 5 d'Av. au temps de Pâque.

Fulch. Carn. Anon. 1. & 2. Guill. Tyr.

Ere Chrét. 1097. Hég. 491.

Cette désertion n'empêcha pas les Chefs de continuer leur chemin ; mais ils n'arriverent qu'en quatre jours à Durazzo, ayant été retardés par ce naufrage & par un long calme, qui ne leur permit d'avancer qu'à force de rames. Ayant quitté dans l'Albanie la route de la mer, pour prendre celle de la terre, & la même, à peu près, qu'avoit tenue le Prince de Tarente, ils n'éprouverent dans leur trajet que la difficulté des chemins, soit qu'Alexis n'eût pas jugé à propos d'envoyer des ordres violens contre cette derniere troupe, rigueur en effet inutile, après la facilité qu'il avoit trouvée à plier les premieres à sa volonté, soit que celle-ci observât un ordre plus sévere, que ne l'avoient gardé les précédentes. Ils n'eurent donc à lutter que contre les fatigues de la marche ; & comme leur caractere étoit de désigner par un nom énergique tout ce qui les blessoit, ils n'ont pas oublié de nous faire connoître les difficultés, qu'ils éprouverent au trajet d'un fleuve, qu'ils ont nommé le fleuve *du Diable*. C'étoit une espece de torrent si rapide, que bien qu'on pût le passer

Ere Chrét. 1097. Hég. 491.

à gué, tous ceux qui s'y confioient sans précautions, entraînés avec violence dans un gouffre, étoient engloutis. Pour le franchir, il leur fallut faire une file de Cavalerie, qui en rompoit le cours, tandis que l'Infanterie le passoit. Ce fut la seule aventure un peu périlleuse qu'ils eurent à essuyer, ayant eu le bonheur de trouver le gué où l'armée de Bohémond avoit traversé le Vardar, sans être assaillis par les troupes grecques. Ils arriverent le lendemain à Thessalonique, d'où, après quelques jours de repos, ayant gagné Philippe, Lucrétie, Chrysopolis & Christopoli, ils se trouverent enfin devant Constantinople.

Etonnement où la vue de Constantinople jette ces Croisés.

L'Empereur ne leur en laissa pas d'abord l'entrée libre, jusqu'à ce qu'il eût obtenu des Chefs l'hommage que les autres lui avoient prêté. Tout ce qu'il permit à leur curiosité, fut de recevoir les Croisés par troupes, de cinq ou six par intervalles, & pour une heure seulement. La naïveté avec laquelle ils racontent leur surprise, à la vue des beautés de cette ville, beautés dont ils n'avoient nulle idée, est trop propre à caractériser les mœurs

pour n'en pas faire mention ici. « Quelle » belle & vaste cité, s'écrient-ils avec » cet étonnement stupide de l'igno- » rance, lorsqu'elle voit pour la pre- » miere fois des objets dont elle ne » s'étoit pas même figuré l'existence ! » Combien de Couvens, combien de » Palais bâtis avec un art admirable ! » Jamais on n'a vu tant de manufac- » tures merveilleuses rassemblées, tant » de meubles & de bijoux en or & en » argent, tant d'étoffes précieuses de » différentes especes ! A toute heure » & de toute les parties du monde, » ce sont des vaisseaux qui entrent dans » le port, chargés de tout ce qui est » nécessaire à la vie, & qui viennent » y déposer, pour ainsi dire, toutes » les nations. » Ce qui paroît avoir frappé davantage les Latins, dans les merveilles de Constantinople, ce sont vingt mille Eunuques, nombre auquel ils portent ceux dont cette vaste Capitale étoit remplie.

Ere Chrét. 1097. Hég. 491.

Les mêmes.

Cette admiration, exprimée avec tant de candeur & de simplicité, explique mieux que tous les autres motifs qu'on pourroit développer, la cause de cette inimitié, qu'on apperçoit entre les deux

Causes de la haine réciproque des Grecs & des Latins.

Ere Chrét. 1097. Hég. 491.

peuples, dans le cours des Croisades. L'un fier, agreste & même féroce, n'estimant que la bravoure, ne pouvoit que mépriser un peuple auquel il voyoit des inclinations peu guerrieres, & étoit en même temps jaloux de sa supériorité dans les sciences & dans les arts, qu'il ne pouvoit se dissimuler : l'autre, orgueilleux de cette supériorité, voyoit avec le même mépris & la même haine, des nations qui lui paroissoient peu différentes des hordes Gothes & Vandales, dont les noms seuls, par leur barbarie, leur blessoient les oreilles, & étoient capables, à leur gré, de souiller la majesté de l'Histoire : voilà pourquoi tous deux se sont fait tant de mal, & en ont tant dit l'un de l'autre.

Alex.

Exemple frappant du mépris des Princes croisés pour les Grecs, & même pour l'Empereur.

Du C. Not. in Alex.

On jugera bien mieux de la nature de ces sentimens par une aventure que rapporte la Princesse Anne, arrivée à l'un même des Croisés de cette nouvelle troupe. Ils venoient de prêter le serment à l'Empereur, & l'un des Chevaliers, on soupçonne que c'étoit Robert, surnommé de Paris, parce qu'il étoit né dans cette Ville, choqué de la hauteur qu'avoit affectée Alexis dans

Ere Chrét. 1097. Hég. 491.

cette cérémonie, alla, pour le braver, s'asseoir à ses côtés sur le trône. Alexis eut la complaisance, ou plutôt la lâcheté de ne pas donner le plus léger signe de mécontentement : mais Baudouin, à qui cette apathie n'en imposoit pas, s'avança, &, tirant le Comte par la main, il le fit descendre, en disant qu'il ne lui appartenoit pas de se mettre à cette place, & de paroître affecter l'empire, après le serment qu'il venoit de prêter, où il reconnoissoit l'Empereur pour son Maître; que jamais les Princes grecs n'avoient fait un pareil honneur à leurs Sujets, & que lorsqu'on étoit dans un pays, il falloit en observer les Loix. Robert ne répondit rien directement au frere de Godefroi, mais regardant Alexis d'un œil dédaigneux & courroucé, *voilà encore un plaisant Rustre*, murmura-t-il moitié haut, moitié bas, *de s'asseoir seul devant tant de grands Capitaines*. Alexis n'avoit pu ni entendre, ni comprendre ses paroles : mais ayant remarqué le mouvement de ses levres, avec ce qu'il avoit vu de celui de ses yeux, il eut envie de les faire expliquer ; & ayant

Alex.

Ere Chrét. 1097. Hég. 491.

appellé l'Interprete, quelque mortifié qu'il fut de l'éclaircissement, il prit encore le parti de dissimuler, jusqu'à ce que tous les Comtes prenant congé de lui, il tira celui-ci à part & lui demanda d'où & qui il étoit : *je suis François*, répondit Robert, avec toute la grossiéreté de cette franchise, dont s'honoroient les Héros de son temps, & *de la plus pure, ainsi que de la plus ancienne Noblesse. Je ne sais qu'une chose, c'est que dans mon pays, il y a près d'une Eglise une place, où se rendent ceux qui brûlent de signaler leur valeur par un duel, & où, en attendant qu'un ennemi se présente, ils font leur priere à Dieu & implorent son secours : j'y ai demeuré souvent & long-temps, sans que personne ait osé se présenter devant moi.* Alexis, un peu déconcerté de la hauteur féroce de cette réponse, se remit cependant, & lui répartit, avec toute la malignité de l'ironie : *si vous attendites alors des ennemis sans en trouver ; vous allez avoir maintenant de quoi vous satisfaire. Mais j'ai un avis à vous donner : ne vous mettez jamais, pour combattre, ni à la tête, ni à la queue de l'armée ; placez-vous au*

centre ; j'ai appris un peu comment il falloit se battre contre les Turcs ; c'est la meilleure place que vous puissiez choisir. Le Comte, ou méprisa cette raillerie, ou, ce qui est plus probable, ne la sentit pas ; &, prenant congé de l'Empereur, il sortit avec toute la gaieté d'un Petit-maître françois, car on voit que dès-lors il y en avoit, se moquant intérieurement d'Alexis, & bien décidé à lui montrer, à la premiere occasion, le cas qu'il faisoit de ses conseils.

Ere Chrét. 1097. Hég. 491.

Il partit, ainsi que les autres, accablé de caresses & de présens, prix de l'hommage, qu'ils avoient prêté, & ils joignirent l'armée combinée sur la fin de Mai. Ce fut alors qu'on jugea à propos d'en faire la revue ; &, selon la plus commune opinion, il se trouva six cents mille combattans, dont cent mille hommes de Cavalerie, sans compter les Prêtres, les Moines, les vieillards, les femmes & les enfans. Ce nombre est prodigieux, ou plutôt effrayant : quel eût donc été l'étonnement si, à cette immense multitude, avoient été joints les trois cents mille hommes, qui avoient péri précédemment dans les

Après le serment, Robert & sa troupe rejoignent la grande armée devant Nicée : nombre effectif des Croisés.

Ere Chrét. 1097. Hég. 491.

Description de Nicée.

Guill. Tyr.

Nicée, aujourd'hui Is-Nik, alors Capitale de la Bithynie & siege de l'Empire des Seljoucides, depuis appellés Sultans d'Iconium, n'avoit pas encore dégénéré de son ancienne splendeur. Elle étoit digne, par sa situation & ses fortifications, d'être la résidence ordinaire de Kilidge-Arslan, dont les Etats s'étendoient depuis l'Hellespont jusqu'à Tarse en Cilicie, & qui, dans cette étendue de pays, n'avoit point trouvé de Place où il crut sa puissance & ses trésors plus en sûreté. En effet, cette Ville, si fameuse dans l'Histoire ecclésiastique, par les Conciles qu'on y avoit tenus contre les Ariens & les Iconoclastes, étoit dans une fertile plaine, commandée, il est vrai, par des montagnes; mais alors que l'artillerie n'étoit point en usage, elles servoient plutôt à la garantir des approches de l'ennemi, qu'elle n'avoit à craindre de se voir foudroyée de dessus leurs hauteurs. Elle étoit défendue par une double enceinte de murailles, si épaisses, qu'encore aujourd'hui, dans les endroits où il en subsiste quelques pans, on peut s'y promener par un chemin

Paul Lucas.

chemin extrêmement large. Ces murailles, qui entouroient un terrein d'environ six milles de circuit, étoient flanquées de distance en distance de hautes tours, les unes de briques, les autres de pierres de taille, rondes ou quarrées, en si grand nombre, qu'un Voyageur moderne y en a compté encore trois cents soixante-dix, quoique la Ville n'ait pas aujourd'hui plus de trois cents maisons.

Ere Chrét. 1097. Hég. 491.

Epist. Steph.

Toutes ces tours, couvertes de balistes & de catapultes, qui se croisoient de l'une à l'autre, étoient réunies par des courtines, espece de rideaux qui déroboient les Assiégés à la vue des Assiégeans, & formoient proprement la premiere enceinte de murs. Ces fortifications étoient encore défendues par un large & profond fossé, toujours rempli d'eau, ou courante ou stagnante, qui devoit sa source au grand nombre de fontaines & de ruisseaux jaillissant des montagnes dans la plaine, & qui, avec les palissades dont il étoit environné, rendoit très-difficiles les approches de la Ville: elles l'étoient encore plus du côté de l'occident, en tirant vers le midi, par

Baldric. Guill. Tyr. Alb. Acq.

Ere Chrét. 1097. Hég. 491.

le grand lac Ascanius (1), que les Turcs nomment maintenant *Ac-Sou*, c'est-à-dire, *Eau blanche*, & auquel Paul Lucas donne plus de quarante milles de tour. Ce lac, qui se décharge dans la mer de Marmara, rendoit la Ville inexpugnable de ce côté, à moins que les Assiégeans ne fussent en force sur la mer, pour couler à fond une immensité de barques & de petits vaisseaux, qui le couvroient sans cesse, &, apportant tous les vivres & les secours nécessaires, pouvoient même fournir une vaste route aux Assiégés pour évacuer la Ville dans une extrémité.

Distribution des attaques. *Alb. Acq. Baldric. Guib. Abb.*

Cette situation, jointe à la force de la garnison, composée des habitans, qui étoient presque tous soldats, ne permettant pas de l'emporter d'emblée,

(1) Les habitans d'Is-Nik, aussi amateurs du merveilleux que les anciens Grecs, rapportent des choses étonnantes de ce lac. Ils prétendent, par exemple, que lorsque ses eaux s'abaissent, on voit au fond, de grands édifices & des tours presqu'entieres, restes d'une Ville qui étoit autrefois à la place du lac, & abymée par quelqu'affreux tremblement de terre : il ne seroit pas impossible que la réflexion de la lumiere peignît au fond des eaux les édifices & les tours d'Is-Nik.

il fallut ſe réſoudre, pour faire un ſiege régulier, à ſe diſtribuer les attaques & à conſtruire des baliſtes, des pierriers, des béliers, des tours, & toutes les autres machines de guerre: afin qu'il y eût plus d'émulation, chacun des Chefs eut un poſte aſſigné, qu'il s'efforça de prendre avant les autres, pour avoir le premier l'honneur du triomphe; ce qui étoit d'autant plus facile, que nul d'eux ne recevant d'ordres que de lui-même, ils ne pouvoient être gênés par les caprices d'un rival: car, s'il eſt à croire qu'il y avoit un Conſeil de guerre, où ſe débattoient & ſe prenoient toutes les réſolutions générales pour la cauſe commune, il n'eſt pas moins certain que, dans l'exécution de ces réſolutions, chacun agiſſoit d'après ſa propre volonté: il n'y avoit point de Commandant en chef, & on en comptoit autant que de Princes ou de Comtes, qui avoient amené des troupes; chacun d'eux conſervant un pouvoir égal, nul ne recevoit d'ordre d'un autre. Tous les Chefs s'empreſſerent donc à ſe ſignaler des premiers dans les poſtes qu'ils devoient forcer, & ſe

Ere Chrét. 1097. Hég. 491.

Rob. Mon. Order. Vit. Henr. Hunt.

Ere Chrét. 1097. Hég. 491.

fortifierent dans leur quartier par des fossés & des palissades. A Bohémond étoit échu celui du septentrion, en tirant vers l'occident, & il s'y plaça avec Tancrede, qui s'étendit jusqu'au lac; Godefroi & Baudouin se placerent à la gauche du Prince de Tarente; entre le septentrion & l'orient, vis-à-vis de la porte principale, du côté le plus fortifié; Hugues, entre l'orient & le midi, laissa une place pour le Duc de Normandie & le Comte de Chartres; & Raimond avec Adhémar, quand ils furent arrivés, occuperent la partie méridionale, qu'on leur avoit réservée.

Tatice, Général Grec dans l'armée des Croisés.

Guill. Tyr. Albert. Acq.

Entre leur quartier & celui de Tancrede & de Bohémond, s'étoit posté Tatice avec 2000 hommes de troupes grecques, la plupart Turcs de nation, ainsi que leur Chef. Les Croisés ont fait la plus horrible peinture de ce Général. Après l'avoir représenté comme un homme flétri par la Justice, & qui portoit sur son visage la marque honteuse de ses crimes, pour lesquels on lui avoit coupé le nez; ils le peignent comme le confident secret des perfidies d'Alexis, & un espion que, sous le titre

de défenseur, il envoyoit au camp des Croisés, pour l'instruire de toutes leurs opérations, & le mettre, par la découverte de leurs desseins, à portée de les faire périr, quand il en trouveroit l'occasion favorable.

Ere Chrét. 1097. Hég. 491.

Il y a du vrai & du faux dans ce tableau. Tatice étoit Sarrasin de naissance, & avoit été fait esclave dans sa jeunesse, avec son pere, qui, ainsi que la plupart des particuliers de sa Nation, étant encore plus voleurs que soldats, faisoit le métier de brigand: il est possible que cette raison l'ait d'abord fait punir par une honteuse difformité; mais comme il étoit homme de courage, étant tombé à Jean Comnène dans le partage du butin, il s'en étoit fait aimer & estimer; & Alexis, autant pour récompenser sa bravoure que pour attirer des Sarrasins dans ses troupes, par l'espoir d'une semblable élévation, l'avoit fait grand Primicère des troupes d'Acride, ou Bardariotes, le long du Vardar: c'est-à-dire, qu'il commandoit les Turcs de cette contrée, qui reconnoissoient la domination de l'Empire; le titre de Primicère signifiant le premier en chaque ordre. *Alex.*

Ere Chrét. 1097. Hég 491.

Que Tatice, au reste, fût l'espion d'Alexis, & le confident de ses desseins, c'est ce qui n'est pas difficile à croire.

Projets secrets d'Alexis sur Nicée, confiés à Butumite.

Mais il y avoit un autre Général grec, qui étoit encore plus participant des projets de son Maître, & que les Latins ne nomment point; c'étoit Butumite. On a vu qu'Alexis avoit promis aux Croisés de les accompagner dans leur expédition, & ils s'étoient même offerts à servir sous lui. On ne comprend pas comment il dédaigna ce rôle de Généralissime, qu'un Prince un peu guerrier auroit ambitionné, & qui certainement étoit le plus honorable, ainsi que le plus sûr, qu'il pût jouer dans cette occasion. S'il avoit eu réellement du courage; avec la connoissance qu'il avoit du pays & de la maniere dont il falloit combattre les Turcs, il n'est pas douteux qu'il n'eût cherché à diriger toutes les opérations, & qu'à la tête d'une armée si formidable, il n'eût bientôt repoussé les Infideles loin des bornes de l'Empire. Mais il est à croire qu'il se rendit justice, qu'il sentit que sa valeur factice n'étoit point faite pour entrer en comparaison avec celle

Idem.

des Croisés, qui n'avoient presque que du courage, mais qui l'avoient dans toute son énergie. Il craignit sans doute l'humiliation du parallele : il craignit que sa lâcheté, car quel autre nom donner à une circonspection aussi timide, quand tout l'engageoit à s'en dépouiller ? que sa lâcheté ne détruisît ce qu'avoient fait ses caresses, ses présens, cet air de grandeur qu'il avoit affecté ; & qu'enfin le mépris succédant au respect, il ne perdît toute considération & tout pouvoir parmi des Chefs & des Soldats, qui n'estimoient que ceux qui leur ressembloient.

Ere Chrét. 1097. Hég. 491.

Ce ne furent point les raisons qu'il opposa aux desirs des Croisés & aux instances de Raimond & de Bohémond, qui n'étoient restés à Constantinople après les autres Chefs, qu'en partie pour le presser de tenir sa promesse à cet égard. Il échappa à leurs sollicitations, en répondant que, malgré sa bonne volonté, il ne pouvoit s'éloigner du centre de son Empire, dans la crainte que les Bulgares & les autres Barbares, qui le harceloient sans cesse, ne profitassent de son absence pour en troubler la paix : pitoyables raisons, qui

Ere Chrét. 1097. Hég. 491.

ne pouvoient en imposer à personne; puisque le plus sûr moyen de réprimer l'inquiétude des Barbares, étoit d'aller punir les plus rédoutables d'entr'eux. La Princesse Anne n'a eu garde d'allé-guer d'aussi ridicules motifs pour ex-cuser son pere. Elle avoue, non qu'il eût promis de se mettre à la tête des Croisés, mais, ce qui est la même chose dans une femme qui ne fait pres-que jamais que la moitié des aveux, qu'il avoit d'abord eu envie de faire la guerre aux Turcs en leur compagnie; que, lorsqu'il vit leur multitude innom-brable, il ne jugea pas de sa dignité de se compromettre avec le petit nombre de troupes qu'il pouvoit fournir, sur-tout en faisant réflexion sur l'inconf-tance des François, c'étoit le nom général que les Grecs donnoient aux Croisés, & sur leur penchant à l'infi-délité, qui leur auroit fait trahir leurs femmes & leurs enfans pour le plus léger intérêt.

Alex. liv. 11.

Il vient à Pélécane, pour être plus à portée de les exé-cuter.

Nous n'examinerons pas la vérité de ces reproches, bien singuliers dans une bouche grecque, & sur-tout dans la bouche d'une fille d'Alexis. Il nous suffira de savoir que, soit pour ces

raisons, soit pour celles que nous avons indiquées plus haut, & qui toutes pouvoient entrer pour quelque chose dans la conduite de l'Empereur, voulant cependant être à portée des événemens, il passa lui-même le Détroit avec quelques troupes & Butumite, & vint à Pélécane, où il campa à Mésampèle, proche d'une Eglise, bâtie en l'honneur de Saint Georges. Son intention étoit d'épier l'occasion de prendre Nicée, à la faveur de la terreur qu'inspiroient les armes croisées, aimant mieux la tenir d'une perfidie, que de la recevoir de mains étrangeres. C'étoit Butumite qu'il avoit destiné à cette espece de trahison. Comme il connoissoit ses talens pour la négociation, il l'envoya secrétement à Nicée, pour gagner les habitans par les plus flatteuses promesses & les empêcher de se rendre aux François, dans la crainte dont il devoit les remplir, d'être passés au fil de l'"épée: mais les opérations du siege faillirent à faire avorter ce projet, & à rompre un traité que la politique de Butumite avoit déja bien avancé.

Ere Chrét. 1097. Hég. 491.

Ere Chrét. 1097. Hég. 491.

Assaut livré à la Place; le Sultan se prépare à la secourir.

En effet, les Assiégeans, pour une attaque générale, ayant préparé toutes leurs machines, soit celles qu'ils avoient construites, soit celles que l'Empereur leur avoit envoyées, commencerent brusquement les opérations par un assaut qu'ils livrerent en même-temps de toutes parts, le lendemain de l'Ascension: quoiqu'ils le prolongeassent bien avant dans la nuit, & qu'ils le recommençassent le jour suivant avec autant de furie; il n'eut aucun succès, la garnison étant aussi nombreuse que brave, se défendant aussi vivement qu'elle étoit attaquée, & accablant les Croisés de fleches, de masses de pierres, de matieres enflammées, dont elle embrasoit les machines.

Le 15 Mai.

Baldric. Alex. Anonym. 1. Guib. Abb. Musf. Ital.

La résistance des Infideles étoit d'autant plus vigoureuse, qu'outre la force de leurs retranchemens, ils étoient soutenus par l'espoir d'être bientôt secourus du Sultan. Ils avoient profité de la liberté que leur laissoit le lac, pour lui faire savoir que, s'il se hâtoit, il lui seroit facile de détruire le camp des Chrétiens, en l'attaquant du côté du midi, réservé au Comte de Tou-

loufe ; qui n'étoit pas encore arrivé. Le Sultan, caché dans les montagnes avec cinquante mille hommes, qu'il avoit raffemblés, en attendant de plus nombreux fecours, qu'on follicitoit pour lui auprès des autres Princes d'Orient, épioit le moment favorable pour tomber à l'improvifte fur cette immenfe multitude. Mais fon armée étant trop foible pour efpérer de grands fuccès, quelques précautions qu'il prît, fi fon attaque n'étoit concertée avec la garnifon, & fi, de fon côté, elle ne tentoit pas une fortie, qui affoiblît les Chrétiens, en les forçant de partager leurs troupes ; il leur détacha deux émiffaires, pour les inftruire que le lendemain, famedi après l'Afcenfion, à la pointe du jour, il attaqueroit les Affiégeans, par l'endroit indiqué, leur promettant que s'ils donnoient en même-temps fur l'ennemi, & faifoient leur devoir comme il feroit le fien, cette foule d'Infideles trouveroit fon tombeau dans la plaine de Nicée, comme les brigands qui les avoient précédés.

Ere Chrét. 1097. Hég. 491.

Order. Vit. Guill. Tyr.

Les deux Mufulmans, partis avec ces inftructions, marchoient par des

Les Croifés en font inftruits ; leurs

Ere Chrét. 1097. Hég. 491.

mesures pour déconcerter les siennes.

sentiers détournés, qui leur étoient connus, loin des attaques, du côté du lac, où ils espéroient trouver quelques barques qui les conduiroient à la Ville. Mais les Croisés, qui se doutoient que le Sultan n'étoit pas éloigné, faisant faire bonne garde autour du camp, & envoyant de temps en temps des partis à la découverte, les deux Emissaires, rencontrés par l'un de ces partis, sur les bords du lac, inspirerent des soupçons; on fondit sur eux, l'un se fit tuer, l'autre se rendit & fut conduit devant les Généraux. La crainte de la mort lui fit tout avouer, & promettre même plus qu'on ne lui demandoit, puisqu'il offrit de se faire Chrétien. On remit son abjuration à un autre temps, & on le tint à la chaîne jusqu'à ce qu'on fût plus amplement informé de la vérité de ses aveux. Loin cependant de les négliger, toute l'armée eut ordre de se tenir sous les armes pour le lendemain, & on envoya couriers sur couriers à Raimond & à Adhémar, qui n'étoient pas éloignés, & qui marcherent toute la nuit pour se rendre au camp. Les Assiégés, de leur côté, ayant com-

Guill. Tyr. Alb. Acq.

pris par les mouvemens qui s'y firent, qu'ils ne tarderoient pas à être secourus, rompirent les conférences avec Butumite, qu'ils renvoyerent, & se préparerent à seconder Kilidge-Arslan de tous leurs efforts.

Ere Chrét. 1097. Hég. 491.

A l'heure dite, le Sultan, qui ignoroit le malheur de ses émissaires, descend des montagnes avec son armée, & vient fondre sur le côté du midi, qu'il croyoit sans défense : mais Raimond & Adhémar venoient d'arriver, & étoient encore occupés à marquer leurs postes & à décharger leurs bagages. Ces occupations auroient été favorables au Sultan, s'il eût absolument dirigé ses forces de ce côté, & si, au lieu de s'attacher à une troupe dans le désordre du campement & fatiguée d'une marche forcée, il ne s'étoit pas contenté de détacher dix mille hommes, pour s'emparer de ce quartier du midi, qu'il croyoit abandonné, tandis qu'avec le reste il fondoit sur la gauche, dans celui de Godefroi. Cette division d'attaque ne lui fut pas favorable. Les troupes de Raimond, bientôt revenues de leur premier trouble & encouragées par les exhortations

Il est repoussé deux fois.

Les mêmes. Baldric. Raim. d'Ag. Rob. Mon. Tudebold. Mus. Ital. Rad. Cad.

d'Adhémar, firent des prodiges de va-
Ere Chrét. leur & repoufferent les assaillans jus-
1097. Hég. 491. qu'au pied des montagnes, après en avoir fait un grand carnage. L'attaque du côté de Godefroi ne réussit pas mieux. Ce Duc, Bohémond, les deux Robert, Hugues, Tancrede, Baudouin, Gilbert, dit Païen de Garlande, appellé par un de nos Auteurs Sénéchal du Roi de France, quoique ce soit un de ses freres, & non lui, qu'on trouve dans la liste des Grands-Sénéchaux; Gui de Porsessa, Roger de Barneville, & une foule d'autres Chevaliers françois, reçurent le Sultan avec tant d'intrépidité, que, quoique toute l'armée, dans un champ aussi étroit, ne pût prendre part au combat, les Infideles furent accablés & obligés de regagner les montagnes, en laissant
Epist. Steph. quatre mille des leurs sur la place, ou entre les mains des Chrétiens, qui ne perdirent de Chevaliers de marque que Baudouin, Comte de Gand.

Cet échec auroit pu rebuter tout autre que Kilidge; mais ce fier Sar-
Alex. rasin, plus furieux qu'abattu de sa défaite, descendit de nouveau dans la plaine; & le lendemain, à la pointe

du jour, les Chrétiens, contraints de mesurer une seconde fois leurs armes avec lui, firent la moitié du chemin, & vinrent à sa rencontre hors du camp. La victoire n'auroit pas été long-temps incertaine, s'ils n'avoient été forcés de partager leurs troupes & de repousser en même temps les attaques de la garnison. C'est ce qui rendit le combat plus opiniâtre & plus indécis. Il dura jusqu'à la nuit, avec cet acharnement qu'on peut supposer entre deux armées, qui avoient, l'une un affront à laver, l'autre des lauriers à défendre. Enfin, le nombre & le fanatisme l'emporterent : Kilidge fut obligé de se sauver à la faveur des ténebres & des montagnes, qui déroberent sa marche, abandonnant l'idée de faire lever le siege, laissant aux habitans le soin de pourvoir à leur sûreté, comme ils jugeroient à propos, & aimant mieux parcourir ses États, pour y faire des levées qui le missent en état de venger, dans l'occasion, ses deux défaites, que de s'exposer à se ruiner en détail, devant une Place qu'il ne pouvoit sauver.

Ere Chrét. 1097. Hég. 491.

Ere Chrét. 1097. Hég. 491.

Les Chrétiens font trophée de leurs victoires, & la discipline en souffre.

Alb. Acq. Baldric. Rob. Mon. Tudebold. Henri Huntind. Muf. Ital.

Sa retraite laissant aux Assiégeans la liberté de continuer les opérations avec plus de vigueur, ils se flatterent de voir bientôt la Place forcée de se rendre. Pour en hâter le moment, en ôtant aux Assiégés tout espoir du côté du Sultan, ils eurent soin de ne pas leur laisser ignorer toute l'étendue de leur victoire. Ils couperent les têtes de tous les Sarrasins étendus sur le champ de bataille, morts ou blessés, & en lancerent une partie dans la Ville à l'aide des machines, plus encore peut-être pour insulter à leur défaite par cet odieux trophée, que pour les épouvanter. Mille autres de ces têtes furent placées sur des charriots & des traîneaux, entassées dans des sacs, & conduites à Civitot, pour être présentées à l'Empereur, & lui attester la bravoure de ceux qui les avoient abattues. Cet horrible présent leur mérita de sa part des redoublemens de largesses & de caresses; il envoya de l'argent aux Chefs & aux Soldats, & eut soin que l'abondance régnât plus que jamais dans le camp.

Il paroît que ces attentions ne firent

que relâcher la discipline, & que les Croisés, s'enivrant dans les délires de la victoire, en devinrent moins exacts à garder les postes & à veiller à la sûreté des quartiers, puisque le prisonnier qu'ils avoient fait, & dont les aveux leur avoient peut-être évité une défaite dans l'attaque du Sultan, trouva le moyen de s'échapper. Comme on lui devoit le salut de l'armée, après la victoire, on l'avoit traité avec douceur; &, quoiqu'on le retînt sous une garde, il avoit peu à se plaindre de son sort. Cependant, la liberté lui paroissant encore plus précieuse que tout ce que les Chrétiens lui promettoient après son abjuration, il profita un jour de la négligence de ses gardes, franchit le fossé, & s'approchant des murs, il fut hissé, à l'aide d'une corde, au dessus du rempart, par le moyen des Turcs qui le bordoient, sans qu'il se présentât aucun Croisé pour empêcher cette opération.

Cette aventure paroît démentir ce que disent quelques Historiens de l'exacte police & de la regle admirable qui s'observa dans le camp chrétien, dans l'espace de sept semaines que dura

Ere Chrét. 1097. Hég. 491.

Paul. Emil. Baldric.

le siege. A les en croire, pendant tout cet intervalle, il présenta une image de la primitive Eglise. Non-seulement les Chefs montoient eux-mêmes la garde, & remplissoient toutes les fonctions militaires, de façon qu'on auroit eu peine à les distinguer des simples soldats, mais encore tous les biens y étoient si communs, que personne ne possédoit rien en propre. On sembloit ne se disputer que de courage, de vertus & de mœurs honnêtes; tous les lieux de débauches étoient sévérement proscrits du camp. Ce n'est pas qu'il n'y eût aucune espece de commerce entre les hommes & les femmes; mais on ne permettoit que celui qu'avoient autorisé, ou l'Eglise, ou les Loix : *Vel in conjugio, vel in legali Ministerio*, dit l'Historien; expressions qui semblent indiquer qu'on étoit forcé de tolérer une espece de concubinage, sur lequel prononçoient les Loix civiles, sans qu'il fût avoué par les Loix ecclésiastiques. Cette observation peut être importante pour les mœurs, soit que ce fût une coutume usitée dans le temps, soit qu'elle ne fût que momentanée, & qu'on la dût à la nécessité

où ſe trouvoient les Chefs, dans un pays auſſi éloigné, où l'on devoit reſter ſi long-temps, & dans un auſſi étrange mêlange de ſexes, de permettre ces unions inſtantanées, pour éviter une plus grande dépravation, & des violations plus ſcandaleuſes. Cette conjecture paroîtra aſſez probable, ſi l'on réfléchit que, malgré ce que vient d'étaler l'Auteur cité, de la continence obſervée dans le camp, il ajoute ſur-le-champ que tous ceux qui étoient ſurpris à en bleſſer les loix, étoient ſévérement réprimandés & même punis, pour inſpirer de la terreur aux autres; & que tous les Evêques, ainſi que leur Clergé, étoient ſans ceſſe occupés à faire des Sermons ſur la chaſteté, & à proſcrire du camp les lieux de proſtitution. Pour exciter ce zele, il falloit bien qu'il y eût de fréquentes infractions à cette continence ſi vantée; & on ne tardera pas, en effet, à voir que cette prétendue honnêteté de mœurs dégénéra bientôt en affreux débordemens.

Ere Chrét. 1097. Hég. 491.

Tout ce qu'on peut conclure de ce récit, c'eſt que les Chefs s'efforcerent de faire obſerver l'ordre & la diſci-

Défenſe vigoureuſe des Aſſiégés à les

Ere Chrét. 1097. Hég. 491.

Croisés mettent leurs morts au nombre des Martyrs.

pline dans le camp; régularité d'autant plus nécessaire, que la corruption des mœurs entraînant la dégradation du courage, c'étoit l'événement le plus à craindre pour des troupes qui avoient à combattre des défenseurs aussi braves que ceux de Nicée, peu disposés à se rendre, malgré les revers du Sultan. Dans les fréquentes attaques qu'on leur livroit, ils avoient presqu'autant d'avantage que les Chrétiens, malgré leur nombre; & plusieurs de leurs Guerriers en avoient déjà fait l'expérience la plus cruelle. Baudouin de Caldéron, dans un assaut livré à une des tours dont sa troupe étoit chargée, ayant plus consulté sa bravoure que la prudence, s'étoit exposé si témérairement, qu'une pierre lancée du rempart, lui fracassa la tête & l'étendit mort au pied de la courtine. Le Comte de Forez & le Flamand Galon, périrent de même accablés sous le poids des fleches, ainsi que Gui de Porsessa, qui eut de commun avec eux, d'emporter les regrets de toute l'armée: mais ces regrets furent bien tempérés par l'idée, répandue parmi les soldats, qu'en mourant ils alloient sur-le-champ

Alb. Acq.

jouir de la couronne destinée aux Martyrs; car telle étoit celle qu'ils emportoient eux-mêmes de leur mort, celle qu'en avoient tous les Croisés, & que le Clergé s'efforçoit de rendre générale & familiere, soit par persuasion, soit par politique, celle enfin que nous en ont laissée les Historiens, qui souvent, au lieu de dire que telle troupe, tel Chevalier périt à telle attaque, écrivent qu'ils cueillirent la palme du martyre : étrange délire, qui surprend encore bien davantage, quand on considere que, par une contradiction digne de ces temps de démence, ces mêmes hommes, qu'on regardoit comme des Martyrs, & qui par conséquent étoient censés aller jouir sur-le-champ de la béatitude éternelle, étoient pleurés comme des Guerriers ordinaires, puisqu'on faisoit toutes les prieres alors en usage, & qu'on distribuoit toutes les aumônes nécessaires, ou crues telles, pour le repos de leurs ames!

Ere Chrét. 1097. Hég. 491.

Baldric. Order. Vit. Guill. Tyr. Musf. Ital. Albert. Acq. Anonym. 1.

Henri de Hache & Herman, Comte allemand, faillirent à avoir le sort de ces Chevaliers, quoiqu'ils eussent pris des mesures bien différentes pour y

Description de la machine de guerre, appellée Renard.

Ere Chrét. 1097. Hég. 491.

Guill. Tyr.

échapper. Chargés de l'attaque d'une des tours, ils avoient, pour la ruiner, construit à leurs dépens une machine que les Historiens nomment Renard, (*Vulpis*) non de sa figure, comme le bélier, mais plutôt du genre de l'invention, le renard étant le symbole de la ruse, & cette machine pouvant être regardée comme une ruse guerriere, à l'abri de laquelle on sappoit les murs, sans que le plus souvent les Assiégés pussent l'empêcher. On lui avoit donné le nom de Renard, comme on donnoit à d'autres celui de Chat ou de Truie, à l'imitation des Romains, qui avoient appellé Muscule, une machine à peu près semblable, du mot *Mus* ou Rat, parce que les soldats y travailloient à couvert, comme le rat dans son trou. De dire quelle étoit précisément la forme du Renard, c'est ce qui paroît difficile, le nom ne s'en trouvant que dans les Historiens croisés, Ecrivains qui s'embarrassoient peu de donner des descriptions satisfaisantes. Tout ce qu'on peut conjecturer, d'après leurs obscures expressions, c'est que le Renard avoit à peu près les mêmes dimensions que le

Muſcule, formé de quatre poutres couchées en quarré, ſur leſquelles, à chaque angle, s'en élevoit une autre qui ſoutenoit le toit, conſtruit en dos-d'âne & d'une forte charpente, recouverte de briques.

Ere Chrét. 1097. Hég. 491.

L'uſage en étoit le même, c'eſt-à-dire, qu'à l'abri de la charpente de la machine & des cuirs dont elle étoit entourée pour la garantir du feu, on l'approchoit du rempart ſur des rouleaux, & on ſappoit le mur. Ce fut dans un de ces Renards que s'enfermerent Henri & Herman, avec vingt autres Guerriers d'élite, & qu'ils commencerent à travailler à la ruine de la tour : mais, ſoit que la machine fût mal aſſemblée, ſoit que le poids des matieres dont les Aſſiégés l'accabloient, ſuffît ſeul pour la détruire ; tous les travailleurs furent engloutis ſous la chûte de la charpente, & à peine les deux Chefs, couverts de contuſions, purent-ils ſe ſauver au travers des débris.

Travaux du Comte de Toulouſe ; deſcription d'autres machines.

Dans le même temps, Raimond & Adhémard étoient occupés à la ruine d'une autre tour, qui devint encore plus funeſte aux Aſſiégeans. Elle avoit

Ere Chrét. 1097. Hég. 491.

Tudeb. Alex.

d'abord paru très-facile à détruire, la situation où elle étoit restée, depuis les attaques qu'elle avoit essuyées dans une guerre précédente, annonçant une chûte prochaine : Manuel, pere de l'Empereur Isaac Comnène, en avoit battu si rudement le pied, qu'elle s'étoit abaissée & penchée; d'où elle avoit pris le nom de *Gonate* ou d'*Agenouillée*. Cependant elle résistoit aux attaques journalieres du Comte, soit que sa hauteur & sa grosseur extraordinaires la défendissent seules, soit que, tenant au palais du Sultan, on l'eût fortifiée davantage, & que toute la défense des Assiégés, en raison de l'entrée qu'elle pouvoit donner dans le palais, se portât vers elle.

Le Comte l'attaquoit presque tous les jours avec deux mangonneaux qu'il avoit fait construire : on sait que cette machine, ainsi que la baliste & la catapulte, étoit une espece de pierrier avec lequel on lançoit des pierres de trois à quatre cents livres, pour fracasser les murailles; un arbre ou bascule de bois, placé entre deux poutres, courbé à force de nerfs torts ou de cordes de boyaux, & se redressant

dressant ensuite avec une extrême violence, lorsqu'on les lâchoit, faisoit jaillir la masse contre le but où elle étoit dirigée. A ces machines, Raimond avoit joint une tortue, qui n'étoit autre chose que ce que les Romains appelloient le Bélier. C'étoit une galerie, surmontée d'un toit très-épais, pour résister au poids des pierres, dont l'accabloient les Assiégés dans l'intention de le crever, & qui devoit son nom à sa forme. A l'abri de cette galerie, les Assiégeans faisoient jouer une longue poutre, suspendue à des chaînes & armée d'une piece de fer, en forme de tête de bélier, & dont les secousses violentes & réitérées, ébranloient les murs, détachoient les pierres, & formoient des breches.

Ere Chrét. 1097. Még. 491.

Alex. Guill. Tyr. Albert. Acq. Joseph. Bel. Jud.

Avec tout cet appareil guerrier, le Comte ne parvint qu'à en faire une très-petite, où pouvoit à peine passer un Chevalier, armé de toutes pieces : encore fut-elle bientôt réparée par les soins des Assiégés, qui, sans cesse occupés à rétablir les murs, quand ils avoient repoussé les attaques, présentoient toujours de nouveaux remparts à détruire. Les machines étoient écra-

Vains efforts du Comte de Toulouse ; intrépidité des Assiégés & leurs bravades.

Guill. Tyr. Albert. Acq.

Ere Chrét. 1097. Hég. 491. sées sous le poids des pierres, ou réduites en cendres par les graisses, les huiles, la poix & les autres matieres combustibles qu'ils lançoient incessamment, les travailleurs écartés par une grêle de traits souvent empoisonnés, *Rob. Mon.* ou de balles de plomb. Quelquefois même les Infideles sembloient se jouer de leurs efforts, en les accrochant avec des mains de fer, qu'ils faisoient tomber sur eux à l'improviste, & qui les hissoient ainsi tous vivans sur les remparts : *Fulch. Carn. Guil. Malm.* les morts aussi éprouvoient souvent le même sort ; ils les enlevoient avec ces mains de fer, & après les avoir dépouillés, ou ils les pendoient aux créneaux, ou ils les rejetoient tout nuds aux Assiégeans, à l'aide des machines.

Cette opiniâtre défense prouvoit à quels adversaires les Croisés avoient à faire. On en jugera encore mieux par des traits de bravoure de l'un d'eux, qui ont mérité que les Historiens les fissent passer à la postérité. C'étoit l'un des principaux défenseurs de la tour assiégée par Raimond. Sa *Guill. Tyr. Albert. Acq.* haute taille, qui l'élevoit de toute la tête au dessus des autres Sarrasins, le

faisoit encore moins remarquer que la force extraordinaire de son bras, qui ne lançoit aucun trait en vain, & étendoit presque toujours au pied du rempart ceux qu'il avoit frappés. Quand l'arc & la fleche lui devenoient inutiles, & que les Assiégeans s'étoient avancés trop près de la tour pour être percés, il jetoit arc, traits & bouclier, &, saisissant des masses énormes de pierre, il les faisoit rouler sur les Assaillans, dont il écrasoit une foule.

Ere Chrét. 1097. Hég. 491.

A cette infatigable intrépidité, il ajoutoit les railleries les plus sanglantes & insultoit aux Croisés par tout ce que le sarcasme a de plus piquant : « Ne » rougissoient-ils pas, avec leur in- » nombrable multitude, d'être retenus » si long-temps devant une misérable » tour, que le temps & la guerre avoient » déjà presque détruite? Quelle fureur » les avoit conduits en Asie? N'au- » roient-ils pas trouvé leur tombeau » aussi-bien dans leur patrie que dans » une contrée aussi éloignée? Voilà » donc quels étoient ces soldats, qui » prétendoient arracher à une Nation » invincible, le prix de son courage & » de ses travaux! Ils se disoient ins-

Ere Chrét. 1097. Hég. 491.

» pirés par leur Dieu ; c'étoit, à les » en croire, pour obéir à ses ordres » qu'ils avoient pris les armes. Qu'il » se déclarât donc aujourd'hui pour » eux ; qu'il fît tomber ces remparts, » que leur foible main ne pouvoit » ébranler. Ils avoient, eux, leur Dieu » aussi : ils avoient les promesses du » Prophête, qui avoit tracé leur des- » tinée ; & cette destinée étoit d'ex- » terminer toute une race idolâtre, » qui outrageoit la Divinité en la fai- » sant triple. Ils verroient qui étoit » le plus fort de Mahomet ou de Jesus, » qui des deux étoit le véritable En- » voyé de Dieu : l'exemple de leurs » compagnons, massacrés l'année pré- » cédente, leurs os dispersés & qu'ils » avoient foulés aux pieds, auroient » déjà dû le leur apprendre ; c'étoit » dans cette plaine, engraissée de leur » sang, qu'ils auroient pu connoître » avec quels Guerriers ils alloient lut- » ter. Ils ne trouvoient point là des » Européens lâches & énervés dans la » mollesse, ni des Grecs perfides qui » ne savoient manier que les armes » de la fourberie ; mais des hommes » nés robustes, endurcis dans les fa-

Les mêmes.

» tigues de la guerre, accoutumés dès » l'enfance à dompter des chevaux, » à lancer le javelot, à avoir sans » cesse le fer à la main, à ne vivre » que de butin. La supériorité du » nombre avoit pu en rase campagne » leur procurer un léger triomphe; » mais ils le paieroient chérement de- » vant des remparts où l'adresse & la » bravoure étoient plus nécessaires que » le nombre. C'étoit trop, pour des » femmes, s'opiniâtrer à une entre- » prise qui demandoit des Héros; » qu'elles allassent reprendre leurs fu- » seaux, & qu'elles cédassent le fer » à des hommes. »

Ere Chrét. 1097. Hég. 491.

On peut se figurer quel effet produisoient sur les Croisés ces outrages & ces blasphêmes, soutenus d'une aussi opiniâtre défense. Tous les arcs étoient bandés contre le féroce Sarrasin; en même temps partirent une foule de fleches & de balles, dont quelques-unes l'atteignirent : mais quoiqu'il en eût le corps hérissé, son brutal courage n'en parut point ému, & il auroit encore long-temps continué à vomir des injures & à écraser les Croisés au pied des remparts, si Go-

Alb. Acq. Guill. Tyr.

Ere Chrét. 1097. Hég. 491.

defroi, accouru à cette attaque, ne lui eût décoché un trait d'arbalête, qui lui perça le cœur & le fit rouler du haut de la plate-forme dans le fossé.

Stratagême dont usent les Croisés pour enlever aux Infideles le secours du lac.

Cet exploit ne délivroit l'armée que d'un ennemi, & chaque jour le lac en fournissoit mille autres, par la facilité qu'avoit la garnison de se recruter & de se ravitailler, sans qu'il fût possible de fermer le passage aux barques, qui amenoient sans cesse des vivres & des hommes, à la vue même des Croisés hors d'état de l'empêcher, faute de bateaux. Il paroissoit extrêmement difficile d'en construire sur-le-champ; les ouvriers manquoient, quoique les matériaux ne fussent pas éloignés. On ne pouvoit en faire venir qu'au travers des terres, & un pareil transport paroissoit d'abord impossible. Cependant, comme on ne pouvoit presque se flatter de prendre Nicée, tant que les Assiégés seroient maîtres du lac, il fallut se résoudre à cet expédient. Alexis, sur la priere des Croisés, fit rassembler des bateaux, qu'on envoya chercher à Civitot, & qu'à force de bras & de traî-

Alex.

Guill. Tyr. Alb. Acq. Anonym. t. Baldric. Guib. Abb. Rob. Mon. Order. Vit.

neaux, attachés les uns aux autres & attelés de bœufs, on conduisit, après de grandes fatigues, jusqu'au camp. On attendit la nuit pour les lancer à l'eau, & le lendemain on en vit sur le lac une multitude; ils étoient plus ou moins grands, mais quelques-uns portoient jusqu'à cinquante & même cent combattans: ceux qui les montoient étoient des Turcopoles, commandés par Butumite, auxquels, pour inspirer plus de terreur aux Assiégés, on avoit joint un bien plus grand nombre de tambours, de tompettes & d'enseignes, qu'ils n'auroient dû naturellement en avoir.

Ere Chrét. 1097. Hég. 491.

Quand les Assiégés jeterent la vue sur le lac & qu'ils le virent couvert de ces petits navires, qu'ils n'avoient pas apperçus la veille; leur premier sentiment fut celui de la joie, s'imaginant que c'étoit un secours qui leur arrivoit. Mais quand les barques qu'ils envoyoient reconnoître le convoi, furent traitées en ennemies; quand ils entendirent le bruit des instrumens, qu'on déploya ce prodigieux nombre d'enseignes grecques, & que, par la multitude de nouveaux ennemis qu'elles

Surprise & consternation des Assiégés.

Les mêmes, Musf. Ital.

leur annonçoient, ils sentirent que toute communication avec le Sultan leur étoit désormais interceptée; leur courage s'en abattit, & ils tomberent dans la plus profonde consternation. Elle fut bien augmentée par le redoublement des attaques, qui devinrent alors plus vives, plus continuelles, & qui réussirent enfin à l'endroit dont s'étoit chargé le Comte de Toulouse.

Ere Chrét. 1097. Hég. 491.

Ruine de la tour attaquée par Raimond.

Guill. Tyr. Alb. Acq.

Ce ne fut pas cependant ce Prince qui eut la gloire du succès: on le dut à l'adresse d'un Lombard, qui, voyant l'embarras où se trouvoient les Chefs, par la destruction journaliere de leurs machines, vint s'offrir à eux, & promit d'en construire une qui résisteroit également aux feux & aux pierres des Assiégés. Cette promesse ranima leur espoir, presqu'éteint, & les fit résoudre à continuer une entreprise, qu'ils parloient déjà d'abandonner. On fit présent à l'Ingénieur italien de quinze livres, monnoie d'Italie, & on lui fournit tous les matériaux & les ouvriers nécessaires. Avec ces secours, la machine projetée fut bientôt prête. Les Historiens n'en disent pas le nom;

mais on peut conjecturer que c'étoit un Renard ou un Muſcule perfectionné, puiſque les maſſes que, des remparts, on pouvoit jeter deſſus, ne faiſoient que gliſſer, & que les cuirs, encore ſanglans, dont elle étoit recouverte, en déroboient le bois à l'activité des flammes. Ere Chrét. 1097. Hég. 491.

A l'aide de cette machine, les travailleurs qu'on mit dedans, protégés par des ſoldats, qui écartoient à coup de fleches ou de frondes, les Aſſiégés répandus ſur les remparts ou la plate-forme de la tour, parvinrent enfin à en ſapper le pied: mais comme ſa chûte auroit pu les écraſer eux-mêmes; à meſure qu'ils arrachoient des pierres, ils avoient ſoin d'y ſubſtituer de groſſes poutres, pour ſoutenir en apparence l'édifice & empêcher les Aſſiégés de prévoir le danger qu'ils couroient. Quand tous les fondemens furent ainſi ruinés, les Croiſés, en ſe retirant au commencement de la nuit, acheverent de combler le reſte des cavités, de bois ſecs, d'étoupes & d'autres matieres combuſtibles auxquelles ils mirent le feu. Ils ne tarderent pas à voir le ſuccès du ſtratagême: le feu, ſe com- *Les mêmes. Alex.*

Ere Chrét. 1097. Hég. 491.

muniquant de proche en proche, & ayant consumé tous les étais, tout-à-coup la tour s'écroula, au milieu de la nuit, avec un bruit effroyable & si retentissant, dans le silence des ténebres, que toutes les troupes, infidelles & chrétiennes, se réveillerent en sursaut, & avec autant d'effroi que si elles eussent cru éprouver un tremblement de terre.

La femme du Sultan est faite prisonniere, en voulant se sauver par le lac; les Assiégés traitent avec Butumite.

Anonym. 1. Baldric. Raim. d'Ag.

C'étoit là peut-être pour les Croisés le moment de prendre les armes & de monter à l'assaut: mais, outre qu'il auroit été difficile de se frayer dans l'obscurité une route, au travers des débris de la tour; ils crurent qu'il seroit tout aussi aisé d'emporter la Ville au retour de la lumiere, & que les Assiégés, dans un si court intervalle, ne pourroient pas leur opposer de nouveaux retranchemens: ils se tromperent. Les Nicéens, revenus de leur premiere surprise, travaillerent avec tant d'activité à élever de nouvelles barrieres, entre eux & les Chrétiens, qu'à la pointe du jour, la brêche étoit presque totalement réparée, & ne pouvoit être forcée que par une attaque très-meurtriere. Ils ne s'étoient cependant pas

fiés tellement à ces nouvelles fortifications, qu'ils ne craigniſſent d'être forcés & ne ſongeaſſent à ſe délivrer des horreurs de l'aſſaut. En conſéquence, dans la nuit même, ils firent paſſer ſur le lac, la ſœur & la femme de leur Sultan, qui juſqu'alors avoient partagé avec eux les fatigues & les dangers du ſiege. Loin d'échapper à la faveur des ténebres, comme ils l'avoient eſpéré, la Sultane, avec deux de ſes enfans encore au berceau, tomba entre les mains de Butumite, qui les envoya auſſi-tôt au camp.

Ere Chrét. 1097. Hég. 491.

Guill. Tyr. Alb. Acq.

Il ne manqua pas de faire parvenir la nouvelle de cette détention dans la Ville, où, avec la perſpective de l'attaque, elle jeta la plus vive conſternation. Butumite eut ſoin en même temps de groſſir les dangers qu'on alloit courir ſi on l'attendoit; & après avoir peint avec toute l'éloquence grecque les horreurs de l'aſſaut, il montra à propos des lettres de l'Empereur, ſcellées du ſceau d'or, par leſquelles Alexis promettoit, non-ſeulement avec une amniſtie générale, la ſûreté de la vie & des biens, mais encore des honneurs & des richeſſes, aux principaux

Alex.

Ere Chrét. 1097. Hég. 491.

Anonym. 1. Bald. Tudeb. Guib. Abb.

Chefs & à la famille du Sultan. Ces conditions étoient trop avantageuses pour être refusées, dans une pareille extrémité, après un siege de sept semaines & trois jours, où la bravoure & l'adresse avoient tenté tout ce qu'elles pouvoient. Butumite fut donc introduit de nouveau dans la Ville, pour la recevoir au nom de l'Empereur, & en informa en même temps Tatice, par un billet où il lui marquoit que la proie étoit tombée dans les filets, & qu'il ne s'agissoit plus que de continuer le siege avec ardeur. C'étoit encore un artifice grec, pour dérober aux Assiégeans la connoissance de ses intelligences, & leur faire croire qu'il étoit entré de force dans la Place.

Les Croisés, se préparant à monter à l'assaut, trouvent les Grecs maîtres de Nicée; ils dissimulent leur mécontentement.

Les mêmes.

Ils se doutoient en effet si peu du stratagême, que, dès que tout fut prêt pour l'assaut, ils s'avancerent de tous côtés vers les remparts, afin d'obliger les ennemis à partager leurs troupes & favoriser par cette division la principale attaque, qui devoit se faire à la breche causée par la chûte de la tour. Mais s'ils furent surpris à la vue du nouveau retranchement formé pendant la nuit; ils le furent bien davan-

tage, lorsqu'étant prêts à donner, ils entendirent le son des trompettes & des tambours, que Butumite fit battre & sonner, dans le même temps qu'il arboroit les drapeaux grecs sur les tours & les remparts. A cette subite apparition, les Croisés suspendent l'attaque & envoient demander au confident d'Alexis, si c'est contre lui qu'ils vont avoir à faire. Il répond que la Ville s'est rendue à l'Empereur, auquel il ne reste plus qu'à les récompenser des fatigues qu'ils ont endurées pour la remettre sous son obéissance, & que ce Prince les attend à Pélécane pour leur distribuer des présens, qu'ils avoient bien mérités.

Ere Chrét. 1097. Hég. 491. Le 20 Juin.

Les Croisés, comprenant alors qu'ils sont trahis, jugent cependant à propos de garder le silence, puisque, dans la vérité, Alexis, en conservant pour lui la Place, ne faisoit qu'accomplir les conditions de leur traité. Il est bien vrai aussi qu'ils avoient de légitimes sujets de plaintes. Outre que l'Empereur n'avoit pas rempli une des principales clauses, qui étoit de les suivre au siege ; il avoit tenu dans toute cette affaire des voies si tortueuses & si

obliques, qu'on ne pouvoit lui supposer que des desseins perfides. D'ailleurs, il leur paroissoit dur qu'après tant de travaux, on ne leur laissât pas du moins la gloire d'en recueillir le fruit & de remettre eux-mêmes la Place aux mains d'Alexis.

Ere Chrét. 1097. Hég. 491.

Cependant, soit que les présens qu'on leur promettoit adoucissent un peu leur ressentiment, soit plutôt qu'ils ne crussent pas qu'il fût encore temps de le laisser éclater; ils parurent consentir à l'accord dicté par Butumite, & rendirent la Sultane avec tous les prisonniers, qui furent conduits, ainsi que le reste de la garnison, à Constantinople, où l'Empereur, après avoir accablé d'honneurs & de présens la Princesse & les principaux Chefs, les renvoya tous au Sultan. Cette générosité effaroucha encore davantage les Croisés, qui s'imaginerent, peut-être avec assez de raison, qu'elle étoit plus intéressée & politique que franche & naturelle, & que l'Empereur n'affectoit ainsi les manieres d'un grand Monarque, que pour s'attacher les Infideles & les faire servir par la suite à la ruine des Latins.

Baldric. Guill. Tyr. Order. Vit.

Ere Chrét. 1097. Hég. 491.

Murmures des soldats, qu'Alexis, par ses présens, tente en vain d'appaiser.

Mais ceux qui furent le plus révoltés de cette conduite, ce furent les simples soldats, qui ne voyoient qu'avec indignation, les ménagemens qu'un Chrétien conservoit pour des Infideles. Ils vomissoient contre l'Empereur les plus terribles imprécations, & leur zele étoit d'autant plus véhément, que, sous les apparences de la piété, il étoit en secret échauffé par l'intérêt & l'avarice. Ce n'avoit été qu'en frémissant que les Chefs les avoient fait rentrer au camp, & les avoient forcés d'abandonner l'assaut, dont ils s'étoient promis de riches dépouilles: car, dans l'accord d'Alexis avec les Princes, on étoit convenu que tout le butin, les prisonniers, l'or & l'argent qui se trouveroient à la prise des Villes, appartiendroient aux Soldats croisés, pour les récompenser de leurs travaux, & qu'à Nicée particuliérement, l'Empereur feroit construire un Monastere latin & un Hospice pour les Pélerins françois. D'après ces conditions, ils s'étoient flattés du pillage de Nicée; & ce n'étoit pas sans un vif ressentiment qu'ils s'en voyoient frustrés.

Raim. d'Ag. Mus. Bal.

Ere Chrét. 1097. Hég. 491.

Guil. Malm. Fulch. Carn. Baldric. Rob. Mon. Order. Vit.

Aussi éclaterent-ils long-temps en plaintes, en murmures, en malédictions contre l'Empereur : &, quoique celui-ci s'efforçât d'adoucir un peu leur chagrin, en envoyant de grosses sommes pour leur être distribuées ; ses largesses, ne suppléant que bien foiblement dans leur esprit aux richesses qu'ils avoient dévorées en idée, la cupidité leur faisoit toujours nourrir un sentiment secret de vengeance, qui ne demandoit que l'occasion pour éclater. Ils n'étoient pas plus contens de leurs Chefs, dont ils se plaignoient, comme ayant négligé leurs intérêts & les ayant sacrifiés à l'Empereur en considération de ses présens. Ainsi, Capitaines & Soldats, tout dans l'armée croisée n'étoit pas plus disposé en faveur de l'Empereur, sur-tout depuis qu'ayant demandé à entrer dans Nicée, pour en visiter du moins les Eglises & y faire leurs prieres ; Butumite, qui en avoit été nommé Gouverneur, par une réserve très-sage & très-politique, ne leur permit pas d'y entrer plus de dix à la fois. Cette gêne paroissoit excessivement dure à des Guerriers, qui venoient de répandre

Guill. Abb.

Albert.

tant de sang autour de ces murs, dont on leur refusoit l'entrée. C'est de ce moment qu'on peut dater la véritable source de la haine, qui se développa dans la suite si scandaleusement entre les deux Nations, & des perfidies dont elles se rendirent mutuellement coupables.

Ere Chrét. 1097. Hég. 490.

Order. Vit.

Cependant les Chefs se préparoient, avant de poursuivre le cours de leurs exploits, à aller trouver l'Empereur à Pélécane, & ils ne furent retenus que par le court espace de temps qu'il leur fallut, pour recueillir les restes de l'armée de Pierre l'Hermite, qui étoient restés prisonniers dans Nicée : leur reddition étoit une des conditions imposées aux Nicéens par Butumite. Mais si la liberté fut un présent pour le plus grand nombre d'entr'eux ; il s'en trouva qui ne la regarderent pas du même œil, sur-tout une Religieuse, qui avoit été prise, lorsqu'après la bataille de Nicée, le Sultan avoit achevé d'exterminer les Croisés dans leur camp. Cette Allemande, car elle étoit d'un Monastere de Ste. Marie dans le Diocese de Treves, s'il faut

Avanture singuliere d'une Religieuse de l'armée de Pierre l'Hermite, prisonniere dans Nicée.

Albert. Aq.

Ere Chrét. 1097. Hég. 491.

en croire un de nos Historiens, qui peut-être ici n'est que Romancier; cette Allemande avoit essuyé à Nicée tous les outrages auxquels d'ordinaire la beauté est exposée dans l'esclavage. Après avoir satisfait la lubricité de plusieurs Sarrasins, elle étoit enfin tombée en partage à l'un de ces Infideles, qui l'avoit fait de même servir à ses plaisirs jusqu'au moment de la prise de la Ville. Forcé de sortir avec le reste de la garnison, il n'avoit pu l'emmener avec lui, quoiqu'il soit probable qu'elle l'eût suivi plus volontiers que les Chrétiens qui vinrent la réclamer. Quand elle fut arrivée au camp, loin de faire connoître ce qui se passoit dans son cœur, elle se plaignit, avec beaucoup de larmes & de gémissemens, des violences dont elle avoit été la victime; peut-être parce qu'elle sentoit qu'elle ne pouvoit les cacher, ayant eu dans ses compagnes d'esclavage trop de témoins de sa honte. Henri de Hache, qu'elle connoissoit, & dont elle implora l'intercession, pour obtenir un pardon, qu'elle n'étoit pas trop fâchée d'avoir

mérité, s'intéressa à ses malheurs. Adhémar & le Clergé furent consultés sur la pénitence que méritoit cette espece d'inceste : comme il parut avoir été forcé, il fut regardé sous le jour le plus favorable. La coupable fut absoute ; mais dans le temps qu'on la croyoit le plus occupée à pleurer ses fautes involontaires, elle s'enfuit à la faveur des ténebres, avec un émissaire que lui avoit envoyé son amant ; elle le rejoignit au quartier, où Alexis avoit rassemblé les Prisonniers turcs, & continua de vivre avec lui, sans que les Croisés pussent ou voulussent l'arracher à ses débordemens.

Fin du Tome troisieme.

TABLE DES SOMMAIRES

CONTENUS EN CE VOLUME.

LIVRE PREMIER.

LIVRE SECOND.

Fin de la Table.

ERRATA

DU TOME TROISIEME.

PAGE 7, lig. 20, une partie, *lisez* un fragment.
Pag. 17, lig. 23, leur Temple, *lisez* leurs Temples.
Pag. 27, lig. 9, nus-pieds, *lisez* nu-pieds.
Pag. 77, lig. 4, le Chrétien, *lisez* les Chrétiens.
Pag. 81, lig. 8, de Juppé, *lisez* de Joppé.
Pag. 103, lig. 11, nus-pieds, nue-tête, *lisez* nu-pieds, nu-tête.
Pag. 127, lig. 10, renverser, *lisez* terrasser.
Pag. 229, lig. 1, l'espece du mal, *lisez* la nature du mal.
Pag. 250, lig. 26, les travailleurs, & entassent, *lisez* les travailleurs; ceux-ci entassent.
Pag. 252, lig. 5, à leurs atrocités, *lisez* de leurs atrocités.
Pag. 283, lig. 4, au triomphe, *lisez* au malheur.
Pag. 288, lig. 24, Renand, *lisez* Renaud.
Pag. 320, lig. 8, Buutmite, *lisez* Butumite.
Pag. 347, lig. 2, de dépouilles, *lisez* des dépouilles.
Pag. 384, lig. 3, cet échec rendit les Croisés moins difficiles, *lisez* cet échec décida les Croisés.
Pag. 397, lig. 1, puteté, *lisez* pureté.
Pag. 399, ligne 26, l'avoient passé, *lisez* l'avoit passé.
Pag. 451, lig. 29, de les faire expliquer, *lisez* de se les faire expliquer.
Pag. 473, lig. 2, dans les délires, *lisez* dans les délices.
Pag. 480, lig. 6, Isaac, *lisez* Alexis.
Pag. 487, lig. 14, de tompettes, *lisez* de trompettes.

ERRATA

DU TOME QUATRIEME.

PAGE 25, lig. 28, laissé frapper, *lisez* laissés frapper.
Pag. 28, lig. 3, où l'on compte, *lisez* où l'on conte.
Pag. 32, ligne 7, plus cinq cents, *lisez* plus de cinq cents.
Pag. 159, lig. 11, toldats, *lisez* soldats.
Pag. 246, lig. 17, tttendant, *lisez* attendant.
Pag. 258, lig. 10, nu pied, *lisez* nu-pieds.
Pag. 275, lig. 1re. généralement, *lisez* généreusement.
Pag. 275, lig. 18, de Ribaumont, *lisez* de Ribemont.
Pag. 334, lig. 23, la hauteur, *lisez* la fierté.
Pag. 339, lig. 10, Balazan, *lisez* Balazun.
Pag. 348, lig. 23, depuis long-temps, *lisez* de temps immémorial.
Pag. 435, lig. 26, d'Emir, *lisez* de l'Emir.
Pag. 456, lig. 43, nous dirons, *lisez* nous disons.

